APR 28 1923

30e Année. N° 8. 15 Avril 1923.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
rincesse Paley . . .	*Réponse à Sir George Buchanan*	689
olbert.	*Lettres à Mazarin* — II.	691
omtesse de Noailles.	*Celui qui n'aime pas assez*	718
ierre Benoit.	*Mademoiselle de la Ferté.* — II.	727
ean Stern.	*Marie-Catherine Colombe.* — I	770
ustave Geffroy . . .	*Cécile Pommier.* — III	796
ranck L. Schœll . .	*Prospecteurs et Divorcées.*	838
ndré Armandy . . .	*Le Roman d'un nouveau pauvre* (fin)	848
ucien Fabre.	*Poésies.*	893
mile Borel	La Vie universitaire : *Les Leçons d'un centenaire.*	896
lbert Flament. . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	905
ndré Chaumeix . . .	La Politique : *La Ruhr et l'avenir de la paix.* .	919

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE · 3, RUE AUBER

1923

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'histoire immédiatement contemporaine est généralement la plus mal connue du public, qui l'a vécue et qui l'a oubliée au jour le jour, — et la plus rarement étudiée. Pourtant la pér qui s'étend du 4 septembre 1870 à la signature du traité de Versailles, cette tranche d'un de siècle, si nettement et si tragiquement délimitée, mérite d'être décrite aussitôt que possible d son ensemble. **M. Marcel Lhéritier** s'est essayé à cette tâche, et l'on doit regretter que son p livre, **la France depuis 1870**, n'ait pas paru deux ans plus tôt, au moment des fêtes trop d crètes du cinquantenaire de la République. Il retrace la vie générale de la France dans tou ses manifestations, politiques, littéraires, artistiques, scientifiques, — et surtout économiques : part faite à ces questions généralement négligées est un des mérites les plus originaux de l'ouvra Les événements sont datés, les évaluations sont précisées par des chiffres; les renseignements les faits abondent; un index facilite les recherches. Mais, l'ordre chronologique, suivi trop fidé ment, a obligé l'auteur à diviser cette courte période en neuf parties, et à revenir dans chacu d'elles, fragmentairement, sur toute espèce de questions. Il en résulte une impression générale peu confuse; on voit mal, notamment, toute l'étendue de l'œuvre de reconstitution militaire, dip matique et coloniale entreprise en ce pays depuis la paix de Francfort.

Ces brillants résultats ont été du reste obtenus par à-coups, au milieu de tâtonnements et retour en arrière, malgré l'absence de méthode du travail parlementaire et le peu d'efficacité l'action administrative. La guerre, en obligeant à atteindre des buts déterminés en un temps tr court, a révélé à l'opinion ces défauts, et le mot *organisation*, depuis longtemps à la mode outr Rhin, est devenu le thème d'innombrables discours, de nombreux articles et de livres parfois int ressants. Parmi ces derniers, il en est peu qui contiennent des vues plus justes sur ce problème do la solution importe tant à la France, que celui de M. **Henri Michel, Organisation et rénovati nationale.** L'auteur a reçu en ces matières, dès le début de sa carrière, de 1906 à 1908 dans le Sud-Or nais, les enseignements du maréchal Lyautey; il a conçu l'idée de son livre au front, où il prit une p importante à la création et à la formation de l'artillerie d'assaut. Ses réflexions sont donc nées l'expérience de la guerre. Qu'elles concernent les données de la réorganisation mondiale, le problè de la compétence, l'enseignement de l'organisation dans les grandes écoles, elles ont un caract essentiellement pratique. Elles ne prétendent pas révéler une formule et en déduire mécaniqueme un système; bien au contraire, elles mettent en évidence ce fait que l'œuvre à entreprendre ne codifie pas, qu'elle est avant tout psychologique et morale : « en matière d'organisation, dont programme est dans l'homme ». Il faut d'abord former des hommes; ils se feront à eux-mêmes programme d'action. Le principal bénéfice de l'enseignement que M. Michel conçoit, c'est le cont direct des jeunes gens avec des hommes éprouvés, des entraîneurs, faisant *revivre* leur vie deva leurs auditeurs. Un don heureux de la sentence concise, une langue claire, un ton souvent âpre mordant, ajoutent à l'agrément de ce livre suggestif.

Un exemple typique illustre et confirme les vues de M. Henri Michel. On vient de traduire l'allemand la courte mais substantielle biographie que le **docteur Brinkmeyer** a consacrée **Hugo Stinnes.** Volonté, initiative, largeur de vues, puissance formidable de travail, tels sont les tra essentiels de la lignée des Stinnes, depuis l'ancêtre, Mathias, de Mülheim sur la Ruhr, au début XIXe siècle, jusqu'à Hugo, dont les entreprises rayonnent sur toute l'Allemagne et l'Europe centra et ce sont ces dons individuels, et non point ce sens grégaire de la discipline où l'on prétend voir secret de l'organisation germanique, qui sauvent l'industrie allemande amputée par le traité de pa du fer de Lorraine et du charbon de Haute-Silésie, qui amènent la fondation de la *Rheinelbe Uni* du Syndicat minier électrique *Siemens Rheinelbe Schuckert*, et qui provoquent l'acquisition, février 1921, de la Société minière des Alpes autrichiennes, l'*Alpin Montan Gesellschaft*. On trouve dans ce livre des détails sur le réajustement de l'industrie allemande, qui, par ses « concentratio verticales » et ses « concentrations horizontales » tend à devenir un seul corps aux multiples cellul Le rôle de Stinnes comme propriétaire de journaux et comme homme politique n'est pas oubli Le traducteur, M. Mercano, a publié en annexe des documents sur les déclarations de Stinnes à Sp et sur les firmes qui composent son consortium.

L'origine de la fortune de cette famille est le Rhin et la Ruhr, — l'exploitation des mines, commerce du charbon et les transports; et c'est au bassin de la Ruhr qu'il faut revenir pour co prendre l'édifice économique de l'Allemagne. On consultera à ce sujet une consciencieuse étu documentaire, **la Ruhr et l'Allemagne**, de M. **L. Coupaye**, ingénieur de l'artillerie nava membre de la Commission Nollet, parue dans l'*Encyclopédie parlementaire* quelques mois av les événements actuels. Elle est faite dans un esprit objectif qui ne saurait être trop loué, et don toutes les précisions désirables sur l'organisation politique sociale et économique du Reich, sur l'o tillage, les syndicats, les « konzern », ou combinaisons verticales de sociétés industrielles. Des croq et des graphiques complètent cet excellent recueil.

L'agitation qui se manifeste en Roumanie contre la nouvelle Constitution rend actuel le réce livre de M. Marcel Gillard sur la **Roumanie nouvelle.** Il s'arrête malheureusement à l'ét blissement du ministère Bratiano et aux élections de mars 1922. Mais le tableau qu'il trace de Société roumaine, aux classes très différenciées, aux minorités ethniques inassimilables, des conditio de la vie politique, des ruines économiques laissées par l'occupation étrangère, explique bien des di cultés et permet, malgré tout, d'escompter le relèvement du royaume et la consolidation de son uni nationale.

Le nouvel ouvrage du colonel **Émile Mayer, la Théorie de la Guerre et l'étude de l'A militaire**, soulèvera sans doute des objections et des discussions passionnées. On y retrou l'auteur tout entier, son habituel talent d'exposition, sa grande clarté d'expression, son ordina désir de soumettre à la critique les idées les plus répandues et en apparence les plus solideme établies. Cette fois le colonel Mayer s'attaque au formalisme qui règne trop souvent dans l'étu de l'art militaire : son attaque est d'une violence telle qu'il semble mettre en doute jusqu l'utilité de cette étude même. Mais ce n'est là qu'une apparence. Sans partager toutes les id de l'auteur on doit reconnaître que sa critique ne cesse pas un instant d'être objective et q les restrictions qu'il fait peuvent contribuer, si elles sont bien comprises, et si l'on en tient compte suffisant, au bien de ces études militaires pour lesquelles il semble afficher un beau dédai Encore une fois, derrière cette apparence, il y a place pour l'étude rationnelle et réaliste; l'appe dice où il est traité de « l'élaboration » puis de « l'exécution d'un plan d'action de guerre » mont bien ce que l'on peut attendre de cette étude et la manière de la conduire.

J. POIRIER

RÉPONSE

A

SIR GEORGE BUCHANAN

En publiant mes « Souvenirs de Russie »[1] je me rendais bien compte de la tâche pénible et ingrate que j'assumais et aussi des controverses qui naîtraient de la part de ceux que je rendais responsables de la révolution russe.

J'aurais, certes, préféré n'accuser personne et rejeter sur la fatalité les causes du désastre dans lequel a sombré notre patrie. Aussi, dès que les causes produisent l'effet, et que, de spectatrice désolée je deviens la lamentable victime, mes accusations cessent, pour ne plus parler que des malheurs effroyables qui ont broyé ma vie familiale et celle de mes enfants.

Cependant en racontant le début de la révolution, j'ai été amenée à parler de Sir George Buchanan et du rôle néfaste qu'il joua comme ambassadeur d'Angleterre à Pétrograd pendant la guerre.

La *Revue de Paris*, après avoir publié mes Souvenirs, a donné l'hospitalité à la réponse de Sir George Buchanan [2], et cette réponse est telle qu'il m'est impossible de la passer sous silence.

Dédaignant les allégations offensantes qu'il se permet à l'égard d'une femme en deuil et n'ayant que faire de la sympathie qu'il m'exprime, je tiens à faire observer que Sir George Buchanan confirme lui-même tout ce que je lui reproche dans mes Souvenirs.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin, 1er juillet, 15 août, 1er et 15 septembre 1922.

2. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1923.

Ainsi, je dis qu'il frayait avec les ennemis personnels de l'Empereur, qui étaient à ce moment-là les libéraux. Or, il avoue qu'il les voyait et les recevait à l'ambassade.

Ah! J'aurais voulu voir un ambassadeur de Russie à Londres entretenant des rapports suivis avec le labour-party. Avec quelle rapidité on l'aurait prié de plier bagages et d'aller intriguer ailleurs!

Je reproche ensuite à Sir George Buchanan de n'avoir pas remis à l'Empereur le télégramme du roi d'Angleterre. Me suis-je trompée? L'Empereur a-t-il reçu ce télégramme? *Non* — est obligé d'avouer l'ambassadeur.

Comment se fait-il que tant de gens, des Russes, des Anglais même, le rendent responsable de la révolution en Russie? à tel point, que, de son propre aveu, « plusieurs amis lui tournent le dos », et que ces accusations continuent à peser sur lui quoi qu'il fasse? Il faut bien, cependant, qu'il y ait une raison à cela.

Quant aux sympathies et aux antipathies de l'Empereur, Sir George Buchanan prétend qu'il m'était impossible de les connaître; il parle même avec ironie de l'amitié plus ou moins confiante que Sa Majesté daignait me témoigner. Or, l'ambassadeur oublie que mon mari voyait les souverains constamment et que ceux-ci usaient avec lui de la plus grande franchise. Ce sont *Eux-mêmes* qui racontèrent au grand-duc Paul le rôle équivoque que jouait vis-à-vis d'eux l'ambassadeur d'Angleterre et combien l'Empereur et l'Impératrice en éprouvaient d'irritation contre lui. Enfin, Sir George Buchanan me reproche de donner des événements une version inexacte. Au sujet du grand-duc et de la grande-duchesse Cyrille, ai-je dit un mot de plus que le grand-duc lui-même? Celui-ci ne s'est-il pas plaint à un journaliste anglais de ce que « l'ambassadeur l'avait battu froid, ce qui n'était ni beau, ni brave de sa part ». Et sir George Buchanan ne le nommait-il pas?

Pour terminer cette polémique j'affirme que c'est pour la première fois que j'entends l'anecdote sur le généralissime grand-duc Nicolas et les icônes. Cette histoire est inventée de toutes pièces.

PRINCESSE PALEY

LETTRES DE COLBERT[1]

Pour compléter notre introduction à la publication des lettres de Colbert à Mazarin, il nous a paru intéressant d'ajouter quelques détails qu'une erreur de reproduction a fait omettre. Ces détails aident à faire comprendre les faits auxquels il est fait allusion et comblent des lacunes pour l'année où la correspondance fait défaut.

A l'époque où commence sa correspondance avec le cardinal Mazarin, Colbert fait partie de la maison du ministre depuis l'année 1649, après avoir été employé chez le ministre Le Tellier qui avait consenti à le céder au Cardinal. Colbert nous le fait savoir lui-même dans une lettre du 9 avril 1655 qu'il rendit publique. Le texte de ce document que M. Clément appelle « un manifeste concerté entre le Cardinal et son intendant », a été publié par l'académicien.

L'anarchie la plus inquiétante régnait en France à cette époque. Plusieurs parlements de province avaient été entraînés dans la résistance par le Parlement de Paris, en lutte ouverte avec la cour. Les princes de Condé et de Conti et le duc de Longueville avaient été jetés en prison par ordre du Cardinal, tandis que leurs partisans avaient déchaîné partout la guerre civile. Sentant que la situation était critique et qu'il fallait empêcher le mal de s'aggraver encore, le Cardinal, bien inspiré, résolut de se montrer dans les provinces les plus agitées. Avec le Roi, la Reine mère et une partie de la cour, successivement il parcourt la Bourgogne, la Picardie, la Champagne et la Guyenne, s'efforce de calmer les passions et les mécontentements, de vaincre les rebelles et travaille à ramener la discipline dans les rangs des troupes royales souvent indécises. Mais la tâche est difficile et la ville de Bordeaux, entre autres, où la princesse de Condé et son jeune fils avaient trouvé asile, résiste pendant quatre mois à l'armée royale.

Entré au service du Cardinal en 1649, Colbert exerce donc, au moment où la correspondance commence en 1654, les fonctions

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril.

d'intendant de Mazarin. Rentré en France depuis le commencement de l'année 1653, le Cardinal a repris les rênes du gouvernement et raffermi son pouvoir; le cardinal de Retz est prisonnier à Vincennes et les chefs de la Fronde se sont peu à peu soumis. Seul, le prince de Condé, à la solde du roi d'Espagne, veut demeurer chef de la révolte, mais perd chaque jour des partisans. Toutefois, en 1654, le sacre du Roi à Reims et les premières armes de Louis XIV au siège de Stenay obligent le Cardinal à s'éloigner quelque temps de Paris.

Nous avons vu, dans l'année de 1654, le Cardinal, profitant de toutes les ventes d'objets d'art, acquérir des biens précieux et augmenter ainsi ses richesses. L'expédition de Naples, dont les dépenses mirent le duc de Guise dans l'obligation de vendre à Mazarin des tapisseries de grande valeur, avait été provoquée par le Cardinal qui cherchait à faire éclater une nouvelle insurrection à Naples pour créer des embarras à l'Espagne et organisait à cette intention une flotte en Provence.

Dans son *Histoire des Français*[1], l'historien Sismondi écrit à ce sujet : « Le duc de Guise qui se figurait toujours que les Napolitains soupiraient après son retour, obtint de Mazarin, à force de sollicitations, qu'il lui donnât une flotte puissante pour faire une nouvelle tentative sur le royaume de Naples. » La correspondance de Colbert semble prouver le contraire; le duc de Guise ne se mit en route qu'avec une grande répugnance et ne se décida qu'après les ordres formels du Roi.

Nous avons vu que les générosités du Cardinal s'exerçaient souvent aux frais de l'État. Un exemple prouvera l'exactitude de cette affirmation. Pendant la campagne de 1653, M. de Manicamps et M. de Bordeaux reçoivent chacun une promesse de 22 000 livres, mais l'année suivante, aucune n'est acquittée et, lorsque, un peu plus tard, le Cardinal solde la première avec difficulté par une délégation de paiement sur la généralité de Soissons, il retire purement et simplement la promesse donnée à M. de Bordeaux.

Une circonstance particulière nous montre combien la situation de Colbert avait grandi à cette époque. Le Roi se trouve avec le Cardinal et toute sa cour à Fontainebleau se reposant des fatigues de son sacre et se préparant à rejoindre son armée sous les murs de Stenay, où il inaugurera ses premières armes par une éclatante victoire. Subitement arrive à Paris Don Antonio Pimentel, celui qui, trois ans plus tard, viendra à Lyon offrir à Louis XIV la main de l'infante Marie-Thérèse. Colbert est chargé par le cardinal de le remplacer et reçoit l'ambassadeur espagnol avec toute la magnificence possible, le loge dans le palais de Son Éminence et, pour employer ici ses propres expressions, le fait conduire à Fontainebleau au relais de carrosses, après avoir donné superbement à dîner et le divertissement des vingt-quatre violons.

1. Tome XXIV, page 514.

La correspondance de Colbert avec le Cardinal manquant en 1656, il n'est peut-être pas inutile, pour établir la liaison entre l'année 1655 et l'année 1657, de rappeler sommairement, qu'en 1656, le Roi se rend au mois de mai avec le Cardinal à Compiègne, puis à la Fère et visite son armée de Flandre avant qu'elle entre en campagne.

A la tête de l'armée espagnole contre laquelle va lutter Turenne, Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, a remplacé l'archiduc Léopold rappelé par l'empereur Ferdinand et le comte de Fuensaldague, passé en Lombardie, a laissé son commandement au marquis de Caracena. L'armée française investit Valenciennes, mais bientôt Turenne est obligé de lever le siège et de se retirer sous le Quesnoy, le maréchal de la Ferté ayant laissé enlever ses quartiers et ayant lui-même été fait prisonnier. C'est alors que le marquis de Lyonne, muni des pleins pouvoirs du Roi pour traiter la paix, part pour Madrid, mais, malgré de longues conférences, il ne peut obtenir un résultat définitif.

Nous voyons enfin, dans cette même année, Gaston, duc d'Orléans, faire sa soumission et revenir à la cour tandis qu'en Italie le duc de Modène, généralissime des troupes françaises, enlève Valence aux Espagnols et qu'en Catalogne le comte d'Estrades se tient sur la défensive.

Au commencement de 1657, Mazarin, désirant convaincre l'étranger de la grandeur du Roi par l'éclat dont il entoure le trône, organise, pour la réception du duc de Modène, des fêtes splendides qui succèdent aux divertissements offerts à la reine Christine de Suède.

Ces réjouissances durent jusqu'au jour où Louis XIV part avec Mazarin pour assister au débarquement des troupes envoyées au Roi par Cromwell. Quelque étrange que puisse paraître une semblable alliance, Mazarin, hanté par l'idée de nuire à l'Espagne, n'a pas craint d'entraîner le Roi du côté du régicide et, par un traité secret, Cromwell met à la disposition de Louis XIV une flotte de 6 000 Anglais, tandis que, pour payer un semblable appui, le Roi renonce à donner asile au fils de Charles Ier.

Dans la longue correspondance de 1657 s'accentuent encore les préoccupations de Colbert pour la réputation de Mazarin que peuvent atteindre les affaires louches auxquelles se livre le Cardinal, Si Colbert nous apprend lui-même qu'il met quelquefois des sommes en réserve et que Mazarin possède de l'or dans ses appartements, il accuse toutefois le Cardinal sans cesse de le laisser sans un denier et lui expose que la situation de ses finances est aussi déplorable qu'en 1648. Il n'ignore pas en effet que si Mazarin entasse d'un côté, il se livre d'un autre côté à son goût pour le faste et le luxe. En insistant sur la pénurie d'argent, sans parler des sommes amassées, Colbert espère modérer les dépenses de cette nature.

L.

A Paris, ce 19 juin 1654.

M. l'ambassadeur de Portugal m'a dit ne pouvoir conclure l'affaire des 300 000 livres avant qu'avoir réponse de la lettre qu'il écrit à M. de Brienne ci-jointe. Votre Eminence lui ordonnera, s'il lui plaît, de faire réponse prompte; mon avis serait de faire remettre les 300 000 livres de recette entre les mains du trésorier de l'extraordinaire des guerres sans passer par l'Epargne [1], ce qui fut pratiqué pour le prix des quatre charges d'intendants des finances en 1644; par ce moyen les surintendants n'en auront pas de connaissance, qui est le principal de cette affaire; nous serons maîtres de la distribution qui ne laissera pas de se faire dans les termes de finances.

Si Votre Eminence approuve cet expédient, elle ordonnera, s'il lui plaît, à M. de Brienne d'expédier un ordre du roi en cette conformité.

Je n'ai pu toucher l'argent de M. le Grand Maître [2]; il m'a remis à son retour.

J'envoie à Votre Eminence un état des vaisseaux que mon frère a trouvé dans le port de Marseille [3].

Je fais réponse à M. Le Tellier sur la demande que M. de Roannez [4] a fait des passeports pour la sortie des blés et lui fais connaître l'impossibilité qu'il y a de lui en accorder.

Votre Eminence me fera savoir, s'il lui plaît, si je demanderai à M. le Grand Maître aussitôt qu'il sera de retour le payement des 40 milliers de plomb pour Catalogne, et des 20 milliers pour Piedmont.

Je supplie Votre Eminence de signer les trois lettres ci-jointes.

1. Le Trésor de l'Epargne, établi par François Ier en 1520, était la caisse commune des recettes régulières.

2. Thomas-François de Savoie, Prince de Carignan, né en 1596. Avait reçu la charge de Grand Maitre après la disgrâce de Condé. Mourut en 1656.

3. Charles Colbert, marquis de Croissy (1629-1696), avait été agréé par Mazarin pour la direction des préparatifs et pour l'intendance de l'expédition qui devait être entreprise contre Naples sous le commandement du duc de Guise.

4. Gouffier, duc de Roannes, 1624-1696, avait succédé à son père en 1642, comme gouverneur du Poitou et pair de France. Il cherchait à tirer profit des passeports qu'il donnait pour le passage des blés du Poitou dans les gouvernements voisins, ceux de Brouage et de la Rochelle, notamment. Voir à ce sujet, dans Clément, I, 210, la lettre de Colbert du 28 octobre 1653.

Je travaillai hier assez longtemps avec M. Servien. Je ne vois pas que les 200 000 livres des galères soient si tôt prêtes qu'il serait nécessaire. Je le verrai encore aujourd'hui pour le presser à l'affaire des Maîtres d'hôtel que la Chambre des Comptes delaie toujours de vérifier, nonobstant toutes les instances que je fais faire de toutes parts. Le Procureur Général mériterait bien une petite réprimande.

M. Duplessis-Besançon [1] sait que je lui dois payer 3 000 livres avant son départ.

J'ai dit à M. Hervart ce que Votre Eminence m'ordonne par lettre du 15 touchant MM. les Surintendants.

M. de Guise m'a prié d'écrire à Votre Eminence qu'il presse MM. les Surintendants de donner ordre à quelques affaires qui lui restent, et qu'il partira aussitôt pour la Cour; cependant qu'il donne avis à Votre Eminence au cas que M. de Mercœur soit prêt d'entrer en Provence, que, si on ne leur fournit subsistance, ils pourraient dépérir en peu de jours.

Les 3 000 bandoullières moitié vache et moitié veau marin parties aujourd'hui arriveront mardi prochain à midi à Reims; elles en partiront le lendemain pour Châlons; elles sont adressées au sieur Le Normand.

Si Votre Eminence leur veut faire changer de route, elle peut envoyer à Reims quelqu'un qui leur fasse prendre celle qu'elle désirera; en tout cas il faut envoyer quelqu'un à Châlons pour les recevoir; le tout pèse 3 175 L. J'ai fait marché à cent sols le cent au cas qu'elles n'aillent que jusqu'à Reims, et à six livres au cas qu'elles aillent jusqu'à Châlons.

M. de Guise m'est venu dire ce matin que M. du Plessis-Bellière [2] s'en irait en cour pour prendre les instructions jusqu'à ce qu'il eût terminé toutes les affaires avec MM. les Surintendants, et qu'ensuite il irait seul prendre congé du Roi pour s'en aller tout droit en Provence. Il prie Votre Eminence d'écrire à M. Gard de lui donner deux bons mineurs; il dit aussi que l'on a oublié sur l'état de l'armement deux flûtes.

1. Ambassadeur du Roi à Venise.

2. Jacques de Roujé, marquis de Plessis-Bellière, maréchal de camp en 1646, obtint le gouvernement de Dieppe le 27 février 1650 et commanda en 1653 l'armée de Catalogne. Blessé à Castellamare le 15 novembre 1654, il mourut de ses blessures le 17 du même mois.

J'envoie à Votre Eminence un mémoire qui m'a été donné de la part du premier Président de Toulouse.

Il a couru ici un bruit de la mort de M. l'Evêque de Nantes, qui a deux petites abbayes et deux prieurés dont l'un dépend d'Aunay qui vaut 4 000 livres de rentes. Je supplie très humblement Votre Eminence, si ce bruit se trouvait vrai ou en cas pareil, de me gratifier de quelque bénéfice à peu près de cette valeur.

M. Pimentel étant ici me pria de supplier Votre Eminence de sa part de vouloir assister de l'honneur de sa protection le neveu du feu sieur Delopes pour lequel il me fit remettre le mémoire ci-joint.

Je supplie Votre Eminence de m'envoyer un courrier exprès avec une réponse à la lettre de M. l'ambassadeur de Portugal, et de prendre, s'il lui plaît, l'expédient que je lui propose de faire remettre les 100 mille écus à l'extraordinaire des guerres sans passer à l'Épargne.

24 juin 1654.

Je fus hier à Meudon pour presser M. le Surintendant à l'exécution de tous les ordres que Votre Éminence m'ordonne.

Les 200 mille livres des galères furent assignées moitié comptant et l'autre moitié dans deux ou trois mois. Je prendrai soin du recouvrement et de l'envoi prompt des premiers 200 mille livres.

Je fis résoudre en même temps l'affaire des Maîtres d'Hôtel et gentilshommes servants à 660 mille livres données pour le Roi et fis assigner cette somme, savoir 300 mille livres, pour la subsistance pendant six semaines de l'armée de M. de Guise, et 360 mille livres à compte de l'armement naval. Mondit sieur Servien me promit de faire faire le fonds de 150 mille livres de remplacement à Votre Éminence pour lui envoyer promptement. C'est de quoi je le solliciterai.

Il promit à l'homme de M. Fabert que je fis venir au dit Meudon d'assigner l'année 1650 de la garnison de Sedan et lui dit de faire faire des sommations à M. Housset sur le billet de 32 mille livres et qu'il lui ferait payer par contrainte s'il n'était saisi de gré à gré.

Pour toute cette conférence je me confirmais fort dans la

pensée de faire passer les 300 mille livres de Portugal par l'extraordinaire de la Guerre et non par l'Epargne, et, si les ordres étaient déjà expédiés au contraire, je supplie Votre Éminence de les faire révoquer et m'en envoyer d'autres. Ma raison est que l'on fit grande difficulté de me donner les 300 mille livres de l'avance des Maîtres d'Hôtel pour la subsistance de l'armée de M. de Guise et que l'on en voulut partager et en prendre la moitié pour les autres dépenses demandées pour Votre Éminence. *Je supplie Votre Eminence de considérer ce qui arrivera si l'on avait connaissance des dites* 300 *mille livres de Portugal, ce que l'on ne peut éviter si elles passent par l'Epargne, et par l'extraordinaire l'on peut faire en sorte qu'il n'y aura que M. de Brienne, M. Le Tellier et les trésoriers qui le sauront, et la décharge sera égale pour l'ambassadeur et même encore plus forte*[1].

Je tirai ainsi sur ce voyage pour 300 mille livres d'assignation sur les deux derniers quartiers du convoi de Bordeaux 1655, ce que je considère comme le salut des officiers de Votre Éminence par ce que je lui puis répondre que tout ce qui vient de la ferme des 35 sols de Brouage[2] ne pourra être diverti. Il ne me restera plus pour assurer un fond certain et solide, à compte des remboursements de Votre Éminence que de m'assurer des deux élections de Sables et de la Rochelle, à *quoi je m'appliquerai non du côté de MM. les Surintendants mais en empêchant ceux qui ne peuvent traiter, et je tiens cette voie plus sûre; pour trouver plus de facilité à m'établir dans la possession de* 300 *mille livres sur le convoi, je me suis avisé de faire passer dans cette partie le remboursement des avances faites par Votre Eminence pour les présents de l'assemblée de Munster, par l'état desquels il en revient à M. de Brienne* 15 *mille livres ce que je lui fis connaître et cela n'a pas peu servi à mon dessein*[1].

Nos 500 mille livres sur Paris sont réduites à 273 mille, dont j'ai tiré les billets et j'espère que ce sera de l'argent tous les mois.

Quelques jours auparavant j'avais porté à M. Servien les 50 mille livres de rentes sur les aides de Normandie, sur quoi

1. Souligné dans le texte.
2. En 1655, le Cardinal devait acquérir un droit de 4 sols 3 deniers à prendre sur chaque muid de sel de la ferme des 35 sols de Brouage.

il me fit grande difficulté me disant que Votre Éminence ne devait pas en prendre plus de 25 mille livres et que le surplus devait être partagé à quantité de personnes à qui il est dû, comme M. de la Haye[1] qui mourait de faim dans son ambassade, M. Brasset à qui il est dû des appointements de dix années, et même qu'il ne serait pas avantageux pour le service de Votre Éminence que l'on sût qu'elle eût pris tout le revenu. Tout ce discours ne manqua pas de réparties que j'omets pour n'être trop long. Si Votre Éminence ne se veut pas relâcher, elle n'a qu'à me laisser faire, sans réponse; j'ai jugé à propos de retarder quelque temps pour venir plus facilement à bout des 300 mille livres sur le convoi.

Mondit sieur Servien m'a prié de conjurer Votre Éminence de sa part de terminer son affaire de chancelier de l'ordre, pour beaucoup de raisons qu'il me dit qui le pressent fort; si cette affaire est faisable, ou qu'elle puisse recevoir des facilités, je crois qu'il sera bon que Votre Éminence la fasse savoir par moi.

Je travaille à découvrir que l'indult de M. le procureur général sur la Chaise-Dieu ne vaut rien, et, en ce cas nous n'aurons à faire qu'au président Laferron; il faut que cela soit fort secret par ce que s'il était découvert, jusques après la preuve, ils pourraient remédier à la nullité.

Les 200 mille livres de M. Le Tellier ont été envoyées en Provence.

Un de mes amis m'a donné le mémoire ci-joint pour un chanoine de la Sainte-Chapelle de Bourges, et m'avait prié de le demander à Votre Éminence pour lui, mais je crois qu'elle fera mieux de le donner à quelqu'un de ses domestiques.

M. Domat, conseiller au grand conseil, des plus forts et des mieux intentionnés pour Votre Éminence, supplie Votre Éminence de lui accorder l'admission à la résignation de son oncle chanoine de Notre-Dame de Paris en sa faveur; son dit oncle m'est venu voir et il est en parfaite santé, et âgé d'environ 55 ans. Je supplie Votre Éminence qu'il reçoive cette grâce d'elle.

M. Halle m'a parlé de la charge de surintendant des finances de Monsieur, et m'a offert 80 mille livres; je crois le pouvoir faire monter jusqu'à 100 mille livres; beaucoup de personnes

1. M. de La Haye-Vantelet, ambassadeur du Roi en Turquie.

m'ont parlé de lui comme d'un homme d'honneur en qui Votre Éminence se peut fier; elle me fera savoir, s'il lui plaît, sa résolution sur cette affaire. Si M. Duplessis n'a pu encore donner à Votre Éminence les provisions de cette charge, je crois qu'il est bon de les faire demander de la part de Votre Éminence.

J'ai parlé au sieur Leser du paiement des 176 500 livres que nous avons à prendre sous le don gratuit de Languedoc, mais il m'a dit que Votre Éminence avait disposé de ce fonds en sorte qu'il ne voyait pas lieu que nous en puissions rien tirer. Il n'y a non plus à espérer des 215 mille livres des nouvelles sommes en avance et même de beaucoup d'autres sommes avancées pour le même service du Roi. Il est difficile que nous puissions espérer d'être assignés et encore moins remboursés si promptement. Je serais d'avis, si Votre Éminence le trouvait bon, de faire un prêt de toutes ces sommes sur quelque ferme ou bonne rente généralement en 1655, afin de pouvoir être assuré et de pouvoir aussi avoir quelques intérêts; j'attendrai les ordres de Votre Éminence pour en faire la proposition.

Toutes les nouvelles qui viennent de Provence portent qu'il faut beaucoup plus d'argent pour l'armement naval que les 300 mille livres que j'ai envoyées. J'attends sur cela les ordres précis de Votre Éminence; elle saura facilement que je suis au bout de la somme de Girardin et au delà.

J'envoie à Votre Éminence un mémoire de ce que je lui ai envoyé, je chargerai M. le marquis de Gesvres[1], qui partira vendredi, de 2 000 livres, dont 1 000 m'ont été données par M. le Procureur Général pour un présent fait au Roi pour mémoire des cinq grosses fermes et les 1 000 autres sont pour Votre Éminence.

Le bruit court toujours que l'Évêque de Nantes est mort ici, en ce cas je supplie Votre Éminence de se souvenir de moi.

A Paris, le 25 juin 1654.

Je reçus hier les dépêches de Votre Éminence qui me furent apportées par le sieur Hubert. Ce matin j'ai porté à M. l'Am-

1. Léon Potier, marquis de Gesvres, premier gentilhomme de la Chambre du Roi et capitaine de ses chasses. Pair de France en 1669, gouverneur de Paris en 1687; mort en 1704 à 84 ans.

bassadeur de Portugal celle de M. de Brienne pour lui. Sa réponse a été que les marchands avaient eu quelque peine à se résoudre de lui fournir les 50 000 écus sur les lettres pour Portugal, parce qu'ils voulaient imputer sur cette somme les marchandises précieuses qui ont été prises et volées par les corsaires, qu'enfin il les avait fait consentir à donner les dits 50 mille écus, à condition que ce qui leur avait été pris servirait pour ce que l'on demandait pour les officiers de l'amirauté et que c'était tout ce qu'il avait pu obtenir d'eux, que pour l'exécution un des dits marchands était parti, le 17 de ce mois, pour aller à Toulon chercher sur les marchandises le cautionnement de 200 mille livres, qu'ils doivent donner à Paris en conséquence de l'arrêt.

J'avoue que ce discours m'a fort surpris, y voyant une impossibilité manifeste pour l'exécution des choses que Votre Éminence désire; je lui ai réparti que l'entreprise pour laquelle cette somme était destinée, était si prête d'y être commencée, que je le pourrais assurer qu'il ne pouvait pas souffrir un si grand retardement que le retour de ce marchand qui au plus tôt ne peut être ici que de 20 jours, et que j'avais estimé que la main levée du vaisseau que le Roi par pure grâce accorda à la considération était assez importante à ces marchands, pour les obliger de prendre leurs mesures de meilleure heure pour fournir le cautionnement auquel ils s'étaient soumis, et que je ne pouvais pas m'empêcher de lui dire que le retardement pourrait bien obliger le Roi à laisser juger cette prise suivant la rigueur des ordonnances, que j'omettais de lui dire les avantages qu'il tirait de son côté de nouer un traité de cette conséquence pour une somme si modique, et que s'il ne se servait d'une conjoncture si favorable, difficilement peut-être y pourra-t-il revenir; m'ayant fait connaître par quelques réparties qu'il ne pouvait trouver moyen de renier ces difficultés, je lui ai ouvert cet expédient que l'arrêt serait expédié et scellé remis en ses mains, l'exécution retardée jusqu'à ce qu'ils eussent donné la caution, et que cependant les 100 mille écus seraient fournis..., à quoi il m'a répondu que cela ne se pouvait pas encore puisqu'il fallait que les propriétaires du *Samuel* eussent vendu leurs marchandises pour lui pouvoir fournir la moitié des 100 mille écus, et qu'ainsi ils ne les pour-

raient donner qu'à Toulon, Marseille, Gênes ou Livourne; lui ayant fait connaître qu'une entreprise de cette conséquence ne pouvait pas être avancée sur un fondement incertain, et qu'assurément le Roi prendrait ses mesures d'ailleurs pour fournir cette somme, et qu'il avait le déplaisir de voir manquer ces deux affaires qu'il m'avoua lui-même lui être si importantes, et après quelques mauvais discours m'a fait connaître qu'il ne pouvait autre chose, je me suis résolu de dépêcher exprès à Votre Éminence pour lui rendre compte de ce qui s'est passé, et attendre les ordres sur le tout.

J'ai fait les baise-mains de Votre Éminence à Mesdames et Mesdemoiselles, qui se portent toutes fort bien, grâce à Dieu; elle a été très aise d'apprendre des nouvelles de la santé de Votre Éminence. Madame de Mercœur m'a témoigné lui être obligée du soin qu'elle veut bien prendre d'elle.

Je ferai faire le portrait de mademoiselle Hortense pour l'envoyer à Votre Éminence le plus promptement qu'il se pourra.

M. de Servien ne va signer le traité des Maîtres d'Hôtel que la personne qui lui a parlé ne lui déclare sa compagnie, ne le croyant pas personne à faire une avance si considérable, quoiqu'elle l'accommode. Cela m'embarrasse fort parce que l'on ne peut pas confier une affaire de cette nature à plus d'une personne. Il s'en défendra autant qu'il pourra, s'il est obligé de se déclarer, je lui dirai que c'est moi, aimant mieux en user ainsi qu'autrement. Peut-être que je me pourrai défendre jusqu'à la réponse de Votre Éminence à celle-ci.

Je n'ai pu obtenir aucun ménagement pour empêcher que les 200 mille livres de galères ne fussent pas remises entre les mains du trésorier.

Je ferai payer à M. de Bar[1] les 10 000 écus que Votre Éminence ordonne.

J'ai acquitté les 2 400 livres de M. de Servien, les 500 pistoles de M. de Gourville et toutes les autres parties que Votre Éminence m'a ordonnées. L'état auquel je suis est que le parti de Girardin est consommé, que je suis en avance d'environ 30 000 livres de mon fait, et d'environ 40 mille que j'ai pris sur mes promesses ou lettres sur Toulon. Si Votre Éminence

1. Gouverneur d'Amiens.

continue de tirer, elle s'expliquera, s'il lui plaît, en quel lieu elle désire que je lui prenne des fonds.

Pour le débit des charges des Maîtres d'Hôtel, il ne faudrait faire le quartier prochain que pour un mois, par ce que assurément le mois prochain on en vendra et il sera très important de les mettre en service d'abord qu'ils auront acheté.

Je supplie Votre Éminence de me laisser agir au procès pendant au conseil entre Votre Éminence comme abbé de Cluny [1] et les jésuites d'Alsace. Il y a deux ans que les jésuites demandent du temps pour faire venir leurs titres; depuis quatre mois on leur a donné trois remises consécutives; ce n'est que subterfuge pour éviter leur condamnation; Votre Éminence a bonté pour eux, mais elle doit la justice à un ordre dont elle est chef général.

Je supplie Votre Éminence d'ordonner que l'on n'expédie pas l'ordonnance sur laquelle M. de Civry doit prendre 26 000 livres, jusques à ce que j'aie terminé une affaire que j'ai avec lui pour Votre Éminence. J'envoie à Votre Éminence par M. Chapelain les 1 000 louis d'or que M. le Procureur général a tirés des fermiers des cinq grosses fermes et m'a fait donner pour le Roi.

J'oubliais de dire à Votre Éminence que l'ambassadeur de Portugal m'a dit qu'il croyait impossible aux marchands de trouver des cautions pour les 200 000 livres et que si l'on se pouvait relâcher de cette condition, on pourrait bien trouver moyen de donner les 100 000 écus, ou ici, ou à Toulon. Ce discours me donne grand sujet de croire que la prise est fort bonne.

M. de Guise demande des réassignations pour 100 000 livres à MM. les Surintendants outre sa pension, et comme il ne les veut pas donner sans ordre de Votre Éminence, je doute qu'il parte si tôt; néanmoins son équipage est parti.

27 juin 1654.

Je supplie Votre Éminence de m'envoyer une lettre à

1. Mazarin était abbé de Cluny, ce qui quatre ans plus tard lui rapportait 57 000 livres, — de Saint-Denis (140 000), — de la Chaise-Dieu (19 000) et d'une vingtaine d'autres abbayes.

M. le Maréchal de la Meilleraye [1] afin qu'il fasse tenir à celui que j'enverrai à Nantes les trente-huit canons de fonte que Votre Éminence a achetés du Roi d'Angleterre.

M. Piètre m'écrit d'Amiens qu'il n'a point trouvé de marché fait ni d'argent fourni pour les armes. Votre Éminence sait qu'outre la promesse de 4 000 livres que je lui ai envoyées, j'ai encore reçu de M. de Bordeaux une somme de 6 000 livres en louis d'or pour employer en achat d'armes dont j'ai donné ma promesse qu'il faut avoir soin de retirer.

J'envoie à Votre Éminence un mémoire de l'affaire du domaine d'Auvergne. Si elle désire qu'on l'entreprenne, on y travaillera sans discontinuation.

L'affaire de la Fère est presque achevée, mais comme nous aurions été obligé de payer les 2 sols pour livre de l'adjudication qui auraient monté fort haut, M. Tubeuf s'est accommodé avec des commissaires moyennant une distribution de 13 500 livres qui leur doit être faite à nos dépens.

Votre Éminence doit avoir, s'il lui plaît, la bonté de donner de l'argent au Normand, tant pour les dépenses de sa maison que pour le paiement de ses gardes quand il en aura besoin, et qu'il lui en demandera.

De toutes les abbayes de Votre Éminence qui sont au dedans du royaume il n'y en a pas dont les revenus soient en plus mauvais état que celle de la Chaise-Dieu, ce qui est causé par les gentilhommes voisins, qui jouissent pour peu de chose, sous des noms de paysans supposés, des meilleures et principales pièces de cette abbaye. Après avoir examiné tous les expédients pour remédier à ce mal, je n'en ai point trouvé de plus assuré que celui qui peut être conduit par M. le marquis d'Alègre [2], qui a grande autorité dans la province d'Auvergne et particulièrement sur ses gentilhommes particuliers. Ainsi si Votre Éminence ne craint point les suites d'une prière de cette qualité soit à l'égard dudit sieur Marquis

1. Charles de la Porte, duc de la Meilleraye, Pair et Maréchal de France, était aussi grand maître de l'artillerie.

2. Marquis d'Allègre : Étienne d'Allègre, né le 13 juillet 1592, conseiller au grand Conseil; en 1615, tint les états du Languedoc en 1645, conseiller d'honneur, du parlement en 1651, chef du conseil de commerce et de la marine en 1654, premier commissaire du Conseil des finances en 1661. Garde des sceaux en 1672, Chevalier de France en 1674, mort à Versailles le 25 octobre 1677.

soit de ses frères, je la supplie de lui écrire et le prier de s'employer pour la remettre en paisible jouissance de cette abbaye, et à empêcher que les gentilshommes voisins ne continuent à en jouir comme ils ont fait par le passé, sans quoi elle ne donnera.

J'ai vu M. le P. François de la part de Votre Éminence; je l'ai trouvé debout. Il m'a témoigné d'être fort obligé à Votre Éminence de l'honneur de son souvenir.

J'envoie à Votre Éminence deux vicariats de Cluny pour résigner si elle l'a agréable.

J'envoie à Votre Éminence une médaille qu'elle m'a ordonné de faire accommoder.

Votre Éminence fera voir s'il lui plaît par les 25 et 26 pages de l'écrit que je lui envoie, de quelle sorte le sieur de Crisiers parle du Père Lebout[1]; je l'ai empêché d'y répondre jusqu'à ce que j'en eusse informé Votre Éminence; je crois que pour empêcher les suites, il serait bon de faire dire un mot par quelque évêque de la part de Votre Éminence audit sieur de Crisiers, ce qui satisferait le Père Lebout.

L'on doit parler à Votre Éminence d'un vicaire général dans l'ordre de Cluny pour M. de la Noue. Son conseil estime qu'elle n'en doit pas donner; ainsi si elle a agréable de renvoyer à moi ceux qui lui en parleront, je ferai la réponse.

A Paris le 1er juillet 1654.

Je reçus hier à midi la lettre de Votre Éminence, du 27 du passé, et vis en même temps et le Chancelier, Garde des Sceaux et surintendants pour leur faire part des nouvelles qu'elle contenait; M. le Premier Président était à Montrouge, je lui écrivis les mêmes choses; M. de Servien écrit en même temps à M. de Vendôme et j'envoyai les dépêches de Votre Éminence avec la sienne par un courrier exprès qui partit d'ici à cinq heures du soir. J'exécuterai ce que Votre Éminence m'ordonne touchant les mille écus de pension sur l'Évêché de Valence en faveur de M. de Longpré.

1. Guillaume Le Boux, né dans l'Anjou en 1621, fut successivement balayeur de collège, capucin, oratorien, curé, professeur de physique et prédicateur très en vogue du temps de la Fronde. Plus tard, évêque de Périgueux, il occupa dignement ce siège pendant trente-sept ans, et mourut en 1693.

M. de Mercœur[1] arriva hier la nuit, et madame de Mercœur est accouchée de cette nuit à deux heures du matin d'un fils. Tous deux sont, grâce à Dieu, en aussi bonne santé qu'ils peuvent être.

Son Altesse m'a dit qu'elle rendrait compte à Votre Éminence de l'état de l'armement des vaisseaux et galères en Provence et que, si l'on n'y envoyait de l'argent en diligence, assurément tout cesserait. Mais lui ayant fait connaître que l'on y avait envoyé 100 000 livres pour la subsistance des troupes d'une part, que j'avais envoyé des lettres de change ou de crédit à mon frère pour plus de 100 000 livres, que les 100 000 livres de la Franche-Comté seraient payées à Lyon et envoyées dans cette semaine, et que par l'ordinaire prochain il partira encore 200 000 livres pour les galères, elle m'a témoigné que toutes ces sommes avanceraient beaucoup cet armement, mais qu'il fallait pourvoir diligemment au supplément de fonds pour l'armement des vaisseaux (qui monte, suivant l'état de M. d'Orange, à plus de 500 000 livres), pour lequel on n'avait encore fourni que 300 000 livres, et quand les 100 000 de la Franche-Comté auront été payées et envoyées, Votre Éminence m'ordonnera ce qu'il y aura à faire pour ce supplément de fonds; elle sait bien que je ne suis pas en état d'y pourvoir.

Son Altesse m'a dit de plus que les 25 000 que la ville d'Arles donna l'année passée étaient toujours en réserve; je crois que Votre Éminence les doit destiner pour partie au payement des blés au comptable, et si elle a agréable d'en user ainsi, elle donnera s'il lui plaît l'ordre à M. de Brienne d'expédier une lettre d'ici à sa dite Altesse pour faire remettre cette somme ès mains du porteur de la quittance de l'Epargne de la dite charge de la ville à Ansou, et je ferai le surplus; le parfait payement de ce blé pourra être pris sur les 100 000 livres envoyées pour la subsistance des troupes pour le remplacement de ce qui a été pris sur le dit don gratuit pour cette dépense.

Madame de Mercœur m'a ordonné d'envoyer ce placet à

1. Ce paragraphe et le suivant ont été publiés par P. Clément, dans le tome I des *Lettres instructives et mémoires de Colbert*, p. 218, in-8, Paris, 1861.

Votre Éminence et lui demander le bénéfice dont il est parlé à sa considération.

Il reste à M. Hervart sur l'affaire de Mantoue[1] 280 361 en principal et intérêt; il nous doit tenir compte de 82 500 livres, qu'il doit à Votre Éminence sur l'affaire d'Allemagne. Il lui reste près de 200 000 livres sur quoi je lui offrirai 60 000 livres comptant et le surplus en deux payements de six mois, si Votre Éminence l'agrée. J'attendrai sa résolution pour conclure cette affaire.

A Paris, le 3 juillet 1654.

J'ai reçu il y a trois heures toutes les dépêches de Votre Éminence du premier de ce mois et en même temps ai vu MM. les Surintendants qui m'ont dit avoir déjà 30 milliers de poudres, et qu'ils feraient donner les 20 autres milliers; M. Clapisson doit travailler à la voiture, il m'a assuré que les 12 milliers dont lui a écrit M. de la Guette étaient arrivés aujourd'hui à Châlons. Demain Votre Éminence aura avis plus précis de ce qui sera fait pour les 50 milliers.

J'ai fait tous les offices que Votre Éminence m'a ordonné touchant la mission de M. de Longpré sur l'évêché de Valence à la décharge de M. l'Évêque de Sables.

Pour l'affaire de ce qui reste à M. Hervart sur Mantoue il y a du temps qu'elle serait terminée si j'avais de l'argent, mais j'avoue que je ne puis pas faire proposition à M. Hervart pour la conduire sans lui offrir quelque partie d'argent comptant.

J'envoie à Votre Éminence la proposition du sieur Peiron à M. de Huilau sur la succession du feu sieur de Lopes pour satisfaire à l'ordre que Votre Éminence m'a donné j'ai envoyé au sieur Bidal les passeports demandés par M. Pimentel.

Je verrai demain M. l'ambassadeur du Portugal; mais j'ose dire à Votre Éminence que l'on ne me répond pas sur le point important qui est la décharge de cautionnement à Paris, pour 200 000 livres porté par l'arrêt de mainlevée, sans quoi cette affaire ne peut réussir, parce qu'il s'est déclaré que les marchands ne pouvaient donner ce cautionnement, c'est-à-

1. Le 29 mai 1654, Mazarin avait acquis de la maison de Mantoue le duché et pairie de Mayenne.

dire qu'ils demandent la mainlevée pure et simple des vaisseaux, et c'est sur cela particulièrement qu'il faut avoir l'ordre de Votre Éminence, n'y ayant rien à faire avec lui sans cette condition. Je sais bien qu'il nous sera aussi avantageux qu'il nous fournisse les 50 000 écus à Toulon qu'à Paris, mais comme Votre Éminence doit considérer qu'avant que de les fournir, il faut vendre les marchandises du *Samuel*[1], il est à craindre que cela ne cause quelque retardement. Je supplie Votre Éminence de me lever ces difficultés le plus promptement qu'il se pourra.

Mon frère a présentement 55 milliers de poudres à Toulon. Il a écrit à Votre Éminence pour quelque ordre pour le règlement de la subsistance des troupes avec les capitaines. Elle excusera, s'il lui plaît, la faute qu'il a faite en cela. Je lui ai bien fait connaître par ma réponse que tout ce qu'il y aura d'agréable et d'avantageux aux troupes, il faut qu'il l'attribue aux ordres de Votre Éminence, et que tout ce qu'il y aura de contraire, qu'il le prenne tout sur lui sans en faire part à personne; je réponds qu'il agira de cette sorte à l'avenir. Il dit qu'il peut donner la subsistance des officiers en argent, et je crois qu'il a raison. MM. les Surintendants m'ont promis de me donner les 50 000 écus que Votre Éminence a avancés, savoir 25 000 écus comptant, et 25 000 écus en une assignation payable dans deux mois. Aussitôt que j'aurai reçu la première partie, je l'enverrai à Votre Éminence.

Tous les ordres de Votre Éminence ont été payés jusqu'à présent et j'espère qu'ils le seront à l'avenir. Comme on prétend que l'armement des vaisseaux du Levant montera à 560 000 livres dont j'ai fourni jusqu'à présent 300 000 livres, si Votre Éminence prétendait fournir le surplus, sans doute il y a de l'impossibilité et il ne s'y faut pas attendre, sans des moyens qui me sont inconnus. Pour répondre au petit reproche que Votre Éminence semble me faire, je prendrai la liberté de lui dire que, sans me faire presser, ni en tirer aucun avantage, elle trouvera par le compte que je lui enverrai dans peu de jours que je suis en avance de plus de 50 000 livres, tant de mon fait que celui de mes amis, que je me suis engagé pour 60 000 livres de lettres de crédit envoyées à mon frère,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril, p. 510.

pour 90 000 livres envers M. Hervart, pour les blés de Rose, et que ce jourdhui même, j'ai encore emprunté 20 000 livres pour être en état d'acquitter les ordres de Votre Éminence, et elle trouvera sans doute que cette avance est assez considérable pour une personne qui travaille avec fort médiocre fortune, et qui, depuis cinq ans, peut dire avec vérité n'avoir pas touché un sol du Roi, et que sans l'assistance considérable que Votre Éminence lui a donnée par la charge d'intendant des finances de Monsieur[1], serait obligé de manger son petit fonds.

Si Votre Éminence désire que je vende la charge de surintendant des finances de Monsieur et celle de chancelier de la Reine, il faut qu'elle m'en fasse envoyer les provisions.

Je verrai demain matin M. de Guise et M. du Plessis-Bellière pour leur dire ce que Votre Éminence m'ordonne.

M. de Brienne écrit à l'ambassadeur de Portugal qu'il m'écrive sur le même sujet et je n'ai pas reçu sa lettre.

Pour la prière que j'avais faite à Votre Éminence d'admettre la résignation de M. Dreux, chanoine de Notre-Dame, en faveur de M. Dreux son neveu, et conseiller au Grand Conseil, je ne sais pas comme l'on peut avoir donné à madame de Beauvais la prébende d'un homme qui est plein de vie, et qui est venu encore aujourd'hui au Palais de Votre Éminence à pied, pour apprendre si Votre Éminence voulait lui accorder la grâce qu'il demandait.

Je donnerai si bon ordre aux 200 000 livres des galères qu'il n'en viendra pas de faute.

A Paris, le 4 juillet.

Des 50 milliers de poudres que Votre Éminence demande, il y en a 30 d'assurés; l'on cherche les 20 autres milliers que l'on espère avoir dès demain ou après-demain au plus tard; demain partie des dits 30 milliers partiront, et incessamment le reste suivra autant que l'on pourra trouver de voituriers.

M. de Servien a donné 1 000 écus de son argent pour les voitures. Pour dire la vérité à Votre Éminence, les officiers de l'artillerie n'ont pas grande chaleur pour le service, et ce sont des gens qui se laissent facilement aller aux raisons de

1. Cf. à ce propos, la lettre de Colbert à Mazarin du 9 avril 1655, Clément, I, 231. — Monsieur : Philippe, duc d'Anjou, frère du Roi, né le 22 septembre 1640.

non faire. Je m'attacherai à eux pour rendre compte exact à Votre Éminence de tout ce qui se passera.

Messieurs les Surintendants m'ont promis 25 000 écus comptant, et 25 000 écus dans six semaines, mais il me faut une ordonnance ou un état de toutes les avances faites par Votre Éminence pour tirer cette somme, et M. Servien supplie Votre Éminence que pour toute autre dépense qu'elle demanderait de faire, prendre soin que l'on en envoie les ordonnances, parce que cela lui est très important.

J'ai vu ce matin M. l'ambassadeur de Portugal auquel j'ai fait le discours porté par la dépêche de Votre Éminence. Après l'avoir pressé assez longtemps sur l'importance de la conclusion de l'affaire, et pour le Roi son Maître, et pour lui en particulier, sans pouvoir tirer autre résolution sinon que les Marchands ne pouvaient donner le cautionnement de 200 000 livres et les 150 000 livres comptant, je lui ai ouvert un autre expédient, qui est qu'ils ne donneraient pas de cautionnement des 200 000 livres, mais que les 50 000 écus qu'ils lui fourniraient tiendraient lieu de ce cautionnement, c'est-à-dire que si la prise était jugée bonne par la suite de la procédure, à quoi l'arrêt de mainlevée les oblige, en ce cas les 50 000 écus fournis seraient perdus pour les Marchands et le Roi de Portugal rendrait les 50 000 écus aux Marchands. Cet expédient l'a un peu surpris, et il a fait semblant de ne le pas entendre pendant quelque temps; ainsi après l'avoir assez fortement pressé, il m'a avoué que les Marchands ne pouvaient consentir que les 50 000 écus servissent de cautionnement, et beaucoup moins d'en donner aucun autre, parce que les Portugais de Naples et autres terres du Roi d'Espagne pour le compte duquel quelques ballots des marchandises du vaisseau sont chargées, sont effectivement demeurant dans les terres du Roi d'Espagne et réputés ses sujets, et ainsi puisque l'arrêt les oblige à la preuve du contraire, ils signeraient eux-mêmes leur condamnation, en donnant le cautionnement, mais qu'il ne prétendait pas que quelques ballots appartenant à des Espagnols dussent justement faire confisquer le vaisseau et qu'en cela il était fondé sur une déclaration du Roi donné en 1650 contraire en ce point aux anciennes ordonnances du Royaume, et que M. de Brienne lui avait promis

quatre fois consécutives la mainlevée pure et simple du vaisseau, qu'en ce faisant ils donneraient les 100 000 écus comptant, savoir 50 000 écus ici, 50 000 écus à Marseille ou Toulon. Il est inutile de dire à Votre Éminence tout ce que j'ai répliqué sur cela; il faut seulement qu'elle prenne résolution prompte ou de donner la main-levée pure et simple et prendre les 100 000 écus, ou de faire juger la prise suivant la rigueur des ordonnances. En l'un ou en l'autre des deux cas, les moments sont précieux, et ainsi j'attends réponse prompte.

M. du Plessis-Bellière est parti ce matin [1]. Je lui ai fait voir ce que Votre Éminence m'ordonne de lui dire; il m'a promis de se rendre à Toulon en toute diligence. Pour M. de Guise je l'ai vu pareillement. C'est un Prince qui a présentement une forte passion dans l'esprit, qui est de vendre tout ce qu'il peut; avant que cette passion soit assouvie, difficilement pourra-t-il partir. Il m'a protesté qu'il lui fallait encore huit jours. Je crois que, si Votre Éminence lui écrit fortement qu'il n'allât pas à la Cour pour prendre congé du Roi et qu'il lui envoyât tous ses ordres, il s'en irait d'ici, ce qui épargnerait pour le moins douze jours de temps. J'ai acheté deux tentures de tapisserie de lui, l'une de 36 aulnes, histoire d'*Actéon* gothique moderne et l'autre de 25 aulnes, *histoire Sainte*, 5100.

Si Votre Éminence m'envoie les provisions de Chancelier de la Reine, j'accommoderai l'affaire à 60 000 écus. J'ai vu M. de Bordeaux pour cela.

A Paris ce 6 juillet 1654.

Les 30 milliers de poudre sont partis hier à cinq heures du soir sous la conduite du nommé Delastre, officier de l'artillerie; ils doivent arriver à Châlons mercredi au soir ou jeudi matin; on leur a promis précisément qu'ils ne passeraient par la dite ville si la nécessité du service n'y oblige pas; cela facilitera les voitures qu'il faudra faire à l'avenir, sinon Votre Excellence doit ordonner, s'il lui plaît, qu'ils soient payés et bien traités. Je m'en vais travailler aux 20 milliers restants et ne perdrai aucun moment de temps.

M. de Guise me vint hier dire qu'il fallait un ordre de

1. La fin de la lettre, à partir de ce paragraphe, est publiée par Clément, *op. cit.*, I, 218, 219.

M. de Vendôme pour prendre les canons de son armée à Toulon. Si cela est, Votre Éminence en pourra dire un mot à M. Chapelain, M. de Vendôme n'étant pas en cette ville.

Sur le sujet des 300 000 livres pour la subsistance de son armée, quelque diligence que l'on fasse et quelque résolution que l'on prenne, je ne crois pas que la froideur de l'ambassadeur de Portugal puisse être assez échauffée pour les fournir assez promptement. L'on ne peut non plus faire état des maîtres d'hôtel, tant parce qu'il n'est pas à propos de les débiter si promptement, afin de les mieux vendre, que parce que l'édit n'en est pas encore vérifié aux compagnies souveraines, sur quoi le Procureur général de la Chambre des Comptes mériterait bien une bonne réprimande, prétendant tirer cette affaire en longueur pour ses propres avantages; pour moi, je puis assurer à Votre Éminence que je ne m'endors pas; il me semble que l'on pourrait prendre les 300 000 livres sur les nouveaux intendants des finances, et par ce moyen nous pourrions profiter des 300 000 livres des maîtres d'hôtel et de celles de l'ambassadeur de Portugal ou pour nos remboursements ou pour les avances que Votre Éminence fait journellement. Votre Éminence connaît toutes ces sortes d'affaires. J'attendrai des ordres pour les exécuter ponctuellement.

Je m'avance encore de dire à Votre Éminence que pour l'état que M. de Mercœur m'a fait voir de l'armement naval, il m'a paru qu'il n'y avait point encore de poudres en Provence pour les vaisseaux et que je ne sais pas où il prétend en prendre la quantité qui est nécessaire, puisqu'il y a six mois que mon frère travaille à en amasser 55 milliers qu'il a à présent.

Quelque diligence que j'aie fait jusqu'à présent et que je fasse encore tous les jours sur ce qui regarde M. Fabert, ne voyant jamais MM. les surintendants que je ne leur en parle d'abord et que je ne leur fasse voir tous les articles des lettres de Votre Éminence, je ne vois pas d'apparence qu'il puisse toucher les 32 000 livres qui lui sont dues, étant remis à présent à la fin de l'année après tous les remboursements du sieur Gasset; l'assignation de 50 n'est point encore donnée, et je ne vois pas que l'on s'en presse fort. Votre Éminence en écrira, s'il lui plaît, car pour moi je la puis assurer

que je ne puis pas en parler avec plus de chaleur de sa part que j'ai fait et que je fais encore tous les jours.

Je croyais que l'indult de M. de Procureur général fût du temps de M. le Cardinal de Lyon, et j'avais vérifié qu'il avait été rempli, mais depuis j'ai vu que c'est sur Votre Éminence qu'il s'est nommé, et par conséquent c'est le même droit que M. Leferron. Ledit sieur Procureur général l'en a requis; j'en envoie la collation à M. Rose[1] afin qu'il la présente à Votre Éminence.

Je sollicite incessamment les 50 000 écus de remboursement pour Votre Éminence et lui ferai tenir ce que j'en pourrai recevoir le plus promptement qu'il se pourra.

Le sieur Bellinsani est arrivé qui ne m'a rien apporté de la part de Votre Éminence sur l'affaire de Mantoue. L'on me presse de conclure. Je supplie Votre Éminence de m'expliquer ce qu'elle désire que je fasse. J'attends une lettre du Maréchal de la Meilleraye pour les 38 canons qui sont à Nantes.

Il nous coûtera 14 000 livres pour les commissaires pour l'affaire de la Fère[2] outre les 450 000 livres qu'il faut payer à la Reine.

M. de Chancallon m'a apporté la lettre de madame de Lorraine avec les deux mémoires pour passeport ci-joints. Il m'a prié d'écrire à Votre Éminence qu'il estimait qu'elle devait les accorder pour faire toujours d'autant plus connaître la vérité à M. le Duc François.

Je supplie Votre Éminence de me faire savoir si je dois rompre la négociation de l'évêché de Carcassonne sur les offres de M. l'abbé de Saint-Vincent la croyant conclue avec M. d'Agde, et étant à propos qu'une affaire de cette nature ne traîne pas si longtemps.

A Paris, ce 7 juillet 1654.

J'ai reçu les dépêches de Votre Éminence dont elle a chargé

1. Toussaint Rose, d'abord secrétaire de Mazarin, puis de Louis XIV, dont il imitait parfaitement l'écriture. Elu membre de l'Académie française en 1675; mort, le 6 janvier 1701, à quatre-vingt-dix ans.

2. Mazarin acquiert de la Reine et du Roi, par contrat du 6 avril 1654, avec jouissance du 1er juillet, le domaine de la Fère, le comté de Marle et Ham, y compris la forêt de Saint-Gobain.

le sieur Gadas. J'ai déjà eu l'honneur de lui mander que les 12 milliers des 30 milliers de poudres étaient partis. Je travaille à présent aux 20 milliers et ne perdrai pas un moment de temps pour les faire partir.

M. de Mercœur[1] part aujourd'hui. Si Votre Éminence ne lui parle exprès pour lui faire faire les choses nécessaires pour se remettre aux bonnes grâces de M. de Vendôme, je doute que cette réunion se puisse jamais faire. Le plus grand mal vient du principe, qui est que M. de Mercœur est tout à fait persuadé que non seulement il lui est indifférent pour le bien et avantage de sa maison d'être mal avec M. son père, mais même qu'il lui est avantageux. Dans la connaissance que j'ai prise des affaires de cette maison, je suis persuadé qu'il est de la dernière importance pour M. de Mercœur d'attirer les bonnes grâces de M. son père et de sauver au moins les grandes ruptures, sachant bien qu'ils ne peuvent jamais être dans une étroite confiance et que M. de Mercœur doit même, par esprit et par conduite, renier autant qu'il se pourra les mauvaises dispositions de M. son père, qui en effet ne fera jamais les choses qu'il doit comme père envers M. son fils. J'ai cru être obligé de faire ce discours à Votre Éminence.

Elle doit aussi savoir que les 400 000 livres qui avaient été promises complètes pour l'année 1653 par les gens de M. de Vendôme n'ont point été payées et même qu'ils ne veulent donner ni argent ni assignation. Ils offrent sur le Roi des billets de l'Épargne dont les assignations ne valent rien, et disent que M. de Mercœur ne traitera pas M. de Vendôme plus mal que ses autres créanciers pour raison de cette somme. Je crois que Votre Éminence doit parler de ce procédé à M. Chapelain.

Par le premier ordinaire j'écrirai à mon frère sur ce que Votre Éminence m'ordonna touchant les 100 000 livres de la subsistance des troupes. M. de Mercœur me doit aussi donner ses ordres pour avoir les 25 000 livres d'Arles, mais il faut avoir la lettre du Roi.

Je n'ose[2] plus rien dire à Votre Éminence de ses affaires.

1. Ce paragraphe est publié avec quelques variantes par Clément, I, 219.
2. Ce paragraphe est publié par Clément, I, 219, 220.

Aux mois de juillet, septembre et octobre 1651[1] elles n'étaient pas si mauvaises qu'elles sont et je n'ai rien à recevoir de plus de six mois d'ici, et beaucoup et incessamment à dépenser. L'ordinaire de sa maison même a été diverty et je ne puis venir à bout de le faire réassigner. Voici le troisième mois qu'il est dû. Je me tâte moi-même souvent pour connaître si cela vient de ma faute, mais je ne trouve rien à me reprocher autant que mon industrie se peut étendre.

J'ai examiné les comptes de M. Benedetti[2], comme Votre Éminence m'a ordonné, pour avoir connaissance de ses effets à Rome. J'ai envoyé à Votre Éminence un petit résultat. Mon avis serait de payer le Duc d'Altemp des 35 000 écus qui lui sont dus de reste du Palais de Votre Éminence et ensuite acquérir des maisons non valables jusqu'à 10 000 écus de rente, c'est-à-dire en avoir la pensée pour l'exécuter quand nous serons en état; je n'ai pu trouver d'éclaircissement, par les comptes de S. Benedetti[2], de l'achat et traite des dites maisons avant l'année 1651. J'en tirerai tout éclaircissement par les comptes de Valenti comme je crois. Je dois aussi m'éclaircir sur quelques sommes reçues par le sieur Benedetti par ordre de M. Paolo Macariny croyant assurément que ce soit les fruits de quelques places, et des maisons qui sont sous le nom des dits sieurs Macariny.

Je verrai M. Silloy sur la proposition de Mantoue.

J'envoie à Votre Éminence un mémoire sur les cinq grosses fermes qui a été mis en mes mains.

Le sieur Regnard, conseiller au Châtelet, que le sieur Contariny dit connaître particulièrement, m'a prié d'écrire à Votre Éminence en sa faveur pour l'échevinage de Paris. Je lui envoie son mémoire.

J'ai fait rendre à leurs adresses toutes les dépêches de

1. (Aux mois de juillet, septembre et octobre 1651.) — Forcé de quitter la France pour aller se réfugier à Cologne au commencement de 1651, Mazarin avait, sur la fin de la même année et à ses propres frais, levé en Allemagne une armée de 8 000 hommes dont le Maréchal d'Hocquincourt alla prendre le commandement sur la frontière. C'est à la tête de cette armée que le cardinal revint en France et le Roi alla au-devant de lui à deux lieues de Poitiers avec les seigneurs les plus qualifiés de la cour.

2. L'abbé Elpidio Benedetti était chargé à Rome des affaires du Cardinal. Le palais de Mazarin avait été acheté 25 000 pistoles à 11 livres pièce.

Votre Éminence, et ferai tenir par le prochain ordinaire celles qui sont pour le Languedoc et la Provence.

Le grand bâtiment [1] de Vincennes s'avance. Les fondations sont bientôt au rez-de-chaussée, et l'on fera toute diligence pour le rendre logeable au Carême prochain, pourvu que l'argent ne manque pas. Celui du logement de Votre Éminence va plus vite, et j'espère que vers la fin d'octobre il sera achevé.

La ménagerie est établie. Nous avons trois veaux qui sont nourris par six vaches avec force œufs frais. Le premier serait excellent à présent. Je fais apporter toute industrie pour le conserver jusqu'à ce que l'on vienne à Compiègne, afin que l'on puisse envoyer trois en trois semaines consécutives. J'ai écrit à M. de Broglie pour avoir encore des vaches de Flandres, et M. de Bourges [2] m'en fait venir d'Auvergne. Nous avons six douzaines de poulets d'Inde, autant de poules et poulets qui sont fort bien nourris et qui seront excellents, cent moutons ou brebis pour avoir des agneaux de bonne heure. La petite truie d'Inde a fait six cochons et trois sont morts, et les trois autres auront peine à en échapper parce qu'elle n'a pas de lait. J'établis à présent deux volières de gros pigeons. J'aurai soin que le faisandier vienne s'y établir au mois d'août. Les collines circonvoisines sont fort bien gardées, et il y a force gibier dans le parc. Je fais travailler aussi dans le petit parc à rendre toutes les allées fort belles et fort propres. Il y aura toutes sortes de légumages.

La chambre et le cabinet du Roy s'avancent, mais quelque diligence que l'on fasse elle ne pourra être peinte et dorée dans la fin d'octobre.

L'appartement de Votre Éminence s'avance pareillement [3]. Il faut avoir la garde robe de la chambre de l'alcôve.

Je supplie Votre Éminence de me faire savoir si on donne les expéditions pour l'abbaye à M. de Dol.

1. La fin de la lettre, à l'exception du dernier paragraphe, est publiée par Clément, I, 220.

2. Anne de Levie Ventadour, trésorier de la Sainte-Chapelle, Conseiller d'Etat, archevêque de Bourges en 1649. Mort en 1662 âgé de cinquante-sept ans.

3. Mazarin répond en marge : « J'ai pris grand plaisir à lire tout ce que vous me mandez de Vincennes, et je vois bien que je dois ce contentement à vos soins. »

A Paris, ce 10 juillet 1654.

Le sieur Hubert me mande par ses dernières que les officiers de la marine font toujours difficulté de lui remettre toutes les armes et agrès qui appartiennent à l'armée, après tant de paroles données; je ne sais pas d'où peuvent provenir ces difficultés, M. de Vendôme n'étant point en cette ville pour lui en parler. Je supplie Votre Éminence de dire un mot à M. Chapelain. Ledit Hubert me mande que l'aversion que les matelots ont pour les officiers de la marine d'à présent et la mauvaise manière d'agir qu'ils pratiquent envers eux fera grand tort au gouvernement de Votre Éminence et qu'assurément une bonne partie pourrait quitter et aller chercher retraite ailleurs. Ils ont fait jeter un écu sous la porte de chacun matelot, et prétendent les avoir engagés au service par ce moyen, et les envoient prendre ensuite par des archers. Je sais bien qu'il faut que le service se fasse, mais quand on ne le fait faire que par la force, il se fait d'une étrange sorte, de la façon que ledit sieur Hubert m'a écrit. Je crois que M. d'Estrades a fait savoir ses sentiments à Votre Éminence.

Si Votre Éminence désire vendre les petits bâtiments qu'elle a en Brouage, je trouve occasion pour en vendre quelqu'un.

J'ai envoyé à Votre Éminence par M. d'Arpajon 2 000 louis d'or que j'ai empruntés; je croyais toucher aujourd'hui les 25 000 écus, mais je suis encore éloigné de quatre ou cinq jours. Aussitôt que je les aurai reçus, je ne manquerai pas de les envoyer à Votre Éminence par toutes les occasions que je pourrai rencontrer.

Comme Votre Éminence m'avait ordonné de dire à M. d'Arpajon qu'elle voulait prendre le soin de le loger elle-même, j'ai fait un assez grand discours sur le sujet, qui tend seulement à faire voir qu'il ne peut demeurer à la cour, n'ayant de rang, puisque tous les maréchaux de France et les secrétaires d'État mêmes passent devant lui, et outre portent plainte de n'être pas employés. Un commis de l'Épargne est parti avec lui, qui porte 20 000 écus à Votre Éminence. Ledit sieur d'Arpajon m'a dit aussi que M. de Montpaillan était en cette ville.

Sur la lettre de Votre Éminence du 7 de ce mois que j'ai

reçue ce matin, j'ai vu aussitôt M. de Guise auquel j'ai dit ce que Votre Éminence m'ordonne sur son départ; il assure qu'il sera prêt à partir à la fin de la semaine prochaine.

Je verrai demain matin M. l'ambassadeur de Portugal auquel j'offrirai l'arrêt de mainlevée pure et simple, mais comme il faut que cet arrêt soit donné par le Conseil, et qu'il est contraire à ce qui avait été résolu, je doute que MM. le Chancelier, garde des Sceaux et rapporteurs le veuillent faire sur ma parole. Néanmoins je les pousserai le plus avant qu'il se pourra, et j'espère que peut-être elle ne me manquera pas; de quoi je doute le plus est que l'ambassadeur le veuille faire nonobstant cet avantage, et il m'a paru, s'il ne me trompe, qu'il tremble et qu'il craint d'engager cette affaire sans ordre du Roi son maître, d'autant plus qu'il dit attendre de jour en jour un gentilhomme qu'il a envoyé en Portugal pour avoir son pouvoir; demain j'en ferai savoir la résolution à Votre Éminence par l'ordinaire.

M. de Bordeaux ne fit pas demander l'année dernière 2 000 mousquets. Il dit seulement qu'il en prit 400, qu'il paya 2 000 livres, et que le marchand lui dit que toutes les fois que l'on en aurait besoin, en l'avertissant quelque temps avant, qu'il en fournirait du même prix. J'en ai donné avis à M. Pietre.

L'adjudication de la Fère est faite à 500 000 livres, savoir 450 000 livres pour la Reine et 50 000 livres pour le Roi, dont nous paierons 14 000 aux commissaires, et 35 000 en augmentation de finances pour laquelle je ferai expédier au comptant pour avoir la quittance de M. de Bastillas devant 450 000 livres, il faut que Votre Éminence lui donne la promesse ci-jointe qu'elle signera, s'il lui plaît, et puis lui remettre entre les mains. Il ne restera plus après qu'à tirer la démission de la Reine du gouvernement pour le faire expédier en faveur de Votre Éminence.

Les armes de Monroy pour Compiègne partent aujourd'hui de Paris... L'on cherche partout les 20 barriques de poudre, et je ne perdrai pas un moment sans y solliciter.

J'envoie à Votre Éminence son compte par lequel elle verra l'état auquel je suis. Si elle désire voir les précédents depuis le commencement de cette année, je les enverrai.

COLBERT

CELUI QUI N'AIME PAS ASSEZ

« ... Vous à qui je ne sais pas quel nom donner, puisque vous ne vouliez pas de mon amitié, et que par circonspection juvénile, par insouciante plénitude, je refusais votre amour; vous dont j'ignore l'actuel visage et le cœur présent, puisque vous avez fui la chance hésitante de notre communauté, et que j'ai continué mon chemin prédestiné entre l'audace et la détresse; vous que je n'ai jamais revu et qui peut-être m'avez oubliée, malgré ce serment d'éternelle constance auquel les femmes s'attachent avec une loyale exigence, sans s'y croire elles-mêmes obligées, entendez l'appel de cette lettre et sa véridique confidence; je n'ai plus d'espoir qu'en vous. J'ignore le temps que ces feuilles mettront à vous parvenir, car je ne connais pas votre séjour, mais, à quelque moment que vous les receviez, il ne se peut pas que vous demeuriez insensible à mon souvenir, moi qui par fierté, par charité, par rancune anxieuse et tendre, n'ai jamais essayé de découvrir ni de troubler votre retraite; mais j'ai aujourd'hui pour vous reconquérir un suffisant sujet; nous sommes désormais pareils. De la manière dont vous m'aimiez, j'aime aussi; le sentiment qui m'oppresse, je n'ai pu le rapprocher que de celui que je vous inspirais; je souffre comme je vous ai vu souffrir, alors qu'enfermé dans la gangue lustrée de l'intolérante jeunesse j'opposais à vos aveux les reproches indignés de l'honneur enfantin, et la rigueur d'une âme que complète le frais univers.

— Le destin avait posé pour moi, au delà de vous, son piège inéluctable! Dans cet ardu et allègre voyage que je

faisais à travers le monde et les âmes, m'introduisant dans les cœurs, les captant, les transfigurant, j'ai rencontré soudain l'être qui seul nous interloque et nous épuise : celui qui n'aime pas assez. Que ces mots concourent à vous le définir. Je n'ai pas à me remémorer ses grâces, son esprit, sa beauté; quand toutes ces naturelles parures viendraient à lui manquer, il suffirait à présent pour moi qu'il fût celui qui m'a déçue pour que ma tristesse lui demeurât attachée.

Écoutez le simple récit. Au bord de la mer Ionienne, dans un pays ébloui de chaleur où, malgré la tristesse de ma solitude, j'exultais entre le sol et l'azur comme entre deux cymbales incandescentes dont j'eusse été le chant sonore, j'ai rencontré errant, libre, possédant ce bien magnifique qui est la vie et le cœur, celui qui n'aime pas assez. Je ne trouverais pas à formuler contre lui de griefs, ou du moins un seul : ce sont ces êtres-là par qui l'on meurt. Ah! que ces créatures modérées puissent soudain surgir sur notre route, qu'elles aient ces visages innocemment trompeurs qui soulèvent l'imagination, que l'on échange avec elles des impressions secrètes ou familières qui semblent concertées, et que tout à coup, l'on se trouve devant leur vérité honnête, stupéfiante, que l'on se sente désarmé par l'évidence de leurs désirs limités, de leur âme sans étendue, quelle mortelle déconvenue pour l'ardeur féminine qui, par tous les moyens, tente de provoquer la passion masculine, de l'exacerber, d'en maintenir la torride température, afin de s'octroyer un instant de répit et de certitude! Il faut aux femmes l'illusion que c'est l'homme qui préfère, tant elles savent que c'est toujours elles qui aiment le plus! Hélas! dans sa frêle netteté, le caractère de mon compagnon était à jamais précis, déterminé, achevé. La grandeur de l'homme, c'est d'échapper sans cesse à son achèvement; son mystère est de fournir sans se lasser des puissances diverses qui, réunies en faisceau, vont rejoindre un même but; tout suggère à l'âme des actions de l'âme. Que vaudrait l'activité humaine, sa pathétique usure, si son travail quotidien n'était pas de se défaire pour se refaire, de vivre pour mourir et pour renaître dans une continuité d'élévation? Instinct frémissant qui crée l'élan téméraire, qui attire la chance autant que l'adversité, et qui, après les trébuchements

et les sursauts imposés à l'âme, lui accorde l'équilibre de l'ambition et de la sagesse. — Tels nous sommes vous et moi, vous vous en souvenez bien, ô lointain et sûr ami! Tels nous fûmes, moi farouche, vous opiniâtre, avec nos violences opposées, nos coupables vœux, nos pensées répréhensibles, notre sourde cruauté toujours transmuée en secourable assistance, et ces toxines d'énergie que nos cœurs déversaient dans nos veines! Mais celui dont je vous parle est bon. Lui est bon; il est pourtant, je vous l'ai dit, de ceux par qui on languit et l'on meurt. Son innocence est de ne pas comprendre l'excès, d'éluder la douleur, d'ignorer tout de la passion qui souffre, de ne pas la concevoir, de ne souhaiter pas l'inspirer, plus encore de la haïr! Que de transes il éprouve à infliger sans le vouloir une torture qu'il ne peut ressentir! Nous qui n'avons désiré, moi dans mon songe d'adolescente rebelle, vous dans votre amère passion, que les désordres et les tragédies de l'amour, comment pourrions-nous comprendre ce doux être économe? Il est bon, vous ai-je dit, mais aussi il est heureux; il est heureux paisiblement, depuis sa personne qu'il croit sans besoins mais qu'il satisfait naïvement, avec insouciance et précision, en toute chose, — jusqu'à son imagination qui n'a pas de préférence et qui n'exige rien. Si peu fait pour combattre, le destin le préserve, alors qu'il nous accable. Depuis de si longs âges l'homme est sorti de la forêt ancestrale, implacable en ses lois candides et meurtrières qui favorisaient la vigueur, qu'à présent la nature semble se pencher avec souci sur les êtres délicats qui ne la défient pas, et les ménager au détriment des cœurs volontaires, abandonnés dans la tempête.

— Et quels reproches, d'ailleurs, pourrait-on faire à celui qui, par la tiédeur de son caractère courtois et tendre, exerce avec franchise le sentiment qu'il lui est le plus aisé de produire et que craignent le plus les femmes : la prudence, l'abnégation? — Que peuvent l'ardeur, la beauté, la musique des mots, contre celui à qui déplaît d'abord, instinctivement, la prodigalité? A l'amour, au dévouement, au sacrifice même, il lui est loisible de répondre par ces paroles exactes et raisonnables qui exonèrent tout cœur chétif : « Je ne vous l'avais pas demandé! »

— Hélas! donner tant à celui qui de peu se contenterait! — Si l'on connaît bien la férocité de l'amour, si l'on songe que celui qui aime, en vue d'établir son repos, sa quiétude, et d'affirmer sa force, a pour but continuel et obstiné l'abaissement de celui qui est aimé, sauf dans les minutes qui précèdent la possession où celui qui aime cherche à augmenter sa proie, à lui donner du prix, à percevoir la curieuse valeur de celui qu'il va absorber, triturer, anéantir, — car il est naturel à l'être de souhaiter sa nourriture puissante et capable de distribuer l'énergie et le plaisir dans tous ses membres, — comment ne pas avoir pitié de celui qui aime le plus? — Aimer puissamment, et dans la crainte! S'entraîner sans cesse à la parcimonie, refouler le naturel torrent du cœur, n'exposer que cette demi-passion avouée à laquelle vous contraint celui dont la réserve impose la réserve, peut-on concevoir un plus cruel asservissement des instincts donateurs? A ces travaux de factice mansuétude, de perpétuelle retenue, qui ne préférerait la pure absence de l'amour, cet horizon net et nu comme un ciel lavé par la pluie, et dont le dur désert bleu transmet à l'âme sa tranquille aridité? En regard du tourment amoureux, qui ne choisirait l'exquise atmosphère du rien, cette clairière du temps désencombré, qui met en relief la délicate membrure des jours et dispense aux cœurs oisifs d'imprévus divertissements, — de la même manière que le goût s'affine par la sobriété et le jeûne, jusqu'à permettre des distinctions subtiles entre la sapidité légère d'un pain et d'un autre pain?...

— Mon ami, il est une saison d'été où, dans mon existence que troublait toujours le romanesque de votre souvenir, je fus soudain sans mémoire, sans hantise, sans désir. Je voyageais. Une amie paisible, couleur de sable, régulière et amortie comme une sourde pendule suisse, évoquait pour moi le charme naïf du bois découpé, le pittoresque d'un meuble respirant. J'éprouvais à tout instant le bienfait de l'absence d'efforts. Point de conversations, point d'échanges de vues. Un contentement bénin et sans envies. Je n'aimais pas, je m'accommodais de toute circonstance, j'étais heureuse. Et cependant je ne bénéficiais d'aucune chance dans cette petite ville

renommée du Brandebourg, où je m'étais arrêtée. L'humidité, la langueur, la nonchalance de l'air assoupissaient le cotonneux éther et les gens. L'âme se mouvait à peine dans le corps, inconsciemment satisfait. De mols orages roucoulants imbibaient de leur eau rapide les rues et les jardins, qui élevaient ensuite dans le soir des bouffées de tièdes buées. Des platanes énormes, asphyxiés par leur poids de compacte verdure, enfermaient de légers cris sursautants et des battements d'ailes; ce morne romantisme du chaud feuillage était si oppressant, si tristement tendre, débordant et découragé, que l'on y pouvait supposer des suicides d'oiseaux. L'hôtel, privé d'un réel confort, recélait le furtif animal rongeur qui vit au ras de l'espèce humaine et lui cause un instinctif déplaisir : la surgissante et hâtive souris. Dépourvue d'agrément, la nourriture des fréquentes collations n'intéressait pas. A l'angle du toit qui bordait ma chambre, une gouttière laissait choir, pleur par pleur, l'eau des pluies, et ce tintement harcelait le sommeil de la nuit. Et pourtant! et pourtant! je le devinais au cours de cette halte en ce site dénué de bonté, — je le comprends encore mieux aujourd'hui, tout est supportable sans l'amour! Oui, sans amour, tout peut être délassement, invention, replet et délicat plaisir!

— Amour : affirmation impérieuse de soi, et puis adieux à soi-même! — Comme par une ligature invisible, tous les nerfs de celui qui aime sont attachés dans les ténèbres, la fantaisie, le désordre et l'aiguë précision à ce vagabond que semble toujours celui que l'on désire! De toutes les passions contre lesquelles l'instinct de l'être lutte avec le plus d'opiniâtre sagacité, il n'en est pas qui justifie davantage ce combat que le véritable amour. Hélas! celui qui aime ne sait pas s'il est aimé; par une aberration modeste et accablante il ne peut remarquer que l'insuffisance! Il est toute richesse et toute excuse!

— Mon ami, si précaire est mon actuel destin, que je fais aujourd'hui, avec confiance et simplicité, appel à cette passion fougueuse, sans précaution, sans douceur, que j'ai vue en vous jadis, dans ces temps innocents où le désir de l'homme me semblait manquer de prosternation, de civilité, d'élégance! Vous le sentez bien, je ne vous entendrais pas à présent

avec la même attitude; que de renoncements il nous a fallu endurer, moi dans l'amitié, vous dans l'amour, pour que nous aboutissions à cette rencontre qui ne dépend plus que de vous. Le destin se construit peu à peu par nos vains désespoirs.

— Mais, — me demanderez-vous, — quel rôle comptez-vous assigner à votre compagnon charmant et faible, à ce touriste flâneur que n'émouvaient suffisamment ni votre personne, ni la mer bleue des sirènes, — à celui qui n'aime pas assez?

Ah! Comment vous répondrais-je? Un grand trouble et de contradictoires images se pressent en mon esprit! Venez, détruisez-les, assistez-moi, peut-être aimerai-je moins celui qui me désole, et dès que l'on aime moins on aime tellement moins! Alors, de quoi pourriez-vous être jaloux, ami connu et inconnu encore, ô mon expérience nouvelle? Il n'y a point d'usurpation et de vol envers celui qui n'avait pas de propriété, mais, en revanche, que peut-on imaginer de plus trahi sur la terre que l'homme que soudain l'on commence à moins aimer?

C'est par excès d'amour triste que j'ai entrepris de vous écrire cette lettre; je souhaite, vous le sentez bien, guérir de ma passion, et que ce soit en votre faveur; mais puis-je en guérir sans l'avoir épuisée? Et dois-je me reconnaître le droit de désigner un terme, une borne, à la tendresse de celui qui, sans m'aimer assez, m'aime selon lui-même, pauvrement, aux limites de sa plus grande générosité? Puissiez-vous être sensible à mes arguments raisonnables, à cette sagesse méconnue du « compagnon dont le cœur n'est pas sûr », mais qui deviendrait pour vous transparent et secourable si vous l'autorisiez à l'humble franchise. Oui, venez, aidez-moi, soutenez-moi, — ne me privez pas tout de suite de celui que je vous ai dénoncé, que j'ai livré à votre vindicte, assurément généreuse! Songez à l'âme multiple des femmes, à leurs nombreuses vérités dont chacune est inéluctable et sincère; la vérité chez elles vit en troupeau, mais qui peut soupçonner l'agneau de ne pas être un agneau parce que ses compagnons entassés dans l'herbage lui ressemblent, ne diffèrent de lui que légèrement?

Ah! certes le caractère des femmes est un mystère

qu'elles-mêmes jugent avec sévérité; mues par le besoin d'échapper habilement à leur tristesse poignante, elles acceptent mais n'estiment pas leur ingénieux instinct. Il faut le reconnaître, l'écharpe fameuse qu'Yseult agite dans la direction de Tristan, sous les tilleuls du jardin nocturne, les femmes ne cessent jamais de la faire mouvoir en gestes d'appel pour obtenir l'appui, le secours, l'espérance, la pitié des hommes. Ennemie désolée de ses plus nobles vertus, dès qu'une femme aime et souffre elle jette un regard d'accueil vers celui qu'elle pourrait moins aimer, qui la rassurerait.

Dans son bonheur anxieux plus encore que dans la douleur la femme souhaite d'être consolée.

— Mais aussi quel homme seul prétendrait assumer le fardeau de toute la nécessité spirituelle d'une femme? La diversité de ses impressions, sa sensibilité suraiguë et haletante, qui la mettent souvent en danger de mort, son aptitude maternelle à aimer et à utiliser plusieurs êtres dont la variété s'adapte aux palpitantes mosaïques de son cœur l'inclinent à la tendre multiplicité.

— Sans doute l'homme ne le sait-il pas assez, sans doute ne pourra-t-il jamais le comprendre, mais la vie des femmes étant, par leur âme et par leur corps délicat, mille fois en péril, il faut, peut-être, beaucoup d'hommes pour qu'une femme vive... »

ÉPILOGUE[1]

LE SECRET

Je songe que peut-être tu liras ce livre, toi que j'aime, à qui je suis chère, et sans doute penseras-tu avec effroi, en réfléchissant à ces femmes intrépides, prudentes, habiles :

1. Les pages qui suivent forment sous ce titre, *le Secret*, l'explication générale des nouvelles dont la *Revue de Paris* a publié un grand nombre et dont l'ensemble doit paraître dans un volume intitulé *les Innocentes ou la Sagesse des Femmes*.

« Comment sont-elles, grand Dieu! Et surtout combien sont-elles dans le cœur unique que je m'étais réservé? »

Je pourrai te répondre, et déjà tu le sais, qu'elles sont toutes, ces créatures si sensibles et qui se sauvent de mourir par des expédients du cœur, des victimes de l'inévitable et dur amour. Elles souffrent et ne font pas souffrir, tu l'as remarqué. Le drame de la passion, elles le renferment en elles seules, et s'appliquent à laisser leur compagnon toujours aimé, toujours épargné, dans la portion claire du plaisir et du temps.

Mais tu peux répliquer qu'il te semble horrible que les femmes ne puissent pas se borner à aimer simplement, et sans réfléchir, l'homme qui les aime, ni se résoudre à l'aimer sans détresse, tel qu'il est.

C'est vrai, mon chéri, qu'elles aiment trop, que c'est toute l'affaire de leur vie, quand ce n'est qu'un fragment noble et loyal de la vôtre. Elles rêvent aussi, alors que vous vous occupez davantage; elles jettent sur l'espace un filet aérien qui ramène les étoiles, les climats, les parfums, et, imprégnées de l'univers, elles vous en font bénéficier. Ne serait-ce pas, crois-tu, parce qu'elles sont nourries d'astres et de zéphyrs que ces âmes vous semblent plus attrayantes, plus savoureuses? Ainsi de délicats oiseaux plaisent à votre goût par un arome mystérieux de genièvre et de muscat.

Mais dans ces grands voyages que les femmes songeuses font, par poésie, à travers l'immense éther, il leur arrive de rencontrer les dieux, de souhaiter s'unir à la genèse et à l'éternité du désir; de se confondre avec la perfection de l'infini, de l'absolu; de s'allier à ce qui ne décline ni ne meurt. Leur grand pouvoir de rendre réelles leurs imaginations, leur grand besoin de n'être pas limitées ni désabusées leur donnent le privilège d'animer leurs pensées, de rendre nombreuse leur solitude. Jamais elles ne détournent de toi, mon amour, leur regard, mais dans ce plein ciel où parfois elles habitent, leurs yeux qui s'abaissent te voient soudain plus petit; c'est leur seule tendre vengeance dans l'absurdité qu'elles ont de tant aimer! Dis-moi si vraiment tu peux être jaloux de ces escapades célestes, de ces coquetteries tristes de jeunes filles toujours recréées, de ces turbulences d'enfants

innocentes? Non, tu ne peux pas prendre ombrage de la fréquentation des dieux invisibles; depuis bien des siècles déjà, dans leurs rencontres avec les mortelles, les dieux sont chastes.

Mais peut-être ces confidences, ce franc aveu ne te satisfont pas. Je ferai davantage pour toi. Infidèle au pacte du silence que les femmes observent toutes ensemble envers l'homme, je te livrerai leur secret. Sache-le, si hautaines d'aspect qu'elles soient, si fringantes souvent, depuis leurs souliers lustrés qui les arment de sombres éclairs, jusqu'à leur tête haussée de plumage et de fleurs, elles ne possèdent rien sans toi, elles attendent tout de toi. Le secret que je t'ai promis et qui trahit les femmes, le voici, mon amour : S'il te plaît de t'assurer de leur passion, de leur attachement, retire-leur un instant ton cœur, tourmente-les, rends-les jalouses, infuse en elles le doute, fais-les souffrir, fût-ce un peu, fût-ce à peine, et ces fronts contents et fiers ploieront sans force sous le joug affreux de la confiance perdue, et des pleurs calmes et stupéfaits descendront sur ces beaux visages, et tu ne verras plus devant toi que l'Ève lamentable qui est née humblement du corps généreux d'Adam.

N'abuse pas du secret que je t'ai livré; sois bon. Aime comme tu peux, pauvre homme, toi si ardent mais si pauvre en amour, et laisse-toi aimer selon la sagesse des femmes, dont « l'instinct de puissance est un instinct de protection », comme l'eût pensé Pascal, et songe qu'elles donneraient leur vie avec une véhémence allègre pour ne jamais voir, même quand tu as tort, sur ton visage digne d'orgueil, l'expression décontenancée de la confusion, de la tristesse, — et les larmes du petit garçon que tu fus...

COMTESSE DE NOAILLES

MADEMOISELLE DE LA FERTÉ[1]

DEUXIÈME PARTIE

Lorsque, au printemps de 1881, elle épousa Jacques de Saint-Selve, moins âgé qu'elle de près de deux ans, miss Galswinthe Russell n'avait encore jamais quitté Haïti. Elle ne connut qu'à peine sa mère, partie une vingtaine d'années auparavant avec un officier de la marine de guerre espagnole, et qui ne donna qu'une fois de ses nouvelles, pour réclamer sa fortune. M. Norman Russell, consul général d'Angleterre à Haïti et père de Galswinthe, fit bien les choses. Dans le règlement de comptes qui intervint alors, il donna entière satisfaction à cette volage épouse. Il eut ainsi par la suite le plaisir de n'en plus entendre parler.

La petite Galswinthe fut élevée par Mrs. Calthorpe, femme de l'agent principal de Mr. Russell. Mrs. Calthorpe était une femme austère et digne, qui n'eut jamais la moindre influence sur l'enfant confiée à ses soins. Galswinthe grandit et devint belle sans que Mrs. Calthorpe s'en aperçût. Mr. Russell étant mort en 1879, le ménage Calthorpe continua à s'occuper de la jeune fille comme si rien ne s'était passé, comme si elle eût dû rester toute sa vie sous leur dépendance. Mr. Calthorpe était devenu avec le temps l'associé de Mr. Russell. Il géra comme la sienne propre la fortune de Galswinthe, plaçant ses revenus, lui donnant l'argent de poche qu'elle

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril.

demandait, et se montrant tout à fait raisonnable quant au prix de pension qu'il exigeait de sa pupille. Un arrangement aussi favorable aux intérêts des deux parties, eût dû, aux yeux satisfaits des Calthorpe, ne jamais cesser. On comprend s'ils se montrèrent décontenancés, ulcérés presque, quand Galswinthe leur manifesta de façon formelle son intention d'y mettre fin, en épousant Jacques de Saint-Selve.

— Mais il est catholique! — dit Mrs. Calthorpe, avec cet art merveilleux qu'ont les Anglais pour draper d'un voile religieux et moral les préoccupations les plus terre à terre.

Galswinthe, se balançant dans son rocking, eut un geste d'indifférence absolue.

— Mais... les enfants? — dit encore Mrs. Calthorpe.

La brise marine qui soufflait assez violente emporta la réponse fort désinvolte de Galswinthe. Mais Mrs. Calthorpe néanmoins, l'avait entendue. Elle devint verdâtre.

— De telles paroles, chez une jeune fille!... — fit-elle les lèvres pincées. — Si votre mère, dont Dieu me garde pourtant de prendre la défense, avait eu des idées semblables, vous ne...

— Laissez ma mère tranquille, voulez-vous, mistress Calthope, — dit nonchalamment Galswinthe. — Je vous ferai remarquer que je vais avoir vingt-quatre ans. Avez-vous espéré que je resterais toujours fille?

— Non, sans doute, non. Mais enfin, ce monsieur de Saint-Selve...

— Il est très gentil, — dit Galswinthe. — Il me plaît beaucoup. Je vous prie de n'en pas dire de mal.

— Ce n'est pas en dire de mal que de constater qu'il est presque un enfant. Vingt-trois ans. Et vous venez de rappeler vous-même que vous en avez vingt-quatre.

Galswinthe sourit, arrêta une seconde le balancement de son rocking. Le soleil couchant mettait des reflets rouges dans ses cheveux blonds ébouriffés par le vent. Elle noua ses deux mains derrière sa nuque. Les larges manches de mousseline blanche coulèrent le long de ses bras, qui devinrent nus.

Maussadement, Mrs. Calthorpe détourna les yeux.

Galswinthe sourit davantage.

— C'est tout ce que vous avez à reprocher à Jacques? — demanda-t-elle.

Les doigts de Mrs. Calthorpe s'entrechoquèrent sur son ouvrage.

— Je ne lui reproche rien, — dit-elle avec aigreur. — Mais, enfin, il est de notre devoir de ne pas oublier que la maison d'exportation que dirige ce jeune homme est en concurrence directe avec la nôtre.

Galswinthe s'était remise à se balancer.

On aurait tort de prétendre que ce fut uniquement le désir de quitter un pays où elle s'ennuyait qui détermina miss Russell à devenir madame de Saint-Selve. Mais il est certain que la perspective d'aller vivre en Europe fut pour beaucoup dans sa décision. Pareillement, on n'affirmerait pas sans injustice que la richesse de Galswinthe eut tôt fait de lever les scrupules de Jacques. Tout au plus, on peut dire que, lorsqu'il s'agit pour lui de soumettre à sa famille son nouveau projet, il ne se heurta point aux mêmes objections, qui avaient accueilli l'annonce de ses fiançailles avec mademoiselle de la Ferté. Hélas! là aussi, il fut sincère. Que vient-on d'ailleurs parler de sincérité? Il n'y a pas, la plupart du temps, de sincérité unique. Il y a des sincérités successives. Bref, quand Jacques et Galswinthe s'unirent, l'amour qu'ils échangèrent fut d'une fort honnête moyenne, et même un peu au-dessus.

La première déception de Galswinthe fut de ne pas partir pour la France sitôt qu'elle fut mariée. Mais Jacques ne fit rien pour abréger son stage à Haïti. Il semblait chercher au contraire tous les motifs de le prolonger une année encore. Peut-être désirait-il acquérir une connaissance plus approfondie de ses comptoirs d'outre-mer. Peut-être aussi pensait-il que plus on est loin, plus vite ont chance de s'éteindre certains remords. En tout cas, malgré l'impatience de sa femme, il trouvait qu'il n'y avait rien de pressé. Ambassadeur de la famille de Saint-Selve, Étienne Larralde était venu assister à leur mariage. On pense si, pour lui, l'événement avait de l'importance. Un ennemi devenait un allié, la maison Russell fusionnait avec sa vieille concurrente, la maison Larralde et Saint-Selve. Il y avait bien les Calthorpe... Mais, en toute moralité, pouvait-on admettre que Galswinthe laissât dans leur

affaire une fortune destinée entre leurs mains à battre en brèche les intérêts de son mari, c'est-à-dire les siens. Le mariage des deux jeunes gens n'était pas encore célébré que Larralde avait déjà mis fin à une situation aussi paradoxale. Le vieux Calthorpe dut rendre ses comptes, d'ailleurs tenus de façon irréprochable. Galswinthe rentra en possession de sa fortune qui se montait à cette époque à soixante mille livres sterling. Au grand étonnement de Larralde, qui ne lui jugeait pas les reins assez solides pour rembourser d'un seul coup pareille somme et continuer son commerce, Calthorpe s'obstina. Mais il dut faire disparaître de la raison sociale *Russell and Calthorpe* le premier de ces deux noms. Toutes relations cessèrent entre Galswinthe et son tuteur. Mrs. Calthorpe n'eut même pas la satisfaction qu'elle s'était bien promise de ne pas répondre, le dimanche, à l'office divin, au salut de la jeune femme : du jour où elle fut mariée, l'ingrate ne mit plus les pieds au temple.

En juin 1882, Jacques finit par céder devant les instances de Galswinthe. Leur départ fut fixé au 15 juillet suivant, et les places retenues pour Bordeaux sur le paquebot. Les trois semaines qui restaient, madame de Saint-Selve les passa dans une joie où entrait pour fort peu la perspective d'être présentée à sa belle famille. Jacques, que la crainte des incartades de sa femme terrorisait par avance, lui avait trop souvent fait la leçon sur ce qu'elle aurait à dire ou à ne pas dire; Galswinthe avait fini par se représenter tous ces gens comme de maussades empêcheurs de danser en rond. Seul, le fameux capitaine de Villerupt trouvait grâce devant son imagination. Il venait justement de perdre encore une centaine de mille francs à Baden-Baden. Galswinthe en avait accueilli la nouvelle avec des battements de mains. Elle s'inquiétait souvent auprès de Jacques de savoir si on le verrait, cet automne, à Bordeaux. C'était à l'effet qu'elle produirait sur lui qu'elle songeait, lorsqu'elle essayait et réessayait les innombrables robes en vue de la confection desquelles avaient été, depuis un an, mobilisées toutes les couturières de l'île.

L'événement voulut que ce ne fut sous aucune de ces robes, où se jouait tout le charmant arc-en-ciel créole, que

Galswinthe, à la date fixée, débarqua à Bordeaux. Dans l'intervalle, Jacques était mort, enlevé en quarante-huit heures par une insolation. Or le paquebot, sur lequel leurs deux places étaient retenues depuis un mois, partait le surlendemain. Pas un instant, la jeune femme n'admit que son départ pût en être retardé. Cette catastrophe l'aurait plutôt décidée à le hâter. Mrs. Calthorpe, allant aux nouvelles, apprit avec stupéfaction que madame de Saint-Selve s'embarquait le lendemain avec le cercueil de son mari. Elle eut entre ses mains, chez la couturière aux abois, le voile de veuve de Galswinthe. Il était d'un tissu si charmant qu'elle ne manqua pas de conclure que jamais son ex-pupille n'avait aimé Jacques de Saint-Selve.

Un temps merveilleux vint ravir au voyage son caractère macabre. Sur la mer bleue et rose des Tropiques, le navire s'avançait indolemment. Galswinthe s'était d'abord enfermée dans sa cabine. Mais il y faisait si chaud!... Le lendemain soir, elle monta sur le pont, au moment où le soleil se couchait dans une splendeur dont la description déborderait le cadre de ce récit. Le surlendemain, à l'heure du déjeuner, elle parut au salon.

Elle avait laissé son voile, mais elle continuait tout de même à être vêtue de noir. Les jeunes passagers la regardaient passer. Ils se figuraient lui faire leur cour en s'effaçant devant elle avec un air de discrétion compatissante. On pense si, au fond, ces adolescents râblés étaient indifférents au chagrin qu'ils présumaient chez cette délicieuse veuve. Double équivoque! Galswinthe leur en voulait de cette compassion. « Croient-ils donc que ma vie est finie? » se disait-elle. Par instant, il est vrai, de telles pensées lui faisaient horreur. C'était lorsque les hasards de la promenade la ramenaient aux alentours de la cale, dont l'embouchure quadrangulaire disparaissait sous une toile goudronnée. Alors, elle se remémorait le jeune mort aux traits crispés qui gisait là, dans un des étages inférieurs du paquebot, parmi les marchandises. De petites larmes fiévreuses lui venaient aux yeux. Brusquement, elle regagnait sa cabine. Mais il était rare qu'elle restât invisible plus d'une heure. Bientôt elle reparaissait, et on la voyait, avec un sourire voluptueux et triste, remercier

l'heureux cavalier qui lui avait tendu le bras pour l'aider à franchir la dernière marche de l'escalier en tournevis qui menait à la dunette.

A Bordeaux, sous prétexte d'assister aux obsèques de Jacques, le ban et l'arrière-ban de la famille de Saint-Selve accourut pour examiner la belle créole. Seul, le capitaine de Villerupt ne vint pas. « Il n'avait pu, dit sa femme, obtenir de permission. » Galswinthe en fut comme mortifiée, et cette déception l'amena à abréger de moitié le temps qu'elle s'était proposé de demeurer en France. D'ailleurs, ce séjour, Larralde achevait de le lui gâter par son insistance à vouloir l'entretenir de questions d'argent. Galswinthe n'entendait rien à ces choses. Elle bâillait tandis que l'impitoyable Basque lui faisait ressortir les immenses avantages qu'elle avait, en ce qui concernait sa fortune, à ne rien modifier des dispositions prises par Jacques. C'est peut-être l'instant de noter que cette fortune avait été divisée en deux parts, d'environ 700 000 francs chacune. La première tranche avait été convertie en rente française de cinq pour cent. La seconde avait été placée dans la maison Saint-Selve et Larralde, où elle donnait du sept pour cent. Larralde aurait naturellement désiré que la maison prît en charge toute la fortune de Galswinthe, et la jeune femme n'eût certainement pas fait d'objection à cette combinaison. Ce fut Jacques qui s'y opposa. Sans doute n'avait-il déjà que trop l'impression que son mariage ressemblait à une affaire. Lui mort, Larralde vécut trois semaines d'anxiété, dans la crainte que Galswinthe ne retirât de la communauté les 700 000 francs qui lui appartenaient. Si bien assise en effet que soit une maison de commerce, l'obligation de restituer du jour au lendemain une pareille somme ne va pas sans certains ébranlements... Le peu de peine qu'il eut à convaincre Galswinthe lui fut une heureuse surprise. Elle avait horreur des complications, elle tenait avant tout à pouvoir compter à date fixe sur des revenus déterminés, avec le minimum de formalités et de cassements de tête. Elle accueillit sans difficulté le maintien du *statu quo*. En quittant Bordeaux, elle savait qu'elle pouvait disposer d'une rente annuelle de 90 000 francs et qu'elle

n'aurait aucune peine à en percevoir les mensualités. Elle n'en demandait pas davantage.

Ce fut à Londres qu'elle se rendit. Son père y avait une cousine, mariée à un membre de la Chambre des Communes, avec laquelle certains rapports avaient été conservés. Galswinthe n'avait certes pas l'intention de se lier de façon suivie avec cette famille, qu'elle savait puritaine et rigoriste à l'excès. Mais elle ne connaissait personne. Elle se disait à juste titre que les relations ne sont pas choses qui se créent de toutes pièces. Bref, très pratiquement, elle comptait sur la femme du député aux Communes pour les premières présentations, bien résolue à ne la voir que le moins possible dès qu'elle se serait constitué le petit cercle d'intimes répondant à ses aspirations de jeune veuve riche de quatre mille livres sterling de revenu, belle, et décidée désormais à ne connaître la vie que sous ses aspects les plus sympathiques.

Son plan réussit à merveille. En moins d'une année, madame Jacques de Saint-Selve avait fait la conquête de cette portion de la bonne société londonienne, qui est réputée ne pas engendrer la mélancolie. A part deux ou trois femmes aux allures alanguies, son groupe était exclusivement composé de jeunes hommes, pour la plupart fort beaux. Galswinthe vécut au milieu d'eux dans l'insouciance de son corps, généreuse jusqu'à la prodigalité de ce corps charmant. Les flots noirs de la Tamise, des nuits entières, reflétaient les innombrables petits carreaux d'or de la somptueuse villa de Richmond où elle faisait ses folies. La pire fut sans doute, en plein mois de décembre, cette promenade aux flambeaux sur le fleuve, à l'issue d'un bal, en compagnie d'une demi-douzaine de lieutenants aux horse-guard, trop gorgés de wisky peut-être pour s'apercevoir que les belles épaules nues de leur radieuse amie frissonnaient parfois d'un frisson qui n'était pas celui de la volupté.

Cette vie dura environ deux années. Puis, vers le milieu de la troisième, un curieux changement se dessina dans l'existence de Galswinthe. Les habitués des petites fêtes de Richmond commencèrent par voir de moins en moins la jeune femme. Si bornés qu'ils fussent pour la plupart, ils

furent bien obligés de s'avouer qu'elle se dérobait à leurs assiduités. Ils satisfirent généralement leur vanité en mettant cette disparition progressive sur le compte de la santé de Galswinthe. Madame de Saint-Selve, c'était indéniable, allait vers une maladie. On ne passe pas impunément de la vie qu'elle avait menée au bord de la mer des Antilles à celle qui était la sienne depuis trois ans sur les rives de la Tamise. Une curieuse toux s'était d'abord montrée. Puis, ç'avait été une bronchite négligée. La promenade en barque était venue sur ces entrefaites. Les premiers symptômes d'un terrible mal, au lieu de la modérer, n'avaient fait que stimuler chez Galswinthe la fièvre qui la poussait vers des expériences sensuelles de plus en plus ardentes. Dans ces conditions, le changement qui se produisait fut bien fait pour déconcerter tout le monde. La villa de Richmond fut fermée. Madame de Saint-Selve vint habiter Londres. Ses anciens amis ne l'y rencontrèrent plus que par hasard. Chaque fois, ils furent frappés de la transformation qui s'opérait en elle, et qu'il était impossible d'attribuer entièrement à la maladie. Les plus perspicaces furent d'avis qu'une influence d'un ordre tout nouveau était en train de s'exercer sur Galswinthe. Mais les tentatives qu'ils firent pour s'en assurer n'eurent d'autre résultat que de leur faire consigner définitivement la porte de la jeune femme. Ils ne s'entêtèrent pas. Ces jolis joueurs de golf se souciaient fort peu de problèmes psychologiques. Madame de Saint-Selve n'eut guère de peine à garantir le mystère de ses nouvelles amours.

Ceci se passait en 1886. Au début de 1887, l'état de Galswinthe étant devenu soudain assez inquiétant, elle consulta le premier spécialiste anglais des maladies de poitrine. Celui-ci lui prescrivit un changement de climat immédiat. La mer et la forêt, d'après lui, étaient à la fois nécessaires. Il prononça le nom d'Arcachon. Brusquement, Galswinthe se souvint que, depuis un an, elle était propriétaire de la Pelouse.

Il est difficile de faire le récit exact d'un drame intime de notre époque sans qu'à chaque pas intervienne la question d'argent. Que, du moins, les explications nécessaires pour l'intelligence de celui-ci soient aussi brèves que possible. L'année précédente, Étienne Larralde s'était décidé

à augmenter le capital social de la maison de commerce de Bordeaux. En réalité, il avait à faire face à certaines difficultés financières : à son grand étonnement, Galswinthe, apparemment plus avertie des choses d'argent qu'elle ne s'était montrée à Bordeaux, ou guidée peut-être par quelqu'un, refusa l'apport de 200 000 francs que Larralde sollicitait. Sur de nouvelles instances de ce dernier, elle consentit au compromis suivant : elle acheta à la famille de Saint-Selve une maison de rapport, quai des Chartrons, qui fut évaluée 150 000 francs, plus la propriété de la Pelouse, où personne n'avait plus mis les pieds depuis le départ de Jacques pour Haïti. Ainsi fut parfaite la somme de 200 000 francs nécessaires à Larralde. De la Pelouse, et du rôle que cette demeure avait tenue dans la vie de son mari, Galswinthe n'était pas sans rien connaître. Avant de l'épouser, Jacques lui avait parlé de mademoiselle de la Ferté. Par probité, dans doute. Mais peut-être aussi une certaine vanité d'homme avait-elle trouvé son compte dans ces confidences, d'ailleurs peu précises. La curiosité de la jeune fille, un instant piquée, avait eu le temps de se rendormir. Depuis, la jeune femme avait eu tant d'autres motifs de préoccupation! Achetant cette propriété, Galswinthe n'avait pas eu le moins du monde l'idée qu'un jour elle pourrait avoir à l'habiter. Or, voici que ce jour était venu...

Ces détails de la vie menée par Galswinthe de Saint-Selve antérieurement à son installation à la Pelouse, ainsi que d'autres concernant le personnage qui l'y accompagnait, Mademoiselle de la Ferté ne devait les apprendre que plus tard. Pour le moment, elle ne savait même pas de façon certaine que la jeune femme dont elle venait d'entendre la voix à travers la haie était la veuve de Jacques de Saint-Selve.

***

— Pyrame, debout.

Doucement, mademoiselle de la Ferté était revenue auprès de l'épagneul. Elle l'aida à se mettre sur ses pattes. Puis

prenant un sentier à travers les maïs verts, elle s'éloigna de la haie. Pyrame allait devant, avec un halètement dans son gosier de pauvre vieille bête asthmatique. Des sauterelles grises, aux petites ailes bleues ou roses, s'envolaient sous ses pas.

Bientôt, la route de Castets fut atteinte. La maison d'Isabeline apparut. Anne pénétra dans la cour.

— Bonjour, Isabeline, — dit-elle.

Après dix ans, la petite vieille semblait toujours la même. Peut-être était-elle seulement un peu plus ratatinée.

— Bonjour, mademoiselle.

Et elle s'arrêta de jeter du grain aux poules et canards rassemblés autour d'elle.

— Ne vous gênez pas pour moi, Isabeline, — dit Anne, s'asseyant sur la margelle du puits et croisant ses pieds en suspens.

Pyrame, fier d'avoir effarouché la volaille, s'était couché auprès du puits. Isabeline le regarda.

— Il est vieux, — dit-elle.

— Il a quatorze ans, Isabeline.

— Je me rappelle, — dit la paysanne, — je l'ai vu bien petit. Souvenez-vous, le premier jour que vous êtes venue ici, après votre arrivée à la Crouts, je vous ai parlé de lui. J'ai de la mémoire. Vous aviez aperçu un chien blanc à la Cible, et vous croyiez que c'était Pyrame. Et moi, je vous ai dit : « Pyrame n'est pas blanc. » Et j'ai cherché longtemps qui pouvait être le chasseur qui avait un chien blanc. Je l'ai su le soir même, mais j'ai toujours oublié de vous le dire. C'était...

— Peu importe, Isabeline.

Il y a des détails qui, par la suite, prennent de l'importance. Celui-là n'en avait pas eu.

Elle se tut. La vieille femme regardait le chien.

— Quatorze ans! Quatorze ans! — répéta-t-elle.

Elle parut réfléchir profondément, puis hésiter à poser une question. Elle finit par oser.

— Et, — fit-elle, tordant le coin de son tablier noir, — est-ce que vous allez le rendre?

Parlant ainsi, elle désignait les platanes de la Pelouse, dont

on apercevait les cimes, là-bas, au-dessus des haies et des champs.

Anne feignit de ne pas comprendre.

— Le rendre, Isabeline, à qui?

— Dame, — murmura la paysanne, gênée qu'on l'obligeât à s'enfoncer davantage dans son indiscrétion, — c'était le chien de monsieur Jacques.

Anne eut un sourire de défi.

— Soyez tranquille, Isabeline, Pyrame ne reviendra pas à la Pelouse.

Et elle se pencha pour caresser la tête du chien.

Au même instant, se dirigeant vers Dax, un cabriolet passait au trot sur la route. Un homme blond le conduisait. Il aperçut mademoiselle de la Ferté et lui adressa un salut gourmé.

— Tiens, le docteur Barradères, — dit Anne.

Le docteur Barradères n'était plus revenu à la Crouts depuis la mort de madame de la Ferté. Il en gardait rancune à sa fille, et croyait qu'elle lui en voulait. En réalité, Anne, d'une santé robuste, n'avait jamais eu besoin de ses bons offices.

— Il vient tous les jours à la Pelouse, — dit Isabeline.

— Tous les jours?

— Tous les jours, madame de Saint-Selve est malade.

— Ah! — fit Anne, sur un ton d'indifférence parfaite. — Et qu'a-t-elle?

Sans répondre, Isabeline plaça son index sur le creux de sa maigre poitrine, et, par deux fois, elle toussa.

— Ah! — fit encore mademoiselle de la Ferté.

Et elle resta un instant songeuse.

— Elle est seule, à la Pelouse, Isabeline? — demanda-t-elle enfin.

— Non, — dit la paysanne, — elle a avec elle une femme de chambre. Il y a aussi un vieux monsieur, qui ne la quitte pas.

— Un vieux monsieur?

— Je dis vieux, parce qu'il a les cheveux blancs, mais sa tête paraît jeune Il est rasé, comme un curé.

Mademoiselle de la Ferté regarda Isabeline.

— Vous êtes bien au courant de ce qui se passe à la Pelouse, — dit-elle sèchement.

La vieille eut un geste de protestation.

— Ce n'est pas moi qui y suis allée la première, — dit-elle, — on est venu me chercher. Le jardinier a dit que, du temps de monsieur Jacques, c'est moi qui fournissais les œufs et le lait, quand il n'y en avait pas assez à la Pelouse. On est venu me chercher...

— Et, — dit Anne à voix basse, — vous l'avez vue?

— Qui ? — demanda Isabeline.

— Elle, — fit Anne, plus bas encore.

— Madame de Saint-Selve, — dit la paysanne. — Bien sûr, mademoiselle. Je lui ai parlé. On ne peut pas croire qu'elle est malade, tellement elle est rose et jolie. Elle m'a serré la main; elle m'a dit qu'elle voulait que tous les gens du pays fussent ses amis. Le vieux monsieur souriait en la regardant et il lui disait quelque chose que je ne comprenais pas, parce qu'entre eux, ils parlent anglais.

Mademoiselle de la Ferté n'avait pas écouté tout le discours de la paysanne.

— Elle est jolie, — murmura-t-elle.

— Très jolie, — dit la vieille.

—Plus jolie que moi, n'est-ce pas, Isabeline? — fit-elle en lui saisissant la main.

Isabeline recula.

— Dame! ce n'est pas la même chose.

Mais déjà Anne éclatait de rire.

— Vous devez me trouver bien folle aujourd'hui, ma pauvre Isabeline. Allons, Pyrame, debout.

Et elle quitta la vieille.

Mademoiselle de la Ferté traversa le route de Castets. Bientôt, elle fut en vue de la Cible.

Le marais était là, à son poste. Mais sous ce ciel tendre d'avril, jamais il n'avait paru plus inoffensif. Une sorte de prairie, d'un vert profond, trop profond peut-être, et semée ça et là de bizarres taches sombres. Aucune buée ne s'en élevait. D'autre part, il était certain que la Pelouse, située sur une éminence à un kilomètre de là, tout entourée de pins et d'arbres purificateurs, devait garder ses hôtes hors des mortelles atteintes.

Anne demeura immobile, près d'une demi-heure, devant l'étendue marécageuse. Sur son visage, aucun pli ne permettait de deviner ses pensées. Au ciel, les nuages, gris d'argent, devenaient roses. Soudain, une partie du marais s'estompa, ne fut plus si verte. Une sorte de taie blanchâtre, d'abord transparente, puis de plus en plus opaque, semblait s'étendre à sa surface. Le brouillard naissait.

Mademoiselle de la Ferté sourit.

— Viens, Pyrame, — dit-elle.

Le pauvre chien se releva, jetant à la jeune fille un regard de détresse.

— Nous rentrons, — dit Anne.

Telle était, sans doute, en cet instant, son intention. Mais arrivant au bord de la route, elle fit un crochet. Un *baradeau* se trouvait là. On nomme ainsi, dans les Landes, le fossé qui délimite les champs, longe les chemins, et qui est généralement embroussaillé de mûriers. Derrière ces mûriers, Anne voyait la grille de la Pelouse. A cent mètres, devant la villa, assis dans des fauteuils, elle aperçut une femme et un homme, ceux dont elle avait entendu les voix deux heures auparavant, à travers la haie. La femme était vêtue de blanc, l'homme de gris. Bien qu'elle ne pût rien discerner de leurs traits, mademoiselle de la Ferté resta dix bonnes minutes à les regarder, les yeux fixes, les dents serrées.

Un grognement de Pyrame vint la rappeler à la réalité.

— Nous rentrons, nous rentrons, — lui murmura-t-elle.

Ils refirent en sens inverse le chemin qu'ils avaient déjà parcouru en longeant le baradeau, et traversèrent la route à deux cents mètres environ en deçà des limites de la Pelouse. Une sorte de fièvre soulevait les pas de mademoiselle de la Ferté. Il fallut, à deux ou trois reprises, les gémissements exténués de l'épagneul pour qu'elle allât moins vite. Alors, elle revenait vers lui, le caressait, lui parlant à l'oreille, comme pour le prendre en confidence de quelque grand changement survenu soudain. Une fois, elle mit ses lèvres sur le cou pelé du misérable chien.

Un peu avant d'arriver à la Crouts, un paysan traversa le chemin et la salua. Il ne put remarquer quelque chose de changé dans son attitude. Cette attitude, à l'apparition

d'un être humain dans le sentier jaune, était redevenue ce qu'elle était pour tous les autres. Anne rendit au paysan son salut.

On entendait, dans la profondeur de la lande, les grelots des troupeaux, très disséminés, à cause de l'étendue de la forêt et de la pauvreté des métayers. A trois reprises, devant Anne, rasant le sol, le bizarre oiseau qu'on nomme l'engoulevent passa. Il annonce toujours la nuit. Celle-ci était tout à fait tombée quand mademoiselle de la Ferté poussa le portillon de la Crouts.

La vieille Maria l'attendait sur le seuil de la maison.

— Ah! Mademoiselle.

— Qu'y a-t-il? — demanda Anne.

— Monsieur le curé est venu.

— L'abbé Lafitte?

— Non, monsieur l'abbé Vergez.

C'était le jour des événements. Anne réprima un geste de surprise.

— L'abbé Vergez est venu? — dit-elle.

L'abbé Vergez, curé de Saint-Paul-lès-Dax, avait eu, depuis leur installation à la Crouts, les dames de la Ferté comme paroissiennes. Mais leurs relations s'étaient toujours à peu près bornées à l'audition de la messe du dimanche. Depuis la mort de sa mère, Anne avait, à deux ou trois reprises, découragé par une froideur marquée les tentatives qu'il avait faites pour être reçu chez elle. Il avait fini par comprendre et n'avait plus insisté. Il était loin d'être un méchant homme, mais il abusait peut-être un peu du droit qu'a un curé de campagne de n'être pas aussi distingué qu'un Sulpicien. Mademoiselle de la Ferté allait à Dax quand il s'agissait de se confesser et de communier. Elle avait pour directeur de conscience un laraziste. L'abbé Vergez avait humblement pris son parti de cette disgrâce. Mais il gardait à la jeune fille un peu de la rancœur que nourrit un médecin rural pour la cliente qui s'adresse au docteur de la ville voisine.

— L'abbé Vergez est venu, — répéta-t-elle.

— Oui, — dit Maria, — et sitôt après le départ de mademoiselle. Mademoiselle a sûrement pris par la lande, car,

si elle était passée par le chemin, elle l'aurait rencontré. Il est reparti après avoir attendu près de deux heures. Il avait l'air contrarié.

— A-t-il dit ce qu'il voulait?

— Non. Il a dit seulement qu'il repasserait demain matin vers dix heures.

— Bien, — fit Anne.

Et elle entra dans la salle à manger obscure.

Son modeste dîner apparaissait tout préparé sur un coin de la grande table, sous la lumière arrondie d'une lampe de porcelaine à abat-jour de papier vert : des haricots en salade, du café au lait.

Elle se servait elle-même, envoyant de temps à autre, d'un geste distrait, un morceau de pain à Pyrame, qui le happait avec un bruit mat.

Elle eut vite terminé. Maria entra pour desservir. Elle tournait, ombre courbée et noire, autour de la table, regardant, sans oser lui adresser la parole, sa maîtresse qui, accoudée, le menton dans ses mains, songeait.

— Mademoiselle n'a besoin de rien? — demanda-t-elle enfin.

— Non, — dit Anne. — Fermez les portes, puis allez vous coucher, Maria. Je ne tarderai pas à y aller moi-même. Je suis fatiguée.

Quelques instants après, on n'entendait plus un bruit dans la maison.

Alors, mademoiselle de la Ferté se leva, et, ayant allumé la petite lampe de nickel qu'elle prit sur le manteau de la cheminée, elle se mit en devoir de gravir l'escalier qui menait à sa chambre.

Cette chambre, très vaste, était celle où était morte madame de la Ferté. Ni Maria, ni les métayers n'auraient compris qu'Anne ne s'y installât pas. Avec son indifférence habituelle pour les détails de la vie courante, elle avait, laissant sa chambre de jeune fille, donné satisfaction à ces braves gens.

Sur le plancher, une dernière lueur de jour traînait encore. Anne éteignit sa lampe, alla vers le lit immense, dont les draps blancs luisaient doucement dans l'ombre. Elle commença à se déshabiller avec lenteur.

Soudain, elle se ravisa, réajusta la robe qu'elle était sur le point de quitter. Elle ouvrit une armoire, y fouilla, en retira une cape qu'elle jeta sur ses épaules. Cinq minutes après, ayant abandonné le sentier sablonneux, elle se trouvait en pleine lande.

On eût dit que, ce soir, la nuit n'en finissait pas de tomber. Vers l'Occident, au ras de la terre, une raie d'un rouge encore incandescent indiquait la place où le soleil, il y avait presque deux heures, avait sombré.

Anne avança à travers les pins. Lorsque leurs rangs venaient à s'éclaircir, au-dessus de sa tête, dans une trouée, elle apercevait les étoiles, peu nombreuses, mais d'un bleu dont la limpidité chancelante troublait l'âme, donnait envie de s'asseoir, de rester là, éternellement, à les regarder.

Bientôt apparut dans le ciel la masse des platanes de la Pelouse. Anne marcha plus vite.

La Pelouse avait deux portails. Le premier donnait sur la route de Castets, à l'ouest. L'autre, à l'est, s'ouvrait sur la lande. Ce fut lui qui surgit soudain devant mademoiselle de la Ferté.

Elle hésita. Allait-elle oser le franchir? Depuis huit ans, alors qu'elle savait la propriété déserte, bien souvent elle était passée devant lui, avait regardé son loquet rouillé sans que jamais l'idée de le lever lui fût même venue. Or, voici que ce soir, où elle savait la Pelouse habitée — et par qui, par sa pire ennemie — elle portait la main sur le loquet.

Il bascula avec effort, dans une sorte de sanglot. Anne s'arrêta, frémissante. Mais aucun bruit, dans la nuit muette, n'avait fait écho. Seul, le mince cri des grillons montait en zigzaguant des bruyères ténébreuses.

Anne n'avait plus qu'à pousser la grille. Elle entendit alors le murmure du sable amassé depuis longtemps contre la barre de fer inférieure.

A deux cents pas environ, au bout d'une allée de pommiers qui faisait comme un tunnel à claire-voie, une fenêtre brillait : la villa.

Anne ne prit pas par cette allée qu'elle savait être une des promenades habituelles de la Pelouse. Que de fois elle y était passée avec Jacques, lorsqu'il venait la raccompagner

à la Crouts. Mais, à droite de l'allée, il y avait un champ planté d'asperges, dont les touffes, d'un vert blanchâtre, luisaient doucement au milieu de l'ombre pâle. Anne entra dans ce champ. Sur la terre molle, ses pas devinrent silencieux. Du temps de Jacques, il y avait là les trappes d'osier d'une chasse aux ortolans. Il faut revenir sur les mêmes lieux pour que certains détails réapparaissent... Anne s'aperçut avec surprise qu'elle ne savait pas depuis combien de temps celui-ci était sorti de sa mémoire. D'autres surgirent, qui eurent pour effet de la distraire, de lui faire oublier la sorte de folie que constituait, à cette heure, dans de telles circonstances, sa marche vers la villa. Attentive aux minimes incidents de cette marche, elle en oubliait momentanément le but. D'ailleurs, ce but, dans son esprit, n'était-il pas encore bien vague? Savait-elle déjà au juste ce qu'elle venait chercher dans l'omvre de la Pelouse? Elle allait, voilà tout.

Elle parvint à la limite du champ. D'instinct, ayant ralenti le pas, elle se souvint que c'était parce qu'il y avait là un fil de fer, destiné à contenir les vaches qu'on amenait au pâturage. Encore un détail qu'elle avait oublié! Sa main tendue en avant n'eut dès lors aucune peine à retrouver le fil de fer à la hauteur où elle savait qu'il devait être. Elle se coula par en dessous.

La maison était à présent toute proche.

Par deux fois, se maintenant hors de la zone lumineuse de la fenêtre, Anne fit le tour de la villa. On eût dit un oiseau de nuit tournant avec circonspection autour d'une lanterne allumée.

Finalement, mademoiselle de la Ferté s'arrêta devant la fenêtre.

Avant d'aller plus loin, le moment est venu peut-être de dresser un plan aussi exact que possible de la villa de la Pelouse. Cette villa, un simple pavillon, plutôt. Un rez-de-chaussée surélevé, auquel on accédait par deux perrons de pierre. Pas de premier étage. Un simple grenier, où, du temps de Jacques, on serrait en hiver les jeux de jardin, et dans lequel deux chambres de domestiques avaient été mansardées.

Le rez-de-chaussée, d'un perron à l'autre, était traversé

par un corridor. Sur ce corridor s'ouvraient les quatre portes des quatre pièces de la villa.

Les deux premières, celles qui faisaient face à la route de Castets, étaient les chambres. Les deux autres, celles qui faisaient face à la lande, au côté par où arrivait mademoiselle de la Ferté, étaient, l'une la cuisine, l'autre une pièce tenant lieu à la fois de salon et de salle à manger.

La fenêtre de la cuisine était sans lumière. L'heure était tardive. La cuisinière, depuis longtemps, avait dû monter se coucher.

Seule, la fenêtre de la salle à manger, celle devant laquelle Anne avait fait halte, était éclairée. Si les contrevents avaient été fermés, comme ils étaient de bois plein, Anne n'eût pu rien voir. Mais ils étaient restés ouverts.

Elle vit donc, ayant juste eu à monter sur un banc de bois placé là, à cinq ou six mètres, c'est-à-dire hors du rayon lumineux, et, comme elle connaissait par le menu les détails de la pièce dans laquelle plongeait son regard, son attention se trouva concentrée, d'emblée, sur les deux personnes qui se trouvaient là.

L'une était debout. C'était l'homme. Anne le voyait de face. Il fumait un cigare. Mademoiselle de la Ferté nota avec regret la noblesse de son visage glabre. Elle eût désiré cet inconnu d'un premier aspect moins sympathique.

De l'autre, de la femme, qui, assise, lui tournait le dos, Anne ne voyait rien, sinon une sorte de mante dorée, qui, posée sur la tête, se répandait sur le dos du fauteuil. En regardant avec plus d'acuité, mademoiselle de la Ferté dut reconnaître que ce qu'elle avait pris pour une mante n'était autre chose, dénouée et flottant sur ses épaules, que la chevelure de madame de Saint-Selve.

Trouble de la nuit. Mystère angoissant des mille petites voix fondues dans le grand silence. Ce silence, soudain, se rompit. Un roulement naquit là-bas, grandit, diminua, disparut... L'express, l'express de Bordeaux, qui entrait en gare de Dax à dix heures dix.

Puis, à travers les vitres de la salle à manger, Anne entendit la pendule qui sonnait onze heures. Il y avait plus d'une heure qu'elle était là.

Enfin, son attente fut récompensée. Elle vit le compagnon de la femme aux cheveux dénoués sortir de la salle à manger. Une raie lumineuse barra les volets de la chambre de gauche. Une lampe venait d'être allumée dans cette chambre.

L'homme reparut sur le seuil. Anne le vit aider madame de Saint-Selve à se lever. Elle sortit, appuyée à son bras, sans s'être retournée. Mademoiselle de la Ferté ne bougea toujours pas.

L'homme revint encore seul. Il éteignit la lampe à suspension de la salle à manger. Les carreaux devinrent noirs. Alors, Anne, descendant rapidement de son banc, fit le tour de la villa, et s'arrêta devant sa façade est, à l'endroit d'où elle pouvait voir les fenêtres des deux chambres.

Seule, la chambre de gauche continuait à être éclairée.

Au bout d'une heure, pendant laquelle le cœur de la jeune fille ne cessa de battre avec la plus extrême violence, la lumière s'éteignit dans cette chambre.

Elle ne se ralluma pas dans la chambre de droite.

***

Le lendemain matin, à dix heures moins un quart, Maria frappa à la porte de la chambre de mademoiselle de la Ferté.

— Monsieur l'abbé Vergez est là, mademoiselle.

— Il est en avance, — dit Anne. — Qu'il attende.

Cinq minutes après, elle descendait. Elle prit posément son café au lait dans la salle à manger. La pendule du salon sonnait dix heures lorsqu'elle y entra.

Au premier coup d'œil, elle vit que le curé avait l'air gêné.

— Asseyez-vous, je vous en prie, monsieur le curé.

Il avait gardé son parapluie. Elle l'en débarrassa.

— En quoi puis-je vous être agréable? — demanda-t-elle, tout en arrangeant des fleurs dans un vase.

— Mademoiselle, c'est bientôt la Fête-Dieu. La procession, cette année, sera plus importante que les années précédentes. J'ai près de quarante petits enfants à habiller en anges. J'ai pensé...

Il s'embrouillait. Mademoiselle de la Ferté ne vint pas à son secours.

— J'ai pensé, — parvint-il à dire, — que, peut-être, vous consentiriez à nous aider, pour les costumes.

— Il n'y faut pas compter, monsieur le curé. Mon temps, vous le savez, est absorbé par l'œuvre des Tabernacles. J'ai promis à monsieur l'abbé Lafitte de lui donner, avant la fin du mois, deux chasubles auxquelles je suis en train de travailler. Vous le voyez, je ne suis pas en avance.

— Excusez-moi, — murmura l'abbé Vergez. — J'avais cru... Je suis désolé, vraiment.

— Je suis désolée moi-même, monsieur le Curé.

Elle ajouta.

— Je serais heureuse, si, d'une autre façon, je pouvais...

Elle traînait sur les mots, à dessein. Finalement, comme il ne se décidait pas à parler :

— Est-ce, — dit-elle, — tout ce que vous aviez à me demander?

L'abbé Vergez s'agita sur son fauteuil, à la recherche d'une contenance. On voyait qu'il était navré d'avoir abandonné son parapluie.

— Tout, oui, mademoiselle. Non. C'est-à-dire... enfin...

— Parlez, je vous en prie, monsieur le Curé, — fit Anne avec un petit geste d'impatience.

— Eh bien, mademoiselle! Mais, d'abord, promettez-moi de ne pas m'en vouloir.

— Vous en vouloir, monsieur le Curé?

— Oui. Vous ne direz pas que je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas.

— Mon Dieu! — fit Anne, avec un petit sourire agacé.

— Eh bien, mademoiselle, — dit le malheureux prêtre, — voici : vous savez sans doute que madame Jacques de Saint-Selve est actuellement à la Pelouse.

— Je le sais en effet, — dit mademoiselle de la Ferté, impassible.

— Depuis dix jours, elle y est depuis dix jours. Elle doit y rester longtemps. Elle est malade. Les médecins espèrent que l'air des pins lui fera du bien.

— Je le souhaite, — dit Anne.

— Elle est venue me voir, — continua l'abbé Vergez. — Elle m'a dit qu'elle était protestante, mais qu'elle tenait néanmoins à faire le plus de bien possible aux pauvres d'une paroisse dont son mari lui avait bien souvent parlé, qu'il aimait beaucoup.

— Elle en a les moyens, — dit mademoiselle de la Ferté. — Il ne faut pas, cependant, diminuer le mérite de son intention. Et croyez bien, monsieur le Curé, qu'en ce qui me concerne, je suis ravie pour vous...

Il la regardait avec des yeux suppliants. Elle fut impitoyable.

— J'avoue toutefois ne pas bien saisir le rapport de la visite que vous a faite cette dame avec...

— Mademoiselle, — dit-il presque piteusement, — elle m'a parlé de vous.

— Ah! — fit, sur un ton sec, mademoiselle de la Ferté.

— Elle m'a parlé de vous.

— De moi, monsieur le Curé? Vraiment, vous m'étonnez. Qu'a-t-elle pu vous dire ?Je ne la connais pas.

— Précisément. Elle désirerait beaucoup, beaucoup, faire votre connaissance.

La pluie qui tombait depuis le matin redoublait de violence. Des gouttes d'eau, chassées par le vent, commençaient à pénétrer dans le salon. Anne se leva et ferma la fenêtre.

L'abbé Vergez l'épiait avec anxiété.

— Me connaître, monsieur le Curé? Vous savez bien que je ne vois personne.

— C'est ce que je lui ai dit, mademoiselle. Mais ça n'a pas l'air de lui faire peur, au contraire.

— Elle est tout à fait aimable, — dit Anne. — Mais, en outre, je dois...

Ces paroles étaient accompagnées d'un sourire sur le sens duquel le prêtre se méprit. Il crut au succès de la mission.

— Ah! mademoiselle, je sais bien ce que vous allez m'objecter, allez. Croyez que, moi-même, je n'ai pas manqué de dire à madame de Saint-Selve...

— Quoi? — dit Anne, d'une voix glaciale.

— Mais, que..., autrefois, enfin, que, vous et monsieur Jacques, vous aviez été...

— Vous faites erreur, monsieur le Curé, — dit Anne. — Je ne songeais pas à ce détail. Madame de Saint-Selve le connaissait, j'en suis certaine, quand elle vous a demandé à me voir.

— Alors? — demanda-t-il, avec effarement.

— Monsieur le curé, — dit Anne d'une voix qu'elle fit très douce, — connaissez-vous le nom de ce monsieur d'un certain âge qui habite actuellement à la Pelouse avec madame de Saint-Selve?

L'abbé Vergez devint écarlate.

— Monsieur Thomas Kennedy, — balbutia-t-il. — C'est le nom sous lequel elle me l'a présenté.

— Ah! — fit mademoiselle de la Ferté. — Il l'accompagnait dans sa visite?

— Oui, — murmura le curé.

— Qui est-ce?

— Un parent, je pense, — dit le malheureux prêtre.

— Je le souhaite pour vos pauvres, monsieur le Curé, — dit Anne d'une voix cinglante.

L'abbé Vergez se redressa.

— Mademoiselle, — dit-il, essayant de retrouver un peu de fermeté, — je crois vous comprendre... Mais laissez-moi vous dire que j'ai causé avec ce monsieur, qu'il m'a paru parfaitement digne d'estime, que son âge, enfin...

Anne eut un ricanement. Le prêtre la regarda avec une surprise douloureuse. Sa rougeur l'avait abandonné. Il était devenu pâle.

— Mademoiselle, — dit-il, — il est vrai aussi que j'ai pensé à mes pauvres.

En même temps, il s'était levé.

Anne l'obligea à se rasseoir.

— Vous n'avez pas à vous justifier, monsieur le curé, — dit-elle. — En ce qui me concerne, vous avez bien fait, sans doute. Mais vous voudrez bien admettre que ma conduite soit dictée par d'autres considérations.

— Vous refusez donc? — dit-il.

Anne eut un geste par lequel elle marquait son regret.

— Que dirai-je? — murmura-t-il.

— La vérité, — répliqua-t-elle. — Vous savez que je ne vois personne.

Elle s'était levée. Machinalement, il l'imita. Il avait l'air si décontenancé qu'elle en eut pitié.

— J'habillerai deux de vos petites filles pour la Fête-Dieu, monsieur le curé, — dit-elle.

Il la regarda comme s'il ne comprenait pas. Il avait pris le premier prétexte venu, et il ne se souvenait plus.

La visite de l'abbé Vergez à la Crouts avait eu lieu un mardi. Les trois jours qui suivirent, pas une fois, mademoiselle de la Ferté n'alla du côté de la Pelouse. Et, pourtant, elle ne fut presque jamais chez elle.

Elle partait le matin, rentrait pour déjeuner, ressortait vers une heure, et restait absente jusqu'au soir. A midi, elle demandait si le facteur n'était pas venu. Maria la regardait avec surprise. Le facteur? Pourquoi serait-il venu? Voilà si longtemps qu'il ne passait plus.

Le domaine de la Crouts, situé au fond d'une cuvette boisée, était entouré à peu près de toutes parts par des étangs, des landes, des marais. Il sembla, pendant ces journées, que mademoiselle de la Ferté eût eu à cœur de passer une sorte de revue de ce domaine, comme si elle devait bientôt être appelée à en faire les honneurs à quelque visiteur mystérieux. Elle errait dans les pins, s'attardait auprès des eaux mortes. Les petits bergers voyaient de loin sa silhouette sombre arrêtée au bord d'un étang. Mademoiselle de la Ferté se penchait sur cette étrange flore marécageuse, née de l'eau et qui la voile. Autour d'elle, le minuscule monde aquatique, que sa venue avait troublé, reprenait ses libres allées et venues. Les grenouilles qui avaient plongé réapparaissaient une à une. Leurs petites têtes mi-vertes, mi-blanches, trouaient l'eau de-çi de-là. Leurs yeux cerclés d'or ne quittaient pas la jeune fille. Voyant qu'elle ne bougeait pas, petit à petit elles se haussaient, s'aidant de leurs minces pattes, sur les îlots vernissés des nymphéas. Les poissons, plus prudents encore, se risquaient à sortir de leurs retraites vaseuses. D'abord de très petits, tout blancs, que, dans les Landes, on appelle *aubours*, puis d'autres, plus ventrus, et qu'on nomme *sergents*, parce qu'ils ont des nageoires vermeilles, puis les tanches enfin, avec leurs belles écailles de cuivre

rouge. Parfois, en scrutant davantage le fond de l'eau, Anne apercevait le dos vert sombre d'une perche, rayé de noir comme le dos d'un tigre.

Là où la surface de l'étang apparaissait dépouillée de végétation allaient et venaient, tissant leurs trames imaginaires, ces bizarres araignées d'eau dont les amoureux des lacs et des ruisseaux ont bien souvent contemplé les chassés-croisés fébriles. D'immenses libellules faisaient, en s'y posant, courber les fleurs des joncs. Et parfois, s'abattant du faîte de la forêt voisine, deux ramiers venaient en roucoulant se poser sur le bord opposé de l'étang. Il ne fallait pas plus d'une demi-heure à mademoiselle de la Ferté pour mettre fin au malentendu qui sépare l'homme des bêtes.

Le soir approchait. D'énormes bulles, qu'on eût dit produites par la respiration des monstres invisibles, venaient crever à la surface de l'étang. Il semblait alors que ces boues verdâtres, d'un attrait si prodigieux, s'animassent d'une vie propre. A côté de la perche toujours immobile, des grappes végétales, lichens pourris, mousses à la dérive, vagabondaient entre deux eaux. Puis ces eaux, avec la nuit commençante, perdaient de leur transparence. Les poissons se faisaient plus rares. On entendait de petits *flocs* très doux. C'étaient les grenouilles qui, une à une, avec le plus de discrétion possible, regagnaient leurs demeures aquatiques.

Puis, avec l'ombre grandissante, c'étaient les nénuphars qui disparaissaient, puis l'étang lui-même. Quand mademoiselle de la Ferté, qui s'était relevée, se retournait pour essayer de l'apercevoir encore une dernière fois, il semblait avoir fait place à une corbeille débordant d'une ouate floconneuse et blanche... Le brouillard n'avait pas mis cinq minutes pour naître et pour le recouvrir tout entier.

Le samedi matin, mademoiselle de la Ferté, suivant l'habitude qu'elle avait prise durant ces dernières journées, était sortie de bonne heure. Il ne devait pas être loin de midi, lorsqu'elle se mit en devoir de rentrer à la Crouts.

La maison était close, au midi, par un jardin long de deux ou trois cents mètres. Ce jardin, fort mal tenu, se terminait par une prairie en pente, traversée par un ruisseau au bord

duquel poussaient des iris sauvages. Ce ruisseau avait un lit pierreux, profond par endroits de quatre à cinq mètres. Il marquait la limite de la propriété. On ne soupçonnait guère sa présence, ses rives étant hérissées d'une double rangée de jeunes châtaigniers fort touffus, entre lesquels il coulait comme dans un tunnel.

Anne le traversa pour rentrer chez elle. Il ne roulait qu'un mince filet d'eau. De grosses pierres obstruaient son lit. On pouvait le passer en toute saison sans se mouiller les pieds.

S'aidant des branches des châtaigniers, elle allait atteindre le haut de la seconde berge, après avoir descendu la première, lorsque, non loin de là, il lui sembla entendre un bruit. Elle s'arrêta et ne bougea plus.

Son attente fut vite récompensée. Le bruit se précisait, un bruit de pas. Quelqu'un avançait sur l'étroite corniche ménagée dans la berge, parmi les châtaigniers, entre le faîte formé par le rebord de la prairie et le lit du ruisseau. Anne lâcha les branches qui lui avaient servi dans son escalade. Le jeune feuillage reprit sa place en frémissant. Anne adossa son mince corps au mur de terre. On pouvait désormais passer devant elle sur la corniche, sans soupçonner la présence, à moins d'un mètre, de mademoiselle de la Ferté.

Bientôt, à travers les feuilles, Anne vit une silhouette blanche qui venait à elle. Une sorte de tremblement saisit mademoiselle de la Ferté. Mais il cessa, très vite, au moment précis où elle eut la certitude que c'était bien madame de Saint-Selve qui allait passer à son côté.

La jeune femme avançait sans se presser, écartant les branches qui la gênaient, descendant de temps en temps jusqu'au ruisseau, sans doute pour cueillir une fleur, puis regagnant le sentier. Une ou deux fois, elle s'arrêta, et Anne put craindre que, rebutée par ce fouillis d'arbustes, elle ne revînt sur ses pas... Mais, reprenant sa marche lente, la promeneuse diminuait de plus en plus la distance qui la séparait de l'endroit du chemin au bord duquel Anne était blottie. Cet endroit, elle allait l'atteindre, le dépasser...

Alors, d'un geste brusque, mademoiselle de la Ferté saisit la branche de châtaignier derrière laquelle elle était restée dissimulée, et la ramenant à elle, surgit sur le sentier.

***

L'étonnement causé à Galswinthe par cette soudaine apparition ne fut pas de longue durée. Peut-être, ayant cherché à la provoquer, s'y attendait-elle. Toujours est-il que, s'étant arrêtée, elle regardait Anne, et lui souriait.

Ce fut à mademoiselle de la Ferté d'être décontenancée. Elle espérait sans doute un cri de surprise, une exclamation, quelque chose enfin qui lui eût permis de prendre immédiatement barre sur son adversaire. Au lieu de ce trouble, un sourire, des yeux curieux, presque tendres. Le bras gauche de Galswinthe, reployé, serrait les longues tiges des iris mauves qu'elle venait de cueillir. Sa main droite, comme celle d'Anne, retenait la branche de châtaignier qu'elle venait elle aussi d'écarter pour se frayer un passage. A moins d'un mètre, Anne voyait le beau visage qu'elle avait essayé vainement d'apercevoir l'autre nuit, par la fenêtre de la salle à manger de la Pelouse. Un collier de corail entourait le cou de Galswinthe. Des lourds grains en forme de poire étaient montés sur de petites coquilles d'or. Mademoiselle de la Ferté discernait ces menus détails avec d'autant plus de netteté que, son regard, elle le tenait bas pour ne pas rencontrer le regard amollissant de madame de Saint-Selve. Mais, à ce jeu, c'était aussi la gorge de son ennemie qu'elle voyait, entre les pointes du fichu à la Fanchon, noué assez bas, de Galswinthe. Elle frémit. Un flot de haine lui monta au cœur. Un instant, elle crut qu'elle allait tomber. Elle reprit un peu de force, en serrant davantage la branche du châtaignier.

— Vous êtes sur ma propriété, — dit-elle d'une voix sourde. Et les yeux fixés maintenant sur les pieds de Galswinthe, elle attendit le résultat d'une mise en demeure dont le caractère enfantin ne devait pas lui échapper.

Nulle réponse de Galswinthe. Anne, surprise, leva les yeux. Madame de Saint-Selve continuait à sourire, comme si elle n'avait pas entendu.

Une sorte de rage s'empara de mademoiselle de la Ferté.

— Vous êtes sur ma propriété, — répéta-t-elle durement.

Cette fois, Galswinthe se décida à parler.

— Je l'ignorais, vraiment, — dit-elle, d'une étrange voix

douce qui appuyait sur la dernière syllabe des mots. — Mais, puisque cela est, j'en suis heureuse.

Il n'y avait aucune ironie dans le ton qu'elle employait, mais mademoiselle de la Ferté crut en saisir dans la phrase. Elle devint livide. Ah! briser là, arrêter cette conversation imprudemment engagée et pour laquelle aujourd'hui elle ne se sentait pas de force. Aussi bien, la pire insolence, la plus commode, n'était-elle point de tourner le dos à sa rivale?

C'est ce qu'elle fit, abandonnant d'un geste nerveux la branche du châtaignier à laquelle elle s'était accrochée.

Ce geste, presque instantanément, fut suivi d'un cri, puis d'un léger gémissement. La branche de châtaignier qu'Anne venait de lâcher s'en était allée, tout empennée de ses jeunes pousses tranchantes, cingler avec violence le front de Galswinthe. Celle-ci, surprise, accomplit précisément le mouvement inverse de celui qu'elle aurait dû faire. Elle abandonna elle aussi la branche à laquelle elle se retenait d'une main, continuant de l'autre à presser contre elle son bouquet d'iris. Dès lors ébranlée par le choc, elle sentit le pied lui manquer, n'eut pas le temps de se raccrocher aux châtaigniers et roula sur la pente du talus jusqu'au lit de pierres du ruisseau.

Son gémissement, lorsqu'elle y atteignit, avait été précédé par le cri de mademoiselle de la Ferté.

Déjà celle-ci était auprès de Galswinthe.

— Mon Dieu, vous vous êtes fait mal!

Et elle ne savait que répéter, épongeant maladroitement le front de la jeune femme tout taché de sang :

— Mon Dieu, mon Dieu! vous vous êtes fait mal.

Comme on le voit, elle n'allait pas encore, dans cette débâcle subite de son amour-propre, jusqu'à dire : « Je vous ai fait mal. »

Pour toute réponse, Galswinthe laissa sa tête peser de tout son poids sur l'épaule de mademoiselle de la Ferté.

Anne eut envie de se soustraire à cet abandon, d'accoter au talus le beau corps qui lui brûlait l'épaule. Mais elle craignit que ce mouvement ne fût interprété comme un aveu de faiblesse. Elle se rendit.

— Vous souffrez. D'où souffrez-vous? — demanda-t-elle.

D'un regard, madame de Saint-Selve indiqua sa cheville gauche.

— Peut-être vous êtes-vous foulé le pied? — dit Anne.

— Peut-être, — dit Galswinthe.

Sa tête s'appuya, plus fort encore, contre le cou de mademoiselle de la Ferté. Anne détourna les yeux, demandant au monde extérieur un prétexte quelconque, qui vînt au secours de son étrange désarroi.

— Ah! — s'écria-t-elle, — votre collier qui s'est cassé.

C'était vrai. Dans sa chute, Galswinthe avait rompu deux des fils qui retenaient les pendants de son collier de corail.

— Cela n'a pas d'importance, — dit-elle.

— Je vois les grains qui manquent, — fit mademoiselle de la Ferté.

Ils étaient tombés dans le ruisseau. Elle les ramassa. Du même coup, elle réussit à s'affranchir de son tendre fardeau. Maintenant, elle était debout devant Galswinthe. Celle-ci continuait à la regarder de la même façon, de cette façon qui comblait Anne, si cavalière d'ordinaire, de la plus mystérieuse confusion.

Il parut à mademoiselle de la Ferté que n'importe quoi était préférable à ce silence. Elle le rompit, au hasard.

— Pouvez-vous marcher? — demanda-t-elle.

Galswinthe essaya de se lever. Elle eut un sourire douloureux pour signifier qu'elle n'y parvenait pas.

— Ma maison est tout près. — dit Anne, les yeux mi-clos pour ne pas voir ceux de Galswinthe. — Mais je n'aurai certainement pas la force de vous porter. Je vais aller chercher du secours, voulez-vous?

— Comme vous voudrez. — dit Galswinthe, — mais j'aimerais mieux que vous restiez avec moi. On finira bien par passer.

— Ah! — fit Anne avec un cri de soulagement, — voici quelqu'un.

C'était un paysan. Il avait entendu un bruit de voix dans le petit ravin, et venait de pencher sa tête au-dessus. Il restait là, interdit, ne sachant s'il devait demeurer ou partir.

— Julien! — dit Anne. — Venez.

Il descendit jusqu'à elles. Il était fort. Il eut vite fait d'enlever dans ses bras madame de Saint-Selve. Bientôt, tous trois, ils se trouvèrent sur la prairie.

— Pouvez-vous marcher, en vous appuyant sur nous? — demanda Anne. — Ou préférez-vous que Julien vous porte jusqu'à la Crouts?

Elle expliqua :

— La Crouts, c'est ma maison.

— Je sais ce qu'est la Crouts, — dit doucement Galswinthe.

Elle ajouta :

— Je crois que je pourrai marcher.

Et elle put, en effet, s'appuyant du coude droit sur le bras de Julien, et ayant passé son bras gauche autour du cou de mademoiselle de la Ferté.

Quand elle fut étendue sur le canapé de reps vert du salon, madame de Saint-Selve eut un léger frisson.

— Vous restez ici toute l'année? — ne put-elle s'empêcher de demander.

Qu'il s'agît de deux interrogatrices aussi dissemblables que Galswinthe et la paysanne Isabeline, cette question était toujours la première que valait la Crouts à mademoiselle de la Ferté.

Éclairé par des portes-fenêtres, le salon semblait s'ouvrir sur un paysage sous-marin, glauque et verdâtre. La maison, située dans un bas-fond, était dominée de tous les côtés par la forêt. Parfois, la nuit, les habitants de la Crouts étaient réveillés par un bruit mat. C'était une racine d'arbre qui venait de faire sauter l'une des lamelles du parquet du salon ou de la salle à manger, posé à même le sol.

Anne arrêta sur la jeune femme un regard qui, cette fois, ne tremblait plus.

— Je reste ici toute l'année, — dit-elle, martelant chacun de ses mots avec une dureté impitoyable.

Mais Galswinthe, attirant à elle la main de la jeune fille et la pressant contre son cœur, venait de trouver encore un moyen de sortir de ce mauvais pas d'une manière qui fut toute à la confusion de mademoiselle de la Ferté.

Celle-ci recula légèrement.

— Je vais faire avertir de votre accident à la Pelouse, — dit-elle.

— Si vous voulez, — répondit Galswinthe.

Et, à demi-voix, elle ajouta :

— Vous tenez donc à ce que je m'en aille si vite?

Anne ne répondit pas. Elle regardait Maria qui, à genoux, était en train de déchausser madame de Saint-Selve. La cheville gauche apparut, plus gonflée qu'Anne, à un certain moment, ne l'avait cru. Il était certain que Galswinthe devait souffrir. Il était certain aussi qu'elle avait plus de courage qu'on ne pouvait, au premier aspect, en supposer chez cet être indolent.

Anne voulut se rendre compte. Elle prit entre ses mains la mince jambe, à peine déformée, la serra avec plus de force qu'il n'eût convenu, peut-être. En même temps, elle regardait Galswinthe. La jeune femme pâlit un peu, mais sans cesser de sourire.

— Vous souffrez? — demanda Anne.

— Je souffre, il est vrai, — dit Galswinthe. — Mais il me semble que vous me faites du bien.

Au même instant, des bruits s'entendirent. On frappait à la porte. Un homme fit irruption dans le salon.

Mademoiselle de la Ferté, qui l'avait reconnu, s'était relevée brusquement. Si troublée qu'elle fût, et toute occupée par ailleurs à ne pas le laisser paraître, elle eut le temps de constater que cette subite intrusion avait provoqué chez Galswinthe un imperceptible mouvement de contrariété.

— Sir Thomas! — dit la jeune femme, — ah! comment avez-vous pu déjà être informé...

Sir Thomas s'était précipité vers madame de Saint-Selve. Il lui avait saisi le main. Il lui parlait avec volubilité. Tout en lui révélait l'angoisse.

Galswinthe, toujours souriante, lui fit signe de se calmer.

— Ce n'est rien, — dit-elle en français, tandis qu'il continuait à se répandre en exclamations anglaises précipitées, — absolument rien, sir Thomas. Une petite foulure, tout au plus. Rien, vous-dis-je... Pas, en tous cas, quelque chose qui puisse vous dispenser...

Parlant ainsi, elle lui désignait, dans un coin du salon, Anne, muette et droite. Sir Thomas se releva et salua avec confusion.

— Permettez-moi de vous présenter sir Thomas Kennedy, — dit Galswinthe. — Mademoiselle de la Ferté, — ajouta-t-elle, — dont nous sommes les hôtes, et qui est venue à mon secours dans cette sotte affaire d'entorse.

La vérité, on le voit, dans la façon dont Galswinthe racontait l'histoire, souffrait du même mal que le pied de madame de Saint-Selve. Mais Anne ne pouvait guère protester. Et l'eût-elle voulu, que les remerciements qu'était en train de lui prodiguer sir Thomas l'en auraient empêchée.

— Ah! Mademoiselle, — s'exclamait-il, en français, alors — que d'excuses, à la fois, et de reconnaissance! Je vous demande pardon, j'ai frappé, je n'ai pas attendu qu'on me dise d'entrer...

Il continuait, ne prêtant pas attention, tant son émoi était grand, à la mine distante, presque revêche, de la jeune fille. Il serrait les mains de mademoiselle de la Ferté. Anne supputait avec une sorte de rancune inexorable quel degré de passion devait impliquer un tel trouble chez un homme à l'apparence si peu expansive. Elle regardait ses cheveux blancs, ses vieux doigts agités d'un tremblement... Tout cela dans son salon, à elle, dans ce salon où jadis Larralde était venu lui apprendre qu'elle pouvait, à tout jamais, faire son deuil de s'appeler un jour madame de Saint-Selve. Et l'autre madame de Saint-Selve, la véritable, voici que maintenant, elle était là, avec son pied nu... Et ce sir Thomas qui ne s'arrêtait pas de parler!...

— Je commençais à être inquiet; midi et demi! A cette heure, Galswinthe... madame de Saint-Selve est toujours rentrée. Je savais qu'elle était venue de ce côté. J'ai marché vite. Dieu a voulu que je rencontre un paysan. C'était justement celui qui vous a aidée, mademoiselle, à la transporter ici. Mais il n'a su rien me dire, sinon qu'elle était blessée. Alors, j'ai couru, je me suis permis... Mademoiselle, encore une fois, toutes mes excuses, et soyez assurée...

Ne trouvant plus ses mots, il baisait les mains de mademoiselle de la Ferté.

— Sir Thomas, — dit Galswinthe, qui ne perdait pas un détail de ce qui se passait sur le visage de la jeune fille, — je vous en prie, calmez-vous. Je vous répète que ce n'est rien.

— Rien, — dit-il, — rien! Je suis certain, moi, que vous allez être deux jours sans pouvoir marcher. Heureusement que le Docteur vient cette après-midi à la villa. Il doit y être vers trois heures. Il faut que nous ayons trouvé le moyen de vous transporter là-bas.

Galswinthe allait parler, élever peut-être une protestation, Anne ne lui en laissa pas le temps.

— Il y a, — dit-elle (c'était la première fois qu'elle prenait la parole devant sir Thomas et sa voix était blanche et froide), — il y a à la Pelouse deux voitures, une calèche à cheval et une carriole que traîne un âne. C'est la carriole qu'il faut faire venir pour vous chercher. La calèche ne peut pas circuler sur le chemin, à cause du sable. D'ailleurs, le jardinier de la Pelouse est au courant. Il n'y aura qu'à lui dire que c'est pour venir à la Crouts.

Ces dernières phrases, elle les prononça avec moins d'assurance : elle voyait Galswinthe qui, tandis qu'elle donnait ces détails, n'avait cessé de la regarder en souriant.

— Je ne me savais pas riche de tant de voitures, — dit madame de Saint-Selve.

— Eh bien donc, — fit sir Thomas, qui était resté totalement étranger à cette petite scène, — il faut faire prévenir le jardinier de la Pelouse. Puis-je vous demander, mademoiselle, de mettre le comble à vos bontés...

— Non, sir Thomas, non, — dit Galswinthe. — Mademoiselle de la Ferté n'a, je crois, que des femmes à sa disposition. Il est plus naturel que ce soit vous qui retourniez à la villa. Vous reviendrez avec la carriole.

— Mais... — voulut-il objecter.

Madame de Saint-Selve eut un geste signifiant que tel était son désir, et qu'elle tenait à ce qu'il fût satisfait.

— Eh bien donc, — dit sir Thomas en souriant, — puisqu'on me chasse, je m'en vais. Mais je vous préviens que je vais faire diligence, et que je serai ici dans une demi-heure.

Quand il fut sorti, Galswinthe se retourna vers Anne, qui était restée, debout et muette, dans un coin du salon.

— Vous m'en voulez? — demanda-t-elle.

— Moi! — fit mademoiselle de la Ferté.

— Si, je sens que vous m'en voulez. Peut-être pour avoir ainsi forcé votre porte. Mais vous voyez que ce n'est pas tout à fait ma faute : et d'ailleurs, ceci — elle montrait son pied bandé — n'a fait que hâter des événements qui se seraient tout de même produits. Je désirais vous connaître, et j'avais prié monsieur le Curé de Saint-Paul de vous demander pour moi l'autorisation de venir vous voir. Il ne s'est guère pressé de faire ma commission.

Mademoiselle de la Ferté ne répondit pas.

Par la porte ouverte sur la salle à manger, on voyait la table mise, avec un seul couvert. Madame de Saint-Selve s'en avisa.

— Mon Dieu! — fit-elle. — Et moi qui vous empêche de déjeuner. Vous devez bien me maudire.

Anne eut un geste poli.

— Si, si. Mais je ne veux pas vous faire attendre plus longtemps. Je vous tiendrai compagnie pendant que vous déjeunerez. Aidez-moi, voulez-vous.

Déjà, elle faisait mine de se lever. Anne dut, à contre-cœur, lui obéir. Galswinthe, appuyée sur le bras de la jeune fille, passa dans la salle à manger. Elle s'assit, à côté de la table, dans un fauteuil.

Mademoiselle de la Ferté s'était assise, elle aussi, et avait machinalement déployé sa serviette. Son orgueil souffrait avec cruauté. Sans savoir ce dont il se composait, elle savait que son menu serait piètre. Il l'était, en effet : un œuf, des épinards à l'eau, du fromage.

Galswinthe regardait avec une sympathie souriante la vieille Maria qui étalait sur la nappe ces pauvres aliments.

— Si j'osais... — dit madame de Saint-Selve.

Mademoiselle de la Ferté ne comprit pas, ou eut l'air de ne pas comprendre.

— Si j'osais... — répéta Galswinthe.

Elle dit en riant :

— J'ai faim.

— Excusez-moi, — dit mademoiselle de la Ferté, — Maria, apportez un autre couvert.

Elle regarda Galswinthe, et dit d'une voix qui semblait s'être un peu adoucie :

— C'est une imprudence que vous faites là. Vous auriez sans doute mieux fait d'attendre, et de déjeuner à la Pelouse.

Galswinthe ne dit rien, mais elle prit la main de la jeune fille et la lui serra.

Profitant de ce que Maria revenait les bras encombrés, le vieil épagneul se glissa dans la salle à manger. Il vint poser sa tête sur le genou de madame de Saint-Selve. Maria voulut le chasser

— Laissez-le, laissez-le, — dit Galswinthe.

Et, regardant Anne, elle lui demanda :

— C'est Pyrame, n'est-ce pas?

Mademoiselle de la Ferté fit un signe affirmatif.

Galswinthe caressa la tête du chien. Il la regardait de ses yeux vitreux. Il happa un morceau de mie de pain qu'elle lui tendait.

— Il a quinze ans, n'est-ce pas? — demanda encore Galswinthe.

— Quatorze, — dit Anne.

— Quatorze ans, — répéta Galswinthe.

Elle se tut. On voyait que sa pensée sondait les années, roulait des chiffres...

— Oui, — murmura-t-elle, — oui.

Sans transition, elle dit :

— J'ai trente-deux ans. Et vous devez en avoir vingt-huit?

Elles n'échangèrent plus d'autres paroles jusqu'au retour de sir Thomas, qui coïncida avec la fin du déjeuner.

Après le départ de ses visiteurs, mademoiselle de la Ferté monta dans sa chambre. Elle commença une lettre à l'abbé Vergez, dans laquelle elle essayait d'expliquer les raisons pour lesquelles, changeant d'avis, elle consentait à voir madame de Saint-Selve. Puis, cette lettre à moitié faite, elle la déchira. Le temps était beau. Elle se sentait un grand désir de marcher à travers la campagne. Une visite à l'abbé Vergez serait plus habile. Elle ne tenait pas à laisser entre les mains du curé une trace écrite de ses fluctuations.

Elle partit, n'ayant pas emmené Pyrame, pour aller plus vite.

Certes, elle ne pouvait plus être mécontente d'elle-même. Tout, dans cette journée, s'était passé selon son désir secret, avait cadré avec le plan qu'elle avait pu, d'avance, se tracer. A cette joie, néanmoins, elle sentait se mêler un certain dépit, en songeant que Galswinthe avait, de son côté, le droit de se dire la victorieuse... La victorieuse!... On verrait, peut-être... Et mademoiselle de la Ferté, marchant, le long des haies une baguette de noisetier à la main, décapitait d'un coup sec les tiges tremblantes des menthes.

Elle ne fut de retour à la Crouts que fort tard, juste pour se mettre à table. Un petit paquet, noué d'une faveur bleue, était sur sa serviette. Anne jeta un coup d'œil interrogatif à la cuisinière.

— On a apporté cela de la Pelouse, mademoiselle, — dit Maria.

Et la vieille servante eut un large sourire. Elle semblait saluer pour sa maîtresse la promesse d'une existence désormais meilleure ou — c'était tout comme — différente.

Anne déplia le paquet. Il contenait le collier qu'elle avait vu, au début de la journée, au cou de Galswinthe. Les trois grains dont le fil s'était rompu avaient été habilement remis en place. Une carte était jointe, sur laquelle madame de Saint-Selve avait écrit :

A ma nouvelle amie, ce collier dont quelqu'un qui est mort avait coutume de dire qu'il n'irait jamais bien qu'à une brune.

Anne remit le collier dans son papier de soie et termina rapidement son dîner.

Quand elle fut dans sa chambre, de nouveau elle défit le papier et posa le collier sur la cheminée, à côté de la lampe. Puis, elle passa dans l'alcôve. Elle en revint avec une robe de satin bleu pâle, la robe qu'elle avait portée, à Bordeaux, lors de ses fiançailles, il y avait huit ans.

Anne revêtit cette robe, et se regarda dans la glace de son armoire. Mais l'image qui lui fut renvoyée ne dut pas la satisfaire, car, d'un geste nerveux, elle fit glisser à ses pieds la robe. Alors, à son cou mat, maintenant nu, elle agrafa le beau collier rouge.

***

Au cours des journées qui suivirent, Galswinthe et sir Thomas, joignant leurs instances, eurent toutes les peines du monde à obtenir d'Anne qu'elle consentît à revenir à la Pelouse, et encore ne parvinrent-ils jamais à la retenir à dîner. Tous deux alors, généralement, allaient la raccompagner jusqu'à la Crouts.

Il y avait dix jours que s'était produit l'accident dont Galswinthe était maintenant tout à fait remise. Le soir de ce jour, un des derniers d'avril, comme Anne se levait pour prendre congé, madame de Saint-Selve, étendue sur une chaise longue, la retint par la main.

— Je me sens un peu lasse, — dit-elle. — Vous m'excuserez si je laisse à sir Thomas le soin de vous raccompagner.

Anne eut un sourire plein de cette réserve qui ne la quittait jamais.

— Je puis rentrer seule, — dit-elle.

— Non, non, — dit sir Thomas. — Je ne souffrirai pas...

Il insistait, de façon assez maladroite pour que mademoiselle de la Ferté eut l'intuition soudaine que cette scène était préparée, que sir Thomas avait à l'entretenir en particulier.

Ils partirent tous deux. Quand ils eurent atteint le portail qui s'ouvrait sur la lande, Anne chercha à augmenter l'embarras de son compagnon.

— Rentrez, — dit-elle. — Il vaut mieux que madame de Saint-Selve ne reste pas seule. Il m'a paru ce soir qu'elle était moins bien qu'hier.

Mais il n'eut pas l'air d'entendre cette phrase qui, en toute autre circonstance, eut absorbé toute son attention. Ils allaient, côte à côte, dans l'étroit sentier semé de brunes balles de pin. Le soleil, à l'horizon, mourait. Des oiseaux se perchaient dans les arbres pour s'y endormir.

Ils étaient déjà en vue de la Crouts, et sir Thomas n'avait pas encore rompu ce silence. Anne en venait à se demander avec inquiétude si elle ne s'était pas trompée dans ses prévisions.

Arrivée devant la maison, elle lui tendit la main.

— Je vous remercie, — dit-elle.

Il restait immobile, sans prendre la main qu'elle lui tendait. Alors, elle sut qu'elle avait vu juste.

— J'ai à vous parler, — murmura-t-il.

Sa voix était basse. Elle implorait.

Anne le regarda.

— Me parler? — fit-elle, sur un ton de surprise parfaite.

— Oui, — dit-il. — J'ai à vous parler; je suis venu jusqu'ici, sans oser, comme un enfant. Excusez-moi. Il faut que vous m'écoutiez.

Il répéta encore.

— J'ai à vous parler.

Mademoiselle de la Ferté fit un geste signifiant qu'elle était prête à l'entendre. Mais elle ne lui offrit pas de pénétrer dans la maison.

Enfin, il se décida.

— Comment trouvez-vous Galswinthe?

— Madame de Saint-Selve? — dit Anne. — Mais fort bien. Je vous ai dit tout à l'heure qu'elle m'avait paru un peu fatiguée. Mais ce doit être une fatigue toute passagère. Depuis dix jours que je la connais, certains progrès me semblent incontestables. La toux, notamment, paraît...

Sir Thomas avait saisi la main de la jeune fille. Il y avait dans ses yeux de l'émotion et du ravissement.

— N'est-ce pas? — fit-il. — N'est-ce pas?

Et comme elle cherchait à lui retirer sa main, il la serra plus fort.

— Cette amélioration, — dit-il, — elle vous la doit.

— A moi? — fit Anne. — Vraiment...

— Si, si, à vous, — dit-il, s'exaltant peu à peu. — A vous! je la connais, allez. Depuis qu'elle vous voit, elle n'est plus la même. Avant de vous connaître, tout dans ce pays lui était importun. J'ai cru que j'allais être obligé d'interrompre ce séjour d'où dépend sa vie, de la remmener, de chercher autre chose. Maintenant, je suis tranquille. C'est-à-dire que je suis convaincu que, vous aidant, elle vivra...

Sa voix se cassa.

— Dites-moi, promettez-moi que cette aide ne lui fera pas défaut, surtout...

Un sanglot le secoua. Il put enfin achever sa phrase.

— Surtout maintenant? — demanda Anne.

— Oui, — dit-il à voix très basse, — maintenant que je m'en vais.

Mademoiselle de la Ferté eut de la peine à cacher un tressaillement. Elle y parvint, et ce fut sur un ton où il n'y avait plus que de la surprise qu'elle dit.

— Vous partez? Vous la laissez? Seule?

Il baissa la tête.

— Il le faut.

Anne se tut. Il crut que ce silence était un blâme.

— Ah! — fit-il, — si vous saviez, si vous saviez!

Son trouble était si violent que mademoiselle de la Ferté, une seconde, put croire qu'il allait parler, tout dire... Son espoir ne se réalisa pas.

Il se bornait à répéter :

— Si vous saviez! Des choses, il y a des choses que vous ne pouvez comprendre, que je ne puis dire.

— Monsieur, — dit Anne, — je ne demande rien.

— Mon Dieu! — fit-il, — voilà que je vous blesse, maintenant, vous dont j'attends tout, vous pour qui... Ah! je suis malheureux, bien malheureux.

Il semblait vieilli de dix années. Rien n'est plus déchirant, malséant presque, qu'une douleur, que des sanglots d'homme. Anne parut touchée.

— Les choses auxquelles vous faites allusion, — dit-elle, — je n'ai pas besoin d'en être instruite pour veiller de mon mieux sur madame de Saint-Selve pendant votre absence, une absence qui sera sans doute de courte durée, n'est-ce pas?

Il hocha la tête avec accablement.

— Vous partez pour longtemps? — demanda-t-elle.

— Pour longtemps.

— Pour un mois, peut-être?

— Peut-être pour un an.

— Ah! — fit Anne.

Elle parut réfléchir.

— Et... quand partez-vous?

— Après-demain soir.

Ils se turent. Les cendres grises de la nuit commençaient à les environner.

Anne rompit le silence.

— J'irai demain à la Pelouse, — dit-elle.

De nouveau, il lui avait saisi les mains. Les siennes n'étaient plus que de pauvres étaux tremblants.

— Merci, merci! Vous me promettez...

— Je ferai de mon mieux, — dit simplement mademoiselle de la Ferté.

Et comme il se répandait en protestations de gratitude :

— Rentrez, — dit Anne. — Il ne faut pas qu'elle reste plus longtemps seule.

Il avait déjà fait une dizaine de pas dans le sentier. Elle le rappela.

— J'oubliais, — fit-elle, — et il faut tout prévoir. Vous parti, j'aurai peut-être à vous écrire.

Elle était aux aguets. Elle put constater l'angoisse où le jetait cet inoffensif préambule. Impitoyable, elle acheva.

— A quelle adresse devrai-je envoyer ma lettre?

Éperdu, il balbutiait :

— Mais, rien, je l'espère... Enfin, vous avez raison, il faut prévoir, tout prévoir... Vous n'aurez qu'à demander à Galswinthe.

Mademoiselle de la Ferté n'insista pas davantage.

La gare de Dax est un triste bâtiment situé au bout d'une allée de platanes. Quand il a plu un jour, cette allée reste défoncée pendant huit jours, pleine d'ornières. Il avait plu la veille; il recommençait à pleuvoir quand la voiture de madame de Saint-Selve arriva devant la gare.

La nuit était noire.

— Le train ne part qu'à neuf heures vingt, — dit sir Thomas d'une voix mal assurée. — Il est neuf heures à peine. Nous avons le temps.

Il descendit le premier, et tendit la main à Anne, puis à Galswinthe. Madame de Saint-Selve avait tenu à venir l'accompagner à la gare. Après beaucoup d'efforts, ils avaient réussi à décider mademoiselle de la Ferté à se joindre à eux. Pour la première fois, elle avait dîné à la Pelouse.

Deux hommes d'équipe s'étaient emparés des bagages de sir Thomas.

— Rentrons, rentrons vite, — dit-il. — Que vous n'ayez pas froid, au moins.

Il n'y avait que peu de voyageurs dans cette pauvre gare : des paysans, des soldats à l'écusson portant le chiffre 49, qui regagnaient Bayonne, et d'autres, marqués du chiffre 34, qui rentraient à Mont-de-Marsan.

Sir Thomas prit son billet, puis, sur son banc, se mit à causer avec Galswinthe à voix basse. Discrètement, Anne s'était écartée.

A neuf heures dix, il y eut sur le quai un mince brouhaha. C'était l'express de Bordeaux qui partait, l'express qui menait vers l'Angleterre.

Le dos tourné, accoudée à la balustrade qui coupait en deux le hall de la gare, mademoiselle de la Ferté songeait. Derrière elle, elle avait sir Thomas et Galswinthe. Devant elle, c'était l'enregistrement des bagages. Elle reconnut ceux de sir Thomas : une grande valise fauve, et une malle d'osier dans une enveloppe de cuir de même couleur. Un employé était en train d'y coller l'étiquette portant le nom de la gare destinatrice. Elle était tout près de mademoiselle de la Ferté. Anne n'eut point de peine à lire sur les étiquettes cette indication : *Revel-Sorèze.*

Puis, la malle et la valise disparurent par la porte ouverte sur le quai noir.

— *Les voyageurs pour Pau, Tarbes, Toulouse, en voiture, s'il vous plaît.*

Anne se retourna. Madame de Saint-Selve et sir Thomas s'étaient levés.

— Adieu! Au revoir! — dit-il.

Ses bras, dans lequels il pressait Galswinthe, étaient secoués d'un frisson continu, pitoyable à voir. Il s'attardait. Madame de Saint-Selve se dégagea.

Elle désigna mademoiselle de la Ferté.

— Embrassez-la, aussi, — dit-elle.

Anne, surprise, n'eut pas le temps de se refuser à l'humble baiser qu'il lui donna.

Il recommençait ses supplications de l'avant-veille.

— Promettez-moi, promettez-moi...

— On ferme les portières, — dit Galswinthe.

Il ne retrouvait plus son billet. Il posa à terre son sac à main pour le chercher. Puis il finit par le découvrir dans une de ses poches. Il disparut en titubant. Moins d'une minute après, le train partait.

Anne et Galswinthe restaient maintenant seules dans la gare, avec un homme d'équipe qui, tranquille pour une heure ou deux, allumait sa pipe. La pluie, qui avait cessé quelques instants, recommençait à fouetter les vitres obscures.

Il semblait qu'un malaise étrange eût saisi les deux jeunes femmes. Elles demeuraient là, debout, immobiles, évitant presque de se regarder.

Puis Galswinthe dit :

— Partons, j'ai froid.

Elles remontèrent en voiture. La calèche, capote baissée, roula environ trois cents mètres, pendant lesquels elles ne s'adressèrent pas une parole, recroquevillées chacune dans son coin.

Comme elles traversaient le bourg de Saint-Paul-lès-Dax, Galswinthe ordonna au cocher de s'arrêter. La voiture fit halte devant les vitres pauvrement éclairées d'un café.

— J'ai froid, — dit madame de Saint-Selve. — Entrons là un instant.

— Entrer là! — murmura Anne.

Jamais encore, mademoiselle de la Ferté n'avait pénétré dans un café. Cette idée, une heure plus tôt, lui eût paru monstrueuse. Elle suivait Galswinthe, cependant.

Elle eut le soulagement de constater que, dans ce café, elles étaient seules. Anne inspecta d'un bref regard les tables, les murs où des chromos sans verres glorifiaient les prouesses de l'amiral Courbet, tandis que Galswinthe demandait qu'on leur servît des grogs.

Madame de Saint-Selve, pendant qu'on préparait les grogs, riait d'un rire nerveux.

— Ah! — fit-elle.

En même temps, elle prenait à la vieille femme qui les servait la bouteille de rhum dont elle venait d'emplir à moitié les deux verres. Riant plus fort, elle la montra à mademoiselle de la Ferté.

Sur l'étiquette bariolée, on lisait, en lettres d'argent, cette inscription *Silber Star*, et, tout en bas, en lettres plus petites, *Edwin Calthorpe, Haïti.*

— Eh bien? — demanda Anne, qui craignait que sa compagne ne fût devenue folle.

— C'est vrai, — dit Galswinthe, — vous ne savez pas. Je vous expliquerai. C'est vraiment trop amusant.

Elle se retourna vers l'aubergiste.

— Et le rhum du *Pelican*? Est-ce que vous n'en avez pas?

La vieille femme, croyant à un reproche, se tenait devant elle, remuant des clefs dans les poches de son tablier.

— Le rhum Larralde? — dit-elle.

— Oui, — dit Galswinthe, ayant vidé d'un trait son verre, et jetant un coup d'œil joyeux sur mademoiselle de la Ferté.

— J'ai fini la dernière bouteille dimanche, — fit l'aubergiste. — Mais je n'en rachèterai pas. Il est trop cher. Il n'est pas meilleur; et les voyageurs de la maison ne passent plus.

— Vous avez encore cette bouteille? — demanda madame de Saint-Selve.

La vieille femme la lui apporta, après l'avoir longuement cherchée sous le comptoir, dans un grand bruit de verre remué. Galswinthe mit la bouteille à la marque du Pelican à côté de la bouteille à l'étoile d'argent, puis elle éclata d'un long rire.

— Buvez-donc, — dit-elle à mademoiselle de la Ferté.

Anne obéit. Quand elles remontèrent en voiture, il lui sembla qu'elle n'était plus tout à fait elle-même. Les objets, les lieux connus qui défilaient dans la nuit, à droite et à gauche de la voiture, lui paraissaient différents.

C'était Galswinthe qui avait étendu sur leurs genoux la couverture qui gisait sur le parquet de la voiture. Anne se laissa border, comme dans un lit.

Il pleuvait plus fort. Des souvenirs dansaient dans la tête de mademoiselle de la Ferté. L'un deux se précisa, devint tout puissant. Passé qui imite l'avenir! Présent qui imite le passé! Oui, maintenant, elle se rappelait. C'était ici, ici même, voilà huit ans, dans des circonstances pareilles, ou presque, que Jacques lui avait dit qu'il l'aimait. Elle s'était laissée

surprendre, sur la route de Castets, par la nuit et la pluie. Derrière elle, elle avait entendu le roulement d'une voiture, la voiture de la Pelouse. Jacques l'avait invitée à monter, suppliée même. La voiture était repartie. Jacques avait pris la main d'Anne. Elle ne la lui avait pas retirée.

Au même instant, sous la couverture de fourrure, mademoiselle de la Ferté sentit la main de madame de Saint-Selve qui saisissait la sienne.

Elle ne la lui retira pas non plus.

PIERRE BENOIT

(*A suivre.*)

MARIE-CATHERINE COLOMBE

(1751-1830)

I

Au milieu du XVIIIe siècle vivait à Venise un bien singulier ménage. L'homme, François Riggieri, fourbe, industrieux, entreprenant, capable d'exercer tous les métiers, même les plus louches, comédien à l'occasion, musicien ambulant faute de mieux, errait misérable, le nez au vent, la mandoline en bandoulière, rêvant aux moyens d'améliorer son sort. La femme, Angélique-Dorothée Rombocoli, intéressée, ambitieuse, aussi dénuée de scrupules que son mari, végétait en attendant le moment où elle pourrait « se faire une carrière » de ses filles. Celles-ci étaient au nombre de trois : Marie-Catherine, née le 10 janvier 1751; Thérèse-Théodore, née le 22 octobre 1754 et Marie-Madeleine, née le 15 décembre 1760.

Aussitôt après la venue de ce dernier rejeton, les Rombocoli-Riggieri, à bout de ressources, prirent le parti d'aller chercher fortune ailleurs. Paris les attirait, ce Paris du XVIIIe siècle, accueillant et aimable, ce Paris, le point de mire des Comédiens-Italiens, des Scapins et des Pantalons, ce Paris, où tant de leurs compatriotes avaient trouvé leur place au soleil. Seulement la route était longue de Venise à Paris et la bourse du ménage bien plate. Les Rombocoli-Riggieri ne s'embarrassèrent pas pour si peu. Rassemblant leurs économies, ils firent l'acquisition de quelques bêtes curieuses et se mirent aussitôt en route. Aux jours de fêtes

ou de foires, ils s'arrêtaient dans les villages, « montrant des animaux étrangers[1] ». Pour corser le spectacle, Riggieri jouait sur sa mandoline les airs de son pays natal et la jeune Marie-Catherine esquissait quelques pas de danse.

D'étape en étape, la famille et la ménagerie arrivèrent à Paris, où Riggieri obtint l'autorisation d'avoir sa loge à la foire Saint-Germain et à la foire Saint-Laurent.

Les petits théâtres formaient la principale attraction de ces foires, mais il y avait d'autres divertissements, tels que l'exhibition des bêtes féroces, des monstres et des phénomènes. En 1749, un capitaine de navire hollandais avait montré un rhinocéros « animal que l'on a cru apocryphe jusqu'à présent ». Une foule bigarrée, où se coudoyaient le peuple, la bourgeoisie et la noblesse, où se mêlaient des étrangers appartenant à toutes les classes sociales, suivait avidement ces spectacles. C'est là, sans doute, que les Riggieri trouvèrent l'occasion de lier connaissance avec le sieur Rasetti, un de leurs compatriotes.

Une étroite intimité ne tarda pas à s'établir entre gens faits pour s'entendre. Ce Rasetti était un rusé compère, totalement dénué de préjugés et bien décidé à faire feu de tout bois. Il devait sa situation à sa femme, qui était fort belle, et qu'il partageait, sans jalousie, avec l'intendant des Menus-Plaisirs, M. Papillon de la Ferté[2]. Grâce à cette circonstance, il avait, été nommé violon ordinaire de la musique et de la chambre du Roi. Chargé, au mois de juillet 1765, de recruter en Italie des artistes pour les spectacles de la Cour, il avait ramené de son voyage une gentille danseuse bolonaise, la Corticelli, si mignonne, si frêle et si délicate, que, malgré ses dix-neuf ans, elle en paraissait à peine quinze; « du reste très bien faite, gaie, vive, sémillante, spirituelle et d'une blancheur rare en Italie[3]. » Une perle rare, qu'il comptait bien garder

1. *Mélanges de vers et de prose.* Manuscrit annoté par Mérard de Saint-Just. Une des notes donne le détail ci-dessus sur Riggieri père, que ses biographes n'indiquent que comme musicien ambulant. (Bibl. de M. Pierre Louys.) — *Communication de M. G. Capon.*

2. G. Capon, *les Vestris*, in-12, p. 127-128.

3. *Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt.* Bruxelles, 1863, in-12, t. IV, p. 394. L'illustre aventurier raconte qu'il avait été amoureux de la Corticelli pendant un séjour à Florence. Elle n'avait alors que treize ans.

en lieu sûr, en attendant l'occasion de la faire valoir! Il commença par l'installer chez lui, rue de la Chaussée-d'Antin; mais, quelques jours plus tard, il la plaçait, par l'entremise du sieur Colalto, Pantalon de la *Comédie-Italienne*, chez le ménage Riggieri, qui avait élu domicile rue Comtesse-d'Artois[1]. Dès lors, tandis que Riggieri charmait ses loisirs en donnant des leçons de mandoline, sa digne épouse, préoccupée de l'avenir de ses filles, songea à faire ses premières armes dans la carrière d'entremetteuse.

L'occasion d'exercer son talent d'intrigue ne tarda pas à se présenter. Au mois d'octobre, elle mettait sa jeune pensionnaire en relation avec un seigneur irlandais nommé O'Neill, « afin qu'elle en fût entretenue ». O'Neill s'engagea aussitôt à prendre la Corticelli à son compte, moyennant les appointements raisonnables de vingt louis par mois. Mais la Riggieri s'attendait à « une reconnaissance singulière » de ses bons offices. Quand la danseuse voulut quitter ses hôtes pour aller habiter la rue Mauconseil, elle lui fit un compte exorbitant de son séjour, par lequel elle exigea « qu'elle passât bon gré mal gré »; et le mari, désireux de toucher également sa part, s'attribua une jolie montre émaillée, avec les aiguilles garnies de diamants, qui appartenait à sa locataire.

Ce marchandage d'amour serait resté ignoré, si l'amant de la Corticelli avait pris quelques précautions élémentaires vis-à-vis de sa maîtresse. Mais l'excès de sa passion lui fit oublier toute prudence, au point que la danseuse se trouva dans l'obligation, quelques semaines plus tard, de faire une déclaration de grossesse par-devant commissaire; dans sa plainte, elle dévoila les manœuvres dont elle avait été victime à son arrivée à Paris [2].

L'aventure n'avait pas encore eu son dénouement devant le commissaire, que déjà les époux Riggieri se préoccupaient d'élargir leur commerce et de pourvoir à l'avenir de Marie-Catherine, l'aînée de leurs filles.

Celle-ci, il est vrai, allait entrer seulement dans sa quin-

1. Aujourd'hui rue Montorgueil.

2. Arch. nat. Y. 15 833. Plainte du 20 avril 1766. Cf. Campardon, *les Comédiens du Roi de la troupe italienne.*

zième année; mais, comme beaucoup de ses compatriotes, elle était d'une nature précoce. Elle avait une figure charmante, des cheveux d'un blond cendré, de grands yeux d'une angélique douceur, une bouche voluptueuse, un corps souple et gracieux, rompu dès l'âge le plus tendre aux exercices chorégraphiques. A ces dons physiques, elle joignait des talents précieux : elle savait la saltarelle, la furlane et bien d'autres danses vénitiennes, dont elle avait agrémenté les représentations foraines que donnait son père. Bref, elle possédait des titres plus que suffisants pour entrer dans la troupe de la *Comédie-Italienne.*

Son admission était désirable, car elle allait, de par la volonté de ses parents, aborder une carrière qui comportait certains risques.

On sait avec quelle sévérité le XVIIIe siècle, pourtant si relâché dans ses mœurs, traitait les filles galantes. Au moindre bruit de scandale, sur une simple plainte ou sur une dénonciation, la femme pouvait être amenée sans jugement à la Salpêtrière. Dès son entrée dans cette horrible prison, elle avait la tête rasée, et était condamnée à une promiscuité dégradante, couchant sur la paille, soumise au dur régime du pain et de l'eau. Le moyen le plus sûr d'éviter une pareille disgrâce était de faire partie d'un des trois *Théâtres royaux.* La femme tombait alors sous la juridiction des gentilshommes de la Chambre, avec lesquels il y avait bien des accommodements. En cas d'infraction grave, elle risquait d'être envoyée, pour quelques heures, au For-Lévêque, avec l'assurance toutefois d'y être accueillie avec la plus aimable mansuétude.

On comprend l'intérêt qu'il y avait pour Marie-Catherine à entrer au service du Roi et à se mettre le plus tôt possible sous sa sauvegarde. Il n'était du reste pas très difficile d'obtenir pareille faveur. La *Comédie-Italienne,* comme l'*Académie royale de musique,* possédait un nombreux personnel de choristes et de danseuses, qui figuraient sur la scène avant d'être engagées; le plus souvent l'admission temporaire de ces « filles de magasin » s'obtenait par relations. Les Riggieri, qui fréquentaient chez les artistes, n'eurent aucune peine à caser leur fille dans la troupe de la *Comédie-Italienne.*

II

A l'époque où Marie-Catherine allait débuter sur les planches, la *Comédie-Italienne* était en pleine période de transformation. Ce théâtre, qui avait subi tant de vicissitudes au cours de son histoire, avait été obligé, à plusieurs reprises, de renouveler son genre. A la farce italienne, qui avait dû sa vogue à l'incomparable troupe formée en 1716 par Louis-André Riccoboni, avaient succédé des représentations mêlées de français et d'italien, puis des comédies purement françaises et des parodies, dont le canevas était emprunté le plus souvent aux tragédies de Voltaire.

La première pièce française qu'on représenta sur ce théâtre fut, au mois d'avril 1718, *le Port-à-l'Anglais*, d'Autreau [1]. Enhardis par le succès de cette tentative, les Comédiens Italiens, qui, dans un moment de découragement, avaient songé à quitter la France, décidèrent de se fixer définitivement à Paris. Ils étaient alors installés à l'hôtel de Bourgogne, dans la rue Mauconseil, sous la dénomination de *Comédiens de son Altesse Royale*. Après la mort du Duc d'Orléans, ils obtinrent, en 1723, le titre de *Comédiens ordinaires du Roi*, qu'ils inscrivirent en lettres d'or sur la porte de l'hôtel [2]. Ils reçurent une pension de 15 000 livres et passèrent sous l'administration des premiers gentilshommes de la Chambre.

Le théâtre connut, dès lors, une prospérité nouvelle et d'autant plus méritée que les *Comédiens-Italiens*, ouvrant plus largement leur scène aux auteurs français, représentèrent des pièces d'un réel mérite, écrites par Gueulette, Coypel, Regnard, Dufresny, Moncrif, Fuselier. Ils jouèrent même de véritables comédies dues à la plume alerte d'un Marivaux, d'un Sainte-Foix ou d'un Favart.

Mais ces emprunts au répertoire des autres théâtres royaux allaient leur susciter bientôt de graves difficultés. La *Comédie-*

1. *Le Port-à-l'Anglais* ou *les Nouvelles débarquées*, comédie en trois actes, en prose, avec un prologue et un divertissement, par Autreau. (*Almanach des spectacles*, 1766, p. 89.)

2. Une plaque apposée sur l'immeuble portant le n° 29 de la rue Étienne-Marcel, rappelle l'ancien emplacement de la *Comédie-Italienne*.

Française fit défendre les parodies et l'*Académie royale de musique*, ayant fait dresser par un commissaire au Châtelet divers procès-verbaux de contraventions imputables aux Comédiens-Italiens, obtint, le 1er septembre 1745, par un arrêt du Conseil d'État, leur condamnation à une amende de 1 000 livres « pour avoir contrevenu à ses privilèges [1] ».

Entre temps, l'*Opéra-Comique*, sous l'habile direction de Jean Monnet, était devenu un concurrent redoutable. Ce théâtre, qui tenait ses assises à la foire Saint-Laurent et à la foire Saint-Germain, avait conquis le public par la verve comique de ses acteurs et la musique légère de ses ariettes. La *Comédie-Italienne*, battue en brèche par les deux autres théâtres royaux, délaissés pour l'*Opéra-Comique*, obérée de plus de 400 000 livres de dettes, s'acheminait vers sa ruine. Pour se tirer de ce pas difficile, les Comédiens proposèrent en 1762 u duc d'Aumont, premier gentilhomme de la Chambre, d'affermer le bail de l'*Opéra-Comique*. L'idée adoptée, ils firent un arrangement avec Monnet et traitèrent avec Rebel et Francœur, directeur de l'*Académie royale de musique* [2].

Les sujets de l'*Opéra-Comique* furent admis dans la troupe italienne à portion de part [3] et la première représentation des deux troupes réunies put avoir lieu le 3 février 1762.

Cette fusion donna immédiatement d'excellents résultats. La *Comédie-Italienne*, investie légalement du droit de chanter, put faire, sans être inquiétée, une plus large part à la musique et les spectateurs eurent la joie d'applaudir sur la même scène les comédies de Goldoni et les opéras de Philidor. L'année suivante, les recettes atteignirent un chiffre inespéré, 700 000 livres! C'était le triomphe. Il est vrai que l'incendie de l'*Académie royale de musique*, survenu le 6 avril 1763, contribua à grossir le public de la *Comédie-Italienne*.

Encouragés par le succès, les Comédiens résolurent d'adapter leur théâtre au goût du jour. Celui-ci, qui était toujours dans

1. Arch. nat., E., 2239. Cf. Campardon, *les Comédiens du Roi de la troupe italienne*.

2. « Le privilège de l'*Opéra-Comique* appartenait à l'*Académie royale de musique* qui en fit la cession à la *Comédie-Italienne* par un bail, renouvelable au bout d'un certain nombre d'années. » (Campardon, *loc. cit.*, Introduction, p. 40).

3. Arch. nat., O¹849.

l'ancien hôtel de Bourgogne, avait déjà été restauré en 1760; de nouveaux travaux furent entrepris en 1765, sous la direction de Girault, architecte et ingénieur-machiniste des spectacles du Roi. On installa des petites loges grillées qui pouvaient se louer à l'année. Tout personnage de quelque importance voulut bientôt avoir sa loge. En outre, trois loges de six places furent construites de chaque côté de l'avant-scène.

La peinture de la salle donnait l'illusion du marbre bleu veiné; des ornements d'or, des lyres, des branches de laurier et des guirlandes de chêne rehaussaient la décoration. Le fond des loges, autrefois « en marbre de brèche violette », était tendu de damas jaune, « ce qui faisait un meilleur effet et était plus avantageux aux femmes ».

Le plafond était l'œuvre du peintre Canot. Au milieu de la voussure qui le terminait au-dessus de la scène, on voyait les armes du Roi, soutenues par quatre vertus : la Force, la Justice, la Prudence et la Tempérance. Dans l'angle du plafond, du côté de la Reine, était représenté le Temple du Goût, autour duquel des petits génies accrochaient des médaillons, portant le nom des auteurs célèbres dans les fastes de la *Comédie-Italienne*. A gauche, du côté du Roi, d'autres génies soutenaient la partie supérieure d'une vaste draperie de velours cramoisi, qui formait le rideau. Cette draperie semblait découvrir à demi le Temple de Thalie, sur le péristyle duquel on apercevait trois femmes soutenant une cassolette. Placée au centre, sous les armes royales, la Muse de la Comédie tenait d'une main la devise : *Castigat ridendo mores* et de l'autre un masque; tandis qu'un délicieux petit génie lançait un trait.... piquant [1].

C'est devant cette salle fraîchement décorée et toute pimpante, que la jeune Marie-Catherine Riggieri débuta en 1765, sous le nom de mademoiselle Colombe [2].

Avait-elle choisi ce nom harmonieux pour rappeler la douceur de sa physionomie et son air d'innocence? Avait-elle voulu, en superstitieuse Italienne, se mettre ainsi sous la protection de Vénus? Mystère. Plus tard, elle en profitera pour symboliser sa constance (une constance très relative), en

1. *Mercure de France*, mai 1761, p. 201.
2. *Almanach des spectacles*, 1765.

faisant sculpter sur la boiserie de son boudoir, dans la folie de Saint-Brice, deux colombes qui se becquètent, ses armes parlantes [1].

La chronique ne nous a laissé aucune relation des premiers pas que fit Marie-Catherine sur la scène. Pourtant, il nous est permis de supposer que la jeune débutante reçut un accueil favorable, puisque la saison suivante, à Pâques, le duc de Duras, premier gentilhomme de la Chambre, décide que mademoiselle Colombe « restera à la *Comédie* en qualité d'élève, pour jouer les jeunes rôles dans la *Comédie-Italienne* et pour danser, aux appointements de 1 000 livres » [2].

III

Les coulisses de la *Comédie-Italienne* ne ressemblaient pas tout à fait à celles des deux autres théâtres royaux. Ce n'est pas qu'on y observât plus de décence; le dévergondage s'y donnait un libre cours, mais les habitués y étaient un peu différents. Alors que les grands seigneurs fréquentaient généralement à la *Comédie-Française* ou à l'*Académie royale de musique*, et honoraient de leur protection les actrices ou les danseuses de ces spectacles, des personnages de moindre importance faisaient leur cour aux artistes de la *Comédie-Italienne*. C'étaient des jouisseurs impénitents, attirés par la

1. Avant elle, mademoiselle Clairon, au début de sa carrière, avait adopté les mêmes attributs. Ses lettres à Besenval (collection Morrisson) portent un cachet de cire rouge où sont représentées deux colombes avec l'exergue : « Vivons unis ». (Éd. et Jules de Goncourt, *Mademoiselle Clairon*.)

En 1790, mademoiselle Duthé scellera une de ses lettres à Perrégaux d'un cachet qui représente deux colombes se becquetant avec cette inscription : « Amitié ». (Paul Ginisty, *Souvenirs de mademoiselle Duthé*, p. 54.) Au XVIIIe siècle, les colombes symboliques servent fréquemment à la décoration. Madame de Pompadour les place sur la boiserie de sa chambre à coucher, au château de Champs. Une des voitures de madame Dubarry, le fameux vis-à-vis, que l'on disait lui avoir été donné par le duc d'Aiguillon, portait, sur deux de ses panneaux à fond doré, des couronnes de roses « où deux colombes se becquetaient » ; sur les autres, un cœur transpercé d'une flèche, au-dessus de carquois et de flambeaux (*Mémoires secrets*, t. XIX, p. 223. — Claude Saint-André, *Madame Dubarry*, in-8, 1909, p. 247).

2. Arch. nat., $O^1$848 850, dossier 4.

gaillardise du spectacle, des hobereaux en quête d'une bonne fortune, des étrangers — et parmi eux, beaucoup d'Anglais — à la recherche d'une aventure, toute une cohorte turbulente, indisciplinée, avide de plaisirs, dans les rangs de laquelle se glissait souvent quelque chevalier d'industrie, à l'affût d'une intrigue à exploiter. Aussi, malgré la sévérité du règlement, les semainiers avaient-ils fort à faire pour maintenir dans les foyers un peu d'ordre et de décence [1].

L'apparition de la jeune Marie-Catherine dans ce milieu si frivole et si dénué de scrupules, attira la curiosité. Elle fut de suite en butte aux hommages d'une foule d'adorateurs. Mais madame Rombocoli, en mère expérimentée, était bien décidée à ne pas donner sa fille au premier venu. Elle détournait les embûches dressées sur ses pas et guettait une occasion favorable, en commentant peut-être ce vers de Piron :

Le danger vole autour de la simple Colombe.

La fortune ne tarda pas à se présenter sous les traits d'un jeune Anglais, ami de sir O'Neill, l'amant de mademoiselle Corticelli. Ce nouveau venu qui rôdait autour de mademoiselle Colombe, faisait grande figure.

Milord Clotworthy-Skeffington, comte de Massereene, était né à Dublin, le 28 janvier 1742. Ayant terminé ses études au Christ'College de Cambridge, il s'embarqua pour visiter le continent, compléter son éducation et se familiariser avec les belles manières. Il ne fit que traverser la Hollande; et, en 1765, il arrivait à Paris avec une bourse bien garnie et l'intention arrêtée de s'adonner au plaisir [2].

Dans cette seconde moitié du XVIIIe siècle, nombreux sont les Anglais de marque qui viennent faire un stage à Paris auprès des actrices et des filles du « haut trottoir ». On voit M. de Come, riche insulaire et gros joueur, offrir un superbe appartement à mademoiselle Pélissier. Milord Po-

1. « Vu le peu de décence qui s'observe dans les foyers, les semainiers veilleront à ce que le Suisse impose le silence aux sujets de la Comédie qui troubleraient le spectacle par un trop grand bruit et à ce que les danseurs et les danseuses ne paraissent dans les corridors ni sur le théâtre que pour le service. » Règlement du 23 mars 1763, article 8 (Arch. nat., O¹848.)

2 *Dictionary of national biography*, edited by Sydney Lee.

werscourt[1] prend la succession de milord Huntington auprès de mademoiselle Lany, donne ses soins à mademoiselle Clairon, trompe son compatriote Coquelen avec Thérèse Vestris et devient célèbre dans le monde galant, sous ce nom de *Trousse-Cotte* que lui a décerné un jour mademoiselle Puvigné, la danseuse. Lord Egremont n'est pas insensible aux charmes de mademoiselle Duthé, que lord Bing, un descendant de l'amiral, conquis à son tour, n'hésitera pas à emmener plus tard à Londres. Le chevalier Elchin quitte mademoiselle Lafond, danseuse aux Italiens, pour courtiser sa camarade mademoiselle Le Clair, que milord Talon a lancée dans le monde galant et qui est entretenue par le comte de Bintheim. Il sollicite auprès d'elle le poste de greluchon; mais la demoiselle, qui a des principes, déclare que cette place n'appartient qu'à un Français, et elle ne cède aux instances du chevalier qu'à la condition qu'il soit en second et qu'il lui donne 1 200 livres par mois. Celui-ci, piqué au jeu, dépense 60 000 livres en quelques semaines et marche grand train vers sa ruine. Milord Crawford protège mademoiselle Desforges de la Comédie-Italienne et, l'ayant surprise « entre deux draps » avec le danseur Grenier, il prend congé d'elle, non sans lui assurer une somme de deux cents louis, pour qu'elle ait de quoi vivre, quand ce « paltoquet de la dernière espèce » l'aura mise sur la paille. Tout aussi magnifique, lord Albermale, ambassadeur d'Angleterre, s'excuse auprès de mademoiselle Lolotte Gaucher sa maîtresse, de ne pouvoir lui donner l'étoile qu'elle contemple. Sir Staples, pour se concilier les faveurs de mademoiselle Lacroix, de la Comédie-Italienne, qu'il a connue chez l'entremetteuse Brissault, lui envoie deux robes dans une caisse remplie de pièces d'or. Lord Coventry, qui est également amoureux de mademoiselle Lacroix, l'éblouit par son faste et la décide à partir avec lui pour l'Angleterre. Le duc de

1. On trouve dans les *Mémoires du comte Dufort de Cheverny* (Plon, 1886, t. I, p. 146) une amusante anecdote sur ce personnage : « Pour venir à Paris, il fit des fonds le plus singulièrement du monde; il pariait la somme qu'on voulait, avec tous les jeunes gens de famille, que son père vivrait plus que le leur. Cette manœuvre, acceptée et saisie par beaucoup d'individus, lui procura des sommes considérables. Rien n'était si décent que ce vœu tacite de voir prolonger les jours de son père, et, s'il avait perdu, il savait qu'il trouverait dans ses épargnes de quoi acquitter les dettes de ses paris. »

Bedford soupire auprès de mademoiselle Hus et lord Bentinck, plus entreprenant, enlève mademoiselle Dervieux au prince de Soubise [1].

Comme on le voit, le comte de Massereene allait se retrouver en pays de connaissances. Il descendit, en arrivant, à l'hôtel du Parc-Royal, rue du Colombier, le plus confortable, mais aussi le plus cher, après l'hôtel de Luynes [2]. Le logement y coûtait entre 24 et 400 livres par mois [3]; c'était le pied à terre de tous les Anglais de condition qui traversaient la capitale [4]. Il devait son bon renom à l'habile direction du sieur Simonetti, premier valet de chambre du duc de Richelieu, qui avait su, en commerçant avisé, s'attirer la pratique de la clientèle anglaise, par son affabilité déférente. Sa veuve, et plus tard, Noël Bablot, son successeur, avaient conservé les traditions de la maison. Le voyageur de marque y était reçu d'une façon toute royale.

L'hôtelier s'élançait à sa rencontre et l'aidait à descendre de son carrosse, en lui faisant force salutations et mille politesses; il le précédait ensuite, le corps courbé à demi, un flambeau à la main, jusqu'à son appartement et lui énumérait en chemin le nom de toutes les notabilités d'Angleterre qui avaient daigné habiter sous son toit [5].

Le jeune comte de Massereene fut charmé de l'accueil qu'il reçut à l'hôtel du Parc-Royal et, quand le lendemain, à son réveil, deux laquais vinrent prendre ses ordres, il trouva que la vie était belle et il se demanda comment il tirerait le meilleur parti possible de la pension de 200 guinées que sa mère et tutrice lui servait tous les mois.

Son caprice l'entraîna d'abord vers mademoiselle Laforest, figurante à l'Opéra, cotée « jolie marchandise » dans le monde galant.

Entrée depuis quatre ans dans la carrière de courtisane,

1. C. Piton, *Paris sous Louis XV*, passim et Paul Ginisty, *Souvenirs de mademoiselle Duthé*, 1909, in-8, p. 48-50.

2. Walpole y logeait ordinairement pendant ses séjours à Paris (*Correspondance de madame du Deffand*, t. I, note p. 443.)

3. De Jèze, *Tableau de Paris*, 1765, in-8.

4. J.-J. Rutlidge, *la Quinzaine angloise à Paris ou l'art de s'y ruiner en peu de temps*, 1776, in-12, p. 3.

5. J.-J. Rutlidge, 1776, in-12, p. 4.

mademoiselle Laforest avait d'abord été entretenue assez mesquinement par un contrôleur de la maison du Roi, M. Ménard; elle lui préféra M. Nouet, conseiller au Parlement, qui offrait de joyeux soupers aux robins de bonne compagnie, dans sa petite maison de la rue Royale [1]. Ce magistrat, qui était aussi folâtre dans le plaisir qu'austère dans ses fonctions, fournit à mademoiselle Laforest les armes nécessaires pour briller dans le monde. Elle affole le duc de Grammont, « arrache une plume à M. Roulié d'Orfeuil », et se fait admettre à l'*Académie royale de musique*, ce qui lui donne une plus-value sur le marché d'amour et un titre d'immunité à ses débordements.

Elle roule carrosse, grâce à la munificence du baron de Warsberg, homme « grossier comme pain d'orge [2] », dont elle supporte les rebuffades pour mieux éprouver les effets de sa générosité. Mais elle se venge en le trompant copieusement, tantôt avec M. d'Estrehan, lieutenant général des armées du Roi, auquel « ces passades coûtent 50 louis », tantôt avec M. Pasque de Chavonne, riche Hollandais, qui dépense pour elle « des sommes immenses ».

Tout en faisant commerce de son corps, elle n'hésite pas à donner son cœur à quelque greluchon. Le chevalier de la Tour jouit longtemps de ses faveurs; puis vint M. d'Enfernat, officier aux gardes françaises, auquel mademoiselle Marquise, dite la *Marseillaise*, témoignait également quelques complaisances. Les deux femmes se colletèrent comme de vulgaires lavandières pour les beaux yeux de l'officier. Le pauvre la Tour, dont la condition était médiocre, « avala la pilule » et continua de partager les faveurs intermittentes de mademoiselle Laforest, qui n'entendait pas se priver d'une toquade. M. d'Enfernat fut supplanté par le petit comte d'Oulchy, auquel succéda M. de Croville, mousquetaire noir, cependant que l'insatiable Laforest dépouillait milord d'Anglesey, et, ensuite, le fils du fermier général Puissant [3].

1. Aujourd'hui rue Pigalle. La maison de M. Nouet se trouvait sur l'emplacement occupé actuellement par le Bal Tabarin.

2. Charles-Anselme, baron de Warsberg, mestre de camp de cavalerie, chef de brigade au régiment de Schomberg. Il habitait une petite maison, faubourg Poissonnière, cotée 9, passé la barrière.

3. C. Piton, *Paris sous Louis XV* (passim).

C'est à ce moment que le comte de Massereene vint grossir la liste de ses entreteneurs; non pas que le jeune Irlandais fût pris d'une passion folle pour une aussi facile conquête; mais cette liaison lui facilitait l'entrée dans le monde galant. Désormais il y eut sa place marquée. On le vit aux soupers en petites maisons ou en maisons hospitalières et il devint bientôt populaire dans le bataillon des filles à la mode, qui, trouvant son nom trop difficile à prononcer, ne l'appelaient plus que milord Mazarin.

Un homme aussi lancé ne pouvait pas, décemment, loger en garni.

Il quitte l'Hôtel du Parc-Royal et loue, rue du Cherche-Midi, un appartement « au-dessus des entresolles », où le traiteur de l'hôtel vient lui apporter ses repas. Il a, pour le servir, un valet de chambre, deux laquais, qui répondent au noms de Jumeaux et d'Anquin, et une bonne d'un âge canonique. Par contre, une jeune lingère de vingt-trois ans est chargée de veiller à l'entretien de ses dentelles. Le perruquier Lobbé vient accommoder sa coiffure régulièrement.

Désormais, le comte de Massereene a toutes les allures d'un petit-matîre. Il court les maisons de jeu, se montre à la promenade, paraît aux spectacles et plus particulièrement au foyer de la Comédie-Italienne, où il est frappé par les grâces juvéniles de la tendre Colombe. Cette fois, c'est le coup de foudre. Le jeune Irlandais, calme et flegmatique à son ordinaire, est surpris par une violente passion. Il déclare sa flamme : Marie-Catherine ne demande qu'à succomber. Mais Angélique-Dorothée Rombocoli veille, en gardienne farouche, sur la vertu de sa fille.

IV

Angélique-Dorothée Rombocoli n'avait pas tort d'exercer une étroite surveillance autour de Marie-Catherine. Celle-ci paraît-il, s'était déjà intéressée plus que de raison aux galants propos d'un Écossais, nommé O'Gilvy, simple passade où il entrait moins de sentiment que de curiosité [1]. Les parents

1. Arch. nat., Y, 9773. Plainte Massereene.

Riggieri, ayant eu vent de cette intrigue, tentèrent de faire appel à la générosité de l'Écossais; mais celui-ci déguerpit prudemment.

L'aventure leur avait mis la puce à l'oreille et comme ils ne pouvaient pas réparer le dommage causé par le sieur O'Gilvy, ils jurèrent d'être plus circonspects à l'avenir et de poser leurs conditions d'avance.

Milord Massereene fut l'innocente victime de cette situation. S'avisait-il de rôder autour de Marie-Catherine et de lui conter fleurette, les parents, aux aguets, venaient brusquement interrompre ce tête-à-tête. Si bien que le soupirant, en Anglais pratique, prit la détermination de traiter directement avec la mère. Il lui demanda donc, tout uniment, combien elle exigeait pour lui laisser sa fille « dont il désirait faire sa maîtresse ».

Angélique-Dorothée feignit l'indignation... juste le temps convenable pour sauvegarder sa dignité, puis « elle adhéra à la proposition, sous la condition que Milord lui ferait une rente considérable ». Milord se rebiffa; mais, comme il était fort amoureux, il ne tarda pas à reprendre les négociations. Ces pourparlers menaaient de s'éterniser, quand un jour Massereene, exaspéré par l'attente et décidé à rompre les chiens, offrit à Angélique-Dorothée 100 louis d'or comme dernière concession et, la congédiant, il lui dit qu'il attendrait sa réponse jusqu'au lendemain [1].

La réponse ne se fit pas attendre. Le soir même, vers 11 heures (7 septembre 1766), la Riggieri, suivie de sa fille, se présentait rue du Cherche-Midi, au domicile de Massereene. Celui-ci, qui s'attendait à cette éventualité, compta immédiatement 2 400 livres, en beaux écus de 6 livres, et, les renfermant dans un sac, les tendit à la mère appareilleuse. Aussitôt, Angélique-Dorothée, qui était femme de parole, « enlaça le bras de sa fille dans celui du jeune homme, lui recommanda d'être fidèle » et, s'adressant au couple, ajouta en italien : « Allez mes enfants, passez une nuit agréable.

1. De pareils marchandages n'étaient pas rares au XVIIIe siècle. Rinteau, le père des demoiselles Verrières (Marie et Geneviève) ne les avait-il pas fait admettre dans la troupe théâtrale du maréchal de Saxe? Et l'on sait quelles étaient les conditions du contrat.

Divertissez-vous bien. J'irai vous voir demain matin. » Ayant ainsi béni l'union de sa fille, madame Rombocoli-Riggieri, serrant entre ses mains le précieux sac d'écus, se retira discrètement [1].

Le lendemain, vers 9 heures, tandis que les deux amants goûtaient un repos bien gagné, madame Rombocoli-Riggieri, fidèle à sa promesse, s'introduisait par un escalier dérobé au logis de milord Massereene et frappait doucement à la porte de la chambre nuptiale. En mère attentionnée, elle venait prendre des nouvelles de sa fille et la ramener au bercail. C'était un trésor dont elle tenait à ne pas se dessaisir, comptant bien le faire fructifier en d'autres circonstances. Néanmoins, comme elle avait le cœur tendre et qu'elle jugeait à propos d'entretenir l'ardeur amoureuse de Milord, elle ménagea aux deux amants, pendant tout un mois, des entretiens particuliers, soit chez elle, soit rue du Cherche-Midi. Au bout de ce temps, Riggieri père, estimant sans doute que le gentilhomme en avait eu pour son argent, sortit brusquement de la coulisse et écrivit à Massereene, pour l'inviter à renouveler le bail. Le comte resta sur ses positions, tandis que la pauvre Colombe, qui avait pris goût au commerce amoureux, lui écrivait des lettres enflammées. Massereene ne sut pas résister longtemps à d'aussi touchantes missives. Le 12 novembre, plus épris que jamais, il reparaissait chez sa maîtresse, le rameau d'olivier à la main. Il fut accueilli par Marie-Catherine avec de grands transports de joie, si bien que les parents Riggieri, qui savaient observer les convenances, jugèrent à propos de s'éclipser quelques instants.

Le surlendemain, pour sceller la réconciliation, milord Massereene, ayant commandé son carrosse, y fit monter sa belle-mère d'occasion et sa maîtresse et les emmena à Sceaux en une joyeuse équipée. Au retour de cette promenade, mademoiselle Colombe rentrait chez son amant et la voiture reconduisait madame Rombocoli-Riggieri à son domicile [2].

1. D'après la déposition des parents Riggieri, Milord Massereene aurait enlevé Marie-Catherine grâce à la complicité d'une certaine Agathe Roseau, leur pensionnaire, devenue plus tard la femme du sieur Savi qui jouait les rôles du *Docteur* à la *Comédie-Italienne* (Arch. nat., Y, 9733, 4 janvier 1767). Cette version est démentie par milord Massereene (Arch. nat., Y, 9755, 2 juillet 1767).

2. Arch. nat.. Y, 9733.

Ces menus incidents, qui n'étaient un secret pour personne, faisaient l'objet des conversations au foyer de la Comédie-Italienne et dans les ruelles des courtisanes. L'inspecteur de police Marais, préposé à la surveillance des filles du monde, ne manque pas d'en instruire le lieutenant général de police. Il note, à la date du 14 novembre 1766 :

La demoiselle Colombe a été conduite par sa mère chez milord Mazarin, vendredy, rue du Cherche-Midy, où elle est restée depuis à demeure. Les conditions de cette réconciliation sont un contrat de 10 louis par mois pendant dix ans, que le Milord a été obligé de passer à cette demoiselle, se réservant au surplus de fournir à son entretien tout le temps qu'il la gardera. Ce qui ne sera pas infiniment long, car la petite personne le déteste de tout cœur et de fait il n'est pas trop aimable [1].

Affirmation téméraire! Bien qu'il fût « petit, pas joli et mal embouché », Massereene était loin de déplaire à mademoiselle Colombe et l'inspecteur de M. de Sartine est obligé d'en convenir deux mois plus tard, en signalant une dispute entre les deux amants. Il écrit en effet, à la date du 23 janvier 1767 :

La belle passion de milord Mazarin pour la demoiselle Colombe, des *Italiens*, qu'il a enlevée à ses parents, et qui suivant leur dire, à l'un et à l'autre, devait durer éternellement est déjà cessée. La semaine dernière, ils se sont battus comme des démons et cette demoiselle s'est trouvée trop heureuse de s'en revenir chez ses père et mère, le bâton blanc à la main, c'est-à-dire sans avoir rien. Cet Anglais est un petit vilain et on ne comprend pas comment cette demoiselle, qui est sans contredit aimable, s'était laissée coiffer par un pareil crapoussain, de préférence à nos jeunes gens qui s'offraient de bonne grâce à se ruiner pour elle, entr'autres le marquis de Lignerac qui avait proposé 1 200 livres de rentes [2].

Ce vœu patriotique de l'inspecteur Marais ne fut pas exaucé. Le marquis de Lignerac qui avait adoré pendant longtemps, malgré son inconstance, mademoiselle Colette, une autre pensionnaire de la Comédie-Italienne, du renoncer à ses prétentions [3].

1. Bibl. nat., *Mss. franç.*, 11360, f. 169.
L'inspecteur Louis Marais mourut à Paris, rue Montmartre, le 17 janvier 1780 (*Affiches, annonces*).
2. Bibl. nat., *Mss. franc.*, 11360, f. 196.
3. C. Piton, *Paris sous Louis XV* (*passim*). Charles François-Marie-Robert de Lignerac, né le 13 septembre 1737.

Le policier, si averti à l'ordinaire, ignorait pourtant un détail essentiel. Les deux amants avaient si bien scellé le traité de paix, conclu à Sceaux, qu'il restait un gage irréfutable de leur réconciliation. Marie-Catherine était enceinte; résultat inattendu qui sembla impressionner désagréablement milord Massereene, car il s'avisa de devenir jaloux. Il accusait mademoiselle Colombe de le tromper et la faisait garder à vue. Des scènes continuelles éclataient entre les deux complices. Le 11 janvier 1767, ils eurent une dispute, plus violente que les autres. Dans son emportement, Massereene dénigra devant sa maîtresse « les sentiments de ses père et mère ». Celle-ci, sentant renaître son amour filial, éleva la voix pour prendre leur parti. Milord, exaspéré, lui appliqua un soufflet, qu'elle s'empressa de lui rendre. Et le lendemain, il la mettait à la porte, sans ménagements.

Mademoiselle Colombe, à peine vêtue, n'osant retourner chez ses parents en aussi piteux équipage, prit le parti de se réfugier chez une coiffeuse du *Cloître Saint-Jacques*, qui était de ses relations. Celle-ci se chargea de mettre les Riggieri au courant de sa mésaventure. Les parents Riggieri s'empressèrent de ramener leur fille sous le toit familial, se réservant de la faire payer très cher à Milord, quand il serait revenu à de meilleurs sentiments.

La réflexion étant venue, Massereene ne tarda pas à regretter son mouvement de vivacité. Il implora le retour de sa maîtresse et la menaça même, si elle ne le rejoignait aussitôt, de l'abandonner avec son enfant [1]. La danseuse ne manqua pas d'obéir à cette injonction et revint habiter chez son amant pour y attendre le moment de sa délivrance. Son état la mettait dans l'obligation de quitter la *Comédie-Italienne* au mois d'avril [2].

Le 20 juillet 1767, elle accouchait d'un garçon fort et bien constitué qui fut inscrit sous le nom de Marie-Antoine Shettington-Massarin [3]. Était-ce à dessein que le nom du père

1. Arch. nat., Y, 9733.
2. Arch. nat., $0^1$850, dossier 5.
3. Marie-Antoine Shettington-Massarin fut employé aux postes. Il épousa Marie-Pierrette Lefroid de Mereux et en eut un fils, né le quatrième jour complémentaire de l'an III, qui reçut le prénom d'Alphonse. Sa femme mourut le 11 avril 1836. Il était, à cette époque, pensionné par l'État et demeurait

avait été ainsi déformé? Il est plus vraisemblable de croire que le curé avait fait une transcription erronée sur ses registres; en ce temps-là, on n'apportait pas une attention minutieuse à l'orthographe des noms propres.

Madame Rombocoli-Riggieri, qui avait mis momentanément un frein à ses exigences, reprit, après les couches de sa fille, ses habitudes de quémandeuse. Elle harcèle milord Massereene de demandes et lui reproche sans cesse sa parcimonie. Tantôt elle réclame une rente de 400 louis pour son enfant, tantôt elle implore une somme de 100 louis qui lui permettrait de mettre ses deux autres filles au couvent. Elle-même n'est pas bien exigeante : il lui suffirait d'une pension de 40 louis par mois pour subvenir à ses besoins. Massereene fait la sourde oreille.

Mais bientôt aux prières succède l'intimidation. Le 30 août, madame Rombocoli-Riggieri, démasquant ses batteries, exige qu'il lui soit compté une grosse somme d'argent, faute de quoi elle reprendra immédiatement sa fille chez elle. Milord réplique avec flegme « qu'il ne prétend pas se charger de l'entretien de toute la famille » et, se tournant vers mademoiselle Colombe, il lui demande si elle préfère s'en retourner chez sa mère ou vivre avec lui. Marie-Catherine n'hésite pas à répondre qu'elle aime mieux rester chez son amant. Alors Massereene clôt la discussion en mettant la commère à la porte. « Allez-vous-en, lui dit-il, puisque votre fille veut rester, vous ne l'emmènerez pas. » Madame Rombocoli-Riggieri, ainsi congédiée, sort en proférant des menaces contre l'Irlandais récalcitrant.

Celui-ci en homme pratique, fort de son droit, veut régulariser au plus vite sa situation et éviter à l'avenir les retours offensifs de la famille Riggieri. Ayant fait atteler son carrosse, il y fait monter mademoiselle Colombe et se rend chez le commissaire Léger, auquel il expose toute l'affaire. La danseuse interrogée par le commissaire, confirme en tous points

56, rue de Paris, à Belleville. Le 12 avril 1843, à l'âge de soixante-quinze ans, il se remaria avec Augustine-Joséphine de Locqueville, née le 1er Brumaire an XI (23 octobre 1802). Il habitait alors rue Neuve-Ménilmontant, n° 2. Arch. de la Seine. *Reconstitution de l'état civil : acte de mariage. Inventaire après décès de Marie-Catherine Colombe Riggieri.* (Étude de Me Demange, notaire à Paris.)

les dires de son amant, ajoutant même « que sa mère en avait fait bien d'autres ». Ensuite, milord Massereene réitère, devant la grave magistrat en perruque, la question qu'il avait posée à sa maîtresse : « Je ne veux pas vous retenir malgré vous. Voulez-vous retourner chez votre mère ou rester avec moi? » Mademoiselle Colombe répond : « J'aime mieux rester avec vous et ne pas retourner chez mes père et mère. »

Le commissaire ayant requis acte des faits énoncés ci-dessus, milord Massereene devint légalement possesseur de mademoiselle Colombe [1].

V

Les deux jeunes gens, débarrassés désormais d'une tutelle gênante, ne songent plus qu'à jouir de leur liberté; ils mènent grand train et dépensent sans compter. Ravary, le tapissier à la mode, qui tient boutique rue des Deux-Écus, meuble somptueusement la chambre à coucher et la salle de compagnie où mademoiselle Colombe donne ses réceptions. Le Comte dépense 9 600 livres pour son installation; il est vrai qu'il en retire tout le confort désirable [2].

Le bruit de ces prodigalités qui se propage à tous les échos, les récits de ces onéreux marchandages d'amour qui se colportent de bouche en bouche, ne tardèrent pas à éveiller l'attention d'une bande d'aigrefins, toujours à l'affût d'une bonne aubaine. Peut-être furent-ils guidés, en cette occasion, par les parents de Marie-Catherine, qui ne pouvaient cacher leur dépit.

De toutes façons, milord Massereene, jeune et inexpérimenté, grisé par les plaisirs et insoucieux du lendemain, riche, mais ne recevant pas de sa mère une pension suffisante pour subvenir à ses folies, aimant trop l'existence facile pour songer à se restreindre, devait aisément tomber dans les filets tendus par des aventuriers adroits, dépourvus de tous scrupules et avides de l'exploiter. Jean-Philippe Vidari, le chef de la bande, se chargea de gagner sa confiance.

1. Arch. nat., Y, 14330 (30 août 1767). Cf. Campardon. *Les comédiens du Roi de la troupe italienne.*

2. Arch. nat., Y, 11690. Déposition Ravary (30 avril 1773).

Ce Vidari, de son vrai nom Pellegrini, n'avait pas encore trente ans; mais c'était déjà un aventurier de haut vol. Originaire de Tripoli, il était venu en France pour y chercher un champ d'action favorable à son goût de l'intrigue. Il logeait rue de l'Hirondelle, à l'hôtel de Rouen, un mauvais garni, dont les loyers les plus élevés ne dépassaient pas 20 livres par mois. Il y cohabitait avec une femme qu'il disait sienne et un individu qu'il faisait passer pour son ancien précepteur et qu'il décorait pompeusement du nom d'abbé Tripoliski [1]. Bien que pauvrement vêtu, il affectait des airs de grand seigneur; ses affaires étaient pourtant bien mal en point au moment où il s'avisa de jeter son dévolu sur milord Massereene. Ce fut un certain Clark, capitaine anglais, qui le mit en relation avec Milord. La connaissance une fois faite, Vidari, qui était habile, retors et insidieux, n'éprouva pas grande difficulté à se faufiler dans les bonnes grâces de l'Irlandais. Entré, dans la place, il courut au plus pressé et, apitoyant Massereene sur son état misérable, il parvint à lui arracher quelques subsides. En même temps, il préparait son plan d'attaque. Désireux de se faire bien voir, il s'était présenté comme un homme de condition, protégé par le bey de Tunis, recommandé à l'empereur François Ier et à d'autres princes de l'Europe. Son entourage semblait plaider en sa faveur, car ses amis, bien qu'ils fussent des intrigants de la pire espèce, présentaient une façade suffisante pour en imposer à un étranger peu familiarisé avec les dessous de la vie parisienne [2]. C'étaient Charles-Frédéric la Tour du Pin, marquis de Gouvernet, de noblesse authentique; le chevalier de Dampierre, gentilhomme avantageux; Garnier de Chailly, architecte bien apparenté; M. de la Boissière, superbe officier au service de la reine de Hongrie et quelques autres seigneurs de moindre importance. Tous ces compères faisaient à l'Irlandais de vives protestations d'amitié et l'accablaient de touchantes marques d'intérêt. Leurs façons honnêtes, l'aisance de leurs manières, où perçait un laisser-aller de bon ton, charmèrent milord Massereene. Aussi les relations devinrent-

1. Arch. nat., Y, 11589. Interrogatoire de Vidari (4 août 1772) et déposition de Renelle, coiffeur (1er juillet 1772).

2. Arch. nat., 11589. Plainte Massereene (5 juin 1772).

elles bientôt tout à fait intimes. Vidari pensa que le moment était venu de frapper un grand coup.

Accompagné de son fidèle précepteur l'abbé Tripoliski, il se rend un jour rue du Cherche-Midi et, tout en causant avec Milord, il insinue dans la conversation qu'il a trouvé le moyen de faire fortune. Massereene, dont la pension est tout à fait insuffisante pour soutenir son train, dresse l'oreille et Vidari, après s'être fait un peu prier, consent à lui exposer son projet. Il prétend avoir l'autorisation de lever des sels à Tripoli, en vertu d'un privilège que lui a concédé le Pacha; il s'est déjà assuré la clientèle des cantons suisses et de différentes provinces d'Italie. Les traités sont faits et signés, il ne reste plus qu'à les renouveler : entreprise magnifique, assurée de rapporter des bénéfices énormes, mais qu'il n'a pu réaliser jusqu'ici par suite de la modicité de ses ressources. Avec un aplomb imperturbable, il fait étalage de ses hautes relations, qui lui vaudront un appui efficace dans les pays qu'il songe à exploiter. Il ne manque plus que les fonds nécessaires pour mettre l'affaire en marche.

Bien que Massereene fût d'une naïveté excessive, il refusa d'abord de souscrire à la combinaison. Mais, devant l'insistance de ses bons amis Gouvernet, Dampierre, la Boissière et consorts, il finit par se laisser convaincre. Les traités étaient préparés d'avance; on le décida à y opposer sa signature. Il signa devant Me Lhéritier, il signa devant Me Collet, il signa devant Me Garcerand, notaires : il signa, pour Vidari et ses acolytes une quantité de contrats, auxquels il ne comprenait rien, touchant les blés et autres denrées alimentaires.

Ces traités une fois en règle et dûment revêtus de l'estampille de Milord, Vidari et ses associés abordèrent la question principale. Ils firent comprendre à Massereene que le moment était venu de se procurer des fonds, tout en lui assurant, pour ne pas l'effaroucher, qu'il était inutile de fournir de l'argent comptant. Ils lui demandaient simplement de signer des effets, que les bénéfices de l'entreprise permettraient de retirer avant l'échéance : le risque qu'il courait était donc nul.

Massereene, hésitant, objecta qu'il serait bien aise, avant de s'engager, de consulter quelques-uns de ses compatriotes qui étaient de passage à Paris. Mais Vidari l'en dissuada, sous

prétexte qu'il ne fallait pas laisser l'affaire « s'éventer ». Le trop confiant Milord signa des lettres de change datées de Rouen, de Lyon et d'autres localités, payables à six, neuf ou douze mois .Dès que les rusés compères furent en possession de ces valeurs, ils ne songèrent plus qu'à les réaliser. Par l'entremise d'une dame Guérin, courtière, et d'une amie de Dampierre, mademoiselle de Maisonneuve, ils s'abouchèrent avec un marchand de la rue Saint-Martin, nommé Bertin, et négocièrent les effets au rabais, en échange de marchandises, qu'ils revendirent ensuite à vil prix.

Ces manœuvres louches avaient permis à Vidari de garnir ses poches et de reprendre de la façade. Il roula carrosse, courut les tripots et les maisons de filles en compagnie de Massereene, faisant auprès de lui office de « docteur Gobelius »[1]. Tantôt il lui ménageait de mystérieuses entrevues à Chaillot ou au Gros-Caillou avec d'apocryphes baronnes ou de problématiques comtesses; tantôt il organisait, en son honneur, de galants petits soupers où les convives se mignotaient tendrement, entre le pâté aux truffes et les perdrix rouges, copieusement arrosés de vins généreux.

Mademoiselle Colombe, qui tirait peut-être quelque profit de ce beau désordre, fermait les yeux sur les escapades de son amant. Celui-ci, à l'instar de ses contemporains, aurait cru déroger, en lui restant fidèle.

VI

Tandis qu'une bande d'aigrefins s'acharnait à sa perte, Milord Massereene, toujours insoucieux du lendemain, ne songeait qu'à passer son temps le plus agréablement du monde. Pour se distraire, il avait fait installer dans la cour de l'immeuble qu'il habitait, un jeu de boules, entouré par des planches; en sorte que l'accès de la maison devenait presque impossible aux locataires de l'aile gauche. On conçoit l'étonnement de Jean Privat, le propriétaire, lorsque, revenant

1. On appelait *Docteur Gobelius* celui qui était chargé par les tenancières de tripot d'amener chez elles les étrangers fréquentant les spectacles (Chevrier, *le Colporteur*, 1762, in-18, p. 72.)

un jour de la campagne, il constata les transformations qui avaient été opérées dans sa cour.

Il en marque « très poliment » sa surprise à Milord. Mais celui-ci prend de haut ses remontrances. « Il entend que le jeu subsiste », et comme son interlocuteur lui fait observer « que c'est un casse-col pour les locataires », obligés de franchir les planches pour rentrer chez eux, notre Milord s'emporte : « F... cela restera, » dit-il incongrûment; et il monte l'escalier. Privat a la malencontreuse idée de le suivre. Milord, peu patient, se retourne et le frappe avec le manche de son fouet, en s'écriant : « Va, b..., si j'avais mon épée, je te la passerais au travers du corps. » Le malheureux propriétaire, assez mal en point, veut hasarder quelques observations, mais un domestique du comte, survenant à propos, lui fait sentir « qu'on ne parle pas ainsi à un Milord ».

Le sieur Privat, à bout d'arguments, court chez le commissaire Thiot, pour lui conter sa mésaventure et, tout en exhibant sa joue tuméfiée et sa redingote tachée de sang, il porte plainte contre son trop irascible locataire.

Le lendemain, ayant rencontré le comte, il ne peut s'empêcher de lui dire : « Milord il y a de la justice pour moi comme pour vous. » A ces paroles, Massereene sent sa colère, se raviver .Mettant son fouet sous le nez du propriétaire, il le menace : « Va, la première fois que tu feras l'insolent, je te recevrai à coups de fouet. »

Ce nouvel incident n'aurait peut-être pas eu de suites, si l'épouse de Jean Privat, qui assistait de sa fenêtre à cette entrevue orageuse, n'avait cru bon d'intervenir. Elle supplie son mari de ne pas répondre. Alors, la fureur de l'Irlandais se tourne contre elle. « Que dit cette vieille g..., s'écrie-t-il, si je ne craignais de me salir les mains, je l'écarterois par morceaux[1]. »

Soulagé par cette véhémente apostrophe, il s'en fut, sans autres commentaires.

Comme on le voit, les rapports entre Milord Massereene et son propriétaire étaient de plus en plus tendus. Vidari profita de cette circonstance pour persuader au Comte qu'un hôtel

1. Arch. nat., *Procès-verbaux du commissaire Thiot*. Y, 13778 (19 mai, 7 et 9 juin 1769).

particulier serait mieux à sa convenance et plus conforme à sa condition. Celui-ci se laissa aisément convaincre. Il loua une maison rue Garancière, eut un suisse devant sa porte et un nombreux domestique, soigneusement stylé par Vidari, auquel il confia la charge d'intendant.

Le déménagement ne se fit pas sans encombre. Vidari, qui ne négligeait aucune source de profit, voulut faire enlever les meubles, sans payer le propriétaire. Mais le sieur Privat avait de bonnes raisons d'être méfiant. Il fit arrêter la voiture de déménagement et exigea son terme, qui se montait à 600 livres, plus 90 livres pour les réparations locatives. Vidari pensa qu'il n'était pas prudent d'insister et il paya d'autant plus facilement qu'il se trouvait en fonds ce jour-là. Massereene, en effet, venait de recevoir d'Irlande une somme de 60 000 livres dont il avait confié une grande partie à son fidèle intendant, pour le règlement de ses dettes les plus urgentes [1].

Rue Garancière, la vie continua large et joyeuse. Vidari s'insinuait tous les jours davantage dans les bonnes grâces de Massereene, qui ne jurait plus que par lui. Si quelque importun s'avisait de vouloir mettre Milord en garde contre les agissements de son intendant, il ne manquait pas de répondre « que Vidari était le plus honnête homme possible ». Mademoiselle Colombe elle-même, tout en restant dans les meilleurs termes avec son amant, n'avait plus voix au chapitre. Vidari gouvernait en maître absolu, veillant à tout, donnant des ordres et « prenant de l'argent sans façon sur la cheminée ». Parfois, il apportait un magnifique bâton de sel. C'était, affirmait-il, un échantillon des produits de Tripoli, « que les employés de la gabelle trouvaient exquis ». Il entretenait ainsi la confiance de sa dupe.

Cependant les lettres de change devenaient menaçantes. Vidari s'ingéniait à obtenir des délais. Il s'était abouché, dans cette intention, avec le chevalier Lambert qui, bien que baronet de la Grande-Bretagne, ne semblait pas être un banquier très scrupuleux [2]. Le chevalier commença par endosser

1. Arch. nat., *Procès-verbaux du commissaire Thiot*. Y. 13779 (14 octobre 1769).

2. Jean-François Lambert, chevalier, baronet de la Grande-Bretagne, habitait rue du Hasard. Il avait épousé le 17 août 1753, Marie Lenieps, originaire de Suisse, qui mourut le 17 avril 1762. La veuve Lambert, sa mère et Marie-

quelques effets; puis, quand il estima que le comte n'avait plus grandes ressources, il se mit du côté des créanciers et devint intraitable.

Massereene, toujours confiant, laissait à son intendant le soin de régler toutes ses affaires et, si on lui faisait quelque pressante réclamation, il répondait au plaignant : « Adressez-vous à Vidari. » Le rusé compère imaginait alors un nouveau subterfuge pour retarder l'échéance.

Pourtant, la situation de Massereene devenait de plus en plus embarrassée. Il y avait sur le marché pour 383 340 livres en lettres de change signées et acceptées par lui.

Un jour qu'il rentrait en son hôtel, il y trouva un grand remue-ménage. Les huissiers procédaient à la saisie de ses meubles. Le comte s'informe auprès de Vidari de ce que ces gens sont en train de faire. L'intendant, sans se démonter, lui répond que ce sont des tapissiers de Lyon, qu'il a spécialement fait venir pour décorer les appartements. Un autre jour, les archers envahissent la maison et Vidari, qui est vraiment un homme de ressources, dissimule leurs habits bleus sous d'amples redingotes, pour ne pas éveiller la susceptibilité de Milord [1].

Mais de pareils expédients ne pouvaient pas réussir indéfiniment.

Dans la matinée du 10 août 1770, Massereene reposait, confiant et tranquille, lorsqu'il est brusquement tiré de son sommeil par des coups frappés à sa porte. Archers et huissiers, précédés d'un commissaire, font irruption dans sa chambre, l'arrachent de son lit et le traînent au For-Lévêque, en vertu d'une ordonnance du lieutenant-civil et à la requête des sieurs Panchaud et Cie, demeurant rue Saint-Sauveur. Le même jour, « il y eut treize recommandations qui formaient pour plus de 100 000 livres de lettres de change ». L'infortuné Milord apprenait en même temps que le capitaine Clark et le chevalier de Dampierre, auxquels il avait donné une procuration générale pour gérer ses affaires en Irlande, s'étaient approprié une partie de ses biens.

Anne Lambert, sa sœur, logeaient rue de Berry, au Marais (Arch. nat., Y, 11346, 13 mai 1762).

1. Arch. nat., Y, 11589, *Information* (1er juillet 1772).

Voyant la tournure fâcheuse que prenaient les événements, Vidari s'était d'abord prudemment caché. Mais, quelques heures plus tard, ayant résolu de soutenir son rôle jusqu'au bout, il se rend à la prison du For-Lévêque, se fait introduire aurprès de Massereene et affecte la plus profonde consternation. Ce coup d'audace faillit le mettre en fâcheuse posture, car, dans le même moment, un huissier voulut le faire écrouer, sous prétexte qu'il devait 1 200 livres. « Il semblait que la Providence irritée envoyait cet huissier pour mettre Vidari dans les fers. Mais le lâche ose se jeter aux pieds du Milord, il pleure, il proteste que si la liberté lui est rendue, il va réparer ses torts qu'il reconnaît. Milord Massereene commençait à voir qu'il avait été trahi et qu'il avait protégé et comblé de bienfaits des fourbes, mais son cœur n'est pas changé. Il fait dans l'instant pour Vidari ce qu'il ne faisait pas pour lui-même, il emprunte au Chevalier Lambert présent, 60 louis et les donne pour délivrer Vidari qui sur-le-champ sort de prison et ne reparaît plus. »

Vidari, en effet, après cette chaude alerte, se disposait à prendre le large. Le lendemain, il partait pour Genève. Il y fut appréhendé au mois de janvier 1771 et ramené au Petit Châtelet.

Le marquis de Gouvernet fut également inquiété. Il possédait pour 200 000 livres de lettres de change, acceptées par le Comte. Le bruit courait « que la tête lui avait tourné ». Aussi, dans l'idée qu'il serait capable « de se porter aux dernières extrémités », M. de Saint-Florentin avait-il prescrit à son lieutenant de police « de l'arrêter avec précaution ». Il fut conduit à la Bastille le 12 octobre 1769, mais il en sortait le 27 du même mois.

Les autres acolytes de la bande Vidari s'étaient prudemment éclipsés. Des anciennes relations de Massereene, nous ne retrouverons plus qu'une dame du Chapt, marquise de Payssac, qui habitait avec son mari rue de Vaugirard. Elle parut lui témoigner, en toutes circonstances, l'intérêt le plus vif. C'est elle qui reçut désormais d'Irlande les fonds destinés à lui assurer une captivité supportable.

JEAN STERN

(*A suivre.*)

CÉCILE POMMIER

Ce fut peu de temps après ces agapes que Cécile entra, un soir, pâle et émue, chez mademoiselle Stéphanie.

— Qu'avez-vous? — lui demanda sa maternelle amie.

Elle alarma mademoiselle Stéphanie par les premiers mots qu'elle prononça :

— Je vais être obligée de vous quitter...

Puis elle expliqua :

— Emportée par je ne sais quel mouvement, qui semblait me conduire malgré moi, j'ai accepté et conclu aujourd'hui un engagement sans avoir pris vos conseils, et ce n'est qu'après que j'ai compris la faute commise envers vous et M. Rondeau.

Celui-ci survint à ce moment, et la conversation s'acheva :

— Cette après-midi sont venus chez Harry, comme à chaque saison d'hiver et d'été, des acheteurs de modèles pour l'étranger, des Anglais, le mari et la femme, et le frère du mari, qui ont à Londres une grande maison de couture. Ils ont demandé à madame Pierre de leur indiquer une première aux robes qui partirait avec eux pour la saison de six mois, et qui serait chargée de copier et de perfectionner les modèles qu'ils emportent. C'est d'un bon renom pour les grandes maisons anglaises d'avoir une Française pour représenter le goût parisien.

Elle devait donc partir dans quelques jours, lorsque les dames de Paris s'envolent vers les plages et les montagnes,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars et 1er avril.

en costumes appropriés. Elle s'en irait alors à Londres, y achèverait son éducation, apprendrait l'anglais nécessaire aux dialogues avec les clientes, reviendrait libre de choisir une situation qui assurerait son avenir en même temps que son existence présente.

— J'aurais voulu avoir un jour pour réfléchir, et surtout pour vous consulter. Il fallait une réponse immédiate. Aucune de mes compagnes n'acceptait de partir. Madame Pierre et monsieur Harry me conseillaient vivement de le faire. Attirée aussi par le gain de six cents francs par mois, logée et nourrie, curieuse de voir du pays, j'ai murmuré, sans beaucoup de volonté, que j'acceptais, et j'ai signé sur papier timbré, car monsieur et madame Hargreave repartaient ce soir. J'ai agi comme si vous me dictiez ma réponse. Ai-je bien fait?

— Certainement oui, — dit M. Porphyre Rondeau avec un bon sourire.

— Certainement oui, — dit mademoiselle Stéphanie avec un soupir.

Elle ajouta :

— Je pense égoïstement que cette année vous ne m'accompagnerez pas à Hagueville, et que voilà une habitude vite brisée. Mais c'est à vous qu'il faut songer. Votre jeunesse a besoin de se frayer un chemin à travers la vie, et ce n'est pas toujours facile. Profitez de l'occasion qui vous est offerte!

La bonne humeur simulée de M. Porphyre Rondeau changea le cours des idées de séparation, et il fut alors question de l'Angleterre, et de tout ce que la jeune fille y verrait et y apprendrait. M. Porphyre Rondeau, qui avait vécu à Londres au lendemain des événements de 1871, donna à Cécile des indications sur ce qu'elle devait s'attacher à connaître pendant son séjour, et il la chargea de prendre à la Bibliothèque du British Museum des notes sur des ouvrages qu'il avait intérêt à consulter.

Le jour du départ arriva. Cécile fit sa valise selon les préceptes de mademoiselle Stéphanie, qui lui enseigna à ne se charger que du nécessaire. Elle confia sa clef à sa voisine, qui devait, lorsqu'elle quitterait Paris elle-même, la transmettre à la mère Rouget pour aérer et dépoussiérer la chambre. Elle dit au revoir à celle-ci et à son chat, et aussi à la bonne

du tonnelier, embrassa le bon père Rondeau sur les deux joues, et tous deux se regardèrent avec des yeux brouillés de larmes. Et Cécile s'en alla vers la gare Saint-Lazare, accompagnée de mademoiselle Stéphanie. Cécile connut ainsi ces touchantes coutumes familiales qui laissent leur empreinte aux cœurs sensibles, et lorsque, devant le wagon qui allait l'emporter, l'ex-danseuse la prit dans ses bras en une étreinte muette, elle sut que la vie suscite, au hasard des rencontres, des affections d'une sûreté et d'une profondeur égales à celles que commande le sang. Elle regretta à ce moment de s'en aller et se jura de revenir. Elle retrouva la parole pour dire cela à mademoiselle Stéphanie, qui lui tenait les mains en fixant sur elle ses yeux noirs chargés de tendresse. Lorsque le train partit, avec ces halètements où il y a de la suffocation et du sanglot, Cécile, de la portière, regarda aussi longtemps qu'elle put la voir, la silhouette mince et noire et les cheveux argentés de mademoiselle Stéphanie, les gestes de leurs mains agitées se croisèrent une dernière fois, puis la chère image disparut pour la jeune fille,

Dieppe... Le paquebot... Newhaven... Le train pour Londres... Londres...

— Victoria-Station.

On lui avait dit qu'on viendrait à la gare à sa rencontre. Mais si on ne la reconnaissait pas dans cette foule de voyageurs?

— Bah! je prendrai un cab, comme me l'a recommandé mademoiselle Stéphanie, et je me ferai conduire à Regent Street.

Elle sauta sur le quai, prit la valise que le dernier occupant du wagon lui passa :

— Merci!

— *Good bye!*

Elle donna son billet au préposé de la sortie, regarda autour d'elle, passa entre la double haie de ceux qui attendaient les arrivants.

— Mademoiselle!... Mademoiselle Pommier, je crois, — prononça une voix calme avec un fort accent anglais.

Cécile se trouva devant un grand monsieur blond au visage rasé qu'elle se souvint avoir vu chez Harry au jour de l'engagement.

— Pardon, Monsieur! j'avais peine à vous reconnaître au milieu de tout ce monde... Je craignais de rester oubliée dans cette gare.

— Pas du tout, — sourit l'Anglais, — quand nous, nous avons dit quelque chose, c'est toujours sérieux... Donnez-moi le valise, je vous prie.

A la porte de la gare, un cab fut hélé, dont le cocher apparut à Cécile comme un gentleman de premier ordre, chapeau haut de forme gris, gants jaunes, bouquet à la boutonnière.

— A qui ai-je l'honneur de parler? — demanda la jeune fille pendant que le cheval trottait comme un pur sang.

— Monsieur Hargreave junior... J'accompagnais à Paris mon frère et sa femme, ma belle-sœur.

— Vous parlez très bien français, — crut devoir affirmer Cécile, qui avait peine à tout comprendre à travers l'accent.

— Oh! yes!... mais pas beaucoup assez... Je comprends mieux que je parle, assez pour me faire entendre à Paris... Mon frère et ma femme, eux, ne disent pas un mot de français approprié.

— Et moi, pas un mot d'anglais... Comment ferons-nous?

— Si!... Miss Bessie Lowrie, une vendeuse chez nous, parle perfectly le french, elle vous traduira toutes les remontrances.

Cécile devina qu'il s'agissait des recommandations. Pendant le silence qui suivit, la jeune fille regarda défiler les maisons, moins hautes qu'à Paris, munies d'enseignes énormes, des maisons noires et rousses comme dans les faubourgs. Une odeur de charbon de terre persistait aussi, à travers l'atmosphère de juillet, sous un ciel bleu doré de soleil.

— Il n'y a pas de brouillard, et cela sent le brouillard, — pensa-t-elle.

— Vous avez été malade? — interrogea l'Anglais.

— En mer? non, monsieur, j'ai fait un très agréable voyage, sous un ciel d'étoiles.

— Vous êtes marine, — proclama M. Hargreave junior.

Le cab s'arrêta. Cécile descendit, se trouva devant un magasin somptueux, mi-anglais, mi-parisien. L'étalage était riche, soigné, et symétrique. Des robes et des manteaux confortables, sur des mannequins sans tête, semblaient se

promener sur un gazon de peluche couvert d'émeraude. Des fourrures luxueuses s'enroulaient en reptiles autour de colonnes de velours rubis. C'était véritablement le choix du luxe et de la nouveauté pour les élégantes londoniennes. D'un coup d'œil rapide et exercé, la jeune couturière acquit une première impression satisfaisante. Elle entra dans le magasin, qui lui parut du dernier bon genre, de la plus moderne installation. Elle remarqua l'affluence, vendeurs et vendeuses, acheteurs et acheteuses. Elle passa inaperçue, sans aucun regard curieux pesant sur elle. Tout ce monde semblait grave, flegmatique, attentif.

Au bout du magasin, M. Hargreave junior s'enquit auprès d'un groupe d'employés :

— Miss Bessie?

Quelqu'un prit l'acoustique, répéta le nom de miss Bessie.

M. Hargreave junior fit asseoir Cécile, la salua cérémonieusement, s'éclipsa.

Presque aussitôt vint une jeune fille menue, paraissant vingt ans, les cheveux blond cendré, naturellement ondulés, de longs yeux gris clairs au regard mystérieux et observateur, la bouche d'un dessin net et simple comme une petite ligne rose tracée au pinceau des dents petites, blanches et courtes, qui apparaissaient dans son sourire, un nez minuscule dont les narines flexibles annonçaient un tempérament nerveux impressionnable. Elle portait une robe de voile noir dégagée au cou qu'elle avait long et nacré, entouré d'une chaîne d'argent, dite collier de chien, s'agrafant par un large médaillon. La parure complète d'une jeune Anglaise coquette de sa mise, avec un bracelet et des boucles d'oreilles en petites marguerites aux pétales d'argent.

Elle interpella Cécile en un français de petite Anglaise bien éduquée.

— C'est vous, mademoiselle, et c'est moi qui suis chargée de vous mettre au courant... vous permettez?

Son air était si gracieux, ses traits prenaient une expression si riante, que Cécile répondit au sourire par le sourire. Elles comprirent toutes deux qu'elles sympathiseraient.

Elles montèrent deux étages, et miss Bessie ouvrit une porte.

— Ceci est votre chambre, très jolie, très grande, très confortable, n'est-ce pas?

Il y avait, en effet, tout ce qu'il faut pour vivre et se reposer, grand lit, belle commode avec une glace, lavabo, table pour écrire ou pour coudre, fauteuils, chaises, pendule et candélabres, deux larges fenêtres à guillotine, l'une sur la rue, l'autre en face sur une cour...

— Je ne m'attendais pas, — dit Cécile, — à être si bien logée.

— Je vous laisse, — dit miss Bessie, — vous êtes fatiguée, je viendrai vous chercher pour le déjeuner, le second, celui qui est servi à midi.

Cécile défit sa valise et mit ordre à sa toilette.

On frappa à la porte :

— Entrez!

— Maintenant que vous êtes en Angleterre, — dit miss Bessie, — il ne faut pas dire : « Entrez », mais « *Get on* ». Je vous apprendrai les mots anglais chaque fois que vous parlerez, et nous converserons ainsi, vous en anglais, moi en français. C'est le meilleur moyen.

Cécile remercia, puis suivit Bessie pour le déjeuner. Le second service était à table. Des femmes d'un certain âge, des moins âgées, et des jeunes. Elles levèrent les yeux, saluèrent la nouvelle arrivante d'un regard discret et indifférent. Le repas terminé, on vint bientôt chercher Cécile et Bessie de la part de la patronne. Elles entrèrent dans une vaste pièce meublée d'acajou sur laquelle donnaient des portes sans tentures. « L'appartement privé des patrons », pensa-t-elle. Mistress Hargreave entra, et Cécile eut peine à reconnaître la personne qu'elle avait vue à Paris en costume de voyage. La dame était forte et grande, un air d'assurance et d'autorité se lisait sur son visage pourtant affable. Elle affirmait ses quarante ans, brune, massive, le teint coloré. Sa toilette de satin beige recouverte de dentelles lui donnait l'air d'aller au théâtre ou à un dîner d'apparat.

— Nous comptons beaucoup sur vous, mademoiselle, — lui dit-elle en anglais que Bessie traduisait immédiatement. — Vous êtes très capable, m'a-t-on dit dans votre maison. Je vous souhaite la bienvenue et j'espère que, vous aussi,

vous serez satisfaite de nous... Vous nous ferez des modèles... Mon mari, mon beau-frère et moi-même serons à votre disposition pour tout ce qui sera nécessaire à votre travail.

Cécile remercia pour les compliments et les encouragements, suivit madame Hargreave et Bessie qui lui montrèrent la pièce où elle se tiendrait, très vaste, meublée d'une immense table, de casiers et de mannequins, et donnant sur Regent Street par une large baie vitrée. La jeune fille voulut commencer immédiatement son travail, passa l'après-midi à choisir des étoffes et des ornementations, recevant de temps à autre la visite de Bessie et de la patronne, puis celle du patron M. Hargreave senior ressemblant curieusement à M. Hargreave junior, avec la différence d'âge, l'aîné et le cadet ayant les mêmes yeux bleu clair, le même carreau dans l'œil droit, les mêmes vêtements, les mêmes gestes, le même parler, sauf que l'aîné ne disait pas un mot de français, et que le jeune s'exprimait par monosyllabes expressifs, suffisants pour se faire comprendre...

A la fin de la journée, qui avait été coupée par une collation, Bessie emmena au dehors sa nouvelle camarade pour lui faire prendre l'air et lui montrer les étalages environnants. Elle lui fit faire aussi le tour de Piccadily-circus, devant les restaurants et les cafés, et enfin Cécile, un peu lasse, demanda la permission de rentrer...

La semaine se passa ainsi. Cécile apprit à connaître la maison, où l'on vendait des costumes et des chapeaux, des parapluies et des chaussures, des fruits et de la pâtisserie. Il y avait, sur les côtés du magasin, des salons aux ouvertures à demi masquées de tentures, où les clientes et leurs amies venaient prendre le thé de 4 heures et de 5 heures.

Le samedi, après-midi, commençait le repos de la semaine anglaise, le magasin fermé avec un gardien de jour et de nuit, et la cuisinière à son poste. Les patrons partis à Brighton, où ils avaient une villa au bord de la mer. Bessie dit aussi au revoir à Cécile jusqu'au lundi : elle s'en allait passer la fin du samedi et le dimanche auprès de sa sœur Annie, inspectrice des lycées de jeunes filles. Elle eut une mine, contristée de laisser sa nouvelle camarade toute seule à Londres, un dimanche.

— Vous allez bien vous ennuyer.

— N'ayez crainte, j'ai à mettre mes affaires en ordre, des lettres à écrire, et j'irai me promener. D'après ce que vous m'avez dit, je ne serai pas gênée par la foule pour passer dans les rues.

— Oh! non! — dit Bessie en riant, — mais c'est égal, je vais demander à Annie que je vous présente à elle, et la prochaine semaine, vous viendrez avec moi. Je pourrais vous emmener aujourd'hui, mais vous comprenez, il vaut mieux que je parle d'abord de vous.

— *Certainly*, — répondit Cécile, — *you are very nice!*

— Bravo! Je me sauve prendre mon train. Annie n'habite pas bien loin, à Primrose-hill, mais à pied, ce serait une vraie course. Au revoir! *Good bye!*

Cécile trouva le calme absolu. Le silence seul parla. Dans sa chambre anglaise, les rideaux abaissés sur la fenêtre à guillotine, un demi-jour doré éclairant les murs et les meubles, elle goûta le charme de la solitude. Pour la première fois, elle se reposait depuis son arrivée à Londres. Elle s'installa à sa table, assise dans le grand fauteuil à ramages bleus et jaunes et écrivit ses lettres... Le soir, elle mit son chapeau et sortit, chercha le bureau du Post-office d'après les indications de Bessie, parcourut curieusement Regent-Street, Oxford-Street, et les rues avoisinantes...

Le dimanche, sortie assez tard dans la matinée, elle fut stupéfaite de se trouver seule dans la vaste rue, toutes les maisons fermées muettes, toutes les boutiques closes, volets verrouillés, même les bars. Elle marcha longtemps, aperçut enfin quelques passants qui se hâtaient, un livre à la main, ou sous le bras. Elle les vit entrer dans un temple. Elle y entra à leur suite. Le décor était nu et froid. Pas de vitraux, pas d'autel. Un orgue jouait, l'assistance chantait des psaumes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Tout le monde se tut, le pasteur montait en chaire. Il lut dans un livre qui était évidemment la Bible, le livre des livres, le ferma pour prononcer une allocution qui tombait froidement sur l'assistance. Cécile, qui n'avait pénétré que de quelques pas dans le temple, sortit sans troubler la quiétude grave de l'auditoire. Elle regretta le mystère profond et coloré de Notre-

Dame, l'ombre grise où l'on peut s'enfouir comme dans un repos éternel. Dehors, elle retrouva la rue solitaire, plus que solitaire, vide, muette, aveugle, privée de sens, soustraite à la vie. Où est donc la population? où sont ces milliers, ces millions d'êtres qui remplissent l'immense cité du bruit de leurs pas? Ils ne sont pas tous au prêche. Ils ne sont pas tous dans les campagnes avoisinantes et sur les plages prochaines. Ils sont donc presque tous chez eux, confortablement installés dans des fauteuils à bascule, lisant des magazines, causant en famille, ou ne disant rien, goûtant le repos de ne pas parler après la semaine consacrée aux affaires, aux dialogues marchands. La solitude qu'elle connaissait dans la maison « Hargreave and C° » était faite pour la renseigner sur l'existence de Londres le dimanche, et elle devina que la maison de commerce, le comptoir, la banque, et le home, cela faisait deux pour l'Anglais adonné au commerce, qu'il allait à son bureau aux jours et aux heures nécessaires et qu'il se retirait ensuite chez lui pour y faire ce qu'il voulait, ou n'y rien faire.

L'après-midi, elle se dirigea vers le West-End aristocratique, dont Regent street est une des frontières. Elle parvint à la grille dorée de Hyde-Park et à la promenade de Rotten-Row. Là, il y avait des promeneurs, par cette belle après-midi ensoleillée de juillet, des promeneurs clairsemés, des gens se promenant en famille, d'autres seuls. Des messieurs en chapeaux haut de forme passaient gravement, une pipe à la bouche. Des miss rêveuses gardaient le doigt à la page d'un livre. De vieux personnages à favoris gris étaient assis sur des bancs, appuyés fortement sur leurs cannes. Des couples entourés d'enfants s'étendaient sur les pentes permises du gazon. Cécile s'enfonça dans les méandres du parc, admira les arbres centenaires, côtoya la Serpentine, se perdit en de délicieux chemins aux haies fleuries, fut surprise devant des pelouses d'une étendue extraordinaire, dessinées en rondeurs et en mollesses adorables, et vertes d'un vert qu'elle aurait pu croire factice, resta en extase devant des massifs de fleurs d'un éclat splendide au milieu de cette herbe rase et drue, étincelante comme de l'émeraude. Elle regarda sa carte, vit que Hyde-Park occupait l'espace d'un

quartier de Londres, que d'autres parcs encore, îlots de verdure disséminés partout, Regents'Park, Victoria Park, offraient à tous les habitants de la ville une campagne à leur portée, une campagne irréprochable, aménagée en décor de high-life, la nature convertie en jardins par le génie de l'homme dessinant les voies d'accès, ménageant les points de vue, disposant les fonds de manière à donner l'illusion de l'étendue, de la forêt, de la colline, de la montagne.

— Il y a un peu de cela aux Buttes-Chaumont, au bois de Boulogne, au bois de Vincennes, mais moins achevé. Ici, c'est vraiment magnifique, on pourrait vivre sur la lisière de ces parcs, beaux comme des paradis terrestres.

Le lendemain l'existence de travail recommença. Cécile et Bessie se retrouvèrent avec plaisir, se racontèrent leurs journées, et Bessie annonça à son amie française qu'elles étaient attendues toutes les deux le samedi suivant chez Annie. Ce jour-là, Bessie et Cécile prirent le train à la gare du Métropolitain, arrivèrent à destination. Cécile revit alors, au nord de Londres, des quartiers corrects et aimables qu'elle avait entrevus du train, admira la propreté des façades et des grilles, les jardinets étroits devant les maisons, les fenêtres aux petits carreaux. Plus loin, elles quittèrent la ville pour la campagne, les habitations espacées s'entouraient de plus grands jardins. Le terrain montait, un air plus léger agitait la cime des arbres en bordure du chemin. Bessie s'arrêta devant une maison à rez-de-chaussée élevé surmonté d'un étage en briques rouges, entourée d'un jardin et de haies.

— C'est là, — dit elle.

Une servante en tablier blanc à brides, un petit bonnet blanc sur le sommet de la tête, parut sur le perron enguirlandé de fleurs montantes. Une grande pelouse de gazon vert ceignait le logis, seules les bordures étaient fleuries et les allées sablées ouataient la marche.

Annie vint sur le seuil du vestibule. Cécile n'aurait pas reconnu pour une sœur de Bessie cette personne forte et brune, au visage rond, le front haut et bombé sous les cheveux crépelés, séparés par une raie au milieu. Les yeux fins et bruns s'apercevaient, brillants et perspicaces, au travers des lunettes cerclées d'or. Le nez était petit et un peu relevé. La bouche

bien dessinée, avec des lèvres fortes et gonflées, s'entr'ouvrait sur deux rangées de dents larges et blanches bien enracinées aux gencives.

— Ma sœur Annie, — dit Bessie.

Cécile parut surprise, resta muette.

— Miss, ou plutôt mademoiselle Cécile Pommier, — acheva Bessie.

— Nous nous ressemblons peu, — dit Annie en bon français avec un accent anglais très prononcé. — Soyez la bienvenue, mademoiselle. Si ma sœur vous a dit de moi un peu du bien qu'elle m'a dit de vous, nous sommes présentées, et nous pouvons nous embrasser, — conclut-elle cordialement.

— De grand cœur, — dit Cécile.

Toutes trois passèrent ensemble l'après-midi, la soirée du samedi, la journée du dimanche. Il y eut de la pluie et de l'orage le samedi, et la promenade fut remise au dimanche. Annie joua du piano, et Cécile, gagnée par sa familiarité et sa bienveillance, raconta avec simplicité sa vie et la rencontre bienheureuse qu'elle avait faite de mademoiselle Lechevallier et de M. Porphyre Rondeau.

A ce nom, Annie se leva, montra sur sa table de travail les deux volumes de l'*Histoire littéraire du XIX*e *siècle*, et Cécile rougit de plaisir voyant que l'œuvre de son vénérable ami avait passé l'eau et se trouvait entre les mains d'une personne sérieuse et savante comme miss Annie Lowrie, laquelle pressa Cécile de questions sur l'écrivain qu'elle admirait, auxquelles celle-ci répondit avec abondance et éloquence. Il ressortit de cet entretien que miss Annie allait mettre à exécution un projet auquel elle avait pensé et qui était de traduire en anglais l'œuvre de Porphyre Rondeau.

Cécile battit des mains, épanouie et heureuse, et Annie et Bessie s'amusèrent beaucoup de l'enthousiasme juvénile de la Française. Elles la prirent chacune par un bras, la firent passer dans le salon où le thé et les gâteaux étaient servis, et Cécile apprit mieux encore les multiples occupations de miss Annie, inspectrice des lycées de jeunes filles, écrivain de magazines, critique de littérature et d'art, authoress réputée pour ses études de la vie scolaire, ses romans sur l'existence de la jeune fille et de la femme anglaises. Cécile

regarda avec respect cette figure ronde à lunettes d'or, qui exprimait la bonté intelligente, la perspicacité malicieuse, et elle distingua aussi dans les paroles de miss Annie un certain dédain de la vie usuelle, qui lui fut expliqué plus tard par Bessie : sa sœur, qui avait quinze ans de plus qu'elle, et qui lui avait servi de mère, après la mort de leurs parents, avait aimé quelqu'un qu'elle n'avait pas épousé, par suite de circonstances dont elle s'était toujours refusée à parler, et elle s'était donné, en même temps qu'à sa sœur, au travail absorbant et pacifiant. Pour Bessie, comme beaucoup de jeunes filles de sa condition, elle avait voulu, encouragée en cela par sa sœur, être libre avec une profession sérieuse : elle apprenait donc le commerce en attendant un établissement. Ce fut ainsi que Cécile pénétra dans l'intimité des deux sœurs.

Le dimanche, par un matin apaisé, un paysage lavé par l'orage, elles sortirent pour une longue promenade sur les collines couvertes de bruyères de Primrose Hill. Elles déjeunèrent sur les rochers. Londres apparaissait au loin, sur un ciel bleu pâle. Le dôme de Saint-Paul, marqué d'une dorure de soleil, émergeait de l'amas énorme des maisons. La Tamise, que l'on ne voyait pas, dessinait son cours par une coulée de brume. Tout était léger, fin, et grandiose. Cécile admira. Annie lui expliqua Londres, la formation, la grandeur de la ville unique, lui vanta Paris pour sa force spirituelle, pour le mouvement incessant de l'élite et de la foule.

Le lendemain, Bessie et Cécile partirent par le premier train, pour reprendre leur travail.

Cécile ne tarda pas à montrer ses talents. Après quelques visites à la National-Gallery, elle dota les maisons Hargreave de modèles inspirés des costumes peints par Reynolds, Gainsborough, Lawrence, et qui furent accueillis avec ravissement par la clientèle. Cette clientèle s'augmenta même de dames de l'aristocratie londonienne mises au courant de ces nouveautés par d'habiles réclames insérées dans les principaux journaux de la métropole. Ces nouveautés étaient des modes anciennes, mais si bien adaptées au goût du jour, mélangeant si habilement la tradition anglaise avec la malice parisienne, que le résultat ne pouvait que plaire à la société élégante, désireuse de conserver son haut renom de dignité,

tout en rajeunissant ses habitudes de toilette, de coupe et de couleur, par une pointe d'étrangeté que Cécile, de plus en plus hardie et sûre d'elle-même, excellait à donner aux travestissements de la mode changeante.

La maison Hargreave and C°, bénéficiant de cette faveur de la gentry, en conçut une vive estime pour Cécile Pommier, qui fut de plus en plus traitée en artiste libre à laquelle il fallait accorder le loisir de l'inspiration...

Gagnant plus de liberté chez les Hargreave, elle put courir les musées avec Annie, aller au spectacle avec les deux sœurs, admirer au Lyceum le jeu d'Irwing et d'Ellen Terry dans *la Fiancée de Lammermoor*, la beauté de miss Langtry dans *Cléopâtre*, rire franchement, comme toute la salle du music-hall, des exercices des clowns, des drôleries des nègres. Elles profitèrent aussi toutes trois de la fin de la saison pour partir, le dimanche matin, de la maison de Primrose-Hill, et gagner de là Windsor, Hampton-Court, décors d'histoire, jardins de repos. « Il fallait se dépêcher, disait Annie, car les mauvais jours allaient venir. »

De fait, un matin de septembre, Cécile s'éveilla dans une lueur blanche et grise qu'elle ne connaissait pas. Elle alla à sa fenêtre, ne vit rien de Regent Street à travers la brume. Dans les salons du magasin, les stores baissés, le gaz fut allumé à profusion. Au soir, Cécile voulut sortir avec Bessie. Elle fut effarée au spectacle de la rue, de l'atmosphère opaque dans laquelle les gens passaient comme des ombres. De temps en temps, une forme sortait de cette opacité, un piéton, un cab, un omnibus, qui ne faisaient qu'apparaître et disparaître. Les réverbères étaient allumés, diffusant dans un cercle étroit leur lueur jaune. Bessie s'amusa du recul de Cécile, l'assura qu'elle saurait la guider, la mena jusqu'à la gare de Charing-Cross, en face de laquelle s'ouvrit pour elles l'abri d'un Aereted-bread. Là, elles retrouvèrent la lumière sur la blancheur des nappes, des tasses, des théières, et aussi des tranches de pain éblouissantes que l'Anglais dédaigne aux repas, mais dont il fait une consommation surprenante à toutes les heures de la journée où il a recours au thé pour s'exciter à l'appétit et combattre le brouillard meurtrier.

Cécile comprit encore mieux le charme du home éclairé et chaud lorsque, le samedi suivant, Bessie et elle émergèrent, tout humides et toutes roses, du chemin ouaté et silencieux, à la grille de la maison d'Annie. Le logis est alors une défense et un réconfort, et tous les soins du ménage, de la cuisine, de la table, y prennent une importance et un charme au sortir de l'espace empli de l'air ruisselant et pénétrant. C'était plus encore que le silence de la neige, qui laisse à découvert les maisons, les arbres, dont les formes blanchies soulignées de noir se dessinent en traits nets et profonds sur la blancheur de la terre et le gris du ciel. Avec le brouillard, tout est enfoui dans une substance invisible, sans consistance, sans issue, c'est la prison fluide et molle où tout s'évanouit, qui donne une sensation d'abîme et d'infini. Quelles délices alors que le feu rougeoyant derrière la grille du poêle, que la flamme pure de la lampe caressant les meubles polis, les cadres dorés, les reliures des livres, se répandant sur la blancheur de la nappe où brillent le cristal des verres, la porcelaine des assiettes et des tasses, l'argent des couverts, mieux encore que dans les salles hospitalières où fument à l'envi, tea, coffee, chocolate!

Cécile en vint à admirer et à aimer Annie Lowrie comme M. Porphyre Rondeau et mademoiselle Stéphanie, pour sa manière large, aisée, et si affectueuse, de l'admettre dans l'intimité de sa pensée. Son esprit se formait en même temps que son cœur se dilatait par cet amour des choses humaines dont elle comprenait de mieux en mieux le sens. Et de plus en plus, elle voyait bien que la littérature et l'art brillaient aux sommets du labeur des foules. A Londres, comme à Paris, elle connut la douceur et la beauté des bibliothèques et des musées qui sont les asiles de la vie passée et présente, ouverts par leurs exemples à tous les espoirs de l'avenir. Elle parcourut avec Annie toujours, parfois avec les deux sœurs, les salles du British. Elle stationna dans les salons de la National-Gallery. Et Annie fut satisfaite encore de l'émotion de Cécile lorsque celle-ci fut mise en présence du monde immense du travail et de l'art dans les galeries à perte de vue du South Kensington Museum, où toutes les formes, tous les façonnements de la matière, le bois, les

métaux, les pâtes de la céramique, se présentent en un classement si admirable que cet univers des artisans et des artistes sollicite à la fois l'étude savante et le plaisir de la promenade à travers une forêt fleurie de chefs-d'œuvre...

Le brouillard devint véritablement extraordinaire, parfois une semaine sans une éclaircie. Puis l'atmosphère redevenait d'un blanc d'argent, avec des nuances grises, et c'était une sorte de beau temps revenu, autour d'un point lumineux, si lointain sous les voiles de brumes juxtaposées, qui était le soleil d'hiver faiblement allumé en veilleuse. Ce soleil dansait aussi parfois, pareil à un immense ballon rouge, dans le paysage glacé. Ce fut pourtant sous ces lueurs de pôle, sous cet amas de nuées, engloutissant la ville, que Cécile découvrit la beauté réelle de Londres...

Cécile quitta la maison Hargreave and C° à la date précise où expirait son engagement. Elle avait eu, aux premiers jours de décembre, à répondre à une offre qui lui fut faite, correctement, en fort bons termes, de continuer sa carrière à Londres, par un autre contrat, en bonne et due forme, qui l'aurait liée par le mariage à Hargreave junior, lequel fit faire la démarche après un certain nombre de dîners. soirées de théâtres et de concerts, où Cécile fut étudiée dans son « privé » comme elle l'était au magasin et à l'atelier dans son activité d'affaires. L'examen avait été satisfaisant, et la vogue nouvelle de la maison Hargreave, due à l'intelligence et au goût de la Française, avait décidé tout à fait Hargreave junior et sa famille à s'annexer les qualités précieuses de Cécile, dont la grâce personnelle, l'égalité de caractère, la distinction de manières, étaient aussi sans doute pour un appoint dans le désir de la détermination d'Hargreave junior, tout au moins. Il parut, derrière sa belle-sœur et son frère lorsque Cécile eut opposé un refus gracieux, sur son intention formelle de retourner en France, à la demande présentée par la famille.

Nul ne fut formalisé de ce refus. M. Hargreave senior s'inclina, mistress Hargreave sourit en prenant les mains de Cécile, la remerciant d'être venue, lui faisant promettre de revenir, et M. Hargreave junior, son monocle vissé à l'œil, toujours correct et impeccable, donna la mesure de sa sentimentalité

par ces deux mots, qu'il accompagna de son shake hand le plus énergique, et qu'il prononça de son émotion la plus laconique :

— Regrets éternels!

Cécile, le 15 décembre, tous les comptes réglés, prit congé de cette aimable famille. Il avait été convenu qu'elle passerait le temps qui lui resterait chez Annie, où Bessie, grâce aux fêtes de Noël, pourrait vivre presque tous ces jours avec elle.

Le moment de la séparation arriva. Les deux sœurs conduisirent Cécile à la gare, toutes trois le cœur gros, ne pouvant pas parler. Sur le quai, elles s'étreignirent en pleurant.

Annie et Bessie ne retrouvèrent de paroles que pour faire promettre, une fois encore, à Cécile, de ne pas les oublier, de revenir à Londres rien que pour elles, si elle n'y revenait pas pour son travail, et elles promirent aussi d'aller à Paris. Et dans les intervalles, écrivez-nous, chérie! oh! écrivez-nous! De tout son élan, Cécile promit. Puis, une dernière étreinte de toutes trois, à pleins bras, à pleins cœurs, et la petite Française, à la portière, les yeux dans les yeux de ses amies, échangeant avec elle les adieux et les promesses, jusqu'au moment où le train, par puissantes saccades, glissa sur les rails, fit trembler et tinter les verrières, emportant l'une, laissant les autres.

Jusqu'au navire, Cécile resta immobile, pleurant ces deux chères filles qui lui avaient fait, dans son exil, un séjour si chaud et si tendre. Sur le bateau, elle s'assit sur le pont, comme elle l'avait fait pour venir, sans souci du brouillard épais à travers lequel le vapeur prit sa route, s'enfonça dans la densité de l'atmosphère. On distinguait à peine quelques lames vertes s'écoulant au long du bastingage. D'ailleurs, la mer était douce et docile. La marche fut sûre et régulière, annoncée par les cris répercutés de la sirène. Par moments, des coups de sifflet déchiraient l'espace brumeux, et un autre navire passait à tribord ou à babord, comme un vaisseau fantôme. Parfois aussi, des barques de pêcheurs oscillaient à la vue, tournoyaient l'espace d'une seconde dans le remous du bâtiment, sur l'eau verte, dans l'air ténébreux.

Vers la moitié du parcours, au moment de passer des eaux anglaises dans les eaux françaises, comme si l'Angle-

terre était entourée et défendue par une forteresse de brouillard, haute et large comme l'espace, une légère clarté courut dans l'air comme un frisson. La clarté grandit, la mer étincela, bondit, joyeuse, et tout à coup, dans un ciel redevenu bleu, la lumière du soleil jaillit et s'épandit librement, vint frapper d'un coup sonore et joyeux le sommet des hautes falaises qui étaient le promontoire de la terre de France.

Cécile pâlit, fut parcourue aussi d'un frisson, adorant l'image qui se dressait devant elle de plus en plus visible, tout son être devançant la marche rapide du navire, s'envolant comme à un appel, respirant l'air de la patrie, apportant à celle-ci l'offrande de son humble amour.

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE DE CLASSES

I

CÉCILE VA SE MARIER

Cinq ans après, Cécile Pommier a réalisé les promesses qui étaient en elles, les présages que ses amis pouvaient concevoir de sa personne, de son caractère et de son esprit. Elle n'est plus socialement la petite personne descendue des hauteurs du faubourg, cherchant sa vie à travers les chemins agités de Paris, se recueillant craintivement devant les enseignements qui lui venaient de ceux qui avaient été secourables à son intelligence en éveil, errant muettement par les salles de musées, lisant et écoutant avec une ardeur secrète les pages des livres, les dialogues et la musique du théâtre, regardant d'une passion concentrée les spectacles nouveaux de la terre et de la mer, cherchant son destin à travers le mystère de tumulte et de brouillard de Londres. Elle est revenue à Paris, elle a retrouvé sa chambre et ses amis avec l'émotion extraordinaire que l'on pourrait avoir devant le passé retrouvé et vivant encore. M. Porphyre Rondeau, mademoiselle Stéphanie Lechevallier l'attendaient comme des ombres réanimées par son retour et sa présence.

Tout naturellement elle était retournée chez Harry comme pour un compte rendu de mission. Mais madame Pierre et monsieur Harry lui-même la recommandèrent chez Courière, rue Neuve-des-Capucines, presque à l'angle de la rue de la Paix, où elle paracheva son éducation de couturière parisienne. Elle y resta une année, coupée par le congé annuel qu'elle passa à Hagueville.

Mademoiselle Lechevallier, qui n'avait pas vieilli, restait toujours fine et droite, alerte à la marche, vivace de conversation, et délicieusement savante pour remplir les journées les plus vides, même à ne rien faire, si c'est ne rien faire que d'occuper son esprit, mais cette femme trouvait le moyen d'unir les choses spirituelles à tous les travaux de la journée, à tous les incidents qui naissent avec le temps qu'il fait et les heures qui passent.

Au retour de vacances, Cécile eut l'offre qu'elle accepta, d'entrer chez madame Moisset, dont la maison de couture, un hôtel à l'angle du boulevard des Capucines et de la rue Daunou, était l'une des plus réputées de Paris, avec une clientèle variée où le monde confinait au théâtre, où le goût parisien attirait les colonies étrangères. Cécile avait une réputation naissante qui allait être mise à l'épreuve sous le regard précis, nettement évaluateur, d'une patronne qui était la personnification absolue du jeu de la mode. Madame Moisset était une femme extraordinaire dont on savait mal les commencements, mais dont on voyait l'activité, la finesse, la science, s'exercer à la fois sur tous les détails de sa maison. Elle savait d'un coup d'œil discerner le caractère, la fortune, le goût d'une cliente. Elle aurait pu lui imposer l'étoffe et l'ornement qui lui seyaient, couper le vêtement, l'essayer, le parachever, et même le livrer. Si elle ne menait pas à bien elle-même ces différentes opérations, elle les suivait de sa perspicacité et de sa vigilance, paraissant partout à la fois, comme si elle avait eu le don d'ubiquité. Elle était un juge sévère, malgré son sourire perpétuel et l'égalité de sa politesse, et elle ne revenait pas souvent sur les arrêts qu'elle prononçait. Assez dure pour les commençantes, les soumettant à un pénible travail insuffisamment rétribué, elle s'adoucissait lorsqu'elle voyait les « petites » sortir victorieuses de

ces premières épreuves. On en concluait que la patronne avait dû manger de la vache enragée, et qu'elle se complaisait à en faire goûter aux autres. Sa maison était une sorte de champ de bataille d'où elle n'était pas longtemps à expulser les blessées, pendant qu'elle donnait de l'avancement à celles qui avaient résisté aux combats de chaque jour.

Madame Moisset ne mit pas longtemps à juger favorablement Cécile et ne tarda pas à admirer comment une innocente faubourienne peut déceler en elle de dons inconnus et deviner subitement, ou à peu près, ce qu'elle ne peut avoir appris nulle part. Elle connaissait assez, par elle-même, et par d'autres exemples, de quelle puissance peut être le don d'assimilation de la femme, mais elle fut sensible à la preuve nouvelle de cette science subite que lui donna son employée.

Cette jeune fille, d'apparence grise, sans aucune excentricité de toilette, sans même un goût de ruban vif ou de fleur coquette pour sa chevelure ou son corsage, manifestait, aussitôt que le choix des étoffes, des assemblages et des oppositions, lui était permis, une fantaisie sûre d'elle-même, un goût harmonieux de l'éclat, une hardiesse singulière pour assembler des couleurs voisines ou disparates. Elle concevait l'apparat qu'elle ignorait pour elle-même, elle ordonnait la splendeur, elle suscitait la fête des yeux, depuis les nuances fines s'engendrant elles-mêmes jusqu'aux surprenantes apparitions bariolées qui gardaient presque dans leurs excès une distinction inexprimable.

Cet hiver-là, il y eut une recrudescence de bals masqués et de fêtes costumées. Madame Moisset y triompha par Cécile, infatigable sans hâte, agissante à coup sûr, qui déguisa la société parisienne, lui ouvrit le domaine de l'illusion où les hommes mûrs et les femmes mûres, les vieux beaux et les belles vieilles, et celles aussi qui ne peuvent avoir conservé aucun reste d'une beauté qu'elles n'ont jamais eue, se précipitent avec le même cœur, et mieux encore, que la jeunesse... C'est quand ils n'ont plus l'âge du plaisir, l'âge de la grâce qui plaît, de la parole qui charme, que les hommes apportent une hâte risible à se vêtir en adolescents qui débutent, à se grimer en Roméos ardents à roucouler sous le balcon des Juliettes. Ceux-là passent plus de temps dans leur cabinet

de toilette, et entre les mains de leur valet de chambre, de leur coiffeur, de leur masseur, de leur manucure, de leur pédicure, que la mondaine professionnelle ou que l'artiste sexagénaire vouée aux rôles de vingt-cinq ans. Aussi, de quel secours le costume et la fausse tête sont-ils à ces poursuiveurs de la chimère du rajeunissement! Cela vaut, sur le moment, mieux que tous les fards, tous les onguents, toutes les pilules, tous les remèdes, destinés à refaire le teint, à assouplir les muscles et les artères, à raviver le jeu rouillé des organes...

Un soir, Cécile fut invitée à dîner chez madame Moisset, qui recevait à intervalles distants une société choisie selon son goût et son intérêt. Elle trouvait juste d'associer à ce genre de réunions cette Cécile Pommier que le hasard lui avait amenée et qu'elle considérait comme une collaboratrice à laquelle il lui plaisait de rendre un hommage secret.

Cécile ne tenait pas beaucoup à paraître en ces cérémonies si nouvelles pour elle. Mais l'invitation ressemblait à un ordre signé de Napoléon pour un de ses lieutenants, et la jeune fille dut se rendre au dîner, comme elle se rendait chaque jour à l'atelier dont elle avait la direction. Elle revêtit pour la circonstance une robe de soie grise, au corsage de laquelle madame Moisset piqua une rose rouge, et avec une rose pareille dans les cheveux; elle fut présentée aux invités comme la « première de la maison ». Les dîneurs étaient au nombre de douze, madame Moisset et Cécile comprises. Les dix autres : Monsieur et madame Lebadoy, celle-ci célèbre sous le nom de la belle madame Lebadoy; la princesse russe Oczakoff; l'actrice anglaise miss Langtry; l'actrice parisienne Réjane; Coquelin cadet; le docteur Rabutin et madame Rabutin; un journaliste, Olivier Laroche; un jeune homme, Charles Duplessis-Rouville.

Ce monde fut réparti autour de la table, cinq convives de chaque côté, un à chaque bout, les deux plus jeunes : Charles Duplessis, entre la belle madame Lebadoy et miss Langtry, non moins belle; Cécile, entre Réjane et le journaliste Olivier Laroche. Madame Moisset présidait entre le docteur Rabutin et Coquelin cadet; en face d'elle M. Lebadoy, entre la princesse Oczakoff et madame Rabutin. On fit attention à Cécile juste assez pour être aimable, pas trop pour ne pas la gêner. Le

journaliste placé près d'elle donna les dernières nouvelles du soir, ce qui s'était passé à la Chambre, ce qui allait se passer au théâtre. Cécile admira l'aisance, la légèreté de ses propos, et aussi la dureté spirituelle de ses jugements. Après avoir payé son écot de conversation, il ne dit plus grand'chose, sauf par quelques traits incisifs qu'il lançait d'une main sûre, lorsque quelque sottise du jour passait à sa portée comme une bête pesante. A part cela, il garda le silence, parut préoccupé, se bornant aux politesses requises avec sa voisine. Celle-ci, d'ailleurs, fut accaparée par Réjane conversant de ses yeux hardis et de sa bouche d'une blague éloquente avec la « première » de madame Moisset, lui faisant force compliments d'une robe moderne qu'elle lui avait inventée pour une pièce des Variétés, la traitant gentiment en artiste, lui donnant ses idées sur l'éclairage des étoffes par la rampe de la scène. Puis, tous les apartés se fondirent en une conversation générale où, sauf quelques répliques échangées entre Coquelin cadet et Réjane, dominaient les voix de femmes. Charles Duplessis causait beaucoup avec ses voisines, la belle madame parisienne et la belle actrice anglaise. Il était placé en face de Cécile, séparé d'elle par toute la longueur de la table, et la jeune fille n'entendait que quelques mots de ses dialogues. Elle écoutait malgré elle, aurait voulu entendre, se demandant ce que ce jeune homme pouvait avoir tant à dire à ses deux voisines. Si elle ne l'entendait pas, elle le voyait, par-dessus le couvert et les fleurs posées à même sur la nappe, et elle considérait comme un être nouveau pour elle ce jeune homme blond, d'un blond un peu foncé, tirant sur le vieil or, presque imberbe, les traits réguliers éclairés par des yeux d'un bleu verdâtre, des yeux de Normandie, ou, en tous cas, du Septentrion. Les bribes de paroles de Charles Duplessis qui parvenaient à la jeune fille étaient d'une nette articulation, témoignaient d'une charmante ardeur. En somme, un être qui parut rare à Cécile, un être jeune et souple, portant au mieux son habit noir, sa cravate blanche. Plusieurs fois, les regards gris de la jeune fille se croisèrent avec les regards bleus de mer du jeune homme, et tous deux, tacitement, détournèrent la tête. Elle se sentait regardée, et lui aussi sans doute. Ils écoutaient alors un instant les conversations

menées par madame Moisset, avec les femmes, avec le docteur, que l'on interrogeait en prenant des détours sur les régimes à suivre, sur la qualité et la nocivité des aliments. Le docteur Rabutin, qui mangeait bien et buvait sec, répondait à chacun selon sa convenance, favorisait les goûts avoués sans en avoir l'air par ces dîneurs qui avaient sans doute chacun leur inquiétude du côté du foie, ou du cœur, ou des reins.

On se leva de table, pour passer de la salle à manger au salon attenant. Madame Moisset appela Cécile la chargea de présenter les tasses de café ou de thé, avec le sucre et la crème, à tous les convives. Elle le fit avec un tremblement intérieur qu'elle dissimula par un acte de volonté, elle n'osait lever les yeux sur ceux qu'elle servait, toute préoccupée aussi de ne rien renverser des tasses minuscules. Il fallut la révérence cordiale de Cadet et une gentillesse de Réjane pour la faire sourire. Les autres, elle ne les vit pas, et ne savait plus qui lui répondait : « Merci, mademoiselle », pas même ce Prince charmant en lequel lui avait paru incarné, pendant le repas, l'élégant et fin Charles Duplessis.

La soirée prit fin avec le chant de Desdémone soupiré par miss Langtry accompagnée au piano par madame Rabutin, et par un étrange monologue de Charles Cros, *le Bilboquet*, détaillé à la perfection par Coquelin Cadet. Après les bravos et les félicitations, Cécile vit qu'Olivier Laroche avait disparu : il avait un article à écrire. L'acteur le suivit bientôt : il avait à jouer le soir à la fin du spectacle. Cécile crut qu'elle pouvait aussi se retirer, laisser ceux qui restaient à une conversation plus intime. Madame Moisset acquiesça, la jeune fille disparut sans rien dire, respira lorsqu'elle fut dehors, sur le boulevard illuminé, parmi la foule, puis traversant la place Vendôme, tournant le coin de la rue Saint-Honoré, montant vite ses cinq étages, et racontant sa soirée à ses amis qui l'attendaient. Elle décrivit le dîner et les dîneurs, en détail et avec une certaine volubilité, nomma assez brièvement Charles Duplessis, ce que mademoiselle Stéphanie remarqua.

Cécile ne fut pas surprise, quelques jours après, mais se sentit tressaillante malgré elle, lorsque, quittant son atelier pour demander quelque renseignement à madame Moisset, elle trouva auprès d'elle Charles Duplessis, qui se leva, vint

vers la jeune fille, mais ne la tint qu'un instant pour lui faire des compliments de ce qu'il savait d'elle. Cécile surmonta son trouble, remercia, sortit aussi vite que cela lui fut possible, s'en voulant de l'impression de peur ressentie devant ce jeune homme, mais il semblait si gracieux, de si bonne foi, que la jeune fille se rassura. Il était sans doute de l'espèce mondaine, dans ce qu'elle a de meilleur, par la politesse, l'amabilité. « Tout le monde devrait être ainsi, pensa Cécile, les relations n'en iraient que mieux. Mais je suis une sauvage peu habituée à ce que l'on s'occupe de moi. » De fait, cela la gênait, elle avait gardé de ses premières années une défiance des paroles qui lui étaient adressées, elle aurait voulu passer inaperçue. Cela lui devint de plus en plus difficile. Plusieurs fois, au dehors, elle rencontra Charles, dut répondre à son salut. Depuis, elle croyait toujours le rencontrer, ou elle avait la sensation qu'il se trouvait derrière elle, mais elle n'osait tourner la tête, marchait plus vite, entrait chez madame Moisset, se hâtait vers son ouvrage, ou rentrait chez elle, remettait son cœur en place en causant avec la mère Rouget, en caressant le vieux chat toujours rouge, ronronnant et aimable malgré l'âge. En même temps, Cécile glissait un regard vers la porte de la rue, s'attendant, non à voir entrer Charles dans l'étroit couloir, mais à le voir passer, de sa démarche vive, vêtu de gris clair comme il était toujours. Un jour, elle le vit tel qu'elle s'attendait à le voir. Il surgit et disparut dans le cadre de la porte, sans regarder, mais Cécile garda l'idée qu'il l'avait suivie.

— C'est vulgaire, — pensa-t-elle. — S'il voulait savoir où j'habite, il n'avait qu'à le demander à ma patronne, où à me le demander à moi-même.

Elle réfléchit immédiatement que cela ne se pouvait pas, que peut-être M. Charles Duplessis ne l'avait pas cherchée, l'avait aperçue par hasard et suivie parce que c'était son chemin.

Le lendemain, comme elle traversait les Tuileries, elle le rencontra net sur la chaussée de macadam qui coupe le jardin, de la porte de la rue Castiglione à la porte ouverte en face du pont Solferino. Il n'y avait pas moyen de l'éviter : il lui barrait vraiment le chemin, d'un air aimable, un peu pâle,

comme armé de résolution. Cécile devina cela par sa finesse féminine, attendit le choc.

Les bonjours échangés, Charles dit à Cécile :

— Je suis charmé de vous rencontrer, d'abord, et de vous rencontrer ici. Vous aimez ce jardin, mademoiselle?

— Ma foi oui! — répondit la jeune fille s'amusant malgré elle de l'embarras du jeune homme. — C'est mon jardin, celui de mon quartier.

— Vous habitez près d'ici?

— Rue Saint-Honoré.

— Je vous ai vue hier rentrer chez vous sans doute.

Elle lui sut gré de sa franchise :

— La maison est vieille, et la porte est étroite, comme celle, du Ciel, mais en haut, c'est un vrai paradis, dans les nuages autour d'un bon Dieu en bronze qui est Napoléon...

— Vous voyez la colonne de chez vous?

— Oui, comme si l'empereur voulait entrer chez moi.

— Je suis votre voisin... J'habite, ou plutôt ma mère habite place Vendôme... Et recevez-vous vos amis dans votre paradis? peut-on aller vous voir? — dit-il un peu brusquement, avec un regard direct, comme s'il tâtait le fer d'un adversaire.

Elle fut aussi brusque à la riposte :

— Non, monsieur, chez moi, il n'y a place que pour moi.

— Pardon!... Et chez ma mère, viendriez-vous, avec madame Moisset? — se hâta-t-il d'ajouter pour corriger ses paroles qui avaient paru déplacées à la jeune fille... — Nos amis s'y réunissent... Nous recevons des artistes... on fait de la musique...

— Vous êtes fort aimable, monsieur, et je suis certaine que votre mère est d'un parfait accueil... Mais vous vous méprenez tout à fait sur moi... Je n'ai rien d'une mondaine... Si vous m'avez vue chez madame Moisset, c'était pure bonté de sa part, et par un hasard que je n'ai pas cherché. Je ne suis qu'une ouvrière...

— Si vous voulez, mais qu'est-ce que cela fait?... Y a-t-il encore des classes?

— Je crois bien que oui!

— Si cela est vrai, ces classes ne sont plus faites de valeurs

sociales... Il n'y a plus que des classes d'individus... Tout le monde s'accorde à vous reconnaitre les qualités que vous avez... Votre place est donc partout.

— Ma place est où je suis, et je ne la quitterai pas, malgré vos compliments...

— Vous êtes bien farouche, mademoiselle?

— Peut-être.

— Ne le soyez pas trop, et même dans ce qui a pu vous choquer tout à l'heure, ne voyez qu'un goût de camaraderie qui est en moi, et que j'ai trop ingénument exprimé... Ne m'en veuillez donc pas.

— Je ne puis en vouloir à qui s'explique de si bonne grâce.

Tout en conversant, ils avaient quitté la chaussée de macadam, et monté sans y prendre garde l'escalier qui conduit à la terrasse du Jeu de Paume. Cécile ne savait plus trop où elle en était, et Charles la suivait, sans la quitter des yeux, la devinant troublée comme lui-même. Sous les phrases banales qu'ils échangeaient, murmurait l'éternel désir d'amour, comme un chant intime, dans le bruit de Paris.

Cécile vit l'heure à l'horloge pneumatique placée au milieu de la rue de Rivoli, devant l'hôtel de Rothschild.

— Je suis en retard, Monsieur, excusez-moi.

Charles la salua, resta en place à la suivre des yeux, petit être humain bientôt perdu dans la foule. Le fil invisible était noué de l'un à l'autre.

Ils se rencontrèrent de nouveau. Le jardin de Tuileries devint le lieu de rendez-vous tacite, et un jour avoué, de leurs sentiments inexprimés. Charles, tout jeune homme qu'il était, apporta dans ces rencontres la science d'un vieux diplomate à ne rien dire qui pût effaroucher Cécile et l'empêcher de s'arrêter auprès de lui la fois prochaine. La jeune fille ne pouvait trouver de prétexte à fuir ces jeux dangereux où se complaisait sans doute quelque chose de secret en elle, l'éternel instinct qui se joue de toutes les prudences et de toutes les réserves, et se laisse peu à peu séduire et capter par l'instinct adverse, aussi irraisonné.

— S'il me dit quelque chose de déplacé, pensait Cécile, s'il me demande encore de revenir chez moi, ou s'il me pro-

pose d'aller chez lui, je lui signifierai qu'il n'ait plus à m'adresser la parole.

Cécile s'avouait confusément qu'elle désirait n'en pas venir à ces extrémités. Elle aurait bien voulu que cela restât toujours ainsi, et même elle aurait consenti à voir Charles ailleurs qu'aux Tuileries, à dîner chez madame Moisset par exemple, ou en soirée chez sa mère si on l'y avait invité. Se trouver là où il serait était l'ambition qu'il avait suscitée en elle, par son charme juvénile, par ses manières, par sa conversation, par les idées généreuses qu'il exprimait. Lorsque Cécile craignait qu'il ne l'invitât à venir chez lui, elle pensait à ce qu'il lui avait dit lors de leur première rencontre, qu'il n'habitait pas chez sa mère, et à ce qu'il lui avait dit ensuite, qu'il avait un logis sur la rive gauche, où il poursuivait ses études. Elle n'en sut pas davantage, et sa curiosité fut même un peu déçue. Elle serait allée voir la rue, la maison, et deviner les fenêtres.

Si ce n'était pas l'amour encore chez Cécile, c'en étaient les approches certaines. Elle sentait venir vers elle une force brûlante et absorbante, comme on éprouve l'anxiété de l'orage par des souffles d'air chaud qui se propagent à travers l'espace. Le souci de son avenir, l'activité de sa vie, la peur d'une aventure ou d'une erreur, l'avaient jusqu'à présent défendue contre le désir, mais son existence maintenant assurée, sa jeune nature épanouie se troublait au contact d'un compagnon possible. Quel dommage que ce Charles ne fût pas un isolé comme elle, sans sou ni maille, riche seulement de travail et d'avenir! Avec quelle joie elle se serait confiée à lui! Il n'y fallait pas penser, et le plus sage aurait été d'éviter les rencontres. Elle s'y décida, tout en remettant toujours à la fois suivante la rupture de ces relations si vagues, si peu existantes, puisque l'un et l'autre restaient sur une défensive sans discussion qui leur permettait de se retrouver toujours les mêmes. On eût dit que Charles devinait la manière d'être, les résolutions et les irrésolutions de Cécile. Il avait perdu tout embarras devant elle, lui parlait en termes d'une amitié prévenante, et la jeune fille le trouvait trop séduisant, le voyant instruit, éduqué, faisant partie d'une élite dont elle n'avait jamais rêvé l'accès. Elle était

fière aussi, quoi qu'elle en eût, que ce jeune homme parfait se plût aussi en sa compagnie et se montrât si empressé auprès d'une ouvrière de madame Moisset. Elle se dit alors nettement que, s'il la recherchait ainsi, c'était pour en faire sa maîtresse, avec l'arrière-pensée habituelle, chez les hommes de sa condition, de la laisser ensuite, au bout d'un temps plus ou moins long.

— Cela, jamais! se jura l'honnête Cécile, plus fière encore de sa liberté intacte que d'un hommage rendu à sa jeunesse, à son esprit et à son cœur. Elle se résolut à une explication.

Lorsqu'ils se rencontrèrent aux Tuileries, où ils avaient déjà fait le tour d'à peu près toutes les statues, où ils s'étaient assis sur nombre de bancs de pierre et de chaises portées à l'ombre des arbres, Cécile proposa à Charles d'entrer au Louvre au moment où le ciel s'assombrissait sous la menace d'une pluie d'orage. Charles accepta. Ils traversèrent les jardins du Carrousel, puis la vieille cour du Louvre, au moment où quelques larges gouttes d'eau s'écrasaient sur les dalles. Cécile précéda son compagnon, poussa la porte du musée égyptien. Elle avait gardé une prédilection pour cette salle basse où elle avait eu pour la première fois la révélation des choses et des êtres divinisés par l'art. Elle s'assit non loin du sphinx, auprès du sarcophage dans lequel sont inscrits des signes précis et modelées des formes fuyantes. La jeune fille était oppressée. Charles devinait qu'elle allait prononcer des paroles irrévocables. En effet, se tournant vers lui, le regardant de ses yeux fins et gris, où brillait la petite flamme de la volonté :

— Excusez-moi, — lui dit-elle. — Vous montrez le désir de me voir, vous me donnez un temps qui doit vous être précieux...

— Je vous aime, — dit Charles l'interrompant.

Il y eut un silence. Des larmes, malgré elle, montèrent aux yeux durs de Cécile. Dans la grande salle de pierre, la solitude se fit plus profonde. Les colosses de granit pesèrent plus lourdement sur le sol. L'ombre du sarcophage se creusa plus profonde. Les déesses noires à têtes cruelles fixèrent le vide de leurs regards sans prunelles. Tout, dans la salle funèbre des dieux pétrifiés et des créatures embaumées, disait l'ané-

antissement des choses, la mort des sentiments, le règne implacable de la matière éternelle aux yeux aveugles. Au dehors, le pluie tombait à torrents, les nuages opaques se dissolvaient, fumaient à ras de terre, les éclairs précipités illuminaient de lueurs verdâtres la cour du Louvre.

— Et vous? — reprit Charles. Il chercha la main de Cécile, la trouva, petite et froide.

— Moi? — répondit elle. — Il ne faut pas me demander cela... Je ne sais que dire à de telles paroles... Si vous m'aimez, il ne faut pas me tourmenter.

Elle se calmait peu à peu :

— Je ne puis ni ne dois vous écouter... Cela ne peut vous mener à rien, ni moi non plus. Je ne puis vous cacher que vous me plaisez, puisque depuis le dîner chez madame Moisset, je vous ai rencontré plusieurs fois et que je ne vous ai pas évité.

— Alors?

— Alors, j'ai eu tort si j'ai paru vous encourager... Nous ne sommes pas du même monde, vous n'êtes pas fait pour moi, et laissez-moi vous dire que je ne suis pas non plus faite pour vous... Pour appeler les choses par leur nom, je ne veux pas, je ne voudrais jamais être votre maîtresse.

— Soyez mon amie.

— C'est un piège que vous vous tendez à vous-même. Vous êtes jeune, monsieur Charles, à peu près, je crois, du même âge que moi... Vous, plus tard, vous n'auriez rien à regretter. Mais moi! oh! non! non! cela, jamais, jamais!

— Vous ne m'aimez pas!

— J'aurais pu vous aimer, mais je ne veux pas vous aimer.

— Chère, chère amie, laissez-moi vous appeler ainsi, — et il lui reprit la main où la chaleur était revenue, — vous êtes la victime d'un préjugé, vous ne voulez pas être libre.

Il la vit subitement armée :

— Je veux au contraire rester libre, ne pas abdiquer ma vie, me rendre l'esclave d'un jour d'oubli, alors que vous, vous n'auriez qu'à recommencer avec une autre ce qui vous aurait réussi avec moi...

Sur un geste de protestation de Charles, qu'elle arrêta :

— Vous me parlez de préjugés... Est-ce un préjugé que de vouloir me garder intacte?... Est-ce de ma faute si les préjugés

gouvernent le monde? En attendant qu'ils ne le gouvernent plus, je m'y soumets, et vous aussi. Vous n'avez pas de préjugés, vous, dit-elle en souriant — elle s'était tout à fait reprise, — parce que vous êtes un homme et que vous pouvez vivre comme il vous plaît. Vous admettez, dans le présent, les hommes changeant de femmes et les femmes changeant d'hommes, à leur guise, comme cela pourra être plus tard... Je ne peux me mettre ainsi en avance. Et même, je vous dis toute ma pensée, cet avenir ne me tente pas. Il n'y aura plus de lois, mais il n'y aura plus de sentiments, c'est à croire... Je préfère n'aimer qu'une fois, ou bien rester fille, et vieille fille. Voilà!

Elle se leva, Charles aussi.

— Je vous admire et je vous respecte, — dit-il. — Laissez-moi vous revoir.

— Écoutez, voici venir l'été, le moment des séparations. Acceptons la nôtre. Vous allez sans doute partir. Moi aussi. Quittons-nous aujourd'hui, oublions-nous, au retour ne nous revoyons pas. Ce sera moins dur pour vous, — et aussi pour moi, ajouta-t-elle.

Ils allaient vers la porte de sortie. Sur le seuil, Charles lui tendit la main, elle lui donna la sienne. Tous deux étaient émus.

— Au revoir, — dit-il.

— Adieu! — répondit-elle.

— Non, au revoir!

Ils se séparèrent sous le vestibule. Lui, lentement, partit vers Saint-Germain-l'Auxerrois, elle, rapide, par la cour du Louvre, où le soleil recommençait à briller sur les dalles humides

Cécile ne rentra pas tout de suite à l'atelier. Elle traversa les Tuileries, refaisant les stations sentimentales, qui étaient déjà du passé pour elle.

Charles, pendant ce temps, marchait au long des quais, frappant de sa canne la pierre du parapet.

— Il faut bien convenir qu'elle a raison, se disait-il, et que la partie n'est pas égale entre l'homme et la femme... Nous sommes féroces, voilà la vérité... Je ne puis en vouloir à cette jeune fille de si bien se défendre... Elle est forte, elle est plus forte que moi, la vérité est toujours plus forte que le men-

songe... Je dis bien la vérité quand je lui dis que je l'aime, puisque je voudrais être aimé d'elle... Mais c'est ici que mon renseignement bifurque, et que je confonds vérité et mensonge. Je voudrais être aimé d'elle, telle est la vérité... Je me dis cela, et je ne me dis pas que je veux l'aimer toujours... Tandis qu'elle, elle veut aimer toujours et être toujours aimée!... Où a-t-elle appris cela?... A-t-elle déjà aimé? a-t-elle été trompée?... Non, il y a en elle, sous la parole si ferme, derrière les yeux si perspicaces, une candeur qui ne peut se jouer... C'est un joli fruit, qui va mûrir, et qui a encore le duvet et l'incarnat de la nature... Délicieuse fille, et si intelligente!

Charles était arrivé à la hauteur du Pont-Neuf. Il s'y engagea, s'assit un instant sur le banc de pierre demi-circulaire de l'un des redans, regarda l'eau couler.

— Je l'aime, — murmura-t-il...

Et il s'en alla machinalement passer la soirée avec une camarade du quartier latin...

Cécile, ce printemps-là, s'ingénia à servir la maison de madame Moisset de modèles nouveaux, toilettes d'été et d'automne, pour les jardins et pour les parcs, pour les soirées où les fenêtres sont ouvertes sur le clair de lune, pour les déjeuners en plein air où les gais propos et les rires s'échangent dans l'ombre bleue d'une clairière, encadrée d'or par le soleil, pour les belles courses dans les forêts colorées par l'arrière-saison. Ce fut l'année où les femmes portèrent des tricornes et des chapeaux lampions, des robes avec une traîne partant du col, une longue canne à la main, combinaisons des modes que De Troy arborait pour ses scènes bibliques et van Loo pour ses haltes de chasse. Mais c'était surtout le souvenir de Watteau qui régnait sur ce domaine coloré de la mode, et Cécile, composant ses costumes, avait rejoint, de son humeur chagrine, la poésie désenchantée des assemblées dans les parcs et des embarquements pour les îles d'amour. Elle avait eu, elle aussi, un élan pour partir vers le mirage bleu et doré où la lumière mystérieuse éclairait la fête sentimentale et lointaine. Elle était restée sur la rive à regarder s'évanouir les ombres du bonheur...

Madame Moisset, enchantée du travail de sa « première », lui attribua une part de bénéfices, et la voyant fatiguée et préoccupée, lui offrit d'avancer le moment de ses vacances, ce que Cécile accepta avec empressement. Mademoiselle Stéphanie fut heureuse aussi de partir pour le pays où se plaisait le mieux son cœur solitaire et elles partirent en juin pour Hagueville.

Elles étaient à peine installées que Cécile, devant le vaste horizon marin qui lui parut d'une infinie tristesse, et excitée par le besoin de parler et de se confier, racontait à sa chère amie ce qui lui était arrivé, lui expliquant son humeur, lui avouant le secret qu'elle avait gardé, l'entraînement auquel elle avait obéi, et comment l'amour impossible s'était emparé d'elle, lui laissant une sensation de vide et d'irréparable.

— Je te comprends, ma chère fille, — dit mademoiselle Stéphanie, — et je ne suis pas surprise. Où d'autres pourraient voir de la rouerie, il y a l'esprit de renoncement, de sacrifice, qui est ta nature même.

— Pourquoi de la rouerie?

— Parce que celui que tu aimes reviendra fatalement vers toi...

— Je ne l'ai pas fait pour cela.

— Je le sais, mais nous ne savons pas toujours pourquoi nous faisons une chose, ou plutôt, nous ne savons jamais ce que notre action produira. La tienne produira le retour de Charles.

— Mais ce sera toujours la même chose, — dit naïvement Cécile.

— Alors, il renoncera, ou bien...

— Ou bien quoi?

— Je ne sais pas, je lis un peu dans les cœurs, mais je ne lis pas dans l'avenir. Ce que je sais seulement, c'est que tu es une charmante fille, que tu mérites tous les bonheurs, et que je voudrais bien qu'il fût en mon pouvoir de t'éviter le malheur.

Ce qui suivit assez vite projeta la lumière sur les paroles obscures de mademoiselle Lechevallier. Charles n'avait pu y tenir, était allé interroger madame Moisset, lui dire son tourment et son désir, et madame Moisset n'avait pu que

renseigner le jeune homme sur les relations de Cécile avec ses voisins. Charles était inquiet de savoir avec qui la jeune fille était partie pour son séjour d'été. Il fut convaincu tout de suite de l'innocence des propos de Cécile. Le nom de M. Porphyre Rondeau, dont il avait lu les livres, lui en imposa. Sa fine intelligence fut satisfaite, s'enorgueillit de l'instinct qui l'avait guidée.

— Mais c'est une splendide famille spirituelle que celle de cette jeune fille, se dit-il, et il prit d'elle une opinion nouvelle où entrait une nuance de respect et de gravité.

— Vous n'allez pas m'enlever Cécile Pommier, — lui dit madame Moisset.

— Peut-être!

Il s'en alla incontinent au logis de M. Porphyre Rondeau, trouva l'écrivain au milieu de ses livres et de ses fiches. Après ses excuses, et l'expression de son admiration, présentée par un bien-disant, le jeune homme, avec une émotion visible, dit sa rencontre avec Cécile, et comment il ne pouvait séparer leurs deux destins. En conclusion, il demandait à M. Rondeau s'il voulait recevoir de lui la demande en mariage qu'il lui faisait de sa jeune protégée.

— Ce serait un grand honneur pour moi, — répondit l'écrivain, — d'être désigné pour ce rôle, à cause de cette jeune fille d'abord, et de vous aussi, j'en suis sûr. Mais je ne puis rien vous dire avant que vous n'appreniez ce que vous me paraissez avoir deviné, c'est que vous avez rencontré un être exceptionnel. Ne vous méprenez pas, ne persistez que si vous êtes sûr de vous-même. Cécile a été élevée à la dure école de la vie, que vous ne pouvez soupçonner. Il y a en elle un don, analogue à la grâce des croyants, qui la fait supérieure à tous les obstacles qu'elle peut rencontrer. Depuis sept ans que je la connais, que je la vois, presque chaque jour, j'ai pu me convaincre qu'il y a en elle une volonté sans abdication possible, une sauvegarde d'elle-même incapable d'une faiblesse, qui ne peut supporter le doute et l'offense. Vous me comprenez?

— Si je vous comprends? — s'écria Charles plus enflammé que jamais. — Où est-elle? que je lui écrive... que j'aille la trouver!

— Elle est chez mademoiselle Lechevallier...

M. Porphyre Rondeau expliqua à Charles, dans la mesure où il le pouvait, où il le devait, qui était mademoiselle Stéphanie Lechevallier, complétant ce qui avait été appris au jeune homme par madame Moisset. Charles, émerveillé de cette réunion singulière de trois êtres de ce genre, n'en insista que davantage.

— L'adresse de mademoiselle Lechevallier est à Hagueville, département de la Manche, mais si vous m'en croyez, vous n'irez pas, vous n'écrirez pas à Cécile, vous écrirez à mademoiselle Lechevallier, vous lui ferez savoir tout ce qu'il y a dans votre cœur et dans votre esprit, et vous attendrez. De ce que se diront ces deux femmes entre elles, dans leur solitude, avec toute leur liberté, sortira votre destin.

Charles s'inclina respectueusement :

— Je ferai ce que vous me conseillez de faire.

Il alla vers la fenêtre ouverte, montra la cour et le jardin de l'hôtel proche.

— C'est le logis de ma mère, — dit-il.

— Il y a un abîme entre notre cinquième étage et votre logis.

— Je le comblerai, — dit Charles, sur le seuil, prenant congé sur un dernier salut à l'illustre écrivain.

Mademoiselle Stéphanie reçut à la fois une lettre de M. Porphyre Rondeau et une lettre de Charles Duplessis, la mettant au courant de la démarche et des projets du jeune homme. Elle répondit à celui-ci que Cécile était à la fois très touchée et très troublée par sa demande, mais qu'elle le suppliait de ne pas se mettre en tête un projet irréalisable, qu'il était inutile de se révolter contre les impossibilités de la vie. Cette réponse traduisait fidèlement les scrupules de la jeune fille, qui avait bien vu luire dans son être intérieur un éclair de joie et d'orgueil à se sentir aimée d'une telle manière, mais qui était revenue de cet enivrement passager pour exprimer à son amie sa volonté bien nette de ne pas céder à ce qui pouvait flatter en elle un mérite qu'elle aurait voulu garder obscur. Mademoiselle Stéphanie ajoutait à cette transmission de message, à peu près dans les mêmes termes que M. Rondeau, une appréciation du caractère et de l'existence de Cécile.

Mais ces paroles, dictées par la prudence pour défendre la jeune fille contre des entreprises hasardeuses, obtenaient un tout autre résultat, qui était de surexciter davantage la passion de Charles devant l'objet convoité, devenant chaque jour de plus en plus précieux. Il acceptait bien le laps de temps pendant lequel il lui était demandé de ne pas revoir Cécile, mais il répondit qu'au retour de celle-ci, il désirait qu'elle fût par lui présentée à sa mère, prévenue de son dessein, et à laquelle il appartiendrait de se prononcer sur celle qui lui était proposée comme bru.

Les choses en restèrent donc là, pendant les mois de juillet et d'août. Cécile employa de son mieux le temps de ses vacances, plus prévenante et plus aimante que jamais auprès de son amie, et celle-ci éprouva jusqu'à l'excès, jusqu'à en souffrir, la tendresse inquiète ressentie entre les êtres que la vie doit séparer. Il y eut toutefois une diversion heureuse pendant ces semaines d'anxiété vécues par les deux femmes. Bessie, l'amie londonienne de Cécile, avec laquelle elle n'avait pas cessé de correspondre, et qui était déjà venue une fois à Paris passer une quinzaine avec sa sœur Annie, la prévint qu'elle arrivait, avant une longue absence qui devait suivre son prochain mariage.

Cette arrivée de Bessie, qui, de Paris vint à Hagueville, et la huitaine que passèrent ensemble les deux jeunes filles, eut une influence, comme malgré elle, sur l'esprit de Cécile. Bessie s'en allait, avec le jeune Anglais qu'elle épousait, s'établir au Canada, dans les herbages où une maison de bois les abriterait. Là, sur la vaste étendue de la concession obtenue, l'homme et la femme connaîtraient la libre vie de la nature au milieu des troupeaux, un campement de nomades en accord avec les descriptions bibliques.

— Et Annie?

— Elle viendra nous voir tous les ans. Son cabinet de travail est déjà organisé.

— Et Londres?

— Nous y viendrons aussi tous les ans, chez Annie, pendant la saison, jusqu'au retour définitif, quand nous aurons élevé et vendu assez de bestiaux, et établi nos enfants...

Le dernier mot de Bessie, lorsque Cécile la reconduisit à

la gare de Granville, le dernier mot qu'elle chuchota, en l'embrassant, à l'oreille rougissante de son amie, ce fut :

— Marie-toi! chère Cécile!

Le lendemain du jour où mademoiselle Stéphanie et Cécile rentraient à Paris, Charles se présentait rue Saint-Honoré. Il fut reçu chez mademoiselle Lechevallier, où se trouvaient Porphyre Rondeau et Cécile, toute la famille improvisée par les circonstances. Il fut correct et charmant, et on le devinait brûlant d'ardeur. Mademoiselle Lechevallier fut obligée de convenir qu'il était infiniment séduisant, et qu'un pur esprit chevaleresque habitait en ce jeune bourgeois. Il était tout animé des théories qui commençaient à avoir cours parmi la jeunesse pensante cherchant sa voie. Il croyait à l'égalité, il abdiquait tous les avantages sociaux sur l'autel élevé à la religion de l'humanité par les écrivains, artistes ou sociologues, qui cherchaient la vérité dans l'histoire du passé et dans les événements du présent. Il menait la croisade des idées contre les intérêts. Cécile absorbait ses paroles, que Porphyre Rondeau trouvait la simple expression de la vérité pour laquelle il avait toujours lutté, par l'action et par l'écrit. Et s'il y avait quelque hésitation au profond d'elle-même, chez la désabusée et anxieuse Stéphanie, elle se le reprochait devant tant de beauté, de jeunesse, de conviction, et elle se serait bien gardée d'en laisser rien paraître.

Charles partit en demandant à revenir, ce qui ne pouvait lui être refusé, et en faisant savoir à Cécile et à ses deux répondants que sa mère serait à Paris dans huit jours, et qu'elle voulait recevoir celle que son fils avait choisie comme compagne de sa vie.

Pendant ces huit jours, Charles vint chercher Cécile à la fin de la journée chez madame Moisset, pour achever de la convaincre en se faisant connaître à elle. Madame Moisset, tout en prévoyant et en regrettant le départ de Cécile, n'était pas surprise de la tournure que prenaient les événements. Elle n'avait pas été sans voir des jeunes filles employées dans sa maison enlevées par des protecteurs cossus, et d'autres, bien et dûment mariées à des personnages de divers genres, et qui reparaissaient parfois comme clientes dans la maison où elles avaient été ouvrières.

Ce qui arrivait à Cécile ne devait donc surprendre qu'elle-même. Sa vie était devenue, depuis son départ du faubourg, comme une succession de songes, dont le plus extraordinaire était celui qui prenait figure avec Charles, et ce fut un peu comme une hallucinée qu'un jour de la fin de septembre, vers quatre heures, elle franchit le seuil de l'hôtel de madame Duplessis-Rouville.

Celle-ci aimait son fils parce qu'il résumait tout de sa vie de femme et de mère, parce qu'elle avait perdu son mari jeune encore, et une fille à quinze ans, et qu'elle avait toujours eu peur de perdre aussi son fils. Elle avait frémi à l'idée d'entre-croiser de nouveaux voiles noirs sur ceux qui l'avaient déjà isolée dans la vie. Elle n'aimait pas Charles parce qu'elle le trouvait parfait, beau, spirituel. Elle savait ses défauts et les aimait comme elle aimait ses qualités. Ses défauts étaient ceux de son père, de ses grands-pères, de ses grand'mères, c'étaient les siens à elle aussi. Il avait des légèretés, des enthousiasmes, des goûts d'aventures, des désirs subits, des détachements subits aussi, qu'elle sentait en elle quand elle s'interrogeait, seule à seule avec sa conscience. Mais elle, elle était une femme qui était mère, et elle avait fermé les ailes à toutes les envolées qui battaient dans son cœur. Elle n'y avait pas eu, pensait-elle, grand mérite. Mais lui, un homme, riche, libre, avec toutes les facultés possibles, et n'ayant pas su encore se fixer, c'était en somme un inquiet et un agité, un violent indécis, un ardent irrésolu. Elle espérait toutefois qu'au jour où il sentirait le poids d'une responsabilité, il se découvrirait lui-même, comme le courageux se révèle devant le danger.

En attendant, il vivait à sa guise, ayant refusé le barreau et la médecine, le commerce et l'industrie. Fâcheuse incertitude pour un jeune homme de son âge. Il poursuivait toutefois ses études, assez mollement il est vrai, suivant les cours de la Sorbonne, du Collège de France, voulant passer son doctorat ès lettres, et à travers cela, amateur, musicien, peintre, écrivant une pièce pour son cercle. Ce cercle était l'une de ses occupations, lesquelles étaient celles des gens du monde, fort nombreuses, déjeuners, dîners, soirées,

théâtres, voyages, parties en mer, chasses, et le reste, c'est-à-dire l'aventure féminine plus ou moins secrète.

Madame Duplessis-Rouville savait, on devinait cela, et remarquait bien que depuis quelques mois, Charles ne tenait plus en place, avait la fièvre, paraissait, disparaissait, ne parlait pas, ou parlait trop, ne répondait qu'évasivement aux questions. Elle le voyait dévoré d'un souci, changeant de visage, dépérissant presque. Elle voulait savoir.

Elle sut. Lorsqu'elle partit avec son fils pour leur maison de Vieux-Rouville, et qu'elle se trouva seule avec lui et l'oncle Dominique, son frère, elle eut d'autant moins de peine à obtenir les confidences de son fils qu'il était lui-même décidé à tout lui confier.

Sur l'annonce qu'il voulait se marier, sa mère fut heureuse comme toutes les mères, à la pensée de ne pas le laisser seul, qu'une autre, une jeune, prendrait sa place, et qu'elle pourrait revivre dans ses petits-enfants. Mais elle fut décontenancée et inquiète, lorsque son fils, ce jeune bourgeois éduqué, lui fit connaître qu'il avait la volonté d'épouser une ouvrière, une ouvrière au-dessus de la moyenne, une artiste indépendante, occupant une situation lucrative, mais tout de même une ouvrière, c'est-à-dire une personne d'extraction basse, pour elle, madame Duplessis-Rouville, bourgeoise à plusieurs quartiers, se considérant comme ayant acquis une sorte de noblesse avec le temps, les propriétés conservées et accrues, les capitaux accumulés.

C'est ce que lui fit observer l'oncle Dominique, bourgeois aussi, mais bourgeois philosophe, revenu à peu près de tout, c'est-à-dire de toutes les idées reçues, ayant perdu sa femme et son fils, vivant pour sa sœur et son neveu, devenus toute sa famille. Le frère dit aussi à la sœur que si leur père avait été notaire, leur grand-père avait été artisan, puis marchand, et que leur bisaïeul avait été un paysan : « La souche rustique, lui dit-il, est presque à toutes les origines, puis elle devient l'arbre déplanté qui pousse ailleurs, tant bien que mal, ses rejets. Les nôtres croissent au-dessus d'un pavé aristocratique, les autres au fond d'un faubourg, mais il y a des saisons où les pollens s'envolent, s'entre-croisent, se rencontrent.... » A quoi madame Duplessis-Rouville répon-

dait en traitant son frère d'anarchiste, son fils aussi, et en s'amusant de mademoiselle Fleur-de-Pommier, dont elle avait appris le nom et l'histoire.

Elle avait admis, elle y était bien forcée, tout ce que lui avait dit son fils de la personnalité de Cécile, puisqu'elle ne la connaissait pas, et qu'elle n'avait aucun moyen de contredire Charles, mais elle ne se fit pas faute de lui résister lorsqu'il lui répéta ce qu'il savait de la famille de Cécile. Malgré les malheurs qui avaient éprouvé celle-ci, madame Duplessis-Rouville avait un recul devant le faubourg, le fils insurgé passé par les armes, le père mort à Sainte-Anne, la fille perdue. Tout ce qu'elle entrevit du dévouement de martyre de la mère, de l'honnêteté possible et héroïque de Cécile, ne suffisait pas à lui faire accepter le reste, qui n'était pourtant que de la fatalité abattue sur une famille en même temps que sur une nation. Elle remit la solution à plus tard, quand elle serait rentrée à Paris, jour qu'elle ne hâtait pas, et que Charles, malgré son impatience, ne pouvait pas hâter non plus, puisque Cécile était absente, et qu'il la sentait en proie à l'irrésolution. En réalité, ni Cécile, ni madame Duplessis-Rouville, l'une à Hagueville, l'autre à Vieux-Rouville, ne se pressaient vers la rencontre inévitable, et qu'elles craignaient toutes deux pour des raisons différentes. Cécile avait peur d'un jugement qui ferait d'elle, à la fois, une accusée et une coupable, et contre lequel elle ne pourrait protester que par une rébellion qui n'était pas dans sa nature plutôt désireuse d'une fière abstention. Madame Duplessis-Rouville avait cru d'abord que Charles voulait épouser une maîtresse, et elle s'était égoïstement attachée à cette idée qu'il n'y avait qu'à gagner du temps, mais la séparation trop évidente de Charles et de Cécile, et le récit que lui fit Charles de la manière de vivre de Cécile, en voisinage et en affection avec M. Porphyre Rondeau et mademoiselle Stéphanie Lechevallier, la firent revenir sur cette idée, autant que la nette affirmation de son fils, lui déclarant que Cécile ne pouvait être que sa femme légitime. Elle essaya encore toutefois de lui démontrer qu'après un certain temps de mariage, il verrait peut-être avec d'autres yeux sa demoiselle d'atelier, qu'elle pourrait lui apparaître, sous une lumière

nouvelle, ou naïve comme une petite oie, ou vaniteuse comme une parvenue, et qu'il comprendrait alors trop tard qu'il y avait une inconnue en elle. A quoi Charles répondait à sa mère qu'elle ne connaissait pas Cécile, et que lui, la connaissait et pouvait en répondre.

L'été passé ainsi, entre la passion de Charles, qui avait réponse à tout, et la sagesse raisonnante de l'oncle Dominique, plus facile à convaincre que madame Duplessis-Rouville, celle-ci revint à Paris, à moitié faite à l'idée du mariage de Charles et de Cécile, c'est-à-dire à peu près convaincue qu'elle ne saurait l'empêcher.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'elle vit, au jour et à l'heure dits, entrer Cécile Pommier dans le salon où elle l'attendait.

— Bah! c'est une petite fille! — murmura-t-elle en l'apercevant, petite, menue, restant immobile, intimidée, émue après les premiers pas.

Elle la fit asseoir, vit immédiatement à ses réponses qu'elle se rendait un compte exact de la situation, de la distance qui la séparait des Duplessis-Rouville, et par conséquent de Charles. Lui, riche, privilégié, elle, pauvre, venant du peuple. Madame Duplessis-Rouville, qui regardait Cécile avec attention, tout en lui parlant, lui dit qu'elle l'avait priée de venir chez elle, et que cela était une raison première de ne pas lui manquer d'égards, mais elle lui demanda néanmoins de répondre à ses questions sans se froisser de ce qu'elles pourraient avoir d'indiscret, sans s'émouvoir non plus de ce qu'elles pourraient avoir de douloureux par leur évocation du passé. Cécile promit, et madame Duplessis-Rouville l'interrogea sur ce qui lui avait déjà été appris par Charles de sa famille, de son enfance et de sa jeunesse, s'arrêtant, et arrêtant son interlocutrice lorsqu'elle entendait que ses mots sortaient avec peine et qu'il y avait en elle une souffrance à évoquer les cruautés du sort. Elle rassura la jeune fille, redevenue enfant devant elle, lui dit que, quoi qu'il dût arriver, elle aurait confié ses secrets et ses peines à une vieille femme que l'on enterrerait avec, et voilà tout! Elle était surprise devant cette petite tête bien construite, cette fine intelligence qui avait eu sa croissance à travers tant de drames et d'obstacles. Elle commençait à comprendre

le sentiment éprouvé par son fils au contact de cette jeune et singulière créature, pas jolie peut-être, sans éclat, mais belle d'un rayonnement intérieur qui ne s'apercevait que peu à peu, et ne ressemblant à aucune de celles qui composaient l'entourage des Duplessis-Rouville. Quand elle voulut arrêter Cécile dans la voie de son récit, devant la douleur visible que celle-ci manifestait malgré ses efforts, Cécile garda un instant le silence, puis se reprit, voulut tout dire, la mort de ses frères, la fin de son père, sa sœur perdue à jamais, elle ne savait où, enfin la mort de sa mère. Cette fois, c'était trop pour elle, et ce fut d'une voix entrecoupée qu'elle répondit à madame Duplessis-Rouville, la plaignant de tant d'événements douloureux :

— Je ne me plains pas si je songe à maman... Celle-là a eu vraiment plus que sa part de douleur... Il n'y a pas, dans les églises, d'images de madones transpercées de poignards qui me paraissent aussi tristes, aussi pitoyables, que celle que j'ai dans mon cœur... Elle a vu tout partir, tout tomber autour d'elle, tout ce qui était son soutien, son orgueil, sa joie, son existence de femme et de mère....

Madame Duplessis-Rouville songeait, pendant que Cécile parlait, qu'une mère comme celle-là dépassait sans doute en beauté morale celles qui ont eu la vie facile; elle dit cela à Cécile, et aussi que, dans toutes les conditions, l'amour maternel pouvait être aussi grand, aussi complet, aussi frémissant et alarmé devant tout ce qui peut menacer et atteindre l'enfant qu'une femme a mis au monde.

Cécile dit ensuite à madame Duplessis-Rouville comment elle avait vécu depuis la mort de sa mère. Sur une demande précise touchant les rencontres d'amoureux qu'avait pu faire Cécile, sur les sentiments, — elle n'osa dire les liaisons, — qui avaient pu occuper déjà sa jeunesse, Cécile répondit que beaucoup d'hommes avaient voulu lui faire la cour, que certains avaient voulu l'épouser, mais que rien n'avait parlé en elle pour personne, qu'elle avait attendu sans savoir qui, ni pourquoi, se faisant facilement à l'idée de rester vieille fille. Elle avoua qu'elle avait toujours eu peur des hommes. Elle répondit aussi avec simplicité qu'elle n'était pas, qu'elle ne pouvait être la maîtresse de Charles, qu'elle avait bien

prévu que la situation de celui-ci serait un obstacle, mais qu'elle n'avait pas fait un calcul, que si on ne la trouvait pas digne d'entrer dans la famille de celui qu'elle aimait, elle connaîtrait la douleur, mais qu'elle ne changerait pas son existence : « Je n'ai rien demandé, — dit-elle, — ni à lui, ni à vous. »

Madame Duplessis-Rouville soupira devant cette simplicité si bien armée de logique. Elle essaya, par acquit de conscience, jouant sa dernière chance, de mettre Cécile en éveil devant les surprises de la vie qui pourraient encore la faire souffrir, au cas où elle épouserait son fils. Son fils était un homme, et les hommes sont changeants, autant que les femmes, légers, incertains, indifférents, cruels parfois, malgré la bonté qui peut être en eux. Cécile répondit avec candeur que si Charles l'aimait, son destin serait le sien, et qu'elle ne pourrait que se confier à lui. « O charmante et éternelle naïveté de la jeunesse aveugle! » pensa madame Duplessis-Rouville, apprenant une fois de plus que les conseils, les mises en garde des vieilles gens ne sont que des radotages, que la leçon de l'expérience n'est qu'une rêverie inutile devant l'action.

Enfin, Cécile prit congé. Madame Duplessis-Rouville la remercia d'être venue, et Cécile lui dit sa reconnaissance pour la bonté qui l'avait accueillie. La jeune fille partie, madame Duplessis-Rouville avoua à son frère Dominique qu'elle ne lui déplaisait pas : « Si vous l'aviez entendue!... Elle parle bien, et elle aurait été éduquée, ma foi! qu'elle ne parlerait pas mieux ...même pas si bien peut-être... mais elle m'a apporté ici des choses terribles... En quelques minutes, avec trois réponses de cette jeune fille, j'ai deviné, compris, des drames abominables... Tous les malheurs du peuple, et de l'humanité sans doute, ont fait irruption ici, à en avoir peur... la barricade, le corbillard du pauvre, l'hospice, le trottoir... Quelle horreur!... Et pourtant...

— Et pourtant?

— Et pourtant, je ne saurais en vouloir à celle qui m'apporte ces abominations, ces ignominies... Elle garde, en racontant ces annales sinistres de sa famille, un air de fierté d'elle-même, d'honnêteté, de pureté, qui a vraiment quelque chose

d'impressionnant... Je gagerais volontiers qu'elle a traversé toute cette misère sans une faiblesse, toute cette boue sans une tache...

Pour Cécile, lorsque Charles l'interrogea sur l'entrevue, elle ne lui céla pas qu'elle avait deviné une appréhension chez sa mère, incroyante à leur avenir, à leur bonheur. Elle avoua qu'en regardant tout ce qui l'entourait, le luxe tranquille au milieu duquel siégeait cette femme si sûre d'elle-même, si savante de la vie, avec un visage si beau, si imposant par l'âge et par l'intelligence, elle ne se sentait pas chez elle. Charles lui répondit avec la chaleur, l'éloquence de sa jeunesse. Il la persuada de ne pas écouter d'autre voix que la sienne, et Cécile ne demanda qu'à se laisser convaincre, oublia son impression et sa crainte.

Lorsqu'elle raconta ces événements et ces conciliabules à ses amis, tous deux, avec des nuances diverses de pensée, Porphyre Rondeau optimiste, Stéphanie plus incertaine de l'avenir, l'assurèrent qu'elle ne pouvait refuser son destin, aller contre l'amour qui était venu à elle, contre l'amour qui était en elle.

Ce fut ainsi que se décida le mariage de Cécile Pommier et de Charles Duplessis-Rouville.

GUSTAVE GEFFROY,
de l'Académie Goncourt.

(*A suivre.*)

SCÈNES DE LA VIE AMÉRICAINE

PROSPECTEURS ET DIVORCÉES

Du Nevada, que savais-je?

Le *Daily News Almanac* m'avait appris que, sixième des États de l'Union par l'étendue du territoire, et presque aussi grand que la France, il était le moins peuplé de tous, avec 100 000 habitants à peine.

Mark Twain, dans les pages inégales mais pittoresques de son *Roughing it*, m'avait initié à la vie du chercheur d'or et d'argent dans le Nevada occidental pendant les *flush times*, cette époque de beau délire qui suivit la découverte des premiers filons en 1858 et abattit sur le pays les aventuriers du monde entier.

Douze heures d'express à travers les plissures arides du *Silver State* venaient de fixer sur ma rétine, plus ou moins inexactement, les convulsions désertiques de ce Sahara américain.

Enfin, un voyageur, François de Tessan, m'avait décrit en quelques pages, dans ses *Promenades au Far-West*, ce qu'il appelait le *Moulin du Divorce* : cet étrange Reno, où quelques juges cassent, en tout bien tout honneur et à raison de deux par jour en moyenne, les liens noués, en tout bien tout honneur, par des bataillons de pasteurs américains.

Autant dire que, du Nevada au XXe siècle, j'ignorais tout ou à peu près.

Aussi, lorsque à l'issue de ma conférence à l'Université de Nevada, un aimable collègue me proposa pour le *week-end* de me conduire en plein désert, de me faire parcourir, dans sa *Hudson Supersix*, plus de chemin en deux jours que les chariots d'immigrants n'en mesuraient en quinze il y a soixante ans, et, en cours de route, de me montrer une des merveilles du monde, n'hésitai-je pas une minute.

***

Et c'est une merveille, en effet, que le Lac des Pyramides. La rive opposée est distante de 25 kilomètres, mais l'air du Nevada est si translucide qu'on la croirait à une portée de fusil. Le lac doit son nom à un semis de gros îlots, rocs de taille variable, mais de forme très exactement pyramidale, qui détachent leurs profils ferreux, aigus comme des pointes de flèches, sur le saphir de l'eau. Une bonne douzaine de Pyramides d'Égypte pagayant nonchalamment sur l'onde d'un lac américain, à 1 500 mètres d'altitude, c'est véritablement chose à voir! Point de Sphinx pour les garder, mais un amphithéâtre de grands et rudes monts aux chaotiques arêtes qui s'entre-chevauchent dans une orgie de couleurs métalliques. Des bandes longitudinales vieil-argent coupent des pans verticaux à teinte cuivrée, des triangles de fer rouillé couronnent des cônes obliques d'acier violacé. On croirait une outrance cubiste de Salon d'Automne. Vraiment, la nature américaine a fait là du cubisme, du fauve cubisme transcendantal!...

Nous sommes seuls. Les touristes ne connaissent guère encore le chemin du Lac des Pyramides, éloigné de tout, et les Indiens sont rois. Un chariot paraît, que traînent, dans la poussière de la piste, deux chevaux conduits par un Poyote obèse. La charge consiste en une truite magistrale d'un mètre de long. Elle doit bien peser ses trente-cinq livres. L'Indien l'a prise ce matin, et nous montre le petit hameçon qui a eu raison d'elle. Il n'est point surpris, car il n'y a que de grosses truites dans le lac, et autant que pêcheur veut. Mais il est surpris quand je lui dis que je me ferai, chez moi, traiter de menteur en contant sa prise et la sorte d'équipage dans lequel il la conduit à la poële.

Le dépassant, nous gagnons les rares bouquets de *cottonwood* qui abritent les cabanes d'une centaine de familles indiennes, et pénétrons jusque dans l'enclos d'un des *ranches* de la *reservation*. Toute la famille est paisiblement groupée, à la vêprée, devant la hutte en bois : la vieille grand'mère, immobile et sibylline, le père, occupé à un ouvrage de vannerie, la jeune femme au fichu de couleur qui berce son enfant dans ses bras. De l'exotisme à la Chateaubriand! Ou plutôt c'est de la vie préhistorique qui se déroule devant nous, et je trouve plus saisissants encore, — maintenant que me sollicitent la grandeur et le caractère de ces visages énigmatiques — les portraits indiens si originaux de Kihn que j'ai admirés quelques jours auparavant au Musée de Denver...

***

Du moment que j'étais dans le Nevada, il me tardait de rencontrer quelques prospecteurs en chair et en os.

De ceux d'hier, j'avais déjà relevé quelques traces. Les ossements rencontrés çà et là dans le désert étaient ceux des bestiaux emmenés par eux, et morts par milliers, de soif ou de faim. Çà et là, sur les escarpements, quelques taupinières indiquaient la naissance d'un tunnel abandonné, et un court examen permettait de s'assurer que le quêteur du « fabuleux métal », vaincu par la dureté du roc, ou découragé par la faiblesse du rendement en argent ou en or, était allé ailleurs poursuivre son rêve d'enrichissement soudain. Ailleurs, un puits creusé non loin de la piste actuelle, et abandonné depuis un demi-siècle, racontait, lui aussi, des espoirs sans doute déçus.

Dans l'un d'eux, qui me fut désigné, et sur lequel je me penchai pour en scruter les ténèbres, on avait retrouvé, une quinzaine auparavant, le cadavre de deux automobilistes assassinés par des bandits qui en voulaient à leur argent. Vieille industrie du Nevada, ce banditisme d'embuscade! Il y a soixante ans, Mark Twain appelait ces fervents du revolver des *desperadoes*; maintenant on les dénomme, moins romanesquement, des *hold-up-men*, car ils entrent toujours en matière en vous invitant à lever les bras en l'air. A cause

d'eux, il n'est, paraît-il, point prudent de parcourir le désert sans armes. En effet, un browning était à portée de la main de mon compagnon, sur le siège de devant, et il était visiblement fier que le merveilleux âge d'or où l'on échangeait des balles de revolver dans la grand'rue de Carson-City comme nous échangeons des coups de chapeau, que le bon vieux temps où « Slade the Terrible » pouvait impunément, et négligemment, échelonner vingt-six meurtres sur deux fois moins d'années, ne fût pas tout à fait aboli, qu'il y eût encore dans le Nevada quelques hommes bien trempés soucieux de maintenir la glorieuse tradition.

Plus loin, un espace pelé, chauve, où ne pousse point un seul de ces millions de *sage-brushes* qui constituent l'universelle, l'illimitée végétation du désert, indique l'ancien emplacement du *saloon* où les mineurs de 30 lieues à la ronde venaient jouer et perdre leur argent aussitôt après l'avoir gagné. La belle Lizzie — le seul jupon de ces parages — y vendait, fort cher, du whisky et son amour, parmi les inévitables pistoletades.

Ils sont rares, maintenant, ces mineurs improvisés vivant seuls sur leur *claim* et travaillant le roc à leur compte, avec un outillage rudimentaire. Depuis que les gisements de surface à gros rendement ont été épuisés, seule une compagnie bien pourvue de dollars et de machines modernes — une *Eureka Croesus* ou une *Nevada Ophir* — peut vraiment prétendre faire normalement des bénéfices.

Et pourtant l'attrait d'une vie totalement indépendante, l'amour de l'enivrante solitude, l'espoir du coup de chance éblouissant, accrochent encore quelques prospecteurs aux flancs des sierras. La plupart sont nés Américains, mais il est aussi des Écossais, des Italiens, des Suisses.

Le plus intéressant de ceux que j'ai rencontrés est certainement le grand Blondin. Il est né à Bordeaux il y a une soixantaine d'années, à peu près au moment où la fièvre de l'or était à son paroxysme dans le Far-West. Il a encore de la famille au pays, un frère notamment, qui tresse des semelles d'espadrille, comme fit Blondin lui-même, dans sa jeunesse. Estimant qu'il avait assez chaussé de pieds girondins, il était parti peu après son service pour le Brésil, où, en vrai libertaire méridional, il avait pris part aux « révolutions ». Forcé de s'en-

fuir, il était passé en Amérique centrale, puis avait échoué au Nevada, voici quelque vingt-cinq ans.

Il s'est établi à trente milles au nord de Reno, dans un assez sinistre fond de vallon, à quelques centaines de mètres d'un *creek* généralement à sec, à moins qu'il ne déborde subitement, tout comme la Carson River de Mark Twain.

Quand nous arrivons à sa piètre cabane, point de Blondin! Seuls une douzaine de ses chevaux et quelques moutons paissent les *sage-brushes*. Car il est *rancher* en même temps que mineur, et, s'il ne se soucie pas de vivre avec les hommes, il ne voit aucun inconvénient à vivre avec les bêtes. Nous avons tout le loisir d'examiner, à côté, les restes de sa précédente et plus luxueuse cabane, qui a brûlé l'hiver dernier, pendant qu'il chassait le canard. Quand il est revenu, la « maison du berger » avait disparu. Il restait ce que nous voyons : un lit métallique noirci et tordu, les briques du four où il réduisait ses spécimens de minerai, des lingots informes qui avaient été des casseroles d'aluminium, quelques tôles désondulées par la chaleur, un pot de chambre charbonneux comme cul de marmite, et surtout, princière épave, la baignoire de Blondin! une de ces baignoires de profil moderne comme l'Amérique en possède quarante millions et la France quelques spécimens. Blondin doit continuer ses ablutions comme si de rien n'était, avec tout le Nevada pour salle de bain, car la baignoire, recuite, tout écaillée par places, grasse de suie, est maintenue en équilibre à ses deux extrémités sur deux piles de briques, et sous le fond, des tisons éteints ont visiblement chauffé un bain, dont le froid de la nuit a fait un skating!

Mais, à nos cris, voici Blondin émerger d'une taupinière toute fraîche, à flanc de roc. C'est un grand diable hirsute et grisonnant, sec comme une trique, haut botté et cuirassé d'une de ces grosses chemises en laine kaki comme la liquidation des stocks militaires en a jeté des millions sur le marché américain. Il a belle et sympathique allure, avec son regard ingénu, sa moustache broussailleuse, et, à la joue droite, sa fossette caverneuse, qui lui donne comme un rictus bon enfant. L'anglais ambiant a déteint sur son français, qui est souffreteux : « L'air du Nevada, dame, c'est invigoro-

tant, » remarque-t-il. Mais sa volubilité de Bordelais, il l'a conservée intacte. Et il ne se fait pas prier pour laisser déborder tout un flot d'observations sur sa vie et ses occupations.

Il nous montre, tendue sur un cadre de bois, la belle fourrure du coyote qu'il a tué la semaine précédente. Mais, comme il l'a trouée de plomb, il ne la vendra pas très cher. Le blaireau dont la peau est déployée à côté, il l'a pris au piège. Mais que ça a la vie dure, un blaireau! « C'est mauvais comme tout à attraper! » Dans le lit du *creek* voisin, il y a des canards sauvages. Blondin en tire tant qu'il veut, et insiste pour que nous en emportions un qu'il a abattu la veille. Mon collègue en dit la chair délicieuse, mais Blondin en est excédé : pour lui, ce gibier-là, « c'est comme de manger du mauvais pot-au-feu tous les jours à tous les repas. »

Nous l'interrogeons sur ses mines. Son *claim* est étendu. Il l'exploite depuis des années et a dépensé bien au delà des cent dollars annuels que requiert la loi pour que le prospecteur conserve la jouissance du terrain domanial choisi par lui (tout le désert est la propriété de l'État, sauf la partie réservée aux Indiens). C'est en somme un chançard, car il a de l'argent en banque et des troupeaux considérables. Nous soupçonnons ses troupeaux de lui rapporter davantage que ses mines, mais, nous assure-t-il, sa montagne lui a livré du minerai qui valait presque du cent dollars la tonne au moment où le prix de l'argent a tant monté, et il en conduit assez régulièrement une charge au *mill*.

Puis, s'animant décidément, il ne nous parle plus qu'en pouces et en pieds : largeur de filons, profondeur de puits, inclinaison de tunnels. Il nous décrit les entrailles de son éperon rocheux, qu'il perce du regard, dont il a la coupe dans l'esprit, et sans doute dans la main, tant il gesticule; il lui reste tant de *yards* à dynamiter, tant de trous à forer avec son petit moteur à kérosine, avant de joindre le lieu géométrique de tous ses espoirs. Et ses yeux pétillent d'émotion, car le pourcentage en dollars à la tonne, il le sait, il nous le prouve, va dépasser celui de tout ce qu'il a extrait sur ses précédents emplacements. C'est bien le prospecteur modèle, jamais découragé, perpétuellement hanté de chimériques visions dorées. Son imagination, chroniquement surexcitée,

lui fait d'incessantes promesses, que demain, que le prochain filon va à coup sûr réaliser. Tout affairé à s'enrichir, il ne sait trop pourquoi — rompu à cette dure, mais seigneuriale existence de libre mineur, ermite et termite à la fois de cette immensité de rocs et de sable, il ne reverra jamais la France, qui n'est plus pour lui qu'une abstraction vide de réalité...

***

Reno, avec sa vingtaine de milliers d'habitants, est la seule ville un peu importante du Nevada. Sa prospérité, elle la doit à sa situation excentrique en bordure du désert, à proximité du lac Tahoe et des eaux d'irrigation. Elle la doit aussi à sa position privilégiée sur la grande artère transaméricaine du *Southern Pacific*. C'est à Reno que se déchargent presque toutes les automobiles du Nevada, et de Reno que se distribuent les pièces de rechange. C'est à Reno que s'embarque le bétail élevé dans les *ranches* des environs. C'est à Reno qu'est établie l'Université du Nevada, avec son importante École des Mines et ses douze cents étudiants. Mais, de toutes les sources de revenus dont dispose la ville, la plus originale, assurément, et non la moindre, est que l'on y vient de partout aux États-Unis... pour divorcer.

En effet, le même code qui permet théoriquement à un étranger — pour peu qu'il ait résidé six mois dans l'État — de devenir gouverneur du Nevada, permet aussi, moyennant un séjour de même brièveté, de solliciter et d'obtenir un divorce facile. La présence d'un des conjoints suffit. Aussi, depuis que les grandes lignes New-York-San-Francisco desservent excellemment Reno, depuis surtout que les divorces ont cessé d'être mal vus de la société, Reno est-elle devenue la Mecque de tous les mécontents et de toutes les mécontentes en ménage. A vrai dire, dans tous les autres États de l'Union, les lois qui régissent le divorce sont de trente ou quarante ans en retard sur les mœurs. Seule la législation névadienne est en harmonie avec elles. D'où l'activité un peu spéciale des tribunaux de Reno, qui explique d'assez curieuses statistiques : dans l'ensemble du Nevada, il y a, bon an, mal an, 7 unions dissoutes pour 10 bénies, et quelque 600 divorces pour

100 000 habitants, alors que l'État le plus ...favorisé après le Nevada, le Montana, n'en a que 300, et que le Massachusetts et le New-York, tout au bas de l'échelle, n'en ont respectivement que 60 et 30 à opposer à ce record.

Or six ou sept cents personnes, habituellement riches, domiciliées à Reno pendant six mois, et dépensant en moyenne cent dollars par mois pour le moins — chiffre certainement très inférieur à la vérité — cela représente au bas mot un apport de presque un demi-million de dollars par an à la caisse des commerçants rénoens; et l'on comprend pourquoi l'évêque n'a pas grand succès quand il dénonce périodiquement du haut de la chaire les lois qui président aux divorces dans le Nevada. La presse locale se fait un devoir d'imprimer respectueusement ces éloquentes philippiques puritaines, car elle les sait inoffensives. Trop d'intérêts matériels sont en jeu pour que le *statu quo* coure le moindre danger.

Il semble que ce soient surtout les femmes qui viennent chercher remède à leurs maux auprès des juges de Reno. Elles accourent nombreuses de la côte du Pacifique, si proche : de Los Angeles, et de Santa Barbara, et de San Francisco, de tous ces séjours enchanteurs, de tous ces lieux de plaisirs où les couples de millionnaires et d'étoiles de cinéma cachent ou affichent, dans des bungalows luxueux, parmi les roses, leurs éphémères amours légitimes. Elles viennent aussi, et en cohortes imposantes, de New-York, et de la Floride, voire même des îles Hawaï!

Il en est, à Reno, que l'on ne voit pas, et qui vivent recluses dans des chambres meublées pendant leur « terme » tout entier. Ce sont celles pour qui le divorce est une tragique nécessité, à quoi se résigne mal leur reliquat de puritanisme. Pour d'autres il n'est qu'une assez amusante formalité qui conclut une première passade conjugale et en amorce une seconde. Pour celles-là, les distractions sont indispensables. Elles considèrent Reno comme un petit trou, pas assez cher, mais somme toute habitable. On va voir les grands express, l'*Overland limited*, le *Pacific limited*, qui s'arrêtent dix minutes en gare et apportent les nouvelles candidates, à moins qu'ils n'emportent celles qui ont « tiré » leurs cent quatre-vingts jours.

Puis il y a les cinémas. Il est piquant de voir, sur l'écran,

à Reno même, quelques-uns des photodrames qui ont précisément vulgarisé le nom et la pharmacopée de Reno jusque dans les plus petits coins des États-Unis. (Par exemple, Elle et Lui s'aiment. Mais on s'est querellé. Elle prend sa boîte à poudre, son lipstick et sa valise, et part pour Reno. Six mois de séjour, et Elle sera libre. Mais Lui aussi, il part pour Reno. Il l'épie, la voit triste. Après diverses péripéties, ils se réconcilient, et le juge, qui déjà courtisait sa jolie patiente, en est pour ses frais de galanterie!)

Le soir, on va manger d'excellent homard au Grand Café, en pimpante toilette, parfois avec un cavalier, et l'on y est servi par des garçons fort convenables, dont l'un ou l'autre est lui aussi en instance de divorce et quittera Reno dès ses six mois terminés. On lie connaissance les unes avec les autres, on s'invite le soir à des parties de bridge. Pendant la belle saison, l'on joue au tennis, à moins que l'on n'emmène quelque nouvelle arrivée voir les geysers et les sources sulfureuses d'eau bouillante qui dominent l'ancien site de Steamboat-City, cité minière dont il ne reste rien aujourd'hui.

Madame T..., femme d'un riche planteur de coton de la Nouvelle-Orléans, a loué une imposante villa, qui n'est pas trop grande pour elle-même, ses deux femmes de chambre, sa cuisinière et son chauffeur. Pour se désennuyer, elle téléphone, à toutes les heures du jour et de la nuit, à ses amies dans tous les États de l'Union.

Madame S..., fille d'un correspondant de journal américain à Paris, mariée à un autre Américain, établi à Paris, bilingue accomplie et femme de sport, est venue tout droit de la rue Raynouard s'établir dans une pension à Reno. Elle trouve que les francs filent vite quand il les faut convertir en dollars, et a pris le parti de donner des leçons de français aux jeunes Rénoennes. Elles les trouve d'ailleurs stupides. Elle nous a accompagnés au lac des Pyramides, en kaki et culottes de chasse, et, quand le gibier tardait à se présenter, nous a récité quelques passages des *Moralités Légendaires*. Je ne m'attendais pas à entendre scander des proses laforguiennes dans ce coin du monde!

Madame C..., jolie brune exquisement soignée, s'est fait immatriculer à l'Université de Nevada, et suit des cours de

sociologie, sous un nom fictif. Elle dissimule soigneusement son identité, car, les années précédentes, faute de savoir quoi faire, un certain nombre de quêteuses de divorces se sont déjà faites étudiantes, et ont, paraît-il, introduit une note de frivolité sur le *campus*. Les autorités ont eu peur que les étudiants ne se laissent détourner du travail par ce voisinage, notamment les anciens *doughboys* tuberculeux ou mutilés que le gouvernement a envoyés suivre des cours là, à cause du climat. Et désormais on n'accepte plus les futures divorcées, à moins qu'elles ne suivent un minimum de douze heures de cours par semaine, régulièrement. Inutile de dire que les douze heures effraient la plupart de ces dames.

Madame I..., ancienne *chorus girl*, est à Reno, pour la seconde fois, et sait déjà qui sera son troisième époux. Il est, paraît-il, venu la voir dimanche passé. Un reporter l'avait suivi de San Francisco et l'a interviewé pour l'*Examiner*. L'interview paraîtra dans le supplément de dimanche prochain, et ne manquera pas sans doute d'offrir un régal savoureux aux amateurs de chroniques scandaleuses.

Ce ne sont là que quatre ou cinq cas, sur des centaines. Pas un pour ainsi dire, qui ne contienne, en puissance, une situation de roman.

Quel est l'écrivain américain qui ira s'établir à Reno et nous donnera le roman définitif de ce caravansérail perdu dans le Far-West, vers où convergent tant de détresses morales, où se défont et se refont tant de joyeuses ou de pauvres amours?

FRANCK L. SCHŒLL

LE ROMAN
D'UN NOUVEAU PAUVRE[1]

VIII

En y réfléchissant, peut-être soupçonnerez-vous qui m'a communiqué ces documents.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
DE L'A. O. F.

Dakar, 16 *mai* 192...

Cabinet du Gouverneur.

Mon cher ministre et ami,

Le présent courrier te parviendra par l'entremise de ton protégé, affecté sur ta demande à mon cabinet personnel (charmant garçon, d'ailleurs, et qui me rend les plus précieux services).

J'ai cru bon de devancer son congé d'un mois pour te mettre au courant de ce qui suit, sans délai et sans avoir à redouter les indiscrétions postales.

Mon gouvernement est saisi d'une affaire qui par elle-même ne présente aucun caractère de gravité, voire d'importance, mais dont s'est emparée l'une des feuilles politiques locales, et précisément celle qui, alimentée par qui tu sais au Parlement, livre le plus violent combat à mon administration, et, partant, à la tienne.

Le paquebot de la Sud-Atlantique appareille ce soir; je n'ai

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mars et 1er avril.

pas le temps d'établir un rapport personnel de la question. Je me borne donc à t'envoyer les différentes pièces qui s'y rapportent et qui suffiront amplement à asseoir ton opinion. Je les ai d'ailleurs annotées.

Personnellement, l'affaire m'importe peu. Je dirai mieux : celui qui en est la cause initiale m'est plutôt sympathique. Si je n'avais eu l'occasion de le rencontrer dans mes bureaux et si son physique n'avait ajouté à la bonne opinion que j'avais de lui sans le connaître, sa seule façon d'agir, dénotant le plus parfait dédain de la routine administrative dont toi et moi nous efforçons — sans grand résultat, avouons-le — de désinfecter nos services, jointe à son initiative hardie qui ne s'encombre pas de scrupules hors de saison, auraient suffi à lui conquérir mon estime.

Non seulement ce qu'il a fait ne nuit à personne, mais encore si nous le laissons continuer son entreprise, il dotera notre flotte commerciale d'une unité dont le prix de revient sera infime et n'entraînera l'exportation d'aucun capital. Tant mieux s'il en tire par surcroît un profit personnel.

Mais voici où l'affaire devient empoisonnante : la feuille de chou en question, éditée par un imprimeur auquel mon service d'imprimés n'a passé aucune commande, mène grand train sur les prétendues faiblesses de mon administration, et menace de faire porter la question par ses protecteurs à la tribune de la Chambre.

C'est cette seule menace qui m'a décidé à te saisir de la question, afin de te permettre de juger en toute connaissance de cause quelle solution nous devons envisager.

Cordiale poignée de main de ton bien dévoué.

Signé : *Illisible.*

Les pièces suivantes étaient jointes à la lettre d'envoi :

PIÈCE N° 1.

L'Inspecteur en chef des services maritimes de l'A. O. F. à Monsieur le gouverneur général de l'A. O. F.

Dakar.

Monsieur le Gouverneur,

J'ai l'honneur de vous transmettre sous le timbre de mon Administration un rapport dressé par le conducteur des Ponts

et Chaussées de la Circonscription de N' Gor. J'y joins un rapport qui m'a été adressé en communication par mon collègue à la Direction des Eaux, Forêts et Domaines.

Les annotations marginales en rouge sont de ma main; en bleu, de celle de mon collègue.

Je me serais efforcé de régler la question d'un commun accord avec le Département co-intéressé, si une certaine presse n'avait cru devoir mêler votre autorité à la campagne entreprise à ce sujet.

Fidèle à la ligne de conduite que vous nous avez tracée en pareille occurrence, j'ai cru bien faire en sollicitant vos avis.

Recevez, Monsieur le Gouverneur, l'expression de mes sentiments respectueux.

L'Ingénieur, Inspecteur en chef des Services maritimes.

Signé : *Illisible.*

PIÈCE N° 2.

Le Sous-Ingénieur de 2e classe, Conducteur des Ponts et Chaussées et Travaux Publics de l'Etat, de la circonscription de N' Gor

A Monsieur l'Ingénieur Inspecteur en Chef des Services Maritimes.

Dakar.

Monsieur l'Ingénieur,

Je crois devoir m'excuser par anticipation de l'amplitude inusitée de ce rapport, mais mon devoir m'incite également à vous prier respectueusement de le lire en entier, étant donnée la gravité des faits qui y sont consignés.

Conformément aux instructions liminaires de votre note de service du 30 *janvier dernier,* P /C N° 0164, *renfermant ampliation de la D. M. du* 27 /1 /192..., *et faisant suite à mon rapport initial établi à votre requête en date du* 24 /1 /192..., *j'avais pris toutes dispositions utiles pour la destruction de l'épave du vapeur* Johanna, *échoué sur la chaussée des Almadies depuis le* 31 *août* 1917.

Utilisant le dernier convoi de ravitaillement des poste sémaphorique et phare des Almadies et des Mamelles, j'avais fait prendre à l'arsenal de Dakar les caisses de dynamite, détonateurs et cordeaux Bickford nécessaires à cette destruction, et les avais

fait emmagasiner dans une case déserte de pêcheurs, à huit cents mètres environ du phare de terre désaffecté des Almadies. J'avais poussé la précaution jusqu'à faire entourer la case par un pare-feu en terre pour éviter tout danger de déflagration anticipée. Les procès-verbaux de prise en charge signés par moi ont été remis à l'Arsenal pour régularisation des états de sortie.

Le 12 *mars, mon rapport n°* 432 *vous informait qu'au cours d'une inspection côtière effectuée sur la vedette des P. et C., j'avais observé qu'une barge à charbon très usagée, portant les indices du port de Dakar, se trouvait embossée en patte d'oie* [1] *au sud de l'épave à laquelle elle était reliée par la robuste chaîne à maillons entretoisée de l'une des ancres de la* Johanna, *laquelle ancre était embarquée et étalinguée* [2] *sur la barge elle-même.*

La police des épaves relevant, sur ce point de la côte, du port de Dakar, j'ai signalé le fait au service de sûreté de cette ville qui ne paraît pas s'en être inquiété, et pour cause.

(Note marginale en rouge.) Police prévenue par moi de ne pas intervenir, l'affaire étant en règle.

En effet, deux jours après, c'est-à-dire le 14 *mars, je reçus la visite d'un sieur Dangennes, lequel m'a déclaré être le propriétaire de la barge et de l'épave, et m'a fourni à cet égard toute justification. Comme il m'a également produit le procès-verbal de mise en demeure d'enlèvements adressé par le Ministère des Colonies aux Compagnies d'assurances, avec cession à son profit des droits à l'épave, pièce qui accorde pour cet enlèvement un délai de trois mois expirant fin avril; comme cette dernière pièce portait le visa de vos services, je n'ai pas cru devoir en faire mention dans mes rapports.*

Le même jour, le sieur Dangennes et un autre individu de forte taille et de carrure athlétique qui se dit Français et répond au nom de Corvacier (j'aurai par la suite à reparler de lui) parcoururent les villages indigènes de la région, notamment Yof et N'Gor, et embauchèrent une équipe d'environ vingt Ouolofs [3], *notamment parmi les pêcheurs habitués à naviguer*

1. Se dit d'un navire amarré, sur deux ancres mouillées dans des sens divergents.
2. Amarrée.
3. Race sénégalaise.

en pirogue sur les brisants de la barre d'ouest. Le salaire offert était rémunérateur; d'autre part les deux hommes ayant fait miroiter aux yeux des indigènes quelques-unes des pièces divisionnaires nouvellement frappées dans la métropole, et que notre colonie ne connaissait encore que par ouï-dire, ils n'eurent pas de peine à recruter un personnel.

Un mois s'écoula sans que mes occupations m'appelassent de ce côté désert de la côte.

Le 15 *avril dernier, je reçus de nouveau la visite du sieur Dangennes. Il m'informa qu'il comptait remettre son navire à flot à la marée du lendemain, et me questionna sur la possibilité d'obtenir en location l'une des cales sèches du port de Dakar pour y effectuer les réparations.*

Je lui objectai que les cales sèches sont, l'une réservée aux navires de l'État, l'autre aux réparations de courte durée, et que je doutais qu'on lui concédât l'une d'elles pour une durée indéterminée. Je l'invitai au surplus à vous saisir personnellement et directement de la question.

(Note marginale en rouge.) Vu le sieur Dangennes le 16 avril. Non possumus.

Il revint le 18 *avril, confirma mes prévisions en ce qui concerne le résultat de sa démarche, et en parut assez affecté. Il fut même quelque peu acerbe dans sa façon d'apprécier les règlements de nos administrations.*

Après quoi il me demanda... de lui céder les caisses de dynamite entreposées sur la côte sud!

Je tentai, mais en vain, de lui faire comprendre les raisons d'ordre administratif qui me forçaient à lui répondre par un refus. Il m'objecta sans aménité qu'il lui paraissait « ridicule » (sic) *de refuser de céder à un particulier moyennant finances, et dans le but contrôlable de renflouer un navire, les explosifs que l'État — les particuliers dédaignent d'appeler les Administrations par leur nom — s'apprêtait à réduire en fumée pour le détruire; que l'Administration n'était qu'une machine ruineuse payée par le contribuable pour l'empêcher de travailler en paix, et vingt réflexions aussi subversives dont je vous épargne l'énumération fastidieuse puisqu'elles sont celles de tous les contribuables.*

Il partit aussi peu convaincu que possible.

Or, le 24 de ce mois, je trouvai dans mon courrier la lettre ci-jointe, dont veuillez, je vous prie, prendre lecture.

A bord du Johanna, 24 *avril* 192...

Monsieur l'Ingénieur,

Depuis quatre jours mon navire est à flot, ancré à quatre bras[1] *en plein ressac. Les voies d'eau n'étant aveuglées que d'une façon absolument précaire, et juste pour le tenir en surface jusqu'à sa mise en cale sèche, je ne puis le laisser plus longtemps dans cette situation.*

Je me suis torturé le cerveau pour trouver une solution qui soit conforme à l'esprit administratif. Je n'en ai point trouvé qui soit conciliable avec mes nécessités immédiates. Je le déplore pour vous et pour moi.

J'ai donc décidé de passer outre, estimant que ce qui me peut advenir de cette violation des règlements me sera infiniment moins préjudiciable que de laisser le Johanna *retourner d'où je l'ai sorti.*

Veuillez en conséquence trouver sous ce pli un chèque sur la Banque de l'A. O. F. représentant le montant de ces explosifs, tel que j'ai pris la précaution de le contrôler sur les livres de l'Arsenal hier même; j'ai majoré ce chiffre de 10 *p.* 100 *pour frais de transport et de magasinage.*

Je laisse à votre compétence administrative le soin de déterminer sous quelle forme et par quelles écritures le budget de la colonie sera recrédité de cette somme dont l'objet sera vraisemblablement réduit en fumée au moment où vous parviendront ces lignes.

Recevez, Monsieur l'Ingénieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Signé : A. DANGENNES

(Note marginale en rouge.) Chèque joint a été encaissé.

Dès réception de la susdite, je me suis immédiatement dirigé vers la pointe des Almadies; la case aux explosifs était vide!

Par contre, à deux kilomètres environ vers le sud-est, en un point où la falaise de latérite, assez peu élevée, forme une sorte

1. Ancré sur deux ancres à l'avant et deux à l'arrière.

d'échancrure et plonge à pic dans la mer, une équipe de noirs, armés de pelles et de pioches, paraissait mettre la dernière main à un mystérieux travail.

A trois cents mètres au large, le Johanna *très enfoncé dans ses lignes, mais d'aplomb et flottant, tirait alternativement sur ses ancres d'affourches au gré de la barre et du ressac. J'ai remarqué qu'une fumée légère sortait de sa cheminée.*

Faisant diligence, je me suis rendu à l'endroit où travaillait l'équipe et l'ai atteint au moment où les noirs qui la composaient, s'égaillaient comme une volée de moineaux. Il ne demeurait à cet endroit que l'individu athlétique que j'ai déjà désigné sous le nom de Corvacier.

Je dois à la vérité de dire qu'il fut poli pour me prier de m'en aller. Je lui intimai l'ordre d'aller quérir celui que je présume être son chef :

— Il est à bord, — me répondit-il; — ce n'est pas le moment de le déranger. Retirez-vous, monsieur, je vais allumer le cordeau.

Et comme, conscient de représenter, seul présent, l'Autorité dans ce désert pelé, je me refusais à laisser s'accomplir cet acte empreint d'une illégalité flagrante, l'homme — j'ai honte à l'avouer — qui tenait d'une main son briquet allumé, me prit de l'autre sous son bras, et, ayant mis le feu à l'extrémité d'un cordeau Bickford, m'emporta en courant sans plus sembler s'apercevoir de mon poids — cinquante-six kilos — que s'il était chargé d'un enfant en bas âge.

Deux minutes après, je dus assister impuissant et révolté à une série d'explosions qui envoyaient par les airs la latérite roussâtre et la basalte noire, ouvrant dans la falaise un énorme couloir qui s'enfonçait dans les terres, et dans lequel la mer, tout aussitôt, s'engouffra avec violence.

Dès le lendemain, muni du nécessaire pour dresser le procès-verbal de délit de grande voirie qui s'imposait, je revins sur les lieux. Le navire était toujours en rade et fumait davantage. Le jusant avait laissé à sec le fond du couloir et le pied de la falaise, où un des noirs travaillait avec ce coup de pelle particulièrement énergique qui caractérise le Sénégalais lorsqu'on sait lui donner du cœur à l'ouvrage.

Je dus demeurer là des heures afin d'attendre, pour lui signi-

fier le procès-verbal parlant à sa personne, que le sieur Dangennes fût descendu à terre.

Il ne le fit que lorsque le navire, halé doucement sur ses ancres de jet, que la barge mouillait alternativement de plus en plus près de la côte au fur et à mesure de la montée du flot, et dont les treuils avant enroulaient lentement les chaînes tandis que se déroulaient sur les tambours des treuils arrière les chaînes des ancres d'affourche, fut entré sans dommage nouveau et sans heurt dans cette espèce d'estuaire étroit aux parois verticales que l'explosion avait ouvert la veille dans la falaise, et que les noirs avaient achevé d'aménager durant la basse mer.

Encore ne voulut-il m'entendre que lorsqu'il se fut assuré, l'eau redescendant, que la quille du navire reposait sur les épais rondins de bois qu'il avait fait fixer au fond de l'excavation par des pieux solidement enfoncés dans le sol, et que les accores calés sur les flancs du navire et arc-boutés de l'autre bout sur les parois du couloir, maintenaient le navire à l'aplomb du clinomètre.

Après quoi, ayant fait jeter entre la terre et le bordage un pont branlant de madriers, il m'invita poliment à me rendre à bord et me reçut dans la chambre du capitaine, située sur le pont supérieur, qu'il a fait nettoyer et aménager et où il paraît avoir actuellement élu domicile.

Une fois à bord, j'ai pu me rendre compte de la façon dont il s'y prit pour obtenir ce résultat assez difficilement prévisible de remettre à flot ce navire crevé et de l'amener dans cette sorte de cale sèche rudimentaire sans le secours d'aucun remorqueur.

Des explications qu'il m'a données il ressort qu'ayant fait relever par les noirs en plongée l'emplacement des voies d'eau, il fit obstruer les compartiments atteints par du béton de chaux hydraulique coulé au moyen d'une vieille cheminée. Les treuils, sis sur le pont, avaient été protégés de l'oxydation interne par leur propre cambouis; quant aux pompes de cales, le bronze dont elles sont construites et l'excès d'huile de leurs pistons les avaient parfaitement protégées.

Ayant pu faire remettre en état la petite chaudière auxiliaire qui sert à alimenter pompes et treuils pendant les escales, il l'alluma avec du charbon puisé dans les soutes et parvint ainsi à vider la coque, redevenue étanche, de l'eau qu'elle contenait, et à haler le navire hors du récif au moyen de ses propres chaînes

frappées sur les ancres d'affourche, préalablement mouillées au large au moyen de la barge.

Continuant ainsi la manœuvre à la fin de laquelle j'avais assisté, il avait réussi à échouer son navire dans la manière de cale sèche qui fait l'objet du présent rapport.

J'ai alors exposé à M. Dangennes que le dépôt de matériel ou de matériaux — en l'espèce d'un navire en état d'avarie — sur le rivage de la mer, constitue une contravention à la police de grande voirie motivant procès-verbal, le lui ai notifié, ai fait toutes réserves quant à l'acceptation par les services intéressés du singulier procédé par lequel il s'est rendu acquéreur d'explosifs qui n'étaient point à vendre, et l'ai invité à me présenter ses moyens de défense aux fins d'enregistrement sur ledit procès-verbal. Ce qu'il fit avec l'aménité un peu railleuse qui le caractérise.

Ces moyens ne sont pas dénués d'artifice et constituent un troublant problème d'attribution administrative, au sujet duquel j'ai cru devoir m'inspirer de vos avis.

M'ayant questionné sur le point de s'entendre énoncer ce que j'entendais sous la dénomination de « rivage de la mer », je l'informai que la Loi définissait sous cette appellation tout ce que le flot couvre et découvre pendant les nouvelles et pleines lunes, et notamment pendant les plus hautes et basses mers de Mars, *ce qui s'appliquait à son cas.*

Il me fit alors observer :

1° *Que si la mer avait, durant vingt-quatre heures, pénétré dans l'anfractuosité creusée dans le sol terrestre par les explosifs détournés de leur destination première, il y avait de multiples chances pour qu'elle n'y revînt plus avant longtemps, attendu qu'il faisait fermer l'issue donnant sur la mer par un batardeau* [1] *ou palplanche* [1] *composé d'une double haie de pieux robustes réunis par des planches massives dont l'intervalle serait comblé de terre et de cailloux destinés à former digue. J'ai pu me rendre compte en effet en partant que le travail d'enfoncement des pieux s'était avancé rapidement durant notre entretien, grâce à l'affouillement produit sous la pointe du pieu par un jet d'eau vigoureux projeté à la lance par les pompes du bord* [2].

1. Digue en terre ou en bois.
2. On n'emploie plus pour les travaux publics en terrain mou le pilon à vapeur

2° *Qu'il avait les plus sérieuses raisons de considérer que le littoral maritime ne commence qu'à la limite où aboutit le domaine terrestre; que ce qui caractérise cette limite aux termes des règlements des Eaux, forêts et domaines,* c'est la limite même des terres fertiles ou fertilisables; *que diverses plantes, anémiées il est vrai, mais vivantes, parmi lesquelles mes faibles connaissances en botanique m'ont permis de reconnaître des papyrus, des jujubiers, et l'herbe aux graines barbelées, dont j'ignore le nom scientifique, connue au Sénégal sous le nom de « crem-crem », poussaient sur les talus constitués par les éboulements des falaises, et que le navire, halé en deçà de ces végétations, se trouvait en conséquence sur le domaine terrestre.*

Pour spécieux que soit l'argument, puisqu'il ne retire rien à la gravité du délit, il n'en ouvre pas moins la porte à toutes les inextricables questions d'attribution et de compétence administratives, et c'est là le point capital, à mon sens, sur lequel je sollicite le secours de vos lumières.

Veuillez agréer, Monsieur l'Ingénieur, l'assurance de mon respectueux dévouement.

Signé : *Illisible.*

PIÈCE N° 3.

L'Aide-contrôleur adjoint de 3e classe des Eaux, Forêts et Domaines de l'État.

A Monsieur l'Inspecteur en Chef des Eaux, Forêts et Domaines.

Dakar.

Monsieur l'Inspecteur,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants :

Le 25 *courant, au cours d'une tournée dans mon secteur, j'ai vu s'élever sur le littoral côtier, à mi-chemin environ entre la Pointe des Almadies et le cratère éteint des Mamelles, un épais nuage de poussière paraissant venir d'une explosion. Peu de secondes après le bruit d'une forte déflagration me parvenait aux oreilles.*

M'étant immédiatement et sans délai rendu sur les lieux, j'y ai trouvé :

pour enfoncer les pieux. On projette un vigoureux jet d'eau sous la pointe du pieu, et celui-ci pénètre en vertu de son propre poids dans le terrain délayé.

1° *Un individu de race européenne présumée française, se disant propriétaire d'un navire ancré au large qu'il dénomme* Johanna *et prétendant se nommer André Dangennes.*

2° *Un autre individu de même race et provenance présumées que dessus, lequel, après avoir répondu se nommer Labarbe, a déclaré sur les instances du premier se nommer Corvacier, Firmin, Théodule, aux gages du susnommé.*

3° *Une équipe de vingt-deux noirs dont le costume sommaire excluait toute possibilité d'exiger leurs papiers d'état civil.*

J'ai constaté que les susdits, sous la conduite et suivant les instructions des deux Européens, avaient ouvert dans la paroi de la falaise qui borde le littoral côtier, au moyen d'explosifs non déterminés, une anfractuosité étroite et longue, orientée perpendiculairement au rivage, et mesurant environ soixante-dix mètres de long sur douze mètres de large. Je n'ai pu en déterminer la profondeur, la mer en ayant envahi le fond.

J'ai signifié aux intéressés que je les tenais pour responsables des dégradations volontairement causées au domaine public forestier auquel est assimilée la lande plate, pelée et poussiéreuse aux herbes rôties et aux rares végétations de palmiers phœnix, d'euphorbes, d'hibiscus et de daturas malingres, coupée de termitières et de touffes de sisal et d'agave, qui caractérise ce point du territoire désert de ma circonscription.

Sur la demande du sieur Dangennes, je l'ai informé que les limites du domaine forestier étaient constituées, aux termes des règlements, par la limite même des terres fertiles ou fertilisables, *sur lesquelles il se trouvait avoir ainsi empiété sans autorisation ni titre de concession d'aucune sorte. Il n'en a point disconvenu.*

Dès le lendemain 26 *courant, muni des formules nécessaires à la rédaction du procès-verbal qui s'imposait, je me suis rendu à nouveau auprès des délinquants et leur ai signifié les inculpations de délit administratif sous le coup desquelles ils tombaient, les invitant à présenter leurs moyens de défense.*

Pour toute réponse le sieur Corvacier (Firmin-Théodule) s'est frotté la joue droite du revers de sa main. Quant au sieur Dangennes (André), il m'a prié avec urbanité d'enregistrer au procès-verbal qu'il objectait :

1° *Que les caractéristiques qui délimitent le territoire mari-*

time ou rivage de la mer sont qu'il soit couvert ou découvert par le flot pendant les nouvelles et pleines lunes, et notamment pendant les plus hautes et basses mers de Mars.

2° *Que l'anfractuosité dans laquelle il avait réfugié son navire est baignée à chaque marée par le flot, ce qu'il m'a invité à constater de visu et qui se trouve être l'expression de la réalité.*

3° *Que de ce que dessus il appert que l'Administration des Eaux, Forêts et Domaines était incompétente et que seule l'Administration des Ponts et Chaussées et Travaux Publics de l'État était qualifiée pour se saisir de la question.*

Frappé par cet argument évidemment spécieux, mais qui offre une incontestable matière à discussion, j'ai cru de mon devoir de vous saisir de la question et d'attendre vos instructions.

En me retirant j'ai cru entendre à mon adresse, murmuré par le sieur Corvacier, le qualificatif de « tara-bouké » qui, si mes connaissances en ouolof ne me trahissent pas, peut être considéré comme ayant un sens péjoratif. Il est à remarquer à ce sujet que ce sont les injures qui, les premières, font l'objet de l'étude des blancs dans la connaissance des langues indigènes.

En foi de quoi j'ai dressé rapport pour valoir ce que de droit.

Fait à Yof, le 26 avril 192...

(Note marginale en bleu.) Transmis sans commentaire à M. l'Inspecteur Chef des services maritimes du Sénégal, aux fins d'examen d'attributions.

PIÈCE N° 4.

L'AVENIR DE DAKAR

Hebdomadaire, Mondain, Balnéaire, Sportif, Littéraire, Scientifique et Artistique.

ORGANE DE L'ASSOCIATION RÉPUBLICAINE ET SOCIALE COLONIALE

7 mai 192....

Une note marginale écrite de la main du gouverneur de l'A. O. F. dit ceci :

L'Avenir de Dakar *est un canard qui tire à quatre-vingt-sept exemplaires et que rédige un candidat blackboulé aux dernières élections. Il puise ses ressources dans les subsides, pas*

toujours bénévoles, de ceux qui sont visés par ses campagnes ou de ceux qui les inspirent... parfois des deux.

La présente campagne doit avoir pour inspirateur un sieur Mahmoud Handjian, sujet syrien, spécialisé dans le commerce des vieux métaux et chiffons, lequel s'est vu refuser par mes services l'année dernière une subvention de vingt mille francs pour la démolition de l'épave de la Johanna. *(Rien à faire pour l'expulser, car il s'est fait naturaliser.)*

DÉFENDONS NOS PLAGES

Les plages de notre littoral sont menacées, non seulement par l'Océan qui tend à les ronger et à les envahir, mais aussi par les méfaits d'une administration toujours incapable, souvent criminelle.

Un quidam, étranger à la colonie, y a-t-il le droit, fût-il propriétaire d'un navire en état d'avarie (et la légitimité de cette propriété est à prouver), de s'arroger celui d'utiliser le littoral de la presqu'île pour y installer ce navire, de modifier, détériorer, voire détruire la falaise qui borde le rivage, et d'interrompre sur ce point de la côte la circulation sur la plage?

Nous n'hésitons pas à dire hautement : NON.

L'administration, par son silence et son abjecte inertie, répond OUI!

Qu'est cet étranger? D'où vient-il? Quel grand manitou le protège et le rend « tabou » pour que l'Ad-mi-nis-tra-tion se désintéresse de ses scandaleux agissements? Qui lui a concédé la propriété et la libre disposition de cette épave qui fut récemment refusée à l'un des plus notables et des plus intègres commerçants de notre cité?

Jusqu'où, citoyens blancs ou noirs de notre colonie, laisserez-vous s'étendre ces odieux dénis de justice et cette gabegie?

Nous estimons que le gouvernement ploutocratique de notre région commet un scandaleux abus en tolérant ou en feignant d'ignorer un semblable état de choses.

César a dit que sa femme ne devait pas être soupçonnée. De même notre chère Marianne, troisième ou quatrième République, ne doit pas encourir le soupçon de se laisser séduire par des pots-de-vin.

ROMULUS CASSECOL,
Ex-Candidat à la Députation.

PIÈCE N° 5.

Du même journal en date du 14 mai 192..., sous le même titre « Défendons nos plages ».

Il s'avère qu'un conflit est né entre les directions de deux des plus importants services gouvernementaux de notre colonie, à l'effet de déterminer auquel de ces deux organismes il appartient d'intervenir dans le stupéfiant abus commis sur la côte Sud des Almadies, avec l'aveuglement dirons-nous la complicité? des sous-ordres de cette circonscription, et dont nous avons fait mention dans nos colonnes le 7 courant.

Nous espérons que l'autorité supérieure de la Métropole mettra fin rapidement à ce scandale qui soulève toutes les âmes droites et éprises de justice, et fera sentir avec fermeté à certain gouverneur de colonie que son poste, si largement rémunéré aux dépens du contribuable, ne lui crée pas que des droits, mais aussi des devoirs.

LA RÉDACTION

PIÈCE N° 6.

Du même journal, 21 mai 192..., même titre suivi du sous-titre suivant :

TENTATIVE D'INTIMIDATION

Notre rédacteur en chef, l'honorable Romulus Cassecol, reçoit l'incroyable missive suivante qui dénote chez son auteur une rare outrecuidance. Nous nous faisons un devoir de la publier in extenso.

A bord de la Johanna, 18 *mai* 192...

Trop honoré Monsieur,

Humble comme l'humble violette, j'ai en horreur tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une publicité, fût-elle aussi gratuite que désobligeante. Celle que vous me faites m'attire chaque jour une foule grandissante de curieux, qui, bien que parfaitement accorte, nuit à l'avancement de mes travaux.

Tout en appréciant cette publicité à sa juste valeur, je vous serais infiniment obligé d'y mettre fin, faute de quoi je me verrais dans l'obligation d'aller vous en remercier en personne.

Bien cordialement à vous.

A. DANGENNES

Non, monsieur, vos sarcasmes et vos perfidies ne feront pas oublier les services que notre sieur Romulus Cassecol a rendus au pays, et ses dix années de salle d'armes sauront répondre à vos menaces déguisées.

Il lui reste à faire face à celui de vos propos qui est particulièrement mensonger et calomnieux, et qui est de nature à porter préjudice à sa réputation d'homme intègre et inattaqué. Mais c'est l'affaire de la Justice. Il y répond par une assignation qui vous mettra à votre vraie place. Il aurait pu vous déférer devant le tribunal correctionnel ou même devant la cour d'assises. Il préfère s'en tenir à la juridiction civile, et c'est à elle qu'il demandera la juste réparation pécuniaire de l'insinuation malveillante que contient votre qualificatif : « trop honoré ».

Les débats nous fourniront peut-être l'occasion de savoir à qui il s'applique le mieux... à moins que les hautes complaisances dont vous paraissez être l'objet ne s'interposent entre la justice et nous. Nous les jugerons à l'œuvre et nous dirons tout.

LA RÉDACTION

***

(Un mémorandum écrit à la hâte par le gouverneur de l'A. O. F. était épinglé à la lettre d'envoi.)

Dernière heure. *La Sûreté me téléphone que Romulus Cassecol vient de recevoir la visite annoncée. Les arguments dont s'est servi notre jeune énergumène ont dû être de poids, car notre détracteur crache actuellement ses dents chez le pharmacien, en jurant que, devant l'inertie des pouvoirs publics, il se désintéresse de la question.*

Quant au dénommé Corvacier, il a, paraît-il, occupé ses loisirs en fessant successivement les deux apaches bilieux qui constituent la Rédaction.

J'ai tout lieu de croire que l'affaire en restera là, et j'avoue que j'y aurais un certain plaisir. Je signerai, si besoin est, un décret de concession renouvelable pour régulariser les choses.

De toute facon, j'attends tes instructions pour agir. Skahe hand.

Signé : *Illisible.*

***

En écharpe, la main du Ministre avait écrit au crayon bleu sur la couverture du dossier ce simple mot :

Classé.

IX

Vers le milieu de juin, ma vieille Gertrude m'avertit qu'une dame désirait me parler, qui ne voulait pas dire son nom. Introduite, j'eus peine à reconnaitre Suzanne R***.

— Il n'est pas là, — dit-elle de sa pauvre voix découragée. — Je sais, je suis allée trois fois chez lui. Oh! ces volets clos, cette façade morte, cette sonnette qui vibre désespérément dans des murs obscurs et vides!

— Il a connu cela aussi, lui, quand vous l'avez quitté.

Je n'ai pas pu ne pas répondre cela. Ses yeux se sont agrandis d'épouvante :

— Il a souffert beaucoup, n'est-ce pas?

— A ne pas croire, à en avoir pitié!

Elle se recueillit un instant et s'essuya les yeux.

— Et vous ne voulez pas me dire où il est?

Je fis un geste qu'elle arrêta de ses deux mains tendues :

— Oh! ne croyez pas que ce soit pour lui écrire — à quoi bon puisque je ne peux pas lui donner le bonheur? — mais pour penser à lui en sachant où situer ma pensée. C'est si terrible de ne pas savoir! Les morts eux-mêmes ont une tombe où l'on sait qu'ils sont quand on les pleure.

Je lui dis que mon ami saurait sa visite et qu'il déciderait.

— Vous êtes sans pitié, — dit-elle rudement. — Avouez que vous me méprisez?

Répondre, c'eût été mentir. Je baissai la tête.

— Oui, vous avez raison, — reprit-elle d'une voix concentrée. — Je suis un petit être méprisable. Je n'ai compris qu'après, quand il était trop tard, ce qu'était son amour. Quand mon mari a tout appris, je suis redevenu le petit animal docile et craintif que j'étais avant de connaître André. J'ai fléchi sous ses coups, j'ai obéi à ses injonctions. J'ai — oh! j'ai honte,

honte de vous avouer cela! — j'ai eu peur, une peur atroce, irrésistible, de la médiocrité, de l'aventure; je me suis désespérément raccrochée à mon bien-être, à mon luxe de bourgeoise, à la considération de mon monde, à mes perles et à mes diamants, et à celui que je croyais le plus fort contre la vie.

» Ce que c'est que de nous! Quand ils nous prennent nous avons un cœur comme tout le monde. Ils nous investissent de leur argent; ils nous créent des besoins, des goûts nouveaux et irrésistibles; ils font de nous cette chose artificielle et vaine : une femme de nouveau riche, c'est-à-dire un être frivole chez lequel le cœur s'atrophie lentement. Et quand un jour un grand souffle inconnu vient l'éveiller, nous, qui nous croyons libres et émancipées, constatons que nos habitudes de luxe se sont enracinées en nous au point de faire de nos âmes des âmes de poupées, et que nous sommes entre leurs mains des êtres ligotés, annihilés, abolis. Et c'est leur argent, leur argent seul qui a fait cela de nous. Oh! dégoût!

» Oui, dites-le-lui, vous, son ami : quand a sonné l'heure de choisir — qu'il le sache et me méprise — entre son amour et l'argent, j'ai choisi l'argent. Oh! dérision! Mes bijoux dont j'étais si vaine, ma voiture, mes domestiques, c'est tout cela que je lui ai préféré, pauvre grand cœur si riche et si beau.

» Regardez! — (Elle secouait ses poignets débiles, soulevait sa chevelure pour découvrir ses oreilles nues, montrait son cou dépouillé de ses perles). Regardez et dites-lui, pour qu'il se moque bien. Qu'est devenu tout cela? Mon mari l'a perdu dans ses folles spéculations, et moi j'ai perdu la seule chose qui vaille, l'amour..., par mon choix imbécile.

L'histoire était banale en somme. Terminée la liquidation des stocks d'où le mari tirait le plus clair de ses revenus, il s'était, confiant dans son étoile et avec les procédés qui lui avaient si bien réussi pendant la guerre, lancé à corps perdu dans la spéculation. En trois mois elle lui avait repris ce qu'elle lui avait antérieurement donné.

Il avait fait argent de tout le mobilier, l'auto, puis les bijoux, et poursuivi sa martingale commerciale. Mais le sort avait marqué le point final à sa réussite et ne permit point qu'elle allât au delà.

Ils étaient irrémédiablement ruinés. Dépourvu de valeur

personnelle, inapte à toute fonction, il avait réuni les bribes de leur avoir et acquis en Algérie, à Constantine, sans l'aller voir et par l'intermédiaire d'une agence de vente de fonds parisienne, une brasserie-restaurant dont il avait payé le tiers comptant, et dont le solde devait être réglé par des billets de fonds mensuellement échelonnés. C'est là qu'il l'emmenait.

— Qu'André soit heureux; qu'il ne pense plus à moi; qu'une autre s'applique à lui rendre le bonheur, soit! Mais du moins qu'il sache qu'il y aura dans un coin reculé du monde une pauvre petite bonne femme de rien du tout qui passera le reste de sa vie à se rappeler son amour comme le plus beau rayon qui l'ait jamais illuminée. Vous le lui direz, n'est-ce pas, monsieur, vous voulez bien?

J'avais la gorge trop serrée pour répondre : je fis oui de la tête.

Elle s'était levée, et pourtant elle hésitait à partir. Enfin elle me dit.

— Et puis... C'est une folie que je vais dire..., mais il faut bien se forger une chimère pour avoir le courage de vivre : si un jour... un jour qu'il serait très seul, et qu'il souffrirait d'être seul, comme j'ai mal, moi, sa Petite Chose privée de lui... et qu'il veuille... oh je sais que ça n'est pas possible, mais... qu'il veuille... pardonner!...

Elle ne put en dire davantage, tomba sur mon épaule, toute secouée de gros sanglots qui convulsaient tout son faible corps frêle et amaigri.

Je l'ai soignée, apaisée, à demi consolée, avec des phrases berceuses qu'elle interprétait aussitôt au gré de son désir. Je lui ait dit qu'André travaillait à une chose qui pouvait les réunir un jour, que c'était son vœu le plus cher, mais qu'il fallait qu'il réussisse auparavant une œuvre très difficile, pour laquelle toute son énergie devait rester inentamée.

Et c'est alors que, transfigurée par cet espoir, elle m'a fait promettre de ne rien dire qui pût le troubler dans son entreprise et de lui taire, jusqu'à ce qu'il ait terminé, sa ruine à elle et son lointain exode.

J'ai promis. J'ai cru bien faire en tenant ma promesse. Elle est partie avec, sur son pauvre visage meurtri, comme un arc-en-ciel après l'orage, un beau sourire ressuscité.

***

J'ai respecté le style de cette lettre; j'en ai amendé l'orthographe.

Dakar, le 18 septembre 192...

Monsieur Andréjane.

C'est moi, Corvacier, qui prends la plume, en m'excusant par ordre de ne l'avoir pas fait plus tôt, car si le patron n'a pas encore rattrapé les forces de son corps, je vous assure qu'il a joliment bien retrouvé celles de sa tête, et qu'il en use pour faire pivoter son vieux Firmin, et le secouer comme un raz de marée.

Son premier mot, quand ses idées ont cessé de battre la breloque, ç'a été pour demander son courrier, et son second pour me flanquer un poil énergique d'avoir omis de vous avertir de sa maladie.

Ma foi, ces choses-là, m'est avis qu'on les apprend toujours assez tôt et qu'elles coulent mieux quand la guérison est au bout de la lettre. C'est comme le malaga après l'huile de foie de morue.

Donc je m'en vais vous conter l'histoire de la chose.

Un jour qu'on en avait mis un bon coup au bateau — ça s'avance dru, vous savez — on se reposait le soir venu, le patron et moi; tout à coup je fus effrayé en le regardant.

Il avait les yeux brillants, la figure et les mains d'un rouge foncé, et grelottait. Tout de suite il me demanda à boire, d'une voix changée et rauque.

L'un des noirs passait auprès des siens pour être un élève griot, quelque chose comme les séminaristes de chez nous, avec une teinture d'herboriste et un rien du rebouteux. Je l'appelle : mon bonhomme s'amène sans rien se casser. Quand il eut examiné le patron, il hocha son crâne laineux et toucha ses grigris, puis regarda autour de lui dans la cabine et cueillit contre le hublot, d'un coup de main, une espèce de moustique au corps rayé de noir et de blanc comme le manche d'un maillet de croquet, avec deux sortes de petites feuilles au-dessus de la tête.

— Oh! — dit-il, — ça y en a pas bon, moussié Crovacier. Ca stégomya, mauvais mauvais. Tu faut mener le commandant à l'hôpital tout suite pasque lui même chose sur figure que vomito négro, même chose que fièvre jaune.

La fièvre jaune! Boudiou! je n'ai jamais su au juste ce que

c'était, mais pour moi c'était du même bateau que la peste, le choléra morbus, la lèpre, la variole noire, et autres petits malaises spécialement créés pour que les croque-morts et les marchands de couronnes ne souffrent pas de la morte saison. J'ai senti immédiatement tout mon poil se dresser sous mon kaki.

Bref nous faisons un brancard en cinq sec, j'y dépose mon pauvre patron qui claquait des dents, je choisis six gars d'attaque avec promesse d'une ration de gniaule soignée pour les gargariser des microbes, et nous mettons le cap sur Dakar.

On n'avait pas fait trois kilomètres que voilà le temps qui prend une teinte baroque, comme si l'on avait mis un bocal de pharmacien devant le soleil. Je n'ai pas encore vu le temps du jugement dernier, mais j'imagine que ça sera dans cette teinte-là. Les pierres avaient des aspects de sépulcres et nous des mines de mal de mer.

Et là-dessus une colonne jaunâtre s'élève en tourbillonnant et nous arrive dessus avec la vitesse d'un train quand on s'est pris le pied dans l'aiguille d'un passage à niveau; un soufflard de vent fait tout voltiger autour de nous, et des gouttes tièdes, larges comme des thunes, commencent à faire fumer le sol poudreux.

Un quart d'heure après la pluie tombait en trombe, tordue par un vent démonté, le tonnerre tapait comme un sourd, et les éclairs dessinaient dans le ciel noir, où la nuit s'était faite sans crier gare, de gigantesques racines de feu. Tout ce qu'on fait de mieux comme tornade.

Sur les dix heures du soir nous arrivons à l'hôpital européen, dans quel état.. vous vous en doutez. Là, voilà qu'on nous fait des si, des pourquoi et des comment, et que l'heure des entrées est passée, et qu'il n'y a plus de place pour les « jauneux », etc.

Il faut dire ce qui est : je ne suis pas patient. Et puis le zigue ne se figurait tout de même pas qu'on s'était envoyé quinze kilomètres sous la pluie, et quelle pluie! pour laisser le patron claquer dehors. Bref j'empoigne mon bonhomme et je lui donne à choisir entre donner immédiatement un lit et des soins à mon Lieutenant, ou s'expliquer cinq minutes avec bibi, dehors.

Oh! il a rouscaillé terriblement : et qu'on verrait ce qu'il en coûte de chiffonner un interne, et qu'on aurait de ses nouvelles, et qu'on apprendrait à qui l'on parle. Seulement comme en débla-

térant contre « on », il commençait à s'occuper du patron, moi je faisais semblant de ne pas savoir à qui il en avait. Bref, quand je m'en allai, M. André était couché dans un bon lit bien blanc isolé dans une chambre, une « chambre de haut fonctionnaire » me dit l'autre en groummant.

Pour nous sécher et pour tuer le microbe, j'ai emmené mes moricauds boire un verre dans un bar syrien de la rue Vincent, et l'on a si consciencieusement estourbi ce microbe qu'on n'en est ressorti que sur les trois heures du matin... J'avais le cafard, vous comprenez.

Le lendemain matin je vais aux nouvelles et je tombe sur un toubib qui me dit :

— Ah! c'est vous l'homme d'hier soir! Eh bien! mon gaillard, votre malade a la fièvre jaune, et je vais vous mettre en observation. Où c'est-il que vous habitez qu'on aille brûler du soufre?

En observation? Pourquoi pas en prison? Pensez si j'en ai joué un air sans lui laisser le temps de prendre mon nom de baptême. Seulement rien à faire pour revoir le patron.

Alors je me suis dit : « Firmin, un garcon comme M. André, ça ne peut pas claquer d'une maladie de nègre; c'est forcé qu'il s'en tire. Je donnerais sa guérison à vingt contre un. Pour lors il s'agit de faire marner l'équipe pour qu'il ait une bonne surprise quand il recommencera à manger des noix de côtelette première et des blancs de poulet. C'est pas parce que tu iras le voir tous les jours, en admettant qu'on te laisse le voir, que ça le fera guérir plus tôt. Ce truc-là, ça doit être comme la rougeole : il faut que ça suive son cours. Et puis tu peux tout en travaillant t'arranger pour avoir des nouvelles; faudra voir à voir. »

Et en effet j'en ai eu tous les jours par un gardien du phare des Mamelles lequel avait un copain garçon de salle à l'hôpital, qui lui téléphonait la tête du toubib pendant la visite. Les premiers jours, paraît qu'il faisait une tirelire en coin de rue en regardant le patron : Il parlait... (attendez, je l'ai noté sur mon calepin) de face « hyppopocratique », de céphalalgie frontale, de prostration; vous qui écrivez dans les imprimés, ça vous dira peut-être quelque chose.

Et puis, un beau jour, voilà un Ouolof qui me crie par une manche à vent — je travaillais dans la machine : — « Moussié Crovacier, y en a pavillon blanc après bâton sur le phare. »

Faut vous dire que j'avais convenu ça avec le bonhomme du phare, un frère, pour le cas où il y aurait du nouveau du bon côté. Pensez si j'ai grimpé les échelons et si j'ai piqué un patatro jusqu'au sémaphore.

Alors voilà : ce matin-là le patron, qui n'avait fait jusque-là que rêvasser ou dormir, avait demandé sans crier gare au garçon de salle qui rabibochait sa chambre, à quelle heure on lui porterait son café au lait, et même qu'un œuf au jambon lui paraissait indiqué. Paraît que c'était la convalo. Les toubibs en étaient comme deux ronds de flanc.

Alors maintenant il fait un raffut des cinq cents diables parce que l'on ne veut pas encore lui donner du gigot à l'ail et des entrecôtes bordelaises; il secoue tout son monde, à commencer par sa vieille noix de Corvacier, mobilise tous les infirmiers pour exécuter « ses instructions », oui ma chère! et le pire, c'est qu'on lui obéit (sauf en ce qui concerne la boustifaille), et que par dessus le marché on l'adore. Comprenez-y quelque chose.

Moi je me laisse crier dessus sans répondre, d'abord parce que le toubib, qui n'est pas un mauvais zigue au fond, m'a dit qu'il ne fallait pas le contrarier, et puis parce que je sais que, lorsqu'il se lèvera, il en aura un fameux coin de bouché de voir le coup qu'on en a mis au bateau. Mais ça, faut pas lui en parler encore si vous lui écrivez.

Là-dessus je vous quitte, Monsieur Andréjane, en vous renouvelant mes excuses, et en vous serrant bien amicalement les deux mains, sauf votre respect.

Votre bien dévoué,

CORVACIER FIRMIN-THÉODULE

***

Les derniers jours d'octobre me ramenèrent mon ami.

Pâle encore d'avoir senti sur ses paupières le souffle fade de la mort, mais triomphant d'avoir échappé à son emprise en s'accrochant de toutes les forces de sa volonté tenace à la réalisation de son rêve, il était revenu radieux sur son navire ressuscité, fier de l'œuvre accomplie et ivre de la joie dont il entrevoyait le rayonnement à travers les portes que sa

nouvelle fortune allait lui ouvrir, avec le seul regret de savoir qu'il n'y aurait plus à lutter puisque la fortune de l'adversaire n'était plus.

Il ne fit que toucher barre à Paris, reçut de moi les dernières confidences de son amie, renouvela sa garde-robe, se munit, à la Banque, où il avait encaissé le formidable chèque de l'armateur Klaus, des lettres de créance sur la Compagnie Algérienne nécessaires à lui assurer les plus larges moyens d'action, me serra dans ses bras en frémissant de joie contenue, et partit.

Douze jours après, exactement, il était de retour à Paris.

Il était seul!...

X

J'aurais préféré tout à ce calme effrayant, à cette sorte d'anesthésie lucide, à cette façade insensible derrière laquelle on devinait douloureusement l'irréparable brisure d'une existence.

Assis dans son fauteuil accoutumé, André parla posément, sans émotion, sans vaine récrimination, comme on dissèque un mal que l'on sait sans remède. N'étaient la fixité poignante de son regard froid que l'on sentait vidé de tout rêve et la rigidité atroce de son masque impassible, j'aurais pu croire qu'il parlait d'un autre que lui-même.

— A l'aller, le plus merveilleux temps qui soit. Les lacs italiens ont ce flot bleu, lisse et moiré, et ce soleil aussi. Le *Timgad* est un bateau idéal par beau temps. Ses turbines sont à ce point équilibrées qu'on croit glisser entre le ciel et l'eau sous l'effort mystérieux d'un fluide silencieux et doux comme une voile.

» La seconde journée, vers les trois heures, un nuage gris très clair se découpa sur l'horizon, la base noyée dans une brume informe de chaleur : les cimes du Djurdjura.

» Vers six heures, le rocher d'Alger la Blanche se profilait, sombre, sur le ciel agonisant de pourpre et de jade où naissaient les étoiles.

» La nuit tombait quand nous doublâmes les feux des musoirs et que le navire s'amarra dans la darse, où seuls se

détachaient, d'un blanc crépusculaire, la coupole et le minaret de la grande mosquée, tandis que s'illuminaient les mille arcades de la ville étagée.

» Durant la nuit, le vent hurla à travers les rues étroites, et fit trembler le tablier des cheminées. De la fenêtre de l'hôtel, le lendemain matin, je vis bondir à l'assaut de la jetée du Nord la meute écumante et grisâtre des vagues déchaînées, et rejaillir en monstrueuses gerbes sur les énormes cubes de béton de cinquante tonnes, qu'elles culbutèrent ce jour-là comme un fragile château de cartes.

» Dans le ciel fuligineux, des nuées livides poursuivaient une course échevelée. La pluie faisait rage. Mauvais présage! Tout était triste, sale, tragique comme un beau décor vu de trop près et auquel il aurait manqué la lumière.

» Et pourtant, je me rappelle ne pas avoir été aussi heureux, parce que je portais mon soleil en moi.

» Dès le lendemain j'entamai mon plan d'action; il y a dans la rue de Constantine un somptueux magasin où de puissantes autos attendent le colon enrichi par les vignes, les olives ou les céréales. Pour m'en faire apprécier la douceur, le directeur me fit escalader sans effort les hauteurs de la route escarpée qui conduit à El Biar et Ben Aknoun et me ramena par les hauteurs de la Bouzaréas d'où la vue s'étend jusqu'à l'Atlas de Blidah, et le faubourg de Bab-El-Oued qui descend vers la mer.

» J'ai eu l'impression, en signant le chèque qui payait la voiture, de prendre ainsi possession de mon amie, et, pour la première fois, j'ai connu la fierté d'être riche et de ne le devoir qu'à soi.

» — Vous devriez, puisque vous allez vers Constantine, — me dit le vendeur, — abandonner la route classique des touristes, celle qui double la voie ferrée. Prenez le chemin des écoliers, par la côte jusqu'à Bougie, puis la route des Grandes Falaises jusqu'à Djidjelli, et de là empruntez la route de montagnes qui, par Taher, Chekfa, l'Oued el Kébir et le col de Zerzour, vous conduira à Constantine, et vous connaîtrez la poésie de ce merveilleux pays. Et puis c'est une route à émotions, si vous ne les détestez pas. Il faut, pour la bien savourer, n'avoir pas la sujétion du volant, car c'en est une

dans ce pays où la ligne droite est inconnue, et où vous rencontrez des virages en épingles à cheveux tous les kilomètres en moyenne. J'ai justement un chauffeur indigène qui doit aller à Constantine pour en ramener la voiture d'un client.

» De la suggestion du marchand je retins ceci : c'est que, de cette façon, je devais connaître pour le retour une route détournée qui pouvait au besoin dépister les poursuivants.

» De Bougie à Djidjelli la route des Grandes Falaises est une simple marche, large de quatre mètres et longue de cent kilomètres, taillée en plein roc dans une falaise à pic qui par endroits atteint quatre cents mètres de hauteur. D'un côté, à quelque deux cents pieds plus bas, la mer qui déferle rageusement, furieuse, sur un lit hérissé de rochers aigus; de l'autre le mur de la falaise qui surplombe la route et suspend sur vos têtes la menace croulante de cailloux gros comme des maisons. Un garde-fou en moellons cimentés, haut de soixante centimètres, est une protection illusoire contre la chute dans l'abîme; de cent en cent mètres, il s'est écroulé dans le vide avec un morceau de la route sous l'avalanche d'un rocher détaché du sommet de la falaise par les pluies récentes.

» Les innombrables contreforts obligent la route qui y est suspendue à en épouser les méandres. Et c'est ainsi une suite interrompue de virages vertigineux que le conducteur arabe prend sans même daigner lâcher du pied l'accélérateur.

» Pénétré par l'émotion puissante de ce site sauvage, je m'exaltais à la pensée qu'au retour j'emporterais ma toute petite à travers ce pays de légende, et je sentais sur mon bras, à chaque virage, la crispation tiède de sa menotte gantée.

» J'étais trop plein de sa pensée pour séjourner à Djidjelli. J'avais besoin de la route émouvante pour y diluer l'étouffement de mon bonheur. La voiture ravitaillée, nous reprîmes la course folle.

» La route, maintenant, pénétrait dans l'intérieur des terres, côtoyant et par instant escaladant les contreforts des hauts sommets neigeux qui barraient sur sa droite l'horizon. Midi sonnait quand nous passâmes à Chekfa. Ce fut le maire, un excellent homme, qui voulut bien nous héberger, car, en cet heureux petit pays, les hôtels sont inconnus.

» Nous repartîmes vers deux heures afin d'atteindre Constantine au coucher du soleil. »

A ce moment de son récit Dangennes se prit la tête dans les mains, les coudes sur les genoux, et ce fut ainsi, fixant les braises rougeoyantes d'une bûche dans l'âtre, qu'il continua d'une voix sourde et concentrée.

***

« Cette fin de journée qui devait être la dernière de mon bonheur fut enivrante. L'horizon de montagnes, renaissant aussitôt que franchi, qu'escaladait la route, se découpait sur un ciel de gloire. De longs vols d'ibis blancs, de ces jolis oiseaux hiératiques dont les antiques Égyptiens firent des dieux, croisaient dans l'azur calme, ou se posaient, familiers, sur la croupe des bœufs aux cornes acérées.

» Nous franchîmes le col de Zerzour, redescendîmes la longue route en lacets qui serpente à travers la forêt de chênes-liège. Comme une bête de race, la voiture buvait les kilomètres sans faiblir, se coulant, souple et docile, à travers les méandres innombrables, sous la main experte de son conducteur.

» Mon guide était peu loquace. Les yeux perpétuellement fixés à cent mètres devant lui, il ne s'interrompait de fumer son éternelle cigarette que pour donner une brève indication : « Tamalous », « la mine de plomb de Zerzour », etc.

» Un instant il quitta son volant d'une main et me désigna un profond ravin :

» — L'auto-car de la ligne Philippeville-Constantine est tombé là; il s'est retourné trois fois. Il n'y a pas eu de morts.

» L'Arabe énonçait cela avec le calme fatalisme de la race. Il conclut, impassible :

» — *Mektoub!*

» La nuit tombait doucement; l'ombre violette des monts s'allongeait sur la vallée. Par étages successifs la voiture avait atteint le point culminant d'un immense cirque de mamelons élevés, sans arbres, sans autre végétation que quelques artichauts sauvages, hargneux comme des chardons. J'attendais, j'espérais l'horizon de l'autre versant. Je savais que Cons-

tantine est un rocher perché comme un nid d'aigle et je pensais découvrir sa silhouette lointaine bien avant que d'y accéder.

» Mais, le sommet franchi, ce fut le recommencement du même horizon chaotique et désert, où les vallées s'atténuaient de brume, où les lointains s'estompaient d'outremer.

» Ce fut une descente folle dans les plus invraisemblables lacets. Je n'avais plus notion du danger ni de la distance; je n'aspirais plus qu'au but.

» Je me souviens d'un oued que nous traversâmes, où se mirait l'améthyste du ciel mourant. Sur le bord d'une route qui remontait, j'ai lu au passage, inscrit en lettres noires inhabiles sur une sorte de borne :

Ici a été assassiné le...

» Je n'ai su ni le nom ni la date; la voiture dévorait la route.

» Nous avons fait de l'eau dans un petit pays où c'était fête; des enfants tiraient des pétards, la cloche d'une chapelle tintait, des lumières s'allumaient. Je n'ai pas su ce qu'on fêtait, car nous étions déjà repartis.

» Puis ce fut une route presque plate, en contre-haut, au pied de laquelle coulait un ruisseau. Le ruisseau aboutit — ou prit naissance : on n'y voyait presque plus — dans une sorte de lac minuscule bordé de végétations. La lune naissait. Je me souviens qu'un nom spontané m'est venu pour ce lac : la Mare aux Fées. Pourquoi?...

» Il était mystérieux et calme dans sa ceinture de buissons; les premières étoiles s'y reflétaient avec la dernière lueur du couchant et, au-dessus de sa surface lisse, des buées, irisées de lune, flottaient comme des fantômes de fièvre.

» Nous traversâmes en trombe un ponceau sous lequel l'eau fumait des mêmes buées :

» — Les eaux chaudes, — énonca mon guide en crachant sa dernière cigarette.

Un vaste bâtiment blanc, tout éclairé de lampes électriques, fila soudain sur la gauche de la route.

» — La minoterie, — dit encore mon guide.

» Puis ce fut de nouveau la désespérante monotonie de la route déserte que la lune éclairait maintenant dans son plein. Nous n'avions pas allumé les phares.

» Et tout à coup, sans transition, la ville jaillit dans la nuit bleue, énorme bloc noir tout jaspé de points lumineux : Constantine!

» Ronflant à plein moteur, la voiture dévalait une pente encaissée et rapide; de temps à autre un méandre de la route nous cachait la haute silhouette féodale pour la faire réapparaître ensuite plus proche et plus massive. La voie l'enserrait de ses replis, la contournait, l'assaillait de ses lacets multiples, et, à chaque détour, la haute citadelle se découpait sur le ciel indigo sous une forme différente.

» Je me rappelle un sommet d'où je l'embrassai tout entière, et toutes les forces vives de mon être se concentrèrent sur ce vœu forcené :

» — Où que tu sois, quelle que soit celle de ces lumières qui t'éclaire, Petite Chose bien aimée qui es mienne, que ma pensée qui devance mon corps t'atteigne et t'avertisse : je viens te prendre et t'emporter; prépare-toi.

» Je me rappelle comme d'un vertige quand la voiture, égratignant le roc de ses quatre roues, mordit la route taillée dans le granit qui escalade le gigantesque rocher, le taraudant de ses tunnels. La lune projetait sur l'énorme muraille verticale de larges pans d'ombre et de lumière, et tout en haut, au-dessus de nos têtes, les maisons allumées se penchaient sur le gouffre du Rhumel.

» Avant de franchir le pont d'El Kantara, l'Arabe, d'un déclic, incendia le pavé devant nous. Nous entrions dans Constantine.

» J'avais atteint le but de mon voyage.

***

» Ce fut un contraste saisissant, ayant vécu la veille cette randonnée sauvage, de m'éveiller dans la chambre d'un palace de style mauresque muni de tout le confort désirable, et de prendre mon bain dans le plus moderne des cabinets de toilette.

» Après la tourmente des derniers jours, j'éprouvais une singulière accalmie. Une sorte de certitude avait rendu leur équilibre à mes nerfs surmenés, et je n'étais pas loin de consi-

dérer ce qui me restait à accomplir comme une simple formalité, assurément pleine de charme, mais dénuée de toute difficulté, et, partant, d'intérêt.

» Il ne m'est jamais venu à l'esprit de douter une minute de son amour. Je savais par toi sa situation précaire, et je sentais, lorsque je tâtais ma poitrine, le carnet de chèques qui me permettait de tout oser.

» Dès lors, certain du résultat, j'en savourai toute l'ivresse anticipée, et je m'attardai jusqu'à l'heure du déjeuner à fumer des cigarettes à ma fenêtre, en contemplant le grandiose panorama qui, du prodige de pierre qu'est le pont de Sidi-Rached, part de la route de Sétif et s'étend jusqu'à la majestueuse et ultime barrière de l'Atlas saharien.

» Mon plan était la simplicité même : savoir par la mairie, auprès d'un haut fonctionnaire de laquelle le brave maire de Chekfa m'avait accrédité, quel établissement avait acquis le mari; enlever Suzanne telle qu'elle serait, la première occasion s'offrant, et fuir de toute la vitesse de mes trente chevaux par la merveilleuse route de la veille jusqu'à Philippeville où j'embarquerais sur un paquebot de la Compagnie Touache pour la France et Port-Vendres, pendant qu'il nous poursuivrait, si poursuite il y avait, par Alger sur les courriers de la Transatlantique, avec Marseille pour terminus.

» Dans ce but et pour éviter toute indiscrétion, j'avais fait remiser ma voiture dans un garage de la ville, et l'hôtel en ignorait l'existence. De plus je ne m'étais muni que d'une simple valise pour simplifier les formalités au départ de l'hôtel.

» En descendant pour le déjeuner, je demandai ostensiblement au portier les heures des trains du soir pour Alger, et s'ils comportaient des wagons-lits. Je l'informai qu'il recevrait mes instructions dans la journée à ce sujet.

« Peu soucieux d'attirer sur moi l'attention, j'avais résolu de ne me montrer en ville que le moins possible. L'hôtel était un peu à l'écart; la poste en était proche; j'y fus télégraphier à Philippeville pour demander la date du premier départ pour Port-Vendres.

» Après quoi, l'heure étant prématurée pour me présenter à la mairie, surtout à un haut fonctionnaire, je m'en fus prendre le café et fumer un cigare dans la brasserie la plus proche.

» Trois établissements de ce genre ouvraient leurs terrasses sur la place. J'en choisis un et m'installai dans l'arrière-salle où quelques clients achevaient de déjeuner.

» En peu de temps la salle et la terrasse se remplirent pour le café, et j'éprouvai tout à coup le singulier malaise du monsieur qui s'est fourvoyé et qui fait où il est figure d'intrus.

» Il me faut te dire tout de suite ce que je n'ai appris que plus tard : il règne dans Constantine une sourde lutte de races qui y va jusqu'à la haine et parfois même jusqu'aux coups de fusil. Les Israélites, qui y sont en grand nombre, y ont leurs lieux de réunion absolument distincts, leurs quartiers et leurs fournisseurs. Ceci souffre peu d'exceptions.

» Or, sans le savoir, j'étais tombé du premier coup, moi, parfaitement inconnu dans la ville, en plein milieu de la brasserie où se réunissaient les Israélites chics.

» Leurs coups d'œil examinateurs, pour discrets et furtifs qu'ils étaient, commençaient à m'impatienter : de l'un surtout, mon voisin de table.

» Depuis mon arrivée, il m'avait fait l'honneur de détailler tout mon costume, depuis le col et la cravate jusqu'aux chaussures; chaque article me valait une gerbe de regards du groupe qu'il semblait présider, et il commentait ensuite en ce langage guttural qui doit ne leur permettre jamais de parler bas.

» Et juste comme j'allais intervenir sans la moindre aménité, un éclat de rire strident me coupa net : Suzanne était devant moi...

XI

» ... Elle était devant moi, nu-tête, en simple costume d'intérieur, comme une femme qui reçoit chez elle. C'étaient ses mêmes boucles brunes de pâtre, sa même allure gracile de jolie poupée moderne. Que me disais-tu qu'elle n'avait plus ses bijoux? Elle les avait; peut-être pas les mêmes, mais fort beaux.

» Seulement, lorsqu'elle put mettre fin à cet éclat de rire inextinguible, aigu, nerveux, qui me remuait comme un sanglot, je vis que ses yeux n'étaient plus ceux d'autrefois. Il y avait en eux je ne sais quel scepticisme, quel égarement,

quelle expression désabusée et tragique que je ne leur avais jamais connus; et cela suffisait à retirer à sa figure cet aspect de bébé que j'aimais tant; cela la rendait femme, et dure, infiniment.

» A la table voisine les quatre hommes s'étaient levés et leurs faces adipeuses et molles s'épanouissaient!

» — Enfin vous, chère madame, — dit mon voisin avec une obséquieuse politesse, où mon animosité me fit trouver une imperceptible teinte de familiarité. — Nous commencions à désespérer de vous voir descendre. Auriez-vous été souffrante depuis hier au soir?

» Il m'a semblé, oh! l'espace d'une seconde, voir un tressaillement fugitif et douloureux passer sur le visage de Suzanne, mais aussitôt, très maîtresse d'elle-même, elle fit les présentations. J'en reçus les honneurs :

» — Vous permettez? monsieur Élie Souhami (c'était mon voisin), monsieur Taïeb, monsieur Khalifa, monsieur Hanoucah.

» Puis, se tournant vers moi :

» — Monsieur André Dangennes, un ami de France.

» Tous se levèrent; je touchai des mains grasses et moites qui ne faisaient que se prêter du bout des doigts.

» — Oh! très enchanté, monsieur, de vous connaître, — répondit pour les quatre le dénommé Souhami. — Notre si aimable hôtesse ne nous avait jamais parlé de vous, mais j'espère que durant votre séjour dans *notre* ville (ce notre avait dans sa bouche valeur d'annexion) vous nous ferez la faveur de faire avec nous plus ample connaissance.

» Il s'exprimait dans un français très convenable, son accueil était avenant, et tout de suite, sans transition et sans motif, je l'ai haï.

» J'appris au cours de la conversation qui suivit et dont le Souhami, très disert, fit les frais, que la France leur avait envoyé « ce houri » pour charmer le séjour de leur morne ville en présidant aux destinées de la brasserie Agar; que les débuts lui avaient paru un peu durs — « n'est-il pas vrai, jolie madame? » — mais qu'on avait fini par s'y faire.

» Le mari, chargé par une société dont lui, Élie Souhami, présidait le conseil d'administration, d'une mission de con-

trôle aux carrières d'onyx de Tixeraïn, était fréquemment absent. Des amis, de bons amis dont il s'honorait d'être, lui, Élie Souhami, s'efforçaient de distraire sa solitude, et ils espéraient bien — regard au trio — y être parvenus — sourire du trio — dans la mesure du possible.

» Une main velue que j'aurais écrasée volontiers se posa sur la main fine de Suzanne qui se retira aussitôt. Le Souhami parut surpris, se tut et me regarda.

» Moi je regardais ses yeux à elle qui fuyaient les miens et je me refusais à comprendre.

» — A quel hôtel êtes-vous descendu? — dit-elle enfin.

» Je nommai l'hôtel.

» — J'espère que nous aurons l'occasion de vous revoir, — continua-t-elle en se levant.

» Un regard suppliant et direct accompagnait ces paroles. C'était un congé et je le compris. Je me levai : Souhami se fit aussitôt plus qu'aimable; si j'avais besoin d'un guide pour me piloter dans les environs, il était à mon entière disposition. Son commerce — très important, spécifia-t-il — de tissus indigènes, lui laissait quelques loisirs, et il se ferait un plaisir... les amis de nos amis... il avait sa voiture...

» — Merci, — répondis-je assez sec, — mais je suis venu avec la mienne.

» Cela déposa sur la face des quatre juifs-arabes une teinte de considération, et une lueur de surprise heureuse sur celle de Suzanne.

» Je ne sais trop comment je pris congé, et je sortis, escorté des regards voilés de tous ces yeux impénétrables, aux cils soyeux et courbes.

» Ne t'est-il jamais arrivé de te retrouver quelque part sans pouvoir te souvenir comment tu y es venu?

» Je m'éveillai soudain en face d'un immense pont étroit, merveilleux de hardiesse, dont mille filins d'acier suspendaient le long et léger tablier au-dessus d'un abîme rocheux de cinq cents pieds. Une voiture y passa, le berçant d'un léger roulis.

» Je m'étais arrêté et regardais machinalement, sans pensée, un ruisseau qui paraissait minuscule, et qui coulait au fond sur d'énormes roches plates, entre les murailles vertigineuses de cette gigantesque faille. Des vols de pigeons sauvages

décrivaient de larges orbes sous mes pieds, dans le vide, et mon cerveau tournoyant virait avec eux dans le gouffre et s'y vidait...

» — Hé là! — dit tout à coup une voix sonore à mon côté, tandis qu'une poigne solide me tirait brusquement en arrière; — il ne faut pas, plaisanter avec le vertige de Rhumel. Il vous hypnotise son homme avec dextérité.

» Je regardai celui qui m'avait retenu : c'était un prêtre barbu, joufflu, aux bons yeux clairs.

» — Vous n'êtes pas de la ville, monsieur, cela se voit. On devrait bien grillager le garde-fou à cet endroit; c'est, avec le balcon du boulevard de l'Abîme, l'un des coins les plus dangereux. Des mauvais plaisants, l'an dernier, y avaient accroché une pancarte :

AVIS AU PUBLIC

POUR LE SUICIDE, C'EST ICI

» — Ce que c'est que la suggestion : cela a suffi pour attirer plusieurs âmes en peine. Mais vous n'êtes pas de celles-là, j'espère? — conclut-il en riant.

» Je revins lentement vers la ville avec le prêtre. Tout le long du boulevard de l'Abîme qui contourne la ville sur le nord, sa causerie me tint lieu de pensée. Il était féru de géologie et avait découvert, dans la coupure rocheuse où l'on avait creusé la route, une veine de spath fluor; il m'en montra quelques cristaux laiteux, teintés de grenadine à la pointe.

» Je me penchai sur le balcon qu'il m'indiqua tandis qu'il me tenait par mon veston, un peu indécis qu'il était s'il devait mettre ma précédente défaillance sur le compte du vertige ou de la volonté. Le savais-je moi-même?

» Le balcon surplombait une immense vallée bornée à l'horizon par les monts que j'avais traversés la veille. Le Rhumel y serpentait à découvert. Au pied de la paroi perpendiculaire, à six cents pieds en contrebas, une vaste usine pourvue d'une haute cheminée semblait un jouet d'enfant. Le bassin d'alimentation des eaux de la ville paraissait, vu de là, une flaque d'eau dans un creux de roc. Le boulevard était bien dénommé et le lieu bien choisi par les désespérés.

» Lorsque je revins à l'hôtel, un petit cireur de bottes arabe m'y attendait, assis sur les marches extérieures, sous la surveillance du courrier-interprète.

» — C'est toi Sidi Dangennes? — me dit le boy.

» Il ne me crut pas sur parole et il me fallut justifier mon identité à ce jeune et déluré entremetteur. Puis il m'attira à l'écart :

» — La Fatima m'a dit que la dame que ti sais... Toi sais-ti? — s'enquit-il défiant.

» — Oui, je sais. Continue.

» — La zoulie madame t'attendra ce soir à minuit. Elle te fait dire de ne pas cercer à la revoir avant. La Fatima t'attendra contre le zardin, — il me le montra sur la place — elle te conduira.

» — Mais comment reconnaîtrai-je la Fatima? — lui demandai-je.

» — Ahmed sera là, — dit-il avec importance.

Ahmed, c'était lui. Tous les cireurs de bottes s'appellent Ahmed ou Abdullah.

***

» Je ne te dépeindrai pas ma soirée d'attente. On gagnerait une maladie de cœur incurable pour moins que cela.

» L'heure venue, le gamin m'attendait au lieu dit. Une Arabe au front tatoué, au visage voilé, me pria de la suivre. Elle me fit descendre une rampe, monter des escaliers, enfiler une ruelle étroite et solitaire, franchir un cintre mauresque dont la lourde porte se referma sur moi, et, ma main dans la sienne, me guida à travers un couloir jusqu'à une pièce dallée de céramique, que meublait sobrement un divan couvert de coussins, et deux de ces tabourets octogonaux marquetés de nacre sur lesquels on sert le café maure. Une lampe syrienne en cuivre repoussé à trois cylindres de verre, suspendue au plafond, éclairait faiblement. Elle m'y laissa seul.

» Au bout d'un temps qui m'a paru très long et qui dut être en réalité assez court, des talons furtifs cliquetèrent sur le sol dallé et la portière se souleva.

» Suzanne me regardait de ses grands yeux tragiques et profondément tristes.

» Ce fut pour moi comme un éblouissement de joie. Je m'élançai, saisis ses poignets délicats pour l'attirer vers moi et l'envelopper...

» Elle eut un tel sursaut, une telle expression d'horreur altéra son visage, que je la lâchai et reculai jusqu'au mur, me défendant de mes mains étendues contre le mal que *je sentais qu'elle allait me faire.*

» Elle était enveloppée d'une sorte de cape, la tête couverte d'un voile arabe lamé d'argent; je remarquai qu'elle ne portait aucun bijou. Elle resta debout, en face de moi, sans un geste.

» — André, — me dit-elle, et sa voix tremblait d'émotion contenue; — André, qu'êtes-vous venu faire?

» Je gémis :

» — Se peut-il que vous le demandiez, Petite Chose!

» J'eus un geste pour me rapprocher d'elle, pour tenter de la reconquérir, elle que je sentais à la fois si distante et si proche. Elle m'arrêta de ses bras étendus et la même expression de terreur se répandit sur elle :

» — Je vous en prie, — dit-elle; — ne me touchez pas!

» Je regardai le mur, assommé. Une infinie douceur mit une caresse dans sa voix.

» — C'était bien ce que je sentais, André, mais ne le dites pas. Cela ne se peut pas, cela ne se peut plus. Ce serait trop horrible d'en être sûre.

» La révolte gronda en moi. Je fus amer et dur : quoi? j'avais fait ce que j'avais fait — et je lui dis — pour la reconquérir, et c'était là l'accueil que je trouvais au bout du long effort? Avoir peiné, trimé, manqué mourir, et retrouver au lieu de l'étreinte chaude et passionnée que j'espérais, que j'avais conquis le droit d'espérer pour première récompense, cette statue glacée, hostile, qui ne me tendait même pas la main de l'amitié.

» Et tout mon cœur creva soudain en larmes épouvantables qui me brûlaient et m'étouffaient. Elle s'émut :

» — Oh! pas vos larmes, pas vos larmes! Mon grand ami si cher, ayez pitié, s'il vous plaît, ayez pitié!

» Je la crus un instant reconquise parce qu'elle s'était jetée sur le divan et sanglotait. Je m'approchai et voulus l'enlacer; mais elle se rejeta loin de moi avec une telle horreur que j'eus une seconde la pensée rouge de l'écraser, là, sous mon poing, comme une bête mauvaise...

» Elle était crucifiée contre la paroi, les yeux agrandis de terreur; elle lut la pensée meurtrière dans mes yeux et quelque chose comme un éclair de joie l'illumina. Moi je regardais ce corps frêle que j'avais adoré, et je tombai prostré sur le divan, la face enfouie dans mes poings, impuissant à la haïr.

» Et je ne comprenais pas! A travers mes larmes je voyais ses mains esquisser dans l'air des gestes de caresse très doux, je lisais sur son visage une infinie pitié, et dès que je tentais de la toucher, cette même horreur fondait sur elle et la révulsait.

» Alors je voulus savoir : je la harcelai, je la traquai de questions, de suppositions; à toutes elle répondait la tête baissée, dolente :

» — Je ne peux pas vous dire. Il faut partir, André; ce n'est plus possible.

» Et tout d'un coup, à force de souffrir, je fus le goujat déchaîné :

» Je comprenais : son mari l'avait reprise, n'est-ce pas? Avait-elle jamais cessé de lui appartenir? Et puis la fortune était revenue, n'est-il pas vrai? Qu'avait-elle à présent besoin de celle que je lui avais conquise? Ses bijoux — oh le pauvre sourire navré qu'elle eut à ce mot-là! — lui étaient revenus, aussi beaux, aussi riches, représentant autant d'argent contre les mauvais jours.

» Et pour finir je fus ignoble. Je ne te dirai pas toute la boue que je lui ai jetée à la face. Elle a tout écouté sans un mot de révolte, écroulée sur elle-même, regardant dans le vide comme une somnambule. Elle n'a pas fait un geste pour me retenir lorsque je suis parti.

» Et le pis, c'est que tout ce que je lui ai dit là, Robert, elle le méritait, mais pas comme je l'ai cru. La vérité était pire encore. J'ai la nausée de moi et d'elle à songer à ce qui se passa le lendemain!

***

» A l'hôtel, le courrier indigène, quand je rentrai, revenait de donner en ville une leçon particulière de langue arabe à une riche étrangère de passage. Il était deux heures du matin.

» Il me céda sans trop de façon un paquet de kif, dont je fumai un bon tiers sur le balcon en cuvant mon désespoir.

» Peu à peu mes artères cessèrent leur course folle, je sentis s'insinuer dans mes nerfs détendus la lente caresse du poison somnifère, et je perdis la notion des choses.

» Je fus éveillé le lendemain par le portier : un boy me demandait en bas. J'avais la tête lourde et les membres engourdis : on le fit monter. C'était Ahmed.

» Il portait cette fois un billet; il y avait une réponse. Je la lui donnai verbalement et le payai. C'était un mot très court, écrit à la hâte, sans signature :

Il faut *que je vous voie avant votre départ. Soyez dans la grande grotte du Rhumel cette après-midi à trois heures. Si vous devez me mépriser toute votre vie, du moins que vous sachiez exactement pourquoi.*

» A deux heures et demie, Ahmed me vint prendre à l'hôtel.

» Sur toute la longueur de la profonde faille où coule le Rhumel, la municipalité de Constantine a fait construire contre la paroi du roc un étroit chemin suspendu de planches, bordé d'un parapet grillagé. Ce chemin qui surplombe le fond de l'abîme d'environ vingt mètres, suit tous les contours des excavations et des grottes. Ahmed me fit faire un assez long détour pour m'y engager par l'extrémité opposée à celle où est perçu le droit municipal de passage, ceci, me dit-il, parce que « la zoulie madame » emprunterait sans risque d'être vue en ma compagnie, l'autre sens du chemin des touristes.

» Après avoir descendu de nombreux et étroits escaliers de briques, puis un sentier caillouteux qui serpente sur le flanc d'une croupe, j'atteignis le chemin suspendu et pénétrai sous le couvert humide des grottes.

» Dans une encoignure de la paroi où l'étroit chemin s'élar-

gissait en une petite plate-forme taillée dans le roc, assise contre une sorte de monument naturel fait d'une série de vasques étagées semi-circulaires, assez semblables à des bénitiers d'église, Suzanne *** m'attendait.

***

» Elle avait adroitement choisi son cadre. J'ai rarement vu décor mieux approprié pour le troisième acte d'une liaison.

» Cette sorte de caverne préhistorique dont la voûte suspendait à cinquante mètres au-dessus de nos têtes le chaos de son gigantesque cintre; ce torrent paresseux qui serpentait à nos pieds entre d'énormes blocs de pierre arrondis par le frottement millénaire des eaux; cette plate-forme accrochée au rocher entre ciel et terre; la demi-teinte qui donnait aux choses un aspect mystérieux; tout contribuait à l'émotion qui m'empoigna en la voyant.

» Elle avait un tailleur très simple, un de ces petits chapeaux-bonnets qu'elle sait lui seoir, et ne portait comme la veille aucun bijou. Elle était chaussée de souliers jaunes, gantée, et une voilette assez épaisse était relevée sur ses sourcils. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais trouvée si simplement jolie.

» Dès qu'elle me vit, elle vint vers moi et me tendit la main; et comme j'hésitais, elle prit la mienne et la serra en me disant :

» — André, il va me falloir beaucoup de courage pour faire... ce que je vais faire. Donnez-moi votre main avant, voulez-vous?

» Je la serrai. Elle me remercia d'un regard et se rassit :

» — Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, — commença-t-elle; — mais j'ai par contre beaucoup réfléchi. Je ne veux pas que vous gardiez de moi au fond de vous le souvenir que vous en avez, et qui n'est pas celui que vous en devez avoir. Je suis ou bien pire ou bien meilleure que ce que vous pensez; vous jugerez. Voulez-vous me promettre de m'écouter sans rien me dire... et aussi sans me regarder. Je vais essayer de tout vous dire.

» Je m'assis à quelques pas d'elle. L'obscurité me cachait son visage. Elle continua :

» — André, je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous, quoi qu'il arrive. Il faut m'écouter. Je n'ai pas su vous le prouver, c'est entendu. Je suis un petit être lâche et veule que la crainte de la misère a jeté pieds et poings liés entre les mains des hommes. Je ne méritais pas, votre ami monsieur Andréjane a dû vous le dire, le grand et bel amour que vous m'avez donné, et pourtant je vous l'ai rendu de toutes les pauvres forces de mon petit cœur. Vous pouvez le croire ou ne pas le croire; vous ne pouvez pas empêcher cela d'avoir été. Je ne cherche pas à me disculper, au contraire, et ma plus grande joie serait que vous ne remontiez à la lumière que méprisant et guéri. Je vais faire ce que je pourrai pour cela.

» Elle se recueillit un instant en silence et reprit :

» — Lorsque, avec l'argent de mes bijoux, celui qui est mon mari acheta cette brasserie, il ignorait tout d'elle. Avec son aveugle confiance en lui-même, il avait traité les yeux fermés. Il se trouva qu'il avait fait une assez mauvaise affaire et que ce qu'il avait versé au comptant à l'agence parisienne, représentait et au delà la valeur de l'établissement. Or nous restions devoir en sus une somme très importante, exigible du vendeur par mensualités. Mon mari comprit combien il avait été dupe lorsqu'il constata que cette mensualité représentait environ les deux tiers de la recette brute. Il était trop tard pour discuter. La main était dans l'engrenage, il fallait aller jusqu'au bout.

» Ce n'est pas, vous l'avez compris, sans une vive répugnance que je m'étais trouvée mêlée à cette singulière clientèle. Mon mari estimait que j'étais un bon sujet de vitrine et m'imposa de demeurer à la caisse. La peur de la misère m'avait donné le triste courage de vous quitter.

» Qu'était ce qu'elle m'imposa depuis à côté de cela?

» Vous avez pu remarquer que les israélites n'amènent jamais leurs femmes au café. Je fus très courtisée; oh! je n'en tire aucune gloire, croyez-le bien; j'énonce un fait. Je m'efforçai de concilier le respect de moi-même avec les hommages de la clientèle. Ce fut difficile avec ce monde qui n'a pas précisément le sens des nuances.

» Oh! j'ai pensé souvent à vous les premiers temps. Je me disais... j'espérais... pardonnez-moi de vous dire cela. Comment cela pourrait-il être un reproche maintenant que je sais pourquoi vous n'êtes pas venu... quand il en était temps encore? Pardon d'avoir douté de vous, André. Vous voyez bien que mon amour n'était pas à la hauteur du vôtre.

» Et puis vinrent les heures noires où l'on s'enfonce dans le désespoir. »

» Elle s'arrêta, enfouit sa tête dans ses mains et parut reprendre haleine. Je n'avais pas prononcé une parole et je regardais couler l'eau.

» — Voilà le plus dur, — reprit-elle d'une voix rauque et sourde : — un jour vint où nous avions trois traites impayées, trois mois de retard. Le brasseur coupa tout crédit; l'huissier vint.

» Un homme, un des hommes que vous avez vus, s'acharnait sur moi avec une ténacité patiente. Un jour il me trouva seule; mon mari courait les banques pour découvrir une commandite. L'homme...

» — Souhami! — lui jetai-je à la face.

» — L'homme avait les trois traites qu'il avait rachetées avec le reste de la créance. C'était un jeu pour lui, que le négoce avec les douars pauvres, la saisie des récoltes indigènes et la vente à l'encan du bétail ont rendu plus de trente fois millionnaire!...

Je l'avais saisie par les poignets :

» — Tu as fait cela?... Toi?...

» Elle continua dans une espèce de délire :

» — Tu n'étais plus là... Je ne te reverrais plus jamais. Alors... Lui... d'abord! Hein? Je te dégoûte?... Il a éloigné mon mari, payé l'arriéré, retiré les traites non échues.... Oui, c'est cela, fais-moi mal!... Ah! tu peux dire que je lui ai coûté cher. Et puis j'ai tout dit à mon mari; il s'est d'abord révolté, mais la menace des traites était là. Finalement son silence a tout accepté! Oh dégoût!

» J'ai répété, mon mufle grinçant sur son visage :

» — Tu as fait cela!... Toi!...

» — Ça et bien d'autres choses encore! Mais bats-moi donc, tue-moi! Jette-moi par-dessus ce parapet, que ça finisse cette

torture! J'ai été à tous ceux qui m'ont voulue, qui m'ont payée, pour de la honte, pour l'âpre joie de me baigner dans la boue et d'avilir chaque jour davantage celui que la loi a fait *mon mari*! Et il accepte tout! Et il s'en console avec les Ouled-Naïls. Je suis madame Tout-le-Monde! Si tu veux mon corps... prends-le! »

» J'ai encore dans les oreilles son strident éclat de rire de folle. Et j'ai frappé, Robert, comme une brute. J'ai honte de moi! »

. . . . . .

André se dressa soudain de son fauteuil, l'air égaré...

— Tiens!... Je viens de la revoir tout à coup, telle qu'elle était, accroupie, écroulée à terre, ses cheveux dénoués. Son chapeau avait roulé sur le sol. Elle pleurait à petits sanglots. Moi j'étais devant elle, pantelant, assommé de honte et de dégoût.

» Alors elle a lentement levé sa pauvre tête martyrisée et m'a regardé... oh! ce regard! Et elle s'est précipitée sur moi, s'accrochant à moi comme une noyée :

» — Emmène-moi! Oh! ne me laisse pas à cette lie! Emmène-moi. Je serai ce que tu voudras; tu ne me parleras que pour me maudire, mais emmène-moi, mon grand, emmène-moi! Aie pitié, oh! pitié, de ta pauvre petite chose! »

» C'était... oh, déchirant! Je l'ai regardée, convulsée, répéter comme une litanie, inlassablement : Emmène-moi. Une seconde, j'ai failli faiblir...

» Et puis est passée entre mes yeux et les siens l'image du hideux accouplement.

» J'ai fermé les yeux et je l'ai rejetée brutalement contre le mur de roc; puis je me suis enfui, comme un malfaiteur.

» Une heure après je dévorais la route. Voilà... C'est tout. »

***

Je me suis levé, haletant, et à mon tour j'ai dit à mon ami :

— Tu as fait cela?... Toi, André, toi!

Il m'a regardé fixement... et puis tout à coup il a compris :

— Ah! Toi *aussi* tu penses que j'aurais dû agir autrement?

— Ce que je pense? — ai-je dit avec une colère grandissante : — ce que je pense, c'est que tu as commis là un acte monstrueux! Toi, André, toi, mon ami, tu trouves sur ta route un être qui se noie, et tu te préoccupes, avant de lui tendre la main, de savoir s'il en est digne! Bien plus : lorsqu'il t'a loyalement confessé son indignité, alors que rien ne l'y forçait, tu le livres à lui-même et tu t'éloignes pendant qu'il agonise! Oh! André, se peut-il que ce soit toi qui aies commis cette abomination!

Dangennes a un dernier sursaut de révolte :

— Moi! André *** (et c'est son vrai nom, le nom illustre de son père qu'il énonce) disputer leur maîtresse à ces êtres immondes!

Je bondis :

— Ah! le voilà bien qui se réveille, l'effrayant orgueil de ta race! Tu l'as retrouvé au fond de ta mémoire, ce nom pompeux dont tu te pares pour justifier une action injustifiable. Est-ce qu'il n'y a que la maîtresse qui compte en elle? Est-ce qu'il n'y a pas un pauvre petit être faible et fragile, infiniment droit et bon, et qui n'a commis d'autre faute que de naître pour s'épanouir à une époque scandaleusement injuste et viciée, où les fortunes s'amoncellent ou s'évanouissent durant le même millésime? Ton amie? Mais j'en connais mille de même sorte. Mais il y en a trente mille dans Paris, de ces pauvres êtres dont les nouveaux riches ont fait, par le pouvoir de leur argent trop vite acquis, de ces créatures hybrides, moitié femmes, moitié poupées, aussi incapables de devenir des mères que d'affronter la déchéance. Est-ce leur faute ou celle de l'effroyable siècle où nous vivons?

» Et lorsqu'une d'elles, qui, par hasard, a conservé une âme, qui s'est donnée à toi librement et sans intérêt, qui se croit abandonnée de toi, retombe de son rêve et se venge de la vie par les moyens qu'elle peut, lorsque, dans un élan de propreté morale rare, elle s'en accuse au seul être qu'elle ait jamais aimé, à toi, pour t'épargner une déchéance et pour tenter, chose sublime, de détruire, par le dégoût, le chagrin profond qu'elle sent en toi, tu t'ériges en juge et tu la condamnes!... André, épargne-moi de te dire ce que je pense de ce jugement-là!

André a regardé le feu, longuement, très longuement, sans mot dire. Puis il s'est levé, m'a serré la main, et m'a dit simplement :

— Merci. J'avais aussi pensé cela... *depuis*, mais l'amour-propre se cabrait. Merci. A quelle heure est le train pour Marseille?

Et une aurore de paix éclaira son visage.

***

Lorsque je le revis, dix jours après, il était seul et me fit peur.

— Eh bien! voilà... c'est fini! — me dit-il d'une voix sans timbre avec un sourire hébété.

Il s'assit auprès du feu, étendit ses mains à la flamme et se mit à trembler.

— Il fait froid à Paris quand on arrive de là-bas. C'est fini... c'est fini!

Je frissonnais et je n'osais l'interroger; il reprit de sa voix monocorde :

— On l'a enterrée dans le cimetière israélite... parce que Souhami avait gardé les traites, tu comprends... Alors le mari s'est trouvé ruiné, tout d'un coup. C'est l'autre qui a payé l'enterrement. Il est joli leur cimetière, sur le flanc d'un coteau qui regarde la ville. Ils ont aussi annexé son cadavre!

Il riait d'un pauvre rire douloureux de dément. Je frissonnais.

— Tu te souviens?... Le boulevard de l'Abîme... le curé aux cailloux... le balcon... la pancarte? C'est de là qu'elle s'est jetée...

» Je ne devais pas encore être très loin. C'était le soir de mon départ. Le Souhami était très gai, car enfin il me redoutait un peu, cet homme, à cause que moi aussi j'avais une voiture et un carnet de chèques... Il a offert le champagne, des flots de champagne. Elle était gaie, très gaie, trop gaie...

» Vers minuit elle s'est levée et leur a dit : « Je vais vous faire une surprise. » Elle est sortie.

» On a retrouvé ce qui restait de son corps le lendemain, sur les rochers, à côté de l'usine, tu sais... l'usine? J'ai vu la place... j'ai *osé* aller voir la place!...

Il se tut un instant. Le ciel vous préserve de voir un visage à ce degré d'horreur.

— Son voile s'était envolé pendant la chute. C'était très haut, tu comprends : deux cents mètres... Il était resté accroché à mi-chemin; on ne voulait pas que j'aille le chercher. J'y suis allé la nuit avec le grand courrier arabe, le petit Ahmed et Fatima. La corde n'a pas cassé... C'était une corde sans pitié... comme moi!

. . . . . .

» Je n'ai pas pu revenir tout de suite. Je ne pouvais pas me détacher de cette pierre où dormait... enfin... ce qui restait d'elle.

» Et puis j'ai réglé quelques comptes. Il y a eu un jour du bruit dans une brasserie Agar, avant qu'on ne saisisse. A la fin, comme j'avais cassé ma cravache, j'ai continué l'entretien avec le gros bout des queues de billard. La recommandation du brave homme de Chekfa m'a évité bien des ennuis, grâce au haut fonctionnaire de la mairie. J'ai laissé une provision entre ses mains, à cause de l'œil du mari... on croit qu'il va devenir borgne, cet homme. Mais aussi pourquoi ont-ils jeté les fleurs que j'avais portées au cimetière?

Il claquait des dents.

— Tu n'as pas quelque chose à me donner à boire? Il fait un froid de loup ici!

Le feu était rouge. Je lui donnai un carafon de rhum. Il s'en versa deux verres et les avala coup sur coup.

— C'est bientôt Noël, — reprit-il, — Noël!... Te souviens-tu de mon Noël de l'an passé? Noël!...

Il tisonna le feu, puis murmura d'une voix tendre, implorante et brisée :

— Petite Chose!...

Je sanglotais.

***

VULNERANT OMNES, ÚLTIMA NECAT

Nous somme seuls, ma Pounette ronronnante et soyeuse, tout seuls et je ne peux pas travailler.

Les personnages de mon nouveau scénario sont rétifs. En vain je ramène sur eux obstinément ma pensée errante; elle s'évade et vagabonde au milieu d'un champ de soucis.

En vain je convoque mes marionnettes animées; elles restent là figées et ne veulent pas vivre; elles semblent dire : « Tu veux que nous soyons présentes : nous le sommes. Mais nous ne voulons pas travailler aujourd'hui. »

Alors je leur donne campo et je roule auprès du feu mon fauteuil solitaire.

Je pense à Lui; je pense à Elle. Je pense à Eux.

Voici deux semaines qu'il est reparti. Il vogue à présent vers les forêts dont l'ombre dense ne laisse pas filtrer le moindre rayon solaire. Il a trouvé au fond de lui un devoir auquel il a rattaché les morceaux de sa vie : les consacrer à l'expansion coloniale de son pays.

Il n'est pas seul; son fidèle Corvacier n'a pas voulu accepter l'atelier de forges qu'il voulait lui acquérir :

— Plus souvent que je laisserais le patron seul dans la peine!

Tu regardes par la fenêtre voler les flocons blancs, petite chatte? Il neige... Neige-t-il aussi sur ta tombe, pauvre petit Joujou cassé?

ANDRÉ ARMANDY

POÉSIES

IDYLLE

Reflet délicieux d'une fleur isolée,
Abandonnez enfin cette chair dévoilée
Et ce visage pur si ravi d'être beau
Aux soins de mon amour!...
L'été, par son flambeau,
Fait rêver les lauriers endormis de bataille,
Une extrême langueur jusqu'à l'azur défaille
Sur le récif frangé d'un liséré d'argent,
Et l'étoile distraite au jour éblouissant
Pour le cœur altéré de sa frêle lumière
Ne se retrouve plus qu'au clos d'une paupière,
Tant la Nature meurt dans l'immobilité
Ne se connaissant plus d'être heureuse!... L'été
Et ses divinités de blandices prochaines
Se risquent dans ce cœur pour les voluptés vaines
Si faible qu'il voudrait toutes les apaiser!
O rêveuse inclinée aux affres du baiser
Par l'arrière douceur si trompeuse aux chaires closes,
Va, laisse ta candeur glorifier de roses
L'ambre fait pour la lèvre et les mots murmurants.
Le bel été, l'amour et les ramiers errants
Dans la limpidité des midis de turquoise
Exaltent pour te plaire une grâce sournoise
Jusqu'au zénith profond où le regard se perd;
La Terre est à tes pieds un holocauste offert,
La fleur extasiée aux brûlantes délices
Se pâme; le pollen visite les calices,
La plainte de la source au marbre du bassin
Fait pencher un visage et tressaillir un sein;
Que les fruits seront lourds de désirs!... Quelle proie
La grappe mûrissante, où la Nature ploie

Ta tendresse indulgente à la soif d'un humain,
Abandonne au frisson de ma tremblante main!
Te voici près de moi dans cette ombre où, mordue,
La vigilante chair balbutie et gradue
Les transports, l'amertume et la nuit des tombeaux...
O secrets dévorants! que vous nous semblez beaux
Par l'onde d'une vie inégale aux paroles!...
... Mais, ces bras dénoués, s'ils quittent nos épaules,
Leur poids que j'ignorais m'est un supplice obscur
Et je cligne des yeux tristes devant l'azur...

RUSE

Évanescente en le délice
O pure larme, sœur prochaine,
Perle au sanglot de la sirène!
Un feint chagrin m'est si propice!

Il n'est point de rester sereine
Si l'amour rêve de supplice;
Que mon vœu simple s'accomplisse,
Va, ma ruse n'est pas si vaine :

Celui que j'aime tendrement,
Jouet de ces rares malices
S'enorgueillit de mon tourment;

Que sont-ils aux cœurs des amants
Si les pleurs ne s'en font complices
Les feux des yeux les plus charmants!

ODE AU RUGBY

Où jouir d'ardeur plus aiguë,
Pour un symbole mis en jeu?
Un multiple adverse s'y rue
Fonce, converge en traits de feu
Et sa transe sur la pelouse
Jusqu'au sillage qu'elle épouse
Tord cette grappe en désarroi
Dont toute la masse étourdie
Vire d'un bloc sans inertie
Vers l'homme qui va devant soi!

Ce dieu soudain surgi de terre
Qui file en rasant les gramens
Tourmente un ballon et le serre
Entre ses redoutables mains;
Il dévore le temps vorace
Sa dynamite dans l'espace
Arquant son corps contre l'éther,
Darde ses foudres frénétiques
Jusques aux vergues magnétiques
Qui tirent sa tête de fer.

Quel triomphe sur la matière
Si, soudain, comme pour un glas,
Le front soucieux de l'arrière
Ne plonge parmi les deux mâts!
Sa guillotine se déclanche,
Le fauche sur la ligne blanche,
Croule avec dix hommes en tas,
Mais lui, dans la terre rétive,
Imprègne la balle captive
De sa mâchoire et de ses bras.

O docile ardeur des colosses,
Par quel pacte un mince ruban
Suspend-il ces hommes véloces
Fumants de leur propre ouragan?
J'aime qu'à des signes si frêles
Les passions torrentielles
Expirent... Je t'aime, Footbal,
De mesurer l'ordre athlétique
A ce réseau géométrique
Qui le relie à l'Idéal!

L'orgueil de ce qu'il vient de faire
Écrase ce dieu qui se tait...
Dans sa forge, un tremblant viscère
Souffle en défaillant qu'il a fait
La chose — qu'il fallait, — la seule...
Il arrache sa blême gueule
De la terre et puis, fortement,
Pour en délivrer sa mémoire,
Crache le goût de la victoire
Avec de la boue et du sang.

LUCIEN FABRE

PASTEUR

LES LEÇONS D'UN CENTENAIRE

Louis Pasteur est né à Dôle le 27 décembre 1822; le centième anniversaire de sa naissance a été célébré par une cérémonie simple et émouvante, à laquelle ont participé les délégués des Académies et des Sociétés savantes qui s'honorent de l'avoir compté parmi leurs membres. Cette cérémonie a eu lieu dans ces bâtiments de la rue Dutot, où les élèves et les disciples de Pasteur, s'inspirant de ses pensées et de son exemple, travaillent sans relâche pour la science et pour le bien de l'humanité : c'est à l'Institut Pasteur que devait être réservé le privilège de la commémoration de la date même du centenaire. Cependant, avant et après cette séance de l'Institut Pasteur, ont eu lieu à Paris, en France, dans le monde entier, de nombreuses cérémonies commémoratives. Il serait fastidieux de les énumérer toutes; on ne peut cependant passer sous silence les fêtes que prépare à Strasbourg le Comité de l'exposition internationale d'hygiène; elles seront la manifestation la plus brillante de la reconnaissance que gardent à Pasteur la France et tous les peuples civilisés.

La presse quotidienne, la presse périodique, se sont associées à ces hommages; l'histoire admirable des découvertes pastoriennes, si belle qu'elle paraît parfois une légende, a été racontée sous une forme appropriée à tous les auditoires et à tous les publics; les notions scientifiques elles-mêmes

qui se rattachent à ces découvertes ont été vulgarisées et sont devenues familières à tous les hommes cultivés. Ce sont là des résultats dont on doit se louer et qui suffiraient à justifier, en ce cas particulier tout au moins, la mode des centenaires, malgré ses inconvénients. Le plus sérieux de ces inconvénients, c'est peut-être de détourner nos yeux du présent pour les reporter vers le passé; la vie est courte et le temps pris à beaucoup d'hommes éminents par des fêtes commémoratives risque d'être perdu pour leurs propres travaux. La meilleure manière de louer les grands hommes n'est-elle pas de s'inspirer de leur exemple pour tâcher de s'approcher de l'idéal qu'ils ont atteint? La mémoire de Pasteur n'est-elle pas célébrée chaque jour, de la manière qui eût le mieux contenté le Maître, dans les Instituts Pasteur du monde entier, où toutes les recherches sont, plus ou moins directement, imprégnées de son esprit?

Je crois cependant qu'on a eu raison de donner un éclat exceptionnel au centenaire de Pasteur; il est particulièrement bon et nécessaire, dans cette période où les intérêts matériels immédiats risquent d'accaparer l'attention des hommes, de rappeler ce que peut être une vie consacrée à la science, ce qu'elle apporte au savant lui-même, à sa famille, à sa Patrie, à l'humanité.

Mais une telle leçon serait, malgré tout, incomplète si, après avoir étudié le passé, nous ne regardions pas vers l'avenir. Il est peut-être né, le 27 décembre 1922, en un coin perdu de nos campagnes, dans le faubourg de l'une de nos grandes villes industrielles, un enfant qui pourrait être le Louis Pasteur du XXe siècle; que faut-il faire pour que cette force immense ne soit pas perdue? C'est le problème de l'éducation de la jeunesse qui se trouve tout d'abord posé ainsi; je l'effleurerai seulement aujourd'hui, préférant parler surtout d'un autre problème, celui de l'orientation des jeunes gens vers telle ou telle carrière.

***

Le problème de l'éducation serait grandement facilité si l'on connaissait un moyen sûr de deviner les aptitudes intel-

lectuelles des enfants; mais c'est là un rêve, et ce n'est peut-être même pas un beau rêve. Je me méfie beaucoup des jugements des pédagogues; cette flamme subtile qui fait l'homme de génie risque d'échapper à leurs *tests*. Sans doute, il est difficile d'accorder des bourses, bourses ordinaires et bourses d'entretien, autrement qu'à la suite d'examens; comme le disait Joseph Bertrand, le concours est encore la meilleure manière que l'on ait trouvée d'interroger le hasard; mais il ne faut pas cesser de penser aux défauts maintes fois signalés des examens et des concours [1]; il faut y penser, afin de tâcher d'y remédier, ce qui ne peut être fait qu'en évitant une trop grande uniformité. Il est indispensable que, dès l'âge où les conditions actuelles de la vie sociale ne permettent plus de donner à tous les enfants la même instruction, il y ait plusieurs voies d'accès à l'instruction supérieure; l'une de ces voies est et restera encore assez longtemps la fortune des parents; il y a aussi les divers concours de bourses et enfin dans une certaine mesure, le choix direct par le maître qui a su deviner les aptitudes de l'enfant; il faut multiplier et varier ces concours et ces possibilités de choix de manière à laisser échapper le moins possible d'esprits distingués; il faut varier aussi les âges auxquels on juge les enfants, car certains esprits se développent plus tardivement et ne sont pas moins bons que d'autres plus précoces.

Je dirai peu de mots de l'enseignement secondaire, dont j'ai déjà parlé ici même l'an dernier [2], je voudrais cependant essayer de dissiper une confusion qui me paraît s'être introduite dans beaucoup de discussions récentes et qui persiste, bien qu'elle ait été signalée à diverses reprises et notamment par M. Pierre Mille.

Cette confusion consiste à qualifier d'ennemis des lettres classiques tous ceux qui ne veulent pas accorder au latin et au grec une sorte de monopole; c'est un peu comme si l'on qualifiait d'ennemis de l'enseignement public tous les partisans de la liberté de l'enseignement. Le dogmatisme et l'into-

1. Voir notamment les pages définitives de Jules Tannery dans son volume : *Science et Philosophie*.

2. Les Sciences dans l'enseignement secondaire Voir *Revue de Paris* du 15 juin 1922.

lérance de certains critiques rendraient jaloux les hommes de la Restauration qui admettaient officiellement l'excellence du catholicisme, mais reconnaissaient cependant le droit pour les parents de faire élever leurs enfants dans les religions protestante ou israélite; aujourd'hui il ne suffit même pas, si l'on veut être orthodoxe, d'admettre que l'enseignement gréco-latin est le meilleur enseignement; il faut exiger qu'il soit le seul : hors de lui, point de salut.

Cette conception par trop étroite ne pourra d'ailleurs, quoi qu'on fasse, prévaloir contre les faits. Il est remarquable qu'il ait suffi à un esprit tel que celui d'Édouard Le Roy, de quelques jours de contact avec les réalités, pour que, nommé par l'Académie des sciences morales et politiques pour être au Conseil supérieur l'avocat de la culture classique, il ait signé, avec la grande majorité de ce Conseil la déclaration dont le passage essentiel proclame la nécessité d'organiser une section moderne d'un bout à l'autre des études [1].

Il y a déjà assez de barrières sociales qui risquent d'arrêter ou de détourner l'enfant en qui nous rêvons le Pasteur du xxe siècle pour qu'il ne faille pas créer par surcroît des barrières artificielles. Qu'il me soit permis de rappeler, à ce sujet, quelques lignes de M. Alfred Croiset, qui m'ont beaucoup frappé, lorsque je les ai lues, il y a une vingtaine d'années, et qui me paraissent plus que jamais d'actualité : « Cette année même, disait en 1904 l'éminent helléniste [2], un étranger qui connaît admirablement la France avait un toast à porter. Savez-vous ce qu'il se plut à vanter surtout chez nous? L'extrême diversité de nos établissements scientifiques, qui ont quelquefois l'air de faire double ou triple emploi, mais qui ont fini par prendre chacun une physionomie distincte qui les rend particulièrement attrayants. J'étendrais volontiers cette observation à tous nos types d'enseignement et je la dédierais aux amateurs d'une simplicité par trop rectiligne. » Il ne peut dépendre de la fantaisie d'un ministre de supprimer d'un trait de plume la moitié de notre enseignement secondaire, c'est-à-dire, pour parler d'une manière concrète, de

1. Voir l'article substantiel et précis de M. Beaulavon dans le numéro de février 1923 de la *Revue universitaire*.

2. *Enseignement et Démocratie*, p. 27 (Alcan, 1905).

décider que là où nos lycées et collèges avaient 1 000 élèves, ils n'en auront plus que 500. Une telle diminution entraînerait au bout de peu d'années une diminution équivalente dans l'intelligence française; les Pasteur, les Renan, deviendraient plus rares; comment mesurer la déchéance du pays?

Je sais bien que certains prendront aisément leur parti de cette diminution numérique, dans l'espoir qu'elle sera compensée par une amélioration de la qualité moyenne; c'est là témoigner une confiance bien naïve dans la valeur de la sélection empirique qui déversera certains enfants dans les lycées classiques et d'autres dans des établissements qualifiés de techniques, dont les élèves devront renoncer à toute culture générale et pour parler net, seront destinés à rester des contremaîtres « *Lasciate ogni speranza....* » Je n'ai pas à parler ici du danger formidable que peut créer une telle barrière sociale placée devant des techniciens, dont beaucoup auront une grande valeur : on voudrait recruter des cadres pour une révolution bolchevique que l'on ne pourrait faire mieux; mais laissons ce côté de la question, qui mériterait une étude particulière, et venons au deuxième problème qui se pose, lorsque le problème de l'enseignement secondaire a été, bien ou mal, résolu : comment vont s'orienter les jeunes gens qui ont achevé leurs études secondaires, les bacheliers, pour les appeler d'un nom commode?

***

Le problème de l'enseignement secondaire, malgré son importance, peut être, sans de trop graves inconvénients, négligé pendant quelques années; car les solutions ne peuvent être, quoique fassent les ministres, tout à fait mauvaises, puisque d'une part le corps enseignant est excellent et que d'autre part les solutions qui provoqueraient une crise de recrutement ne peuvent durer. Au contraire, le problème bien plus délicat et tout aussi important de l'orientation des bacheliers court le risque de subir l'influence de modes et de courants dont les conséquences n'apparaissent qu'au bout de longues années, alors qu'il est trop tard pour y remédier; c'est un des problèmes qui devraient préoccuper

le plus les gouvernements, si, dans l'Europe bouleversée par la grande guerre, les gouvernements avaient le loisir de penser quelquefois au delà de l'année présente. Il va sans dire que je n'envisagerai ici qu'un seul côté de ce problème, mais, à mon avis, l'un des plus importants [1] : celui du recrutement, parmi les bacheliers, des hommes qui font de la science pure, au milieu desquels on peut espérer voir surgir de temps à autre un Pasteur, un Berthelot, un Poincaré, un Pierre Curie. Comment éviter que les jeunes bacheliers qui ont les aptitudes nécessaires, mais non suffisantes, pour l'éclosion d'un de ces génies, se détournent de la science pure pour les carrières plus avantageuses de l'industrie ou de la banque? C'est peut-être là le plus grave danger qui puisse menacer l'avenir de l'humanité; ce danger n'est pas limité à notre pays et, si la guerre l'a augmenté, elle ne l'a pas fait naître; il y a plus de dix ans que mon éminent ami M. Vito Volterra, rentrant en Italie après un voyage en Allemagne, me racontait qu'un professeur de Göttingen lui avait dit mélancoliquement : « S'il y avait un Gauss parmi nos étudiants, il deviendrait capitaine d'industrie et gagnerait vite cent mille marks par an; mais il n'aurait pas le loisir de faire les découvertes qui ont immortalisé le nom de Gauss. »

Le jour où la science pure cesserait d'attirer une partie notable des meilleurs parmi nos bacheliers, c'en serait fait de l'humanité; au bout de quelques décades, les applications industrielles seraient continuées automatiquement, sans être comprises; et, au bout de quelques siècles, nos descendants seraient comme les fourmis et les abeilles, exécutant par routine les merveilles conçues par des ancêtres oubliés. Mais, avant cette décadence de l'humanité, que l'on peut supposer lointaine, pourrait se produire la décadence plus ou moins complète d'un ou de plusieurs peuples : nous ne voulons pas que le nôtre soit de ceux-là.

Notre principale raison d'espérer est, au fond, indiquée dans les phrases de M. Alfred Croiset citées tout à l'heure : c'est la variété de nos institutions scientifiques et la souplesse du génie

1. Le seul problème qui, peut-être, a une importance comparable est celui du recrutement des hommes qui gouvernent la nation : hauts fonctionnaires, parlementaires, ministres.

de notre race; les voies par lesquelles un bachelier peut aller à la science sont nombreuses; elles ne peuvent être désertées toutes à la fois : si l'École polytechnique produit aujourd'hui moins de savants qu'au milieu du XIXe siècle, l'Institut Pasteur, qui n'existait pas alors, nos Universités, qui existaient à peine, apporteront à la science de nouvelles recrues.

Nous ne devons donc pas désespérer; ce n'est pas une raison pour nous endormir dans une fausse sécurité : nous devons chercher par tous les moyens à ne pas décourager et même à faire naître les vocations scientifiques. C'est par la variété de ces moyens que nous pouvons obtenir les meilleurs résultats; il n'y a pas de panacée universelle et l'on doit faire converger les efforts.

C'est sans contredit l'enthousiasme, le goût désintéressé de la science, la passion farouche de la vérité encore à demi voilée, qui déterminent les véritables vocations scientifiques; mais encore faut-il que ces vocations ne soient pas contrariées, comme le furent parfois celles d'artistes ou de poètes, par la froide raison des parents ou les nécessités cruelles de la vie.

L'un des moyens auxquels on peut songer pour peupler les laboratoires est d'augmenter la valeur sociale du savant : dans une réunion à laquelle il avait été convié par la confédération des Sociétés scientifiques françaises, il y a quelques mois, M. Maurice Barrès remarquait que l'une des raisons qui déterminaient des vocations militaires était le prestige dont étaient entourés les généraux, même en temps de paix; et il exprimait le vœu que les savants, aussi nécessaires à la grandeur de la Patrie, ne soient pas moins en vue que les généraux. C'est là évidemment un moyen qui peut agir parfois; il ne faudrait pas trop compter cependant sur les honneurs accordés à ceux qui terminent une carrière pour y attirer les débutants; la plupart d'entre eux pensent davantage à la période de la vie qui va de vingt à quarante ans qu'à celle qui suit la quarantaine.

Il ne faut pas craindre de dire nettement que c'est seulement par de larges subventions que l'on sauvera le recrutement de la science pure. Les hommes de science qui sont maintenant dans la seconde moitié de leur carrière devraient d'autant moins hésiter à faire énergiquement campagne dans ce

sens que leur désintéressement resterait complet, car ils n'auraient rien à demander pour eux : c'est pour les jeunes, les hommes de vingt à quarante ans, qu'un gros effort devrait être fait. Sous quelle forme, demandera-t-on? Sous toutes les formes imaginables, faut-il répondre, car c'est seulement par la variété des méthodes que l'on évitera le danger de laisser échapper des esprits distingués et le danger non moins grand de confier la direction scientifique de la jeunesse à un groupe trop étroit d'hommes qui peuvent, de très bonne foi, méconnaître l'intérêt de certaines directions intellectuelles neuves. Indiquons rapidement quelques suggestions, sans prétendre épuiser toutes les possibilités.

Il faut tout d'abord maintenir et développer celles des institutions existantes qui facilitent une sélection : que les jeunes gens ayant passé avec succès les concours des grandes Écoles, de l'internat des hôpitaux, etc., et qui expriment le désir de se consacrer à la science soient aussi largement rétribués que s'ils choisissaient le métier d'ingénieur, de professeur, de médecin pratiquant. Leur succès au concours doit, pour quelques années au moins, valoir qu'on leur fasse crédit sur leurs intentions de travail personnel; plus tard, on les jugera aux résultats de ce travail personnel.

Mais les concours ne doivent pas être le seul moyen de sélection; tel jeune homme peut n'avoir aucune facilité à y réussir et cependant montrer des aptitudes pour la recherche personnelle; ces aptitudes pourront être reconnues par ses professeurs; ceux-ci devraient disposer, sous leur responsabilité, de bourses assez larges destinées aux meilleurs de leurs élèves.

Ce qui précède s'applique à la période de début, qui s'étend tout au plus jusqu'à vingt-cinq ou trente ans, suivant les sciences. Le jeune homme qui avait du goût pour la science a dû dès lors mériter par ses publications le nom de jeune savant; actuellement, le seul moyen ou à peu près, qui s'offre à lui pour vivre s'il ne veut pas abandonner la science, c'est d'entrer dans l'enseignement. Or, les traitements des professeurs sont loin d'avoir augmenté dans la même proportion que les bénéfices des industriels et des commerçants; il faut les relever, mais en ayant soin de favoriser particu-

lièrement ceux qui font des recherches personnelles utiles à la science; pour cela, l'un des moyens auxquels on peut songer est de superposer au traitement proprement dit du professeur des subventions spéciales, dont l'importance puisse atteindre et même dépasser ce traitement et qui récompensent les travaux personnels. C'est certainement une idée de ce genre qui a présidé à la fondation par des particuliers ou par l'État, de prix décernés par les Académies; mais la valeur des prix provenant de fondations particulières est restée la même tandis que la monnaie se dépréciait et l'État n'a pas songé à augmenter les prix du Budget. Les Académies ne devraient d'ailleurs pas être les seules distributrices de prix; c'est en cette matière surtout que la variété et la souplesse sont indispensables si l'on veut éviter de graves inconvénients. De même qu'une fondation privée comme l'Académie Goncourt a su se faire sa place à côté de l'Académie française, de même il y aurait place, dans le domaine scientifique, pour des institutions variées, disposant les unes et les autres de sommes importantes. Par exemple, le Mécène qui donnerait à la Faculté des Sciences de Paris les moyens de décerner chaque année trois prix de cent mille francs aux trois meilleures thèses de doctorat dans l'ordre des sciences mathématiques, physiques et naturelles, ferait certainement beaucoup pour encourager et soutenir les vocations scientifiques.

La misère de nos laboratoires est devenue populaire au point d'émouvoir même les boxeurs; il faut que l'on comprenne également partout que les plus beaux laboratoires ne valent que par la pensée qui anime leurs usagers; il faut songer aussi aux savants qui, comme un Poincaré ou un Einstein, n'ont pas de laboratoire, mais réfléchissent sur les expériences faites par d'autres et leur suggèrent des expériences nouvelles.

Si la célébration du centenaire de Pasteur contribue à remédier à la crise du recrutement des chercheurs scientifiques, le grand Français aura rendu un nouveau service éminent à la science et à sa patrie.

ÉMILE BOREL,
de l'Académie des Sciences

TABLEAUX DE PARIS

SARAH BERNHARDT. — Les deux porteurs avaient traversé le vestibule, ils étaient entrés dans la salle à manger encore vide, tenant à pleines mains les poignées de deux traverses de bois passées de chaque côté d'un siège, comme on voit avancer, sur les peintures égyptiennes, les dieux à tête de taureau ou de chat, les pharaons et les reines, précédés par les prêtres et les capitaines. Elle était drapée dans un manteau de chinchilla, vêtue de blanc de la tête aux pieds, et respirait un gros bouquet de violettes de Parme et de roses blanches. Les yeux passaient par-dessus la gerbe de fleurs, sous la mousse des cheveux blonds, qui couvraient le front. Dans les violettes de Parme, ses yeux semblaient gris vert, d'une nuance intraduisible, et elle souriait, dans cette sorte de pompe factice et douloureuse, avec le charme d'une souveraine, à laquelle on n'aurait su donner un âge et qui passait toute seule avec ses porteurs, dans ce vestibule dallé, comme le recommencement et la continuité de ce qui fut...

Les deux hommes la déposèrent devant la place qu'elle devait occuper au repas, ils retirèrent les bâtons qui avaient supporté le siège et s'en allèrent. Une accompagnatrice remit en place les plis de la robe de soie blanche; les beaux yeux demeurés expressifs, comme émaillés de jeunesse éternelle, n'avaient point cessé de sourire. La courbe du nez, si délicatement tracée, se découpait encore avec la même netteté que sur le portrait nacré de Bastien Lepage et que, d'ailleurs,

elle n'aimait pas, daté de 1878, dans tout l'éclat d'une extraordinaire réputation qui chaque jour grandissait et devait bientôt gagner, jusqu'au delà des mers, les villes innombrables du Nouveau-Monde.

Lorsque Sarah Bernhardt fut bien installée à sa place par les porteurs, les convives parurent, un à un, et vinrent lui baiser la main ou lui être présentés. Elle avait pour chacun d'eux quelque amabilité particulière et, comme il lui fallait rencontrer leurs yeux, elle levait les siens. L'expression en était admirable. Pour les dames, elle s'inclinait et elle mettait dans ce mouvement une si gracieuse humilité qu'elle en paraissait grandie.

Ainsi, jadis, tout jeune lycéen, je l'avais vue, pour la première fois, paraître, portée par des esclaves, dans une de ces grandes pièces écrites et mises en scène spécialement pour elle, *Cléopâtre*, par Victorien Sardou, dans laquelle elle dépensait, en faveur du public parisien, tout ce qu'elle pouvait exprimer de charme. La voix, les regards, les attitudes, les costumes, c'était une de ces accumulations auxquelles un enfant de dix ou onze ans ne résiste point sans quelque angoisse.

J'avais été conduit peu de temps auparavant à une exposition d'*Humoristes*, qui, alors, s'appelaient les *Incohérents*, et j'y avais vu, dans un cadre, un fil blanc suspendu à une épingle. Sur une petite pancarte, j'avais lu : *Portrait de Sarah-Bernhardt*. Je m'attendais à la trouver d'une maigreur extrême. Ce n'était cependant plus qu'une légende.

Elle devait avoir, alors, près de cinquante ans déjà... Après un petit conciliabule, mes parents avaient décidé de me conduire à *Cléopâtre* en matinée, car ma mère craignait que Sarah Bernhardt ne quittât la scène prochainement.

Je sais que mon cœur battait si fort, tandis que les trompes d'or annonçaient l'approche de la reine d'Égypte, que je redoutais qu'un cataclysme ne se produisît avant que l'entrée de la tragédienne fameuse n'ait eu le temps de se réaliser.

Elle avait créé si magnifiquement déjà sa légende, que, dans l'âme même d'un enfant, son nom exerçait un prestige qui n'avait point d'équivalent. Elle était la Voyageuse, elle apparaissait comme environnée de ces beaux tourbillons

qui gonflent les voiles au-dessus des navires. Ses écharpes étaient alourdies de toutes les fumées du voyage et de tous les aromes dont l'air des pays lointains dont elle arrivait est imprégné. Cléopâtre, c'était elle, ce n'était qu'elle.

Aucune femme ne me parut aussi belle, aussi jeune, séduisante, que celle que je vis paraître, nonchalamment étendue sur les coussins d'une longue barque dorée...

Depuis, je la vis jouer un nombre incalculable de fois, mais je puis dire que je n'ai jamais assisté à aucune de ses représentations, sans que résonnassent, dans ma mémoire, ces lointaines trompes du Cydnus qui avaient levé un tel vacarme au fond de mon cœur, que l'écho n'en était pas encore calmé.

Sans doute est-ce encore à ce premier souvenir que je dois d'avoir écrit sur elle une de mes premières chroniques. Alors la jeunesse était à ses pieds, comme la Beauce moirée par le vent à l'horizon des flèches de Chartres. Mendès, Rostand, menaient l'enthousiasme, elle fut la première héroïne d'un « déjeuner »... Celui-là se termina dans une salle du théâtre de la Renaissance, où des hommages lui furent prodigués comme à une déesse. Edmond Rostand s'y montra pour l'une des premières fois au grand public, et vint réciter le sonnet fameux :

Reine de l'attitude et princesse du geste...

que tous les élèves des lycées et des collèges de Paris surent par cœur le lendemain.

***

... Le jour encore récent de cet autre déjeuner, où elle entra sur une sedia portée à bras par deux hommes, l'un de ses contemporains se trouvait au nombre des convives. La conversation roula ouvertement sur les âges. Madame Sarah Bernhardt donnait le sien : soixante-dix-huit ans, joyeusement, en ajoutant que ça n'avait aucune espèce d'importance, parce qu'elle vivrait jusqu'à cent trois ans.

— ... Je le sais, je le sais, — ajouta-t-elle après un petit silence.

Et je croyais entendre le terrible : « Tu le savais! » de

Phèdre à Œnone, qu'elle lançait avec tant de subite et véhémente fureur.

— Je le sais!...

Elle en était sûre ce jour-là, et, chaque jour depuis, elle en fut bien convaincue...

A un instant, elle interrompit la conversation pour se tourner vers moi et dire, le visage nuancé d'une impressionnante gravité :

— Lorsqu'on a commencé une carrière, on ne doit jamais s'arrêter... Jamais!... Il faut la poursuivre jusqu'au bout... — Et elle reprit plusieurs fois de suite, en frappant de la main sur la table, les dernières syllabes : « Jusqu'au bout!... »

Et dans les yeux, se lisait à la fois tant d'assurance et de mélancolie!... Vingt existences ne sauraient épuiser la satisfaction qu'éprouvent à la vie des créatures si étrangement, si mystérieusement organisées pour elle.

Un moment, le nom d'une rue de Paris, tout à fait centrale, vint dans la conversation.

— Je sais où elle est, je sais où elle est! — s'écria madame Sarah Bernhardt, — près des Halles, tout près des Halles.

Devant les rires qui accueillirent sa connaissance de Paris :

— Comment, ce ne sont pas les Halles? — dit-elle ingénûment.

La rue dont nous parlions se trouve dans le voisinage de la gare Saint-Lazare. Je réalisai aussitôt ce que l'existence de cette femme avait pu être, qui connaissait moins bien Paris que les étrangers qui le traversent chaque année et y vivent pendant une saison. Les souverains, qui ne vont jamais à pied et ne voient d'une ville et de la vie populaire que ce qu'on en peut deviner par la portière d'un carrosse ou d'une automobile, ne connaissent pas autrement leur capitale.

Nous nous plûmes à lui faire raconter, à ce repas, certaine promenade aux environs de Buenos-Ayres, qui fixe parfaitement pour l'esprit, le côté chimérique de la vie telle qu'elle la voyait.

Elle avait pris, avec quelques familiers, un landau pour aller faire une promenade dans la *forêt vierge*. Tout à coup, dans une clairière, madame Sarah Bernhardt aperçoit un champ de fleurs, de merveilleuses tulipes multicolores. La

voyageuse saute à terre, pour aller en cueillir quelques-unes, mais, au moment où elle étendait la main, un grand frou-frou d'ailes déployées, un frémissement de plumes agitées déchirent l'air :

— C'étaient des per-ro-quets! — s'écrie-t-elle.

***

Le sentiment de la réalité ne lui arrivait qu'à travers les voiles de toutes les princesses lointaines qu'elle avait été, et elle, dont les personnages brûlaient d'une telle flamme sentimentale, passait dans la vie comme une exilée. Ce privilège est celui d'ailleurs des créatures de génie. Le monde où ils demeurent est si beau, si vaste, — pourquoi s'arrêteraient-ils parmi nous pour demander leur chemin!...

Le sentiment populaire se fait entendre de nos jours, avec une étrange vigueur. On ne l'étouffe plus. Les pouvoirs publics se montraient indécis sur l'importance à donner aux funérailles. Mais Paris est surprenant de sensibilité et de violence, dès qu'il s'agit de défendre une cause où c'est sa gloire d'être spontanément engagé.

Le jour du Jeudi-Saint, les cloches ne sonnèrent que pour elle, avant de partir pour Rome. L'exceptionnelle ardeur de ces journées de printemps, qui ne semblaient s'être tant hâtées que pour apporter plus de fleurs sur le cercueil et sur le passage de celle qui en avait tant reçu, les enfants de Paris, tous en congé, ces enfants de Paris, qui n'avaient cependant connu que son crépuscule, formèrent les éléments de funérailles splendides, telles qu'elles ne pouvaient pas ne pas être... Ce n'est pas une comédienne, une tragédienne, que la foule saluait une dernière fois, mais l'incarnation de la poésie, la représentation de ces beaux rêves mensongers, sans lesquels nous ne saurions vivre, nous autres des villes...

Et je revoyais, peu de temps avant la guerre, une représentation de *Phèdre*, en matinée du jeudi, dans les coulisses après le second acte, Sarah Bernhardt étendue derrière un portant, sur un matelas précipitamment jeté par terre et couvert de coussins, pour lui éviter le chemin fatigant qui conduisait à sa loge. On l'avait roulée dans des couvertures, et tout autour

de cette couche improvisée, agenouillées, de jeunes admiratrices tenaient toutes des fleurs à la main. Et le concert de leurs louanges entourait ce misérable lit qu'un paravent abritait mal... Le professeur Pozzi, qui devait l'amputer par la suite, était venu lui apporter le réconfort de sa présence. La tragédienne demeurait immobile et muette. Seuls, ses admirables yeux couleur d'aigues-marines éclairaient son visage. J'avoue que jamais spectacle d'une pareille volonté ne m'avait été accordé... Jamais elle n'avait soupiré, cependant, les premiers vers de son rôle avec tant de déchirante douceur. J'aurais voulu que la représentation fût interrompue. Pourtant, lorsque le rideau se releva, sur l'acte suivant, la femme de soixante-dix ans, malade, épuisée, que je venais de voir roulée sur ce matelas, dans un coin de décor, était redevenue l'image farouche et douloureuse de la passion... Et, comme aux jours déjà lointains où je l'avais entendue, dans ce rôle, elle y fut sublime une fois de plus...

Et c'est sans doute pour tant d'exemples de courage surhumain, de discipline et pour la flamme qui l'illumina toujours, que non seulement des témoignages de regrets comme celui de la reine Alexandre sont venus fleurir ce départ, mais pourquoi, aussi, tout Paris s'était porté sur le passage de cette dépouille, qui emportait encore quelque chose de ce monde et qui ne sera plus.

***

La maison de la Périchole. — Des réminiscences du Second Empire flottent dans l'air de Paris. La crinoline et le catogan ne vont certainement point renaître, — d'ailleurs, gardons-nous d'exhumer les modes autrement que pour un bal costumé ou sur un théâtre; mais leur évocation peut être charmante et là-dessus l'opérette de M. Reynaldo Hahn montre, de cette époque, tout ce qui doit en subsister pour l'élégance et le bruit...

J'ai voulu voir la maison d'Hortense Schneider, que j'eus le plaisir de rencontrer plusieurs fois, pendant les mois qui précédèrent la guerre, — celle de 1914! — Elle était alors âgée : elle avait quatre-vingt-un ou deux ans, je crois, ce

qui prouve que sous le Second Empire comme... aujourd'hui, les comédiennes ne connaissaient point à l'aurore de la jeunesse les grands succès de la consécration. Il faut l'expérience. Après un thé offert à une grande-duchesse morte depuis, elle aussi, la grande-duchesse Anastasie de Russie, elle voulut bien consentir à soupirer une fois de plus la *Lettre de la Périchole.*

La créatrice d'Offenbach n'avait point cessé d'être impressionnée par les altesses, les personnages titrés, les grands seigneurs cosmopolites. On lui en avait tant prêté... Mais, on ne prête qu'aux riches. Son entrain était encore bien surprenant, et, dans la fameuse « lettre », elle eut une telle manière de prononcer le mot *brigand*, de regarder de côté, d'exécuter une chiquenaude, de retrousser le coin de la lèvre et de remonter les narines, que nous imaginâmes fort bien la qualité spéciale du charme qu'elle avait exercé...

C'était par un bel après-midi d'été. Mademoiselle Schneider était coiffée d'un grand chapeau noir, couvert d'aigrettes, comme une jeune femme, un magnifique diamant scintillait sur la mousseline noire de son corsage, un autre à ses doigts. Elle soupira, mais c'était beaucoup mieux qu'un soupir. C'était l'indéfinissable expression d'une forme de talent, d'art, de goût, qui n'est plus représentée, et dont madame Jeanne Granier sera la dernière incarnation. L'intonation était demeurée si juste, le regard si expressif encore et certain claquement de la main si adroitement placé, qu'on retrouvait, intacte, la joie qu'avaient dû éprouver, à l'entendre, nos pères et nos grands-parents.

Je désirais alors lui rendre visite, mais vint la guerre, puis celle qui avait été la Périchole mourut.

Aujourd'hui, il pleut. Le ciel de printemps est d'un gris westphalien sur la Seine glauque. J'aurais voulu connaître l'hôtel de l'Avenue du Bois-de-Boulogne où demeurait, il y a plus de quarante ans, l'ex-grande duchesse de Gérolstein. Mais elle était venue vivre avenue de Versailles, vers 1880, aux confins de Passy et d'Auteuil, à deux pas de la berge, dans le voisinage de ces usines du bord de l'eau, dont les grues monstrueuses prennent une importance et des aspects chimériques, dès que les environne la moindre brume du

matin. La maison a des airs bourgeois et cossus, flanquée d'écuries sur lesquelles le lierre dessine des festons.

Nous entrons. A ma grande surprise, une animation de goûter offert à des dames emplit la maison. Une demoiselle me prend des mains mon chapeau pour le porter au vestiaire... Il me semble que je vais voir paraître la maîtresse du logis, en haut du vestibule, sur la dernière des marches assez roides, couvertes d'un tapis bleu foncé à fleurs.

C'est une idée qui a ses bons côtés et sa mélancolie, de léguer ainsi son habitation à une œuvre. La mort ne s'y installe point complètement, certes... Ici, tout est conservé dans le même état, par des mains pieuses, celles des personnes mêmes qui vivaient auprès de l'ancienne créatrice de ces flonflons cascadeurs, qui ont laissé aux dix dernières années du Second Empire si mauvaise et si charmante réputation.

Voici le salon à trois fenêtres, aux rideaux de soie rouge, au delà desquelles on aperçoit le jardin que le premier printemps s'efforce de rajeunir; puis, coulant à l'extrémité, comme au ras du mur, la Seine... Des dames sont venues en grand nombre, malgré la pluie, pour assister à la réunion du comité de l'*Orphelinat des Arts* qui tient là ses assises, une fois par mois, et doit préparer aujourd'hui la grande vente annuelle qui a lieu dans les salons du Ministère de la Marine.

Le vestibule, l'escalier, où le chêne domine, offrent bien plus l'impression de la maison époque *Grévy* que *Second Empire*; mais le mobilier du salon nous ramène aux années qui précédèrent la chute de Napoléon III, avec sa prodigieuse exagération de bois doré et découpé, de dossiers tendus de soie groseille appliquée de fleurs brodées, dans un encadrement effervescent, quasi burlesque, d'un Gérolstein mirobolant.

Le salon d'Hortense Schneider!...

Les dames qui entrent, qui se suivent en grand nombre, moutonnantes, vêtues de brun et de noir, de fourrures, et qui ont mis, semble-t-il, un peu plus de poudre de riz sur leur visage, à l'occasion de cette séance, ne semblent point se douter de ce que le nom seul d'Hortense Schneider pouvait faire scandale un demi-siècle plus tôt dans le monde bourgeois. Le peintr Berignon, qui portraictura la demoiselle des Variétés dans ses rôles de *Barbe Bleue* et de la *Grande Duchesse*, et

dans le même temps, faisait poser les dames scandalisées du faubourg Saint-Honoré et du Marais, dut en entendre les échos... Peintre médiocre s'il en fut : sur ses toiles, Hortense Schneider a tout au plus l'air d'une parfumeuse des allées de Tourny ou de la place Bellecour.

La mode est une étrange contagion. C'est un nom que l'on répète si fréquemment qu'on finit par n'en plus prononcer d'autre. Le succès des comédiennes ne tient ni à leur beauté, ni à leur grâce pure, mais à quelque particularité, dont le public ne trouve nulle part ailleurs l'équivalent, une intonation, un clignement des yeux, une malice, un esprit qu'on croit voir jaillir des yeux, de la commissure des lèvres, de la main qui indique un mouvement gamin, désinvolte. C'est une atmosphère échappant à l'analyse, mais qui n'émane absolument que de la personne elle-même.

Sur tous ces portraits, Hortense Schneider est insignifiante. Ni la photographie, ni le pinceau n'ont su fixer d'elle rien de ce qui assura sa vogue et nous fait aujourd'hui, à ce nom imaginer la joyeuse sarabande d'*Orphée aux Enfers*, et toute la gaîté mordante d'Offenbach et la verve de Meilhac et Halévy. Et ce mobilier, qui fait revoir le passage de tant de princes, le défilé des hommes les plus élégants de leur temps, les plus marquants par la naissance, les façons et la fortune, nous les évoque d'une façon bien différente de ce que notre cerveau nous faisait deviner : — Ce mobilier est monstrueux.

Il faudrait avoir connu, il faudrait retrouver tel qu'il était alors, vers 1865 ou 68, le salon d'Hortense avant même qu'elle n'allât demeurer avenue du Bois-de-Boulogne. Vers la cinquantaine, elle s'était embourgeoisée, ainsi qu'il arrive souvent. Et puis la guerre de 70 avait renouvelé la société, en proportion de celle que nous venons de vivre. Sa maison, dans presque toutes ses parties, y compris la chambre à coucher, pourrait être celle d'un notaire. Il paraît que si l'*Orphelinat des Arts* qui hérita de la maison et du mobilier n'y pouvait plus tenir ses assises, l'ensemble devrait revenir au Musée Carnavalet. Ce serait un mauvais tour à lui jouer, car on n'y trouve même pas une reconstitution possible de la fameuse exposition de 1867, sauf avec ce mobilier du salon, ses deux vitrines dorées dans lesquelles ne figurent qu'imita-

tions de Saxes et Sèvres à l'Impératrice, petit bouledogue de porcelaine à la patte cassée, et, dans un cache-pot... la couronne, la petite couronne de pierres fausses de la grande-duchesse!

Je ne vois guère, à part les portraits, que trois aquarelles dans le cabinet de toilette, exécutées et offertes par le prince de Joinville, et qui nous montrent le beau temps des Variétés.

Elle lava dans l'eau de la charité l'or qu'elle n'avait pas prodigué, ... mais à la condition expresse que sa maison demeurât... Que de gens rêvent ainsi de laisser intacte, après eux, la demeure dans laquelle une partie de leur existence s'est écoulée! C'est un mirage auquel nous nous sommes tous laissés prendre, que d'imaginer nous survivre par le cadre. Mais qu'est-ce qu'un cadre, précisément, sans le tableau?... Avec nous, quelque chose meurt de plus que nous-mêmes et qui répand la mort sur ce qui nous appartint et qui, avec nous, paraît avoir perdu la moitié de son rayonnement, si quelque vivant ne s'en est emparé, pour en jouir à son tour et l'envelopper des émanations de ce radium sans lequel tout n'est rien, même le mobilier d'une comédienne aimée de la foule — et des rois!

***

Spectacles français. — Le seuil du véritablement Grand Désert, où tout finit. La ligne d'horizon est uniforme, lisse comme celle de la mer aperçue de la côte. Les cinq automobiles que nous venons d'apercevoir sur l'écran, dans la cour de leur usine, puis suivies à travers l'Algérie, jusqu'au point extrême des régions habitables, se sont enfin mises en marche devant cet océan de sable et de feu, où il fut de tous temps plus difficile à l'homme de se livrer passage que sur la crête incertaine et mouvante des flots.

Les autos-chenilles se sont élancées à la file et voici que, pour la première fois, le sillage de deux roues s'imprime dans le sable éternel... Et quelles roues! La seconde voiture oblique à gauche pour ne point enfoncer dans les friables ornières creusées par la première; la troisième agit de même, vis-à-vis des deux qui l'ont précédée, et, ainsi, jusqu'à la dernière...

Elles s'éloignent, à la queue leu leu, diminuent rapidement, puis, ne sont bientôt plus, dans le jour qui se lève sur le pays de la soif, que des points blancs, puis gris, puis invisibles, enfin, tandis qu'au premier plan, demeurent leurs sillages profondément marqués.

Cette séance privée du film de la traversée du Sahara par les autos-chenilles, dans la salle du Théâtre des Champs-Elysées, soulève un de ces courants particuliers qui ont leur influence heureuse, qui ravissent les spectateurs français, parce qu'elle leur montre ce qu'ils aiment le plus voir : des images de la force, du courage de quelques-uns de leurs compatriotes dans un de ces efforts qui ennoblissent une race et dont le résultat doit contribuer à enrichir le pays. Nous prêtons avec envie ce sentiment aux Anglais et aux Américains, mais nous le possédons à un degré extrême en dépit de l'idée que nous-mêmes pourrions en avoir et que l'on tente d'acclimater chez nous anonymement.

Nous avions fini par croire que nous n'étions pas colonisateurs, parce que nous l'entendions répéter à satiété par des gens qui devaient avoir quelques raisons de le souhaiter. Et nous sommes à la tête d'un immense empire colonial, qui a beaucoup plus que doublé en moins d'un demi-siècle.

La salle du Théâtre des Champs-Elysées, pour ce gala d'une œuvre, qui s'est acquis l'appui d'un nombre imposant de dames patronnesses, est aussi élégante qu'on peut le souhaiter. Le Président de la République a passé son grand cordon rouge en travers de la chemise, les diadèmes commencent à faire leur réapparition, les uns en brillants, les autres en composition scintillante, qui joue, de loin le véritable diamant... Cependant, pour la randonnée de MM. Haardt et Audoin-Dubreuil, l'enthousiasme est aussi vif que dans une salle populaire, lorsqu'on y montre les poilus de la Ruhr, reconduisant au delà des limites de l'occupation les employés du Reich.

Il y a sur ce film, après des journées interminables, au milieu des régions désolées, en bordure de ce *Hoggar*, dont M. Pierre Benoît avait fait dans l'*Atlantide* des descriptions assez réelles, il y a l'apparition d'un de ces postes français où vivent quelques hommes, à peu près privés de tout et qui supportent héroïquement leur solitude et leurs souffrances.

L'uniforme des officiers de chasseurs d'Afrique, que l'on voit apparaître là, tout à coup, parmi les Touaregs voilés de noir, la tenue élégante de ces exilés, leur « cran », le drapeau français qui flotte au-dessus du petit poste de terre battue, aussi misérable que ces abris fabriqués dans la neige, au cœur des régions antarctiques, par l'expédition Scott, devant l'horizon des moraines pareilles à des châteaux lunaires démantelés, donnent un sentiment de fierté nationale qui est très salutaire.

Que nous puissions suivre ainsi, pendant tant de jours, cette caravane perdue dans ce que Stanley appelait, il y a vingt-cinq ans, les *Ténèbres de l'Afrique*, confortablement assis dans nos fauteuils, n'est-ce pas un bien grand progrès aussi?

Mais ce film montre, chemin faisant, ce qu'il reste à faire; les postes de T. S. F., qui affermiront la sécurité de ces petits groupes perdus dans l'immensité brûlante, comme sur un récif rongé par la mer, et leur apporteront, chaque jour, les nouvelles de France et quelques concerts qui n'auront jamais été plus attendus!

***

Le nu au music-hall. — Ce sont des danseuses espagnoles... Mais vous n'allez pas vous imaginer que des gitanes et des mañolas puissent être vêtues dans une revue « bien parisienne » avec quelque souci de vraisemblance. Elles paraîtraient fades, croit-on. Et puis, la plus délurée d'entre elles semblerait chaste. Ce sont des danseuses espagnoles de revue — et voici comment elles sont vêtues : sur le torse nu, le châle..., un semblant de châle, qu'elles croisent en croisant les bras, et qu'elles décroisent... La jupe est ouverte, sur les côtés, par deux sortes de *fenêtres* qui montrent le haut des jambes nues.

Et voilà pour les danseuses espagnoles!

Dans toute revue « bien parisienne », de cet hiver, le nu dépasse ce que l'imagination peut inventer, non pas en recherches artistiques, certes, mais en vulgarités, en déshabillages où la garniture n'est plus ni un ornement ni un voile. Il faut croire que les directeurs de music-halls parisiens pensent

avoir des myopes pour spectateurs habituels et complètement insensibles.

Aucune préoccupation artistique ne peut être évoquée. Les malheureuses créatures exhibées savent trop bien, hélas! qu'il ne saurait être parlé de la pureté de leurs lignes, des heureuses proportions de leur corps; elles n'y songent point. Elles ont le sentiment de leurs imperfections; aussi se montrent-elles très gênées. Si elles étaient suffisamment belles pour que leur apparition pareillement dévêtues pût susciter quelque admiration, elles savent bien qu'elles n'auraient pas besoin de se faire engager par le directeur d'un des dix établissements de Paris, dans lesquels la chair féminine se débite ainsi, toute crue.

Les feux des projecteurs, ceux de la rampe et des herses, éclairent, avec une odieuse netteté, des jambes et des bras, des poitrines, des torses que la promiscuité de l'habillage, la rapidité vertigineuse des changements de costumes, l'infecte atmosphère de tabagie, la saleté des coulisses, empêchent d'être aussi rigoureusement soignés qu'on le désirerait. Par un souci de livrer de plus près à la curiosité de leur clientèle de passants, les charmes de leurs pensionnaires, les directeurs de ces établissements ont créé des passages qui enjambent l'orchestre et livrent, au delà des rampes, leurs figurantes, dans un éclairage transformé qui accuse les fards, révèle le maquillage hâtif du corps, et donne, de ce personnel rassemblé pour séduire, une impression qui ne répond point au souci qu'on avait d'en tirer profit.

Le public ne témoigne nullement que le spectacle dont on dispose pour lui les attraits avec tant de prodigalité soit pour le toucher autant qu'on l'escomptait. Il demeure assez rébarbatif, préoccupé d'inventorier les imperfections, beaucoup plus que de s'abandonner à l'ivresse qu'on espérait lui occasionner, par le spectacle suggestif qui se renouvelle sans interruption sur la scène.

Les portants représentent des verdures invraisemblables, l'azur des frises est d'une crudité excessive, la chair non voilée ne s'accommode point de si vulgaires trompe-l'œil. Il lui faut l'ombre mouvante que répandent au souffle qui passe les arbres frémissants, les éclaboussements dorés du soleil

que reflète l'eau courante d'une rivière, les fonds agités et tamisés des nuages et toutes les irisations, les violences du couchant... Ou bien, à l'abri des regards, l'éclairage voilé des lampes, les ampoules électriques enveloppées de soie... Il faudra revenir au maillot, au factice maillot, qui s'accommodait mieux de l'ambiance créée par les décors factices, que la chair vivante, avec ses faiblesses, son épiderme criblé d'imperfections...

Les peintres donnent du nu des impressions personnelles, ils transforment à leur manière le modèle fourni par la nature... Toutes les allégories contiennent des nudités dont les raccourcis ont parfois des audaces qui feraient rougir dans la réalité des admirateurs déjà éprouvés. La scène est une manière de tableau... Ce n'est pas son cabinet de toilette, ni la salle de bains, qu'une femme choisit pour y recevoir un admirateur troublé...

Lorsque les directeurs de music-halls travaillaient pour un public moins cosmopolite, ils y allaient avec plus de mesure... Mais le comble, c'est que les étrangers qui s'y précipitent, s'en vont criant partout, qu'ils préféraient, à ceux d'aujourd'hui, les spectacles qu'on leur servait autrefois.

La Chambre peut donc, sans danger, interdire ces exhibitions qui déshonorent Paris, dont les Parisiens sont écœurés et qui permettent à nos alliés de faire des réflexions que nous ne voudrions même pas permettre à nos pires ennemis.

ALBERT FLAMENT

LA RUHR ET L'AVENIR DE LA PAIX

L'occupation de la Ruhr, ainsi que nous l'avons toujours expliqué ici, peut durer longtemps. C'est un acte politique qui a pour objet de faire céder l'Allemagne : on ne peut donc pas concevoir qu'il prenne fin avant que satisfaction complète ait été obtenue. Mais comme les dirigeants de l'Allemagne sentent dès maintenant la partie perdue et, à tout moment, peuvent faire des propositions pour arriver à un règlement final, il convient que les Alliés sachent ce qu'ils veulent et tiennent tout prêt le projet qu'ils imposeront. Il y a donc pour la politique franco-belge une double nécessité : celle de tout prévoir, comme si la guerre perlée que l'Allemagne a entreprise depuis janvier, devait se prolonger plusieurs mois, et celle de tout préparer en vue de l'heure inconnue où viendra la paix.

Les gouvernements belge et français ont pris, il y a quelque temps, lors de la Conférence de Bruxelles, l'initiative qui a été partout appréciée de faire connaître les grandes lignes de leur programme. Il n'en a pas fallu davantage pour que s'évanouissent peu à peu les tentatives que faisait l'Allemagne afin d'obtenir un compromis [1]. L'Allemagne a tout essayé pour troubler les nations et pour lancer l'idée de négociations. Mais, après la conférence de Bruxelles, il est devenu clair que la France et la Belgique, étroitement unies, avaient une volonté nette et raisonnable, et qu'elles seraient inflexibles. La notion même de médiation, soigneusement répandue par l'Allemagne ou par les milieux qui la défendent, a paru

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril : *l'Allemagne et les tentatives de paix.*

aussitôt vaine. Il n'y aura de conversation avec Berlin que le jour où l'Allemagne cédera et fera directement, par voie diplomatique, des propositions. La situation est ainsi devenue très nette.

Mais alors s'est posée une autre question. Quel sera le rôle de l'Angleterre lorsque des négociations interviendront après une entreprise à laquelle elle n'a pas participé? L'occupation de la Ruhr a eu lieu en vertu du droit de recours direct contre l'Allemagne dont chacun des Alliés est armé par un paragraphe du traité de Versailles. Elle doit conduire logiquement à l'élaboration d'une convention franco-belge-allemande; quelle place y tiendront les puissances alliées et associées? L'opération de la Ruhr n'est pas une fin en soi, c'est un moyen pour obtenir un certain résultat. A ceux qui réfléchissent, il apparaît déjà avec évidence que ce résultat ne saurait être la remise en vigueur pure et simple de l'état des paiements du 5 mai 1921. Le gouvernement français, d'accord avec le gouvernement belge, l'a d'ailleurs déjà fait entendre avec toute la clarté désirable, à Bruxelles et à Paris. La Ruhr est désormais devenue dans nos mains un gage assurant le paiement des réparations. Notre mainmise ne se relâchera progressivement que dans la mesure où l'Allemagne s'acquittera de sa dette. Or le règlement prévu par l'état des paiements de Londres s'étend sur un nombre considérable d'années. Allons-nous rester tout ce temps dans la Ruhr? Notre prise de gages aurait dans ce cas un caractère entièrement nouveau. Et le gouvernement français a déclaré qu'il repoussait toute idée d'annexion indirecte ou déguisée. Quel sera donc, par la force même des choses, la conclusion naturelle de notre victoire dans la Ruhr? L'acceptation par l'Allemagne d'un nouvel état de paiements dont l'exécution sera garantie cette fois, par notre présence à Essen et à Dortmund. Le nouveau règlement différera, sans aucun doute, profondément de celui de Londres en ce sens qu'il s'étendra sur une durée beaucoup plus courte, égale à celle de notre occupation, totale ou partielle. Un arrangement entraînant un règlement relativement rapide de la dette allemande et laissant en nos mains les gages destinés à rendre effective l'exécution de ces obligations aura un tout autre caractère que celui d'une liqui-

dation des espoirs de l'état de paiement de 1921. Cette remarque paraîtra plus incontestable encore, si l'on ajoute qu'un arrangement économique général et l'élaboration définitive d'un statut rhénan semblent devoir trouver place dans une politique sur laquelle l'entente pourrait se rétablir entre Londres et Paris.

L'Angleterre d'ailleurs n'a jamais caché qu'elle ne se désintéressait pas des affaires de la Ruhr et de leurs conséquences. Elle ne s'est pas associée à l'action et elle demeure spectatrice attentive. Mais elle n'a pas cessé de s'en préoccuper. Si l'on relit les discours prononcés à la fin de février par des hommes d'État aussi différents que lord Curzon et lord Grey et si l'on jette les yeux sur les articles publiés à la même date par la presse anglaise et en particulier par le *Times*, on s'aperçoit que toute l'opinion britannique, même quand elle est exprimée par des orateurs ayant souci de ne gêner en rien l'action franco-belge, avait dès cette époque cette idée bien nette : l'Angleterre se proposait d'intervenir dans le règlement de comptes. Avec quelles pensées interviendrait-elle? Rien de précis n'était dit, mais il paraissait bien qu'à cette date les hommes d'État anglais n'étaient pas décidés à adopter une solution pareille à celle qui était étudiée par les hommes d'État de Belgique et de France. L'opinion depuis ce temps s'est quelque peu modifiée. Le Cabinet de M. Bonar Law est de plus en plus critiqué pour sa neutralité; et bien que la politique intérieure joue un grand rôle dans cette affaire, le Premier Ministre est invité à prendre position.

C'est dans ces conditions que M. Loucheur, se trouvant à Londres au début d'avril, s'est entretenu avec des hommes d'État anglais. On reconnaîtra sans peine qu'il n'était peut-être pas inutile de rappeler quelles étaient les idées répandues en France, de dissiper certaines préventions, de prendre contact avec le monde politique de la Grande-Bretagne. Le voyage de M. Loucheur cependant a causé au premier moment un certain émoi. Une partie de l'opinion française a craint que les conversations de Londres ne soient interprétées en Allemagne, comme un signe de faiblesse, ou du moins comme l'indice d'un certain fléchissement dans les volontés. La publication par le *Daily Telegraph* d'un pré-

tendu plan de réparations a surtout semblé inquiétant. Ces impressions un peu hâtives n'ont pas duré. Il a suffi de lire le plan de *Daily Telegraph* pour s'apercevoir qu'il ne prouvait rien, non pas même un grand effort de la part du journal qui le publiait. Aucune des idées contenues dans ce projet n'était nouvelle pour la partie informée de l'opinion française. Les 26 milliards auxquels serait fixée la créance française correspondent, en effet, à la part qui nous revient sur les Bons A et B de l'état des paiements; le règlement des dettes interalliées, y compris les créances américaines, au moyen de bons C, est une suggestion d'origine française maintes fois faite, sous la forme d'une compensation entre les sommes dues par la France et une portion équivalente à valoir sur ces bons, elle a fait l'objet de propositions de M. Poincaré au cours de la conférence du 2 janvier. A la réflexion, il a paru que l'action n'excluait ni la préparation de l'avenir ni l'étude des négociations. Il est bon que nos Alliés et les neutres sachent que, tandis que nous poursuivons l'occupation de la Ruhr, nous sommes sûrs de notre droit et du succès et que nous considérons par avance avec sang-froid le règlement qui viendra un jour ou l'autre. Croit-on que nous arriverons à faire réussir un programme réaliste sans le concours de nos Alliés, sans prendre contact avec les milieux industriels et financiers? M. Loucheur qui était allé à Londres sans mission du gouvernement n'était pas parti cependant sans causer avec M. Poincaré et sans lui confier son dessein. Des nombreux entretiens qu'il a eus à Londres, il a rapporté deux impressions importantes : l'une est que notre action dans la Ruhr est de mieux en mieux comprise, l'autre est qu'un accord avec le gouvernement britannique est possible. Nous ignorons, à l'heure où cet article est écrit, en quoi peut consister cet accord. M. Loucheur n'avait pas de confidences à faire, aussi n'en a-t-il fait qu'à M. Poincaré; la presse anglaise de son côté ne dit encore sur ce sujet rien de satisfaisant. Mais si M. Loucheur a pu rapporter à M. Poincaré l'utile assurance que les milieux officiels britanniques étaient favorables à des échanges de vue, rien ne serait plus naturel de la part du gouvernement que de compléter l'action militaire de la Ruhr par une action diplomatique. Nous ne poursuivons rien de mystérieux : nous avons tout intérêt à faire

connaître ce que nous voulons. Deux pays amis peuvent, sans nullement se subordonner l'un à l'autre, parler des affaires qui leur sont communes, surtout quand leur entente est dans une période chaotique la principale garantie de l'ordre dans le monde, et quand ils ont également besoin l'un de l'autre.

***

Les conditions d'un règlement futur sont commandées par l'expérience que nous avons de l'Allemagne. La résistance allemande a été décidée, comme tous les actes de l'Allemagne avant, pendant et après la guerre, par les dirigeants de la Prusse, par la *Deutsche Bank*, par le monde politique de Berlin. C'est aussi la Prusse et le même personnel gouvernemental qui prendront l'initiative de céder à l'heure dite. M. Cuno et la Prusse savent qu'ils perdront la partie. Mais l'Allemagne ne le sait pas encore; elle ne le croit pas; elle ne s'en apercevra peut-être même pas quand l'événement surviendra et lui sera soigneusement présenté, comme a été présentée la défaite de 1918. Une fois de plus nous voyons se monter sous nos yeux une de ces savantes combinaisons allemandes destinées à nous surprendre dans le présent et à réserver l'avenir, même à longue échéance.

Quel a été le résultat de la résistance passive? Berlin, battu en 1918 a essayé de reprendre du prestige en Allemagne et d'imposer l'idée de sa force et de sa science. Les dirigeants de la Prusse ont voulu montrer que contre l'occupation militaire, contre la présence des troupes et contre les armes, ils avaient une organisation économique supérieure qui rendrait vaine la présence d'une armée. Cette organisation est de telle nature qu'elle maintient dans l'obéissance le milieu ouvrier, et par un phénomène dont nous avons déjà signalé le caractère paradoxal, la masse syndicaliste et socialiste s'est trouvée aux ordres des magnats de l'industrie et des capitalistes les plus antidémocrates du monde. C'est une des prétentions des dirigeants prussiens de discipliner à leur profit la force socialiste. Alors qu'ailleurs le socialisme est volontiers internationaliste et s'oppose aux gouvernements défenseurs de l'intérêt national, la Prusse entend par le mélange

de la discipline, des règlements et de l'organisation, asservir à ses fins les masses ouvrières et par cette réussite assurer sa prééminence économique sur tous les pays d'Europe. Par la résistance passive, la Prusse a donc voulu d'abord donner une grande idée de sa puissance ordonnatrice à toute l'Allemagne et reconquérir la confiance dans ses destinées ébranlée par la victoire des Alliés.

En même temps et plus encore, elle s'est efforcée de répandre dans toutes les parties de l'Allemagne et en particulier dans les régions occupées la haine de la France. Elle s'est servie de tous les incidents; elle en a fait naître au besoin; elle n'a pas eu pitié des victimes, et elle a consciemment et froidement voulu que le sang coulât. Les premières heures de surprise, causées par la résistance passive, ont favorisé cette combinaison. Si l'occupation militaire s'était tout de suite présentée avec l'appareil de la force, avec le prestige des chefs, peut-être la population se serait-elle sentie protégée contre la répression et la rancune prussiennes. Mais conformément à nos conceptions, moins somptueuses, plus administratives, et toutes marquées par des mœurs plus bénévoles, nous avons cru à l'occupation invisible et nous avons envoyé des fonctionnaires parfaitement honorables et pleins de mérite mais dont l'autorité est insuffisante pour un peuple habitué à être commandé. Les ingénieurs n'ont pas réussi à persuader aux grands industriels de continuer leur exploitation, et les condamnations des premiers jours n'ont eu aucun bon effet. La Régie des chemins de fer n'a pas pu obtenir des cheminots qu'ils reprennent le travail. Il en aurait peut-être été autrement si, dès le premier jour, une grande autorité avait donné les ordres et garanti aux populations la sécurité du lendemain à l'égard du Reich. C'est donc Berlin qui a continué d'être puissant, c'est Berlin qui a paru devoir reprendre un jour la direction des affaires administratives et sociales, c'est Berlin qui a été obéi. Le fanatisme, entretenu et propagé par les dirigeants de la Prusse, a été tourné contre les occupants. La voix des Rhénans et des Westphaliens plus indépendants qui avaient d'autres idées sur l'avenir et sur le règlement des problèmes pendants a été soigneusement étouffée. Des attentats commis contre les séparatistes ont manifesté

l'ardeur prussienne. Non seulement dans la Ruhr, mais sur cette rive gauche du Rhin, où régnait au lendemain de la victoire et pendant plusieurs mois un autre état d'esprit, s'est formée une opinion hostile aux occupants, et s'est rétablie la crainte de la Prusse en même temps que l'obéissance ou la résignation.

Il n'est pas absurde d'imaginer que, poussant à l'extrême les conséquences de sa politique, Berlin pour sortir d'embarras ne consente un jour à la formation d'un État rhénan et que voyant les progrès faits en Europe et aux États-Unis par l'étude d'une solution de ce genre, les dirigeants de la Prusse ne prennent l'initiative. Mais l'État rhénan que Berlin rêverait serait dirigé par des hommes dévoués à sa politique, experts dans l'art d'entretenir la haine de la France et l'attachement à une Prusse provisoirement occupée à d'autres soins, mais ne renonçant à rien pour l'avenir. Solution apparente et mauvaise qui serait contraire à la fois à l'intérêt des Rhénans, à l'ordre européen et à la paix du monde. C'est aux Alliés de déjouer ces calculs de Berlin et de faire prévaloir les solutions qui libéreront les pays allemands de la domination exclusive de la Prusse.

L'examen des manœuvres des dirigeants de l'Allemagne mène toujours à la même conclusion : l'action des Alliés dans la Ruhr ne peut cesser que le jour où la volonté de Berlin sera brisée. S'il en était autrement, si, par une fatalité dont on repousse jusqu'à l'hypothèse, l'acte politique dont Paris et Bruxelles ont pris l'initative ne recevait pas tout son développement et ne produisait pas tout son résultat, ce serait une catastrophe pour tous les Alliés, ce serait la ruine de la victoire et du traité de paix. Il n'y a chez les dirigeants de l'Allemagne aucune volonté de tenir les engagements pris, aucun désir d'un règlement acceptable : on ne constate qu'un effort obstiné et multiple pour esquiver les conséquences de la guerre et créer des possibilités de revanche. A ce titre, l'attitude de l'Allemagne après l'occupation de la Ruhr a été un grand enseignement : elle a montré de la manière la plus brutale la réalité de tout ce que la France soutenait au sujet des arrière-pensées de Berlin et du péril germanique. La légende d'une pauvre Allemagne battue et

incapable de payer a vécu. Les événements ont montré la permanence à Berlin d'une volonté agressive, calculatrice, assoiffée de domination et ne cédant qu'à la force.

De là pour les Alliés deux conséquences. Il est nécessaire d'abord que l'affaire de la Ruhr soit conduite avec patience et énergie jusqu'au bout. Il est nécessaire ensuite que le règlement qui interviendra soit réel et durable tant pour la question de sécurité que pour la question des réparations. Les troupes françaises resteront dans la Ruhr jusqu'à ce que les réparations soient payées et la sécurité assurée. Le gage que nous tenons est notre garantie. Le temps des essais est passé; nous avons épuisé toutes les expériences, et nous ne pouvons plus nous accommoder de paroles qui ne comptent pas et de signatures qui sont vaines. Par sa frénésie monétaire, l'Allemagne a organisé volontairement la plus vaste escroquerie que l'histoire ait connue : pendant qu'elle se déclarait incapable de payer ses dettes, elle dépensait des milliards pour se reconstituer. Ces événements qui sont d'hier donnent la mesure de la confiance qu'on peut lui faire demain. En 1871, la France avait mis son point d'honneur à se libérer; elle avait emprunté et elle avait trouvé des prêteurs, non seulement dans toute la nation, mais dans toute l'Europe. Le jour où elle aura compris que sa résistance ne peut la conduire à rien, l'Allemagne devra faire, sous la pression des événements, ce que la France a fait jadis spontanément. Plus l'Angleterre et les États-Unis réfléchiront au problème qui inquiète les nations, plus ils s'apercevront que les principes qui dirigent l'action franco-belge répondent à une nécessité vitale. Il n'y aura pas de paix dans le monde, tant que la sécurité de la frontière du Rhin ne sera pas organisée et tant que les réparations ne seront pas payées : c'est ce qu'enseignent à la fois l'histoire, le droit et la nature même des choses.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1923

		Pages.
ANDRÉ ARMANDY	Le Roman d'un nouveau pauvre. — I.	5
ERNEST RENAN	Nouvelles Lettres intimes. — II.	35
ROBERT DE MONTESQUIOU	Les Pas effacés.	58
ARTHUR CHUQUET	Napoléon devant Antibes.	94
ÉMILE BÉLIME	La Mise en valeur des Colonies.	121
JULES ISAAC	Paradoxe sur la Science homicide	153
EDMOND L'HOMMEDÉ	Lettres étrangères : Le secret de Shakespeare.	171
ABEL BONNARD	La Vie présente : Les Humanités.	193
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris.	202
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La résistance de l'Allemagne.	216

LIVRAISON DU 15 MARS 1923

SIR GEORGE BUCHANAN	Nicolas II et la Révolution bolcheviste	225
ERNEST RENAN	Nouvelles Lettres intimes (*fin*).	253
COMTE DE FELS	Politique franco-anglaise.	281
GUSTAVE GEFFROY	Cécile Pommier. — I.	292
ARTHUR CHUQUET	Napoléon à Cannes et à Grasse	334
ANDRÉ ARMANDY	Le Roman d'un nouveau pauvre. — II	355
A.-E. SOREL	Le dernier des Romantiques.	390
LOUIS LEFEBVRE	Poésies.	402
J. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC	La Vie à l'étranger : En Pologne	404
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris.	413
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres.	428
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La question de la Ruhr	436

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1923

		Pages.
PIERRE BENOIT. . .	Mademoiselle de la Ferté. — I	449
DUC DE LUYNES . .	Colbert et Mazarin	491
COLBERT.	Lettres à Mazarin	505
BARON VAN DER ELST.	La Préméditation de l'Allemagne	521
GUSTAVE GEFFROY .	Cécile Pommier. — II	532
ROGER LABONNE. . .	L'Islam et les Troupes noires	575
ANDRÉ ARMANDY . .	Le Roman d'un nouveau pauvre. — III	602
J. DECAMPS.	La Vie financière : La Liquidation monétaire allemande	653
ABEL BONNARD . . .	La Vie présente : Les Jeux d'Ariel	668
ANDRÉ CHAUMEIX. .	La Politique : L'Allemagne et les tentatives de paix	679

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1923

PRINCESSE PALEY .	Réponse à Sir George Buchanan	689
COLBERT	Lettres à Mazarin. — II	691
Cte DE NOAILLES. .	Celui qui n'aime pas assez	718
PIERRE BENOIT. . .	Mademoiselle de la Ferté. — II	727
JEAN STERN	Marie-Catherine Colombe. — I	770
GUSTAVE GEFFROY .	Cécile Pommier. — III	796
FRANCK L. SCHŒLL .	Prospecteurs et Divorcées	838
ANDRÉ ARMANDY . .	Le Roman d'un nouveau pauvre (*fin*)	848
LUCIEN FABRE. . . .	Poésies	893
ÉMILE BOREL	La Vie universitaire : Les Leçons d'un centenaire	896
ALBERT FLAMENT . .	La Quinzaine : Tableaux de Paris	905
ANDRÉ CHAUMEIX. .	La Politique : La Ruhr et l'avenir de la paix	919

Sommaire du Supplément

	Pages
Brûle-parfums Louis XVI	II
La Mode et le Télégraphe	II
Anecdote sur M. Bazile Zaharoff	II
Comment on fait monter le mark	IV
L'enseignement de la résistance à Essen	V
La véritable histoire de Lady Macbeth	V
Les avances et les dons de la France aux Etats-Unis	VI
L'étiquette autrefois et aujourd'hui	VII
La "Défense d'aimer" par Richard Wagner	VIII

Répertoire des Annonces

Accessoires Automobiles	*Laurent & C°*	IV
Alimentation	*Banania*	II
Corsets	*Libron & C°*	VI
Couturier	*Madeleine et Madeleine*	III
Fards	*Dorin*	VII
Immeubles	*Malleville*	V
Location Services de table	*Juet, G.*	I
Parfums	*Rigaud*	VIII
Produits d'hygiène	*Pétrole Hahn*	II
Tailleur	*Auld Reekie*	V
Teinture pour cheveux	*Oréal*	VI
Vins	*Catalan frères*	VI

LE PLUS EXQUIS DES DÉJEUNERS SUCRÉS DU MATIN

BANANIA

SURALIMENTATION INTENSIVE & RECONSTITUANTE

Pour la Publicité

dans ce

SUPPLÉMENT de la «REVUE DE PARIS»

s'adresser à MM.

P. Letellier & C°

CONCESSIONNAIRES EXCLUSIFS

PASSAGE DES PRINCES, Esc. C

PARIS IIe

Téléphone: Central 61-61

Exemplaire d'une paire de Brûle-Parfums Louis XVI

Collection P. & M. JONAS, 6, Bd des Capucines

Anecdote sur M. Basile Zaharoff

—

M. Basile Zaharoff, Grand Croix de la Légion d'Honneur en France et Chevalier Grand Croix de l'Ordre du Bain en Angleterre est toujours vêtu simplement et sans affectation.

Cela lui a servi un jour, pendant la guerre.

En 1915, un paquebot qui le portait fut accosté dans la Méditerranée par un sous-marin allemand dont le capitaine marcha tout droit à la cabine du célèbre ami de Venizelos. Il y trouva un individu tout tremblant qui se cachait derrière une table et le ramena violemment à son bord. Deux heures après, le commandant du paquebot fut très étonné de rencontrer sur le pont son passager, imperturbable et le cigare à la bouche. « Ah ! Commandant, lui dit le financier, j'ai perdu un secrétaire bien utile ! »

L'histoire ne nous dit pas ce que devint le pauvre secrétaire, mais nous pouvons supposer qu'il passa un mauvais quart d'heure.

La Mode et le Télégraphe

—

Dernièrement, une de nos grandes maisons de mode reçut de sa succursale de Londres, le télégramme suivant : " Suspendre *Conférence de Lausanne*, activer *Millerand*, supprimer *Mussolini* ".

L'administration des télégraphes prévint immédiatement la police qui crut à un complot ténébreux, mais une enquête discrète révéla qu'il s'agissait seulement d'une expédition de robes très importante.

On sait, en effet, que les maisons de mode de Paris ont l'habitude de donner des noms aux modèles qu'elles ont créés, en s'inspirant plus ou moins de l'actualité. Il y a eu, pendant la guerre, la robe "Joffre", la robe "la Victoire", la robe " des Alliés ", etc... ; puis, la robe "Millerand", la robe "Mussolini", la robe " Conférence de Lausanne ", et voilà tout.

POUR VOS CHEVEUX
Pétrole HAHN

Madeleine
et Madeleine

104, Av. des Champs-Elysées

Une Nouveauté...

VOUS POUVEZ
EFFICACEMENT
PROTÉGER
VOTRE

VOITURE AUTOMOBILE

AVEC LE

PARE-CHOCS "ÉDITT"

Le Pare-Chocs *Editt* rend de grands services pour un prix raisonnable. Il est suffisamment fort pour protéger votre voiture contre les obstacles que vous pouvez heurter et il complète l'élégance de votre voiture.

Le prix de la réparation d'une aile, d'une roue, le remplacement d'un phare ou d'un radiateur *que vous éviterez avec le Pare-Chocs Editt* vous remboursera largement la dépense modique que vous aurez faite.

NICKELÉ
JOLI, SOLIDE
FACILE A POSER
EN 30 MINUTES

Pare-Chocs EDITT
MODÈLE RÉCLAME

CHEZ TOUS LES GARAGISTES ET AUX

Établissements J.-A. LAURENT

1 bis, Passage Dombasle
225, Rue de la Convention
PARIS 15e

Comment on fait monter le Mark

—

Les Allemands avaient de leur propre aveu accumulé une valeur de 16 milliards de marks-or en devises étrangères grâce à leurs exportations et à leurs ventes de marks-papier.

Tout d'un coup la Reichsbank refusa de renouveler ses avances sur des devises étrangères. Les emprunteurs furent obligés de vendre ces devises. Les Mendelsohns et autres banquiers retirèrent brusquement les dépôts considérables de marks qu'ils avaient laissés pendant longtemps inactifs à New-York et sur d'autres places.

Ceux qui avaient cru pouvoir utiliser une partie de ces dépôts furent obligés de racheter des marks à tout prix. En même temps la Reichsbank utilisait les fonds destinés aux Réparations pour acheter des marks à l'étranger, et par la force des choses, la France et la Belgique, obligées d'acheter des marks pour les dépenser dans la Ruhr, aidaient à la hausse.

Du même coup, la Reichsbank reconstituait ses réserves en devises étrangères après avoir réalisé des bénéfices, parce que des Allemands, voyant fondre entre leurs doigts les bénéfices qu'ils avaient escomptés en achetant des livres, des dollars, des florins, etc., s'empressaient de les jeter sur le marché.

SPLENDIDE RÉSIDENCE

30 kilomètres de Paris

Confort moderne. Situation merveilleuse. Parc centenaire, pergola, campanilles. Vue idéale. Pavillon Louis XV et Châlet Norvégien. Communs complets. Port d'embarquement. Ile privée. 16 Hectares. Luxueux mobilier.

Prix 1.800.000 Francs

S'adresser pour tous renseignements et pour traiter à

MM. MALLEVILLE, RIBOT & BOSREDON
51, Boulevard Malesherbes, PARIS
ou à
M. COQUELIN, Notaire à Andresy

Auld Reekie

10, Rue des Capucines
2, Rue Volney
PARIS

Tailleur

TÉLÉPHONE : CENTRAL 73-95

L'enseignement de la résistance à Essen

Le docteur Maurer, bourgmestre intérimaire d'Essen, a raconté au *New-York Hérald* (de Paris), que 5.000 élèves, hommes, femmes et enfants suivaient tous les jours des cours méthodiquement divisés en quatre classes, selon la religion de chacun : catholiques, luthériens, etc, » pour apprendre à résister non seulement aux troupes françaises d'occupation, mais aussi aux exaltés de Berlin ».

D'après le Dr. Maurer (qui parlait pendant le mois de mars), sans ces écoles populaires, le sang aurait coulé » malgré les efforts des Français et des habitants ». Aveu précieux à retenir.

Ce qui s'est passé depuis, montre que les fondateurs des écoles en question redoutaient plutôt le penchant de leurs compatriotes à respecter la force présente et agissante que l'explosion de violences indisciplinées.

La véritable Histoire de Lady Macbeth

Si l'on en croit M. R. Erskine of Marr, la reine Macbeth n'était pas du tout l'ambitieuse et la criminelle que Shakespeare a immortalisée. Au contraire, elle aurait été l'instrument passif de son second mari qui règna, paraît-il, avec beaucoup de vigueur et de sagacité.

La princesse Gruach avait épousé en premières noces Gille Comgain, roi de Moray. Celui-ci fut tué par Macbeth et la reine devint de gré ou de force « lady Macbeth ».

Proche parent de sa victime, le nouveau roi avait lui-même des droits au trône d'Ecosse, comme d'ailleurs la princesse Gruach. Leur mariage fut donc un mariage politique. Le droit au trône appartenait alternativement à la Confédération du Nord et à celle du Sud. Mais, en fait, la dernière avait évincé la première.

Le but de Macbeth était de restaurer la balance du pouvoir au profit des gens du Nord.

MADAME,

Les

CORSETS & CEINTURES

les plus souples et les mieux étudiés pour la mode actuelle portent tous la marque

"SELECT"

EXIGEZ-LA

Fabrication essentiellement parisienne et garantie à tous points de vue.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS

EXIGEZ DE VOTRE COIFFEUR

L'ORÉAL-HENNÉ

Les avances et les dons de la France aux États-Unis

—

Il résulte de documents officiels signés par Benjamin Franklin que les Etats-Unis devaient rembourser à la France environ 3.460.000 dollars le 1er juin 1788 avec intérêts à 5 % l'an.

Comme le général Tauflieb l'a rappelé dans le *Figaro*, la France accepta d'échelonner sur douze annuités le remboursement de cette somme.

Mais elle a fait plus; elle a abandonné tous les intérêts arriérés, garanti en 1781 un emprunt de 1 million de dollars consenti par la Hollande aux Etats-Unis, prenant à sa charge tous les frais de commission et de banque; elle a consenti de nouvelles avances en 1783; postérieurement, elle a encore prêté environ 1.150.000 dollars et même fait donation de plus de 1 million 700.000 dollars.

Ces renseignements sont extraits d'une circulaire de MM. Samuel Montagu et Cie.

The Metal Bulletin de Londres qui les a reproduits fait observer que l'histoire se répète et il se demande si le souvenir des faveurs acceptées jadis avec reconnaissance par le Congrès américain ne réveillera pas à la fin, entre les nations intéressées, les sentiments d'amitié qui semblent actuellement assoupis.

CATALAN Frères MONTPELLIER (Hérault) Maison principale de père en fils depuis 1840 NOUMBA (Nouvelle Calédonie). Succursale fondée en 1882

Lettres: CATALAN Frères, MONTPELLIER. Télégr. et Cablogr.: NALATAC-MONTPELLIER

Vins de Consommation courante — Coteaux du Midi

Maison donnant toutes **références de premier ordre. Livrant en France aussi bien qu'à l'Étranger** des vins de table **choisis, soignés** et susceptibles, par leurs prix modiques, de figurer **sur la meilleure table quotidienne.**

V.N ROUGE..... *depuis* **260 fr.** | **V.N BLANC**..... *depuis* **320 fr.**

La pièce de 220 litres (contenance exacte facturée) **Fût et Congé actuel compris.**
Franco gare destinataire. Par demi-pièce supplément de **10 fr.** Prix spéciaux par quantités.
Facilités de paiement aux abonnés de *La Revue de Paris*.

Prix-Courant sur demande pour l'**EXPORTATION** en tous pays (depuis 2 barriques).

DORIN
VIENT DE CRÉER
FRUITIS
ROUGES A LÈVRES PARFUMÉS AUX FRUITS :
ANANAS — BANANE — CITRON — MANDARINE — FRAISE — ORANGE — PÊCHE
Chaque Parfum existe dans toutes les teintes
Les Rouges **FRUITIS** *joignent à la finesse de leur arôme et de leur goût, une onctuosité parfaite.*
EN VENTE PARTOUT :
Grands Magasins — Parfumeries — Maisons de Coiffures
VENTE EN GROS :
60 et 62, Rue de Wattignies, PARIS (XIIe)
Téléphone : DIDEROT 27-50

L'étiquette autrefois et aujourd'hui

D'après un historien catalan, au dîner offert par Don Juan d'Autriche au Légat du Pape Grégoire XIII (qui voulait unir le vainqueur de Lépante avec Maris Stuart), on servit *cent-vingt-trois plats* avec toutes les viandes et toutes les sauces que pouvait alors fournir la cuisine italienne, sans compter les desserts. Plus de 40 sortes de vins furent offerts aux convives.

Le prince Colonna et l'ambassadeur d'Espagne à Rome prirent place à une table séparée, comme il convenait. De nombreux seigneurs les entouraient, debout, à une distance respectueuse.

Depuis, l'étiquette s'est un peu relâchée. Les souverains et les puissants de la terre reçoivent des convives à leur table et leurs menus ne sont plus caractérisés par l'interminable défilé de plats qui correspondaient autrefois à l'importance des convives.

Cependant, au Vatican, le protocole s'est maintenu dans toute sa rigueur : le Pape mange seul.

Vers la fin de l'année dernière, sa Sainteté ayant voulu honorer un personnage important l'invita à déjeuner, mais pour ne pas violer l'étiquette, il fit dresser une table à 20 centimètres de la sienne.

De cette façon, l'invité put déjeuner avec le Pape, pendant que le Pape déjeunait tout seul.

La « Défense d'aimer » par Richard Wagner

—

A la fin du mois dernier, le théâtre de Munich a représenté une œuvre juvénile de Richard Wagner : » La Défense d'aimer ».

Cette œuvre a été composée en 1835, lorsque l'auteur avait 20 ans. » Souffrant » de la vie scandaleuse des étudiants » allemands, nous dit un critique italien, » Wagner commença à donner de l'impor- » tance à la femme comme animatrice de » la fantaisie poètique. Influencé par les » opéras romantiques de France et d'Italie » qui avaient alors conquis le théâtre alle- » mand, il s'occupe de transformer le « thème shakespearien de Mesure pour « Mesure ».

Isabella épouse Lucio après une série d'intrigues et Angelo joue le rôle de traître.

Jusqu'ici, cet opéra qui consiste en deux actes et une ouverture n'avait été joué qu'une seule fois en 1836, devant Louis II de Bavière, dans les papiers duquel il a été retrouvé. La seconde représentation ne put avoir lieu à cause d'une violente scène de jalousie qui occasionna un pugilat général entre les acteurs avant le lever du rideau.

Il paraît que les Munichois ont été enthousiasmés, mais le critique italien estime que les 600 pages de la partition n'ajouteront rien à la renommée du célèbre compositeur.

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, PARIS-VIe ; TÉLÉPHONE : GOBELINS 28 20

LÉON HEUZEY

Membre de l'Institut, professeur à l'École nationale des Beaux-Arts

HISTOIRE DU COSTUME ANTIQUE

D'après des **ÉTUDES SUR LE MODÈLE VIVANT**

Avec une préface par EDMOND POTTIER, membre de l'Institut.

Beau volume sous couverture repliée parcheminée, in-8° jésus de 308 pages, 142 figures et 8 planches hors texte dont 5 en couleurs. . . . . **60 fr.**

UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE

CORPUS VASORUM ANTIQUORUM

FRANCE *(Musée du Louvre)*

Par E. POTTIER

Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Conservateur du Musée du Louvre.

FASCICULE I.

Texte de 58 pages in-4° et planches 1 à 49 dont une en couleurs (458 vases du Louvre représentés par 588 figures). Cartonné. . . . . **55 fr.**

AUGUSTIN GAZIER

Professeur honoraire à la Sorbonne

HISTOIRE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT JANSÉNISTE

depuis ses origines jusqu'à nos jours

Deux volumes in-8° écu de 338 et 376 pages Ensemble. . . . . **30 fr.**

CHARLES MAURRAS

Beaux volumes in-8° carré, à **10 fr.**

ANTHINEA . . . . . 1 vol.

L'ÉTANG DE BERRE . . . . 1 vol.

PAGES LITTÉRAIRES CHOISIES. 1 vol.

Il reste de ce récent volume quelques exempl. sur Rives, à **40 fr.**

P. BOISSONNADE

Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers

DU NOUVEAU SUR LA CHANSON DE ROLAND

La Genèse historique, Le Cadre géographique, Le Milieu, Les Personnages, La Date et l'Auteur du poème

In-8° raisin de 520 pages. . . . . **25 fr.**

PIERRE DE NOLHAC

de l'Académie française

RONSARD ET L'HUMANISME

1922. In-8° de 366 pages, avec un portrait de Jean DORAT et un autographe de RONSARD. **35 fr.**

Il a été tiré 50 exemplaires sur papier d'Arches. **60 fr.**

ŒUVRES DE FRANÇOIS RABELAIS

Édition critique publiée par ABEL LEFRANC, professeur au Collège de France

JACQUES BOULENGER, HENRI CLOUZOT, PAUL DORVEAUX, JEAN PLATTARD et LAZARE SAINÉAN

Tomes III et IV : **PANTAGRUEL**, avec une introduction.

volumes in-4°, CXXVII-354 pages et une carte. Ensemble. . . . . **55 fr.**

Déjà parus : Tomes I et II : **GARGANTUA.** 2 vol. in-4°. Ensemble, **37 fr. 50.**

L'ouvrage complet formera **7** *volumes auxquels on souscrit. Aucun n'est vendu séparément.*

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT ET DE BRIGHTON

POUR SE RENDRE EN ANGLETERRE

Avec le maximum de confort — Avec le minimum de dépense

Prendre la ligne

PARIS-SAINT-LAZARE à LONDRES, par Dieppe-Newhaven

SERVICES RAPIDES DE JOUR ET DE NUIT

Tous les jours (Dimanches et Fêtes compris), et toute l'année.

GRANDS ET PUISSANTS PAQUEBOTS à turbines

Munis de postes de T. S. F. ouverts à la correspondance privée

Transbordement direct entre les trains et les paquebots, à Dieppe et à Newhaven.

INTERPRÈTES. — Des interprètes, en uniforme, sont à la disposition du public à l'arrivée et au départ des trains-paquebots, dans les gares de PARIS-SAINT-LAZARE et de LONDRES-VICTORIA.

LES AFFICHES ARTISTIQUES

des Chemins de fer de l'État

Pour répondre aux nombreuses demandes qui lui sont adressées, l'Administration des Chemins de fer de l'État met à la disposition des collectionneurs, au prix de **QUATRE** francs l'exemplaire, celles de ses affiches illustrées dont elle possède une réserve suffisante.

Ces affiches sont expédiées sous enveloppe, franco à domicile, contre l'envoi préalable de leur valeur.

Pour recevoir les affiches sous rouleau, joindre le prix du colis postal (gare ou domicile).

Écrire ou s'adresser au Service de la Publicité des Chemins de fer de l'État, 20, rue de Rome, à Paris (8e).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, 14, *rue Cadet, Paris.*
Téléphone : Central 72-71.

LIQUIDATION DE BIENS ENNEMIS SÉQUESTRÉS
Vente au Palais, Paris, le 24 avril 1923, à 2 heures.
HOTEL PARTICULIER À PARIS **9, Bd DELESSERT**
Compr. : 2 salons, s. à m., 3 ch., s. de b. et cab. toil. C^ce 211^m85. **Libre de location.** Mise à prix : 200.000 fr. Cons. p. ench. 40.000 fr. Pour rens. et permis visiter, s'ad. Me **PERRIN,** liquid., 14 fg St-Honoré, de 9 à 11 h.

VERSAILLES MAIS. RAPP. 4, av. de Sceaux. C^ce 1.153^m. Rev.br.: 16.489^f. M.à pr.: 90.000^f Adj. Ch. not. Paris, 24 avr. **Moisy,** not. 9, r. Grenelle.

MAISON À PARIS **R. de Brosse,** 10. Rev.br 11.702^f. Prêt C. F^ier. M.à p : 80.000^f. Adj^on Ch not. *17 avril,* S'adr. à Me **GASTALDI,** not. 5, rue Drouot.

G^DE PROPRIÉTÉ À PARIS **2189^m partie usage Industr.**
R. de la Cour des Noues, 1 et 3. M. à p.: 325.000^f. *Adj^on Ch. not. Paris, 24 avril.* Me **Michelez,** not. 50, av. Wagram.

MAISON DE RAPPORT RUE DE TORCY, 35-37. Paris (XVIIIe).
C^ce 155^m Rev. 36.200^f., suscept. aug. M.à p.: 270.000^f. Adj. Ch. not. 24 avril. Me **Saucier,** not. 164, fg St-Honoré.

VENTE au Palais Justice, 2 mai 1923, à 2 heures.
MAISON À PARIS **RUE DES ABBESSES, 7**
et RUE HOUDON, 25. Rev. br. 26.000 fr. env. **M. à p. : 200.000 fr.** S'ad. Mes **BEAUVAIS,** avoué, 182, rue Rivoli, BEAUGÉ, PLAIGNAUD, DUPONT, avoués, LABOURET, not.

MAISON À PARIS **R. VIEILLE-DU-TEMPLE,** 120. C^ce 106^m. R.br : 20.932^f M.à p.: 250.000^f
ENGHIEN-LES-BAINS (S.-et-O.) 3 PROP^tés dont 2 LIBRES Loc., av. du Centre, 44, 48 et 52. C^ces 164^m, 478^m et 850^m. M. à p. : 30.000^f, 160.000 et 250.000^f. *Adj^on. Ch. not., Paris, le 24 avril 1923.* S'adresser à Me **GASTALDI,** not. à Paris, 5, rue Drouot, dép. ench.

Vente sur surench. du 1/6, à Paris, au Palais le 26 avril 1923, à 2 h. en 2 lots : 1° **TERRAINS** ET CONSTRUCTIONS à Paris, Cité Doré (13e arr^t). Rev. br. : 4 370 fr. M. à prix : 18.175 fr.
2° MAISON À PARIS **Av. Constance, n° 2** (13e Arrondissement).
Rev. br. : 1.500 fr. M. à prix : 9.334 fr. S'adr. à Mes **DUPLAN,** Piot, Jacques Hébert, Gieules, Beaugé, avoués à Paris, et Me Brécheux, notaire à Paris.

HOTEL PARTICULIER A PARIS
Rue Bassano, 48 et rue Magellan, 15
à l'angle de ces 2 Rues. Ecurie. Remise, C^ce 352 m. env. **Libre de location.** M. à p. : 800.000^f. Adj Ch. *Not., le 24 Avril.* S'ad. à Me **CHAMPETIER DE RIBES,** notaire, 10, rue de Castiglione, et à Me **Burthe,** notaire.

Vente au Palais à Paris, le 25 avril 1923.
MAISON DE RAPPORT **14, RUE DE CONDÉ,** PARIS (6e arr^t).
Revenu brut : 26.215 fr. Mise à prix : 270.000 fr.
BOISERIES ÉPOQUE LOUIS XVI et PANNEAUX peints par PARROCEL compris dans vente. S'adresser à Me COUROT, avoué, 7, rue Vignon. COLLET, THIELLAND, avoués ; VIGIER et RAFIN, notaires, Paris.

Vente au Palais, le 21 avril 1923, à 2 heures.
UN IMMEUBLE sis à PARIS (19e arrondissement).
RUE BOTZARIS, N° 20, presque entièrement libre de location. Mise à prix : 150.000 fr. S'adresser à Me **DUPLAN,** avoué, 34, rue Pasquier ; Me FOUCAULT, avoué ; Me VACHER, *syndic,* Paris.

---

3 M^sons RAP^t À PARIS 1° **47, r. St-Honoré.** 2° Pl. des Fêtes, 9, aug. r. Compans (19e). 3° PASS^ge MÉNILMONTANT, 17. R. br. 34.115 et 8.984^f ; le 3e lot rev. net 2.400^f. M à p.: 300.000, 60.000 et 30.000^f Crédit Fonc. à cons. 4° **TERRAIN** à MAISONS-LAFFITTE. Angl. av. Eglé, Napoléon et de Sévigné. C^ce 4.057^m. Libre loc. M. à p : 20 000^f. Adj. Ch. not. Paris 24 avril. S'ad. aux not. Me FLAMAND-DUVAL et Tollu, 70, rue Saint-Lazare, dép. ench.

PROPRIÉTÉ À PARIS **R. Montparnasse,** 63. C^ce 280^m. Rev. net 3.000^f. M à p.: 40.000^f. *Adjudication. Ch. not., Paris, le 8 mai 1923.* S'adresser à Me FERRAND, notaire, 5, rue Auber.

POUR VOS CHEVEUX
Pétrole HAHN

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Enregistrement des bagages à domicile dans Paris.

La Compagnie d'Orléans croit devoir rappeler que, d'accord avec elle, la Société des Voyages Duchemin, 20, rue de Grammont, à Paris, effectue au domicile des voyageurs non seulement la délivrance des billets, l'enlèvement et la livraison des bagages, mais encore l'enregistrement de ces bagages.

Sans aucun dérangement et sur simple demande détaillée, adressée à la Société Duchemin, le voyageur reçoit à domicile la visite des Agents de cette Société qui pèsent ses bagages et lui remettent immédiatement, contre paiement des taxes et frais, le billet de chemin de fer, le bulletin d'enregistrement de bagages et même un ticket « garde-place » s'il a manifesté le désir d'avoir une place retenue.

Les bagages sont ensuite conduits directement à la gare de Paris-Quai d'Orsay ou à celle de Paris-Austerlitz, par les voitures de la Société Duchemin et le voyageur se trouve ainsi complètement débarrassé des soucis inhérents à tout départ.

S'adresser à la SOCIÉTÉ DES VOYAGES DUCHEMIN, 20, rue de Grammont, à ses succursales, 148, rue des Petits-Champs et 3, place Victor-Hugo, téléphone (Gutenberg 06-15 et Central 97-51) et dans ses bureaux dans les gares, à Paris.

VIENNENT DE PARAITRE :

LES CAHIERS DES ÉTATS GÉNERAUX

REVUE MENSUELLE

Placée sous le patronage du

COMITÉ D'ACTION pour la CONVOCATION DES ÉTATS GÉNÉRAUX

Principaux Collaborateurs :

EUGÈNE MATHON — Cel BERNARD DE VESINS
ÉTIENNE BERNARD-PRÉCY — MARTIN MAMY — LUCIEN ROMIER
JACQUES ARTHUYS — GEORGES COQUELLE
HUBERT BOURGIN — AMBROISE RENDU — AUGUSTE CAZENEUVE
MARIE DE ROUX — PAUL ROBAIN — GEORGES VALOIS — Etc.

ABONNEMENTS : France, 25 fr. ; Étranger, 30 fr.
Le No de 96 pages in-8o carré : 3 fr.

AVIS. — Adresser tout ce qui concerne la **Rédaction**, 11, rue Boissy-d'Anglas, PARIS (8e). Adresser tout ce qui concerne l'**Administration**, ainsi que les mandats, chèques et valeurs, 3, place du Panthéon, PARIS (5e). — Chèques postaux, PARIS 3155.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

1 an aux CAHIERS DES ÉTATS GÉNÉRAUX

Je vous envoie ci-inclus / d'autre part *un* mandat / chèque postal *de* 25/30 *francs, montant de cet abonnement.*

Nom et adresse (très lisible) .....

N. B. — Exceptionnellement le 1er numéro sera vendu 2 fr.

LIBRAIRIE PLON

NOUVEAUTÉS

PAUL BOURGET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA GEÔLE

Roman en un volume in-16, BROCHÉ . . . . . 7 fr. RELIÉ à l'abeille . . . . 15 fr.
L'Édition originale sur papier de fil, BROCHÉ. . . . . 10 fr. RELIÉ à l'abeille. . . . . 18 fr.

JACQUES BOULENGER

LES ROMANS DE LA TABLE RONDE

★ ★

LES AMOURS DE LANCELOT DU LAC
GALEHAUT, SIRE DES ILES LOINTAINES

Un volume in-16, BROCHÉ. . . . . 7 fr. RELIÉ à l'abeille . . . . 15 fr.

JEAN DE LA BRÈTE

★ LE RUBIS

Roman en un volume in-16, BROCHÉ . . . . . 7 fr. RELIÉ à l'abeille . . . . 15 fr.

MAURICE LE GLAY

ITTO

RÉCIT MAROCAIN D'AMOUR ET DE BATAILLE

Un volume in-16, BROCHÉ. . . . . 7 fr.

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

ANTONE TCHEKHOV

THÉATRE

T. II. **La Mouette - L'Ours - Trois Sœurs.** T. XV *des œuvres complètes d'*ANTONE TCHEKHOV, *traduites du russe par* DENIS ROCHE *(seule traduction autorisée par l'auteur).*
Un volume in-16, BROCHÉ . . . . . 7 fr. — L'Édition originale sur papier de fil. . 10 fr.

MIGUEL DE UNAMUNO

L'ESSENCE D'ESPAGNE

Cinq Essais

Traduit de l'espagnol par MARCEL BATAILLON.
Un volume in-16, BROCHÉ . . . . . 7 fr. — L'Édition originale sur papier de fil. . 10 fr.

LÉON CHESTOV

LES RÉVÉLATIONS DE LA MORT

DOSTOIÉVSKY-TOLSTOÏ

Traduit du russe et précédé d'une introduction par BORIS DE SCHLŒZER.
Un volume in-16, avec un portrait de l'auteur d'après un dessin de SORINE. . . . . 7 fr.
L'Édition originale sur papier de fil . . . . . 10 fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

COLLECTION BLEUE

Format in-18 jésus. — Le volume . . . . . Prix : **10 francs.**

Cette collection, imprimée avec le plus grand soin, sur papier de très bonne qualité, était réclamée depuis longtemps par les nombreux amateurs de beaux livres, qui désirent conserver dans leurs bibliothèques leurs volumes préférés sous une forme qui leur permet de les faire relier.

VOLUMES DÉJA PARUS

ANATOLE FRANCE

La Rôtisserie de la Reine Pédauque . . . . . 1 vol.
Thaïs . . . . . 1 —
Le Livre de mon Ami . . . . . 1 —
L'Ile des Pingouins . . . . . 1 —

PIERRE LOTI

Les Désenchantées . . . . . 1 vol.

PIERRE LOTI et son fils SAMUEL VIAUD

Suprêmes Visions d'Orient . . . . . 1 vol.

ERNEST RENAN

Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse . . . . . 1 vol. (épuisé)

RENÉ BAZIN

La Terre qui meurt . . . . . 1 vol.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Vient de paraître :

HISTOIRE D'UNE GRANDE DAME AU XVIIIe SIÈCLE

LA PRINCESSE HÉLÈNE DE LIGNE

par

LUCIEN PEREY

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

V. BLASCO IBÁÑEZ

LA FEMME NUE DE GOYA

Roman traduit de l'espagnol par A. de BENGOECHEA

— 11e Édition —

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

THÉATRE DE TRISTAN BERNARD

TOME III

Le Prince charmant. — Les Petites curieuses. — Le Poulailler. — Le Peintre exigeant.

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

327-23 — Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

On vient de rééditer les deux volumes que M. **Gustave Geffroy** a consacrés à la peinture du musée du Louvre; ils appartiennent, on le sait, à cette série des Musées d'Europe qui constitue un ensemble d'ouvrages de critique artistique si heureusement conçu. Le but est de dégager des œuvres exposées dans un musée les traits caractéristiques des écoles auxquelles elles appartiennent. Ces ouvrages tiennent donc le milieu entre les études d'ensemble et les catalogues raisonnés qui, du fait de leur présentation nécessairement fragmentaire et de la somme de connaissances acquises qu'ils présupposent, se trouvent le plus souvent être d'un maniement malaisé. Les ouvrages de M. Geffroy ont, par supplément, un bien appréciable avantage; ils ne sont pas seulement l'œuvre d'un critique d'art fort érudit, mais encore celle d'un psychologue, mérites qui ne sont pas nécessairement réunis, mais qui ne le sont pas en vain, car tous renseignements étant donnés sur la valeur technique d'un artiste, il reste encore à nous faire connaître son âme, telle que ses œuvres la reflètent, restitution sans laquelle toute œuvre critique demeure inanimée, ainsi qu'il est trop aisé de le constater dans certains ouvrages allemands, pourtant si documentés. Tous les maîtres de notre pays étant représentés dans notre grand musée, le volume de M. Geffroy sur la **Peinture française au Louvre** se trouve être un ouvrage à peu près complet sur la peinture française. Du point de vue des écoles étrangères, nos trésors ne sont malheureusement pas toujours aussi abondants. Aussi dans le volume consacré à la **Peinture étrangère au Louvre** ne trouvons-nous d'exposés généraux que sur l'Italie, la Flandre et les Pays-Bas; l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre ne comportent que des études fort écourtées. Il y a lieu de signaler dans ce deuxième volume un beau chapitre sur Rembrandt, peintre dont M. Geffroy a une compréhension infiniment pénétrante. — Il est particulièrement regrettable de ne voir figurer au Louvre aucune œuvre essentielle de Hogarth et de Gainsborough. Sur le rôle capital joué par **Hogarth** dans l'histoire de l'art anglais, le livre de M. **André Blum** nous apporte des éclaircissements fort complets. Hogarth qui fut, en date, le premier grand peintre anglais et arracha la peinture de son pays à l'imitation plus ou moins intelligente des ateliers continentaux, n'a été pleinement apprécié de ses compatriotes eux-mêmes qu'il y a une trentaine d'années. Ayant fait œuvre de moralisateur et tenté par ses séries de tableaux et d'estampes de ramener ses contemporains dans le sentier de la vertu, Hogarth a été plus apprécié comme romancier psychologue que comme peintre. Ses portraits et ses tableaux sont aussi remarquables pourtant par le dessin et la couleur que par la composition. Pour nous Français, qui ne pouvons le plus souvent juger les tableaux d'Hogarth que d'après des photographies, le côté satirique de l'œuvre reste cependant le plus curieux. On trouvera dans le livre de M. Blum des comptes rendus fort attachants de ces petits romans qu'Hogarth a peints (car il a peint des romans, comme d'autres les écrivent) et un examen du fameux ouvrage, *Analyse de la Beauté*, où l'artiste a exposé lui-même ses théories sur l'art. On restera assez surpris de voir si curieusement unis dans le même personnage le peintre et le dramaturge prédicant. Si l'œuvre d'Hogarth n'a pas eu trop à souffrir de cette bizarre dualité, nous devons pourtant nous féliciter de ne point la voir réapparaître chez d'autres maîtres de premier plan, la morale et la peinture ne semblant ni l'une ni l'autre devoir gagner grand'chose à tenter de se prêter un appui réciproque.

Le troisième volume du **Théâtre complet de Tristan Bernard** vient d'être publié. Il comprend quatre pièces : *Le Prince charmant, les Petites Curieuses, le Poulailler* et *le Peintre exigeant*. L'esprit et la fantaisie qui sont l'apanage incontesté de Tristan Bernard ne font défaut à aucune d'entre elles. On ne saurait cependant les considérer absolument comme appartenant à la même classe. *Le Poulailler* et *le Peintre exigeant*, par l'exagération des traits et le comique volontairement outré des situations, peuvent être plutôt considérés comme des vaudevilles ou des farces. Loin de nous d'ailleurs l'idée de considérer la farce comme un genre inférieur. (*Le Peintre exigeant* ne voisine-t-il pas, dans le répertoire de la Comédie-Française, avec des farces devenues classiques?) *Le Prince charmant* et *les Petites Curieuses* relèvent plutôt de la comédie de caractères. Le délicieux Gaston, du *Prince charmant*, par son laisser-aller, son charme et sa touchante absence de sens moral, nous rappelle un peu cet étonnant Dubédat qui, dans *le Dilemme du Docteur* de Bernard Shaw (publié en 1921 par la *Revue de Paris*) affirmait une maîtrise si désinvolte dans l'art d'exploiter ses relations. Dans l'ensemble de ce volume c'est peut-être le personnage qui retient le plus vivement l'attention du lecteur par son originalité.

Vers 1400 avant J.-C. la reine Taïa exerça par l'intermédiaire de son fils Aménophis IV, une influence considérable sur l'Égypte. Elle essaya de substituer le culte du Soleil au Culte d'Amon. (Culte d'Amon qui devait d'ailleurs être bientôt rétabli par un des successeurs d'Aménophis IV, ce fameux Tout Ankh Amon dont on a récemment retrouvé le tombeau.) M. **Maurice de Waleffe** a évoqué dans **la Reine Taïa** les luttes religieuses que cette tentative provoqua. Du moins ces événements lui ont-ils fourni le cadre dans lequel il a placé l'aventure d'une jeune Grecque vendue comme esclave dans Thèbes aux Cent Portes. Malheureusement, pour avoir accordé aux scabreuses tribulations de cette infortunée jeune fille une sollicitude un peu trop exclusive, l'auteur n'a pas donné à ses tableaux historiques et à ses recherches psychologiques la place d'honneur qu'à notre gré ils eussent méritée.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.

ois
0
»
»

es,
en
50,

ée

ris,

aris
les

ont

50
50